LA FRESQUE

DE S. ONOFRIO.

I.

Vers la fin de juillet 1843, un vernisseur de voitures, nommé Masi, prit à loyer, dans la rue Faenza, à Florence, une vaste salle à rez-de-chaussée, dont la voûte en berceau et les épaisses murailles n'avaient guère moins de trois ou quatre siècles : c'était le réfectoire d'une ancienne communauté connue sous le nom de maison de S. Onofrio ou des Dames de Fuligno. Supprimé en 1800, ce couvent de nobles religieuses s'était, quelques années plus tard, transformé en filature de soie, et les chaudières à cocons avaient vomi sous ces voûtes de tels flots de fumée et de vapeur, qu'une couche épaisse de matières charbonneuses tapissait chaque pierre comme l'âtre d'une cheminée.

Le nouveau locataire, pour égayer ce noir séjour, le mit aux mains des badigeonneurs. Déjà la grande salle était à moitié blanchie, lorsque, à l'une de ses extrémités, on crut apercevoir sous la suie quelques traces de couleurs. Quoique vernisseur de son métier, M. Masi aimait la peinture. Il arrêta le badigeon, défendit de toucher à cette muraille, et se mit à en laver lui-même quelques parties. Le peu qu'il découvrit lui sembla fait de main de maître. Il courut en donner avis aux propriétaires de la maison; mais ceux-ci n'en furent pas autrement émus. Il y a tant de fresques à Florence! il y en a dans les rues, dans les greniers, dans les corridors! où n'y en a-t-il pas? Une de plus n'était pas merveille. Quelques voisins, quelques amis

vinrent jeter un coup d'œil sur la découverte de M. Masi, puis il n'en fut plus question. On se mit à vernir des voitures, et deux ans se passèrent sans que personne eût l'idée de nettoyer un peu mieux cette muraille et de la regarder de plus près.

Un jour pourtant un artiste distingué, M. Zotti, passant par là pour voir vernir je ne sais quel tilbury, vint à jeter les yeux sur ce grand mur dont les teintes enfumées contrastaient avec la blancheur des voûtes et du reste de la salle. Il s'approcha. Les parties qui avaient été lavées, quoique encore bien noires, lui laissèrent deviner l'ensemble de la composition : c'était une *Sainte Cène*. L'ordonnance en paraissait grande et simple; les figures semblaient expressives, bien posées, bien drapées. Il demanda la permission de revenir et de procéder à un lavage complet. Un de ses compagnons d'atelier que bien vite il avait appelé, M. le comte della Porta, fut frappé comme lui des beautés de premier ordre qui perçaient sous ce noir de fumée. Ils se mirent en besogne. Ce n'était pas petite affaire. Cette peinture était large à sa base de quatorze brasses (environ vingt-six à vingt-sept pieds), et elle couvrait tout le demi-cercle circonscrit par l'arc de la voûte. C'était ce vaste champ qu'il fallait lessiver, nettoyer peu à peu, avec des soins et des précautions infinies, sous peine d'attaquer l'épiderme des couleurs.

Le succès fut complet. A mesure que les dernières pellicules de la suie se détachaient, la fresque apparaissait dans sa fraîcheur virginale. Merveilleux privilége de cette façon de peindre! L'enduit n'avait subi que des dégradations très légères, facilement réparables, et, dans les parties accessoires du tableau, toutes les figures étaient intactes, et les têtes et les mains admirablement conservées. Combien de fresques, et des plus belles, et des plus constamment admirées depuis trois siècles, n'ont pas le même bonheur! L'oubli pour les œuvres de l'art est bien souvent une sauvegarde.

Nos deux artistes, pendant qu'ils poursuivaient leur patiente entreprise, s'étaient maintes fois demandé : Quel est l'auteur de cette grande page? Ni l'un ni l'autre n'avaient osé répondre, et plus ils avançaient, plus leur embarras redoublait. Dans les premiers instans, lorqu'ils ne pouvaient encore saisir que le caractère général de la composition comme à travers une sorte de brouillard, ils trouvaient dans son extrême simplicité, dans sa symétrie tant soit peu primitive, de fortes raisons d'en faire honneur à quelque maître de l'école ombrienne, et peut-être à son chef, au Pérugin lui-même; mais lorsque, nettoyant chaque figure, ils eurent découvert certains détails du modelé, reconnu la précision du trait, la fermeté des contours, l'accent individuel et varié des physionomies, il leur fallut changer de conjecture, et pendant quelques instans ils supposèrent qu'une main florentine avait dû passer par là. Parmi les Florentins, un seul, l'auteur des grandes décora-

tions du chœur de Santa-Maria-Novella, avait, dans sa manière de traiter la fresque, d'assez notables analogies avec l'auteur inconnu du cénacle de S. Onofrio; mais si Ghirlandaïo pouvait avoir produit quelques-unes des beautés naïves répandues dans cette composition, était-il raisonnable de lui attribuer cette profondeur et cette justesse de sentiment, cette ordonnance harmonieuse, et surtout cette grandeur, cette poésie de style? Non certes, et nos deux amis y étaient d'autant moins disposés que, plus ils pénétraient dans leur découverte, plus ils étaient frappés d'une souplesse de dessin et d'une absence complète de parti-pris dont aucun Florentin, y compris les plus illustres, ne pouvait leur donner l'exemple.

Quand ils eurent ainsi bien cherché, et successivement éliminé toutes les hypothèses d'abord conçues par eux, ils commencèrent à n'avoir plus dans la pensée qu'un seul nom, mais un nom qu'ils hésitaient à prononcer, parce qu'il était trop grand. Cependant M. della Porta, se hasardant le premier, dit un jour à son compagnon : « Je pars demain pour Pérouse; je veux revoir la fresque de San-Severo. »

Ceux qui ont une fois admiré cette œuvre des jeunes années de Raphaël ne peuvent perdre le souvenir de sa majestueuse disposition. On conserve à tout jamais devant les yeux ce Christ dans sa gloire, ces anges qui l'entourent, et dans le bas du tableau ces six figures de saints posées trois d'un côté, trois de l'autre, ordonnance qui contient en germe l'idée première de *la Dispute du Saint-Sacrement*. Aussi n'était-ce pas pour se remettre en mémoire l'ensemble de cette composition que M. della Porta allait à Pérouse, c'était pour en étudier les détails et particulièrement les procédés d'exécution.

Il revint convaincu que les deux fresques ne pouvaient avoir été tracées que par la même main et vers la même époque. Celle de San-Severo est datée de 1505 : or, Raphaël avait passé à Florence la plus grande partie de cette même année; il y avait fait d'assez longs séjours dans l'année précédente, et enfin, à partir de 1505 jusqu'au moment de son départ pour Rome, c'est-à-dire jusqu'en 1508, il y fut presque constamment établi. Rien n'empêchait donc de supposer que, vers cette époque, il eût fait pour les religieuses de S. Onofrio, aussi bien que pour les camaldules de San-Severo, un grand essai de travail à fresque; mais ce n'était là, pour M. della Porta, qu'une raison secondaire à l'appui de sa conjecture. Avant tout, il s'en rapportait au témoignage de ses yeux : toutes les particularités observées par lui à Florence sur cette fresque dont les moindres touches lui étaient devenues familières, il les avait retrouvées à Pérouse, et ainsi s'était fortifiée en lui une conviction qu'avait fait naître, dès le premier regard, l'extrême ressemblance, pour ne pas dire l'identité, entre les deux figures du Christ dans les deux compositions.

Il était à peine de retour, que son opinion, dont il commençait à ne plus faire mystère, reçut une éclatante confirmation. Quelques parties de la fresque, entre autres la tunique du saint Thomas, n'avaient encore été qu'imparfaitement lessivées : lorsqu'on vint à nettoyer cette tunique avec plus de soin, on reconnut, sur un galon bleu et or qui la borde, vers le haut de la poitrine, des lettres très légèrement tracées et entremêlées de quelques arabesques. La dorure qui les avait jadis recouvertes était à moitié détruite, mais les parties qui n'étaient plus dorées se distinguaient encore par une certaine saillie, un certain empâtement de la couleur. On aperçoit d'abord un R suivi d'un A et d'un P entrelacé avec la partie inférieure d'un L. Ces trois lettres, les plus endommagées de toutes, étaient suivies de trois autres beaucoup plus visibles : savoir un V, un R et un S, les deux dernières entrelacées ensemble. Venaient ensuite un A et un D en partie effacés, puis enfin le millésime MDV. Ces abréviations pouvaient se traduire ainsi : *Raphael Urbinas, anno Domini* 1505.

La découverte fit du bruit dans Florence : on commençait à parler de la fresque et des conjectures de ses deux restaurateurs; mais la foule, peu confiante dans une œuvre anonyme, ne se hâtait guère d'accourir; dès qu'il fut question d'une signature, on arriva de tous côtés. Chacun examina, contrôla, mais personne, il est bon de le dire, n'eut seulement la pensée de soupçonner une supercherie. Le caractère bien connu de MM. della Porta et Zotti en excluait l'idée, et les yeux les moins exercés reconnaissaient tout d'abord qu'il n'existait sur cette partie de la fresque aucune retouche, aucun travail fait après coup. Seulement quelques sceptiques se demandèrent si c'était bien là des lettres : la forme leur en semblait indécise. N'était-ce pas un caprice involontaire du pinceau qui avait produit ces caractères parmi tous les méandres tracés sur ce galon? D'autres, faisant moins belle part au hasard, ou armés de meilleurs yeux, admettaient bien les lettres, mais ils étaient érudits et soutenaient que Raphaël, à aucune époque, n'avait signé ses œuvres par de simples initiales ou par des abréviations entremêlées ainsi de méandres et d'ornemens. Il leur fut aussitôt répondu que, sur la petite *Sainte-Famille* de Fermo, une des productions les plus authentiques de la jeunesse de Raphaël, on trouve les lettres suivantes : R. S. V. P. P. E. S. 17. A. 1500, c'est-à-dire *Raphael Sanctius Urbinas pinxit Perusiæ ætatis suæ* 17 *anno* 1500. En outre, on leur cita la célèbre madone conservée chez les Niccolini, passée depuis en Angleterre, et gravée par Perfetti; sur le galon qui borde le corsage de la madone ne voit-on pas les chiffres de l'année où le tableau fut peint, puis de légers ornemens, puis immédiatement après ces deux lettres R. V. *Raphael Urbinas* (ou *Raffaello Urbinate*, selon qu'on traduit les initiales en latin ou en italien)? D'autres exem-

ples, non moins concluans, furent encore signalés, et l'objection demeura sans valeur.

Pendant que s'agitaient ces discussions microscopiques sur le galon de la tunique de saint Thomas, une circonstance plus décisive vint trancher le débat, et mit pour un moment les plaideurs hors de cour.

La famille Michelozzi, de Florence, possédait par héritage, depuis environ deux cents ans, une précieuse collection de dessins originaux. Parmi ces dessins, on remarquait avant tout plusieurs feuilles de croquis et d'études qu'une tradition non interrompue attribuait à Raphaël. Un artiste florentin, M. Piatti, ayant acquis cette collection, en céda la moitié, il y a quelques années, à M. Santarelli, sculpteur habile, et déjà possesseur d'un riche cabinet. Les dessins de Raphaël furent partagés entre eux. Ces dessins se composaient de têtes, de mains, de pieds étudiés avec grand soin, et de quelques figures d'hommes qu'on pouvait supposer assis derrière une table, car une ligne tracée au crayon les coupait à mi-corps, et, au-dessous de cette ligne, on ne voyait plus ni vêtemens ni draperies, mais seulement des cuisses et des jambes nues et à peine indiquées par un simple trait. Ces croquis avaient évidemment servi de préparation à quelque tableau; mais à quel tableau? On avait beau chercher, les œuvres connues du grand maître n'offraient rien qui se rapportât à ces études, et on en concluait que, selon toute apparence, le tableau n'avait jamais été exécuté. Certaines figures dans *la Dispute du Saint-Sacrement,* et particulièrement celle de David, rappelaient, il est vrai, quelques-unes des têtes esquissées sur ces feuilles de papier; mais elles les rappelaient seulement par analogie, par un certain air de famille, et sans qu'on pût établir aucune relation directe entre les dessins de la collection Michelozzi et la fresque du Vatican.

Il n'en devait pas être ainsi de la fresque de S. Onofrio. Lorsque M. Santarelli entra pour la première fois dans l'atelier de la rue Faenza. il se trouva dès l'abord en lieu de connaissance. Ces têtes d'apôtres, il les avait admirées cent fois : elles n'étaient, pour la plupart, que la reproduction fidèle de ses dessins et de ceux de M. Piatti; le saint Pierre surtout, esquisse étudiée avec plus de précision que les autres, et terminée même dans sa partie inférieure, avait été reproduit trait pour trait sur le mur. C'était un des dessins de M. Piatti. M. Santarelli en possédait une variante, moins achevée et évidemment antérieure. D'autres figures, le saint André, le saint Jacques majeur, se retrouvaient également dans cette collection Michelozzi. Les dessins furent apportés devant la fresque : on les confronta; l'identité n'en parut contestable à personne. Pour ceux qui les connaissaient déjà, et qui, familiers avec le faire et le sentiment des dessins de Raphaël, ne pouvaient mettre en doute qu'ils fussent de sa main, la preuve était sans

réplique. Ce fut l'avis de tous les artistes spécialement versés dans l'étude des maîtres. Ainsi M. Jesi, dont la pointe souple et vigoureuse a si merveilleusement traduit le portrait de Léon X, M. Jesi, le religieux interprète des moindres finesses du pinceau de Raphaël, déclara sans hésiter qu'à ce pinceau seul pouvait être due la fresque de S. Onofrio, et telle fut son admiration pour ce nouveau chef-d'œuvre, qu'immédiatement il en entreprit la gravure. Tous les vrais connaisseurs florentins confirmèrent son jugement. Un homme d'autant d'esprit que de savoir, M. Selvatico de Padoue, écrivit à ce sujet quelques pages d'excellente critique. Plusieurs artistes italiens ou étrangers prirent la plume à son exemple : ainsi M. de Cornelius, le célèbre peintre de Munich, M. Bezzuoli de Florence, M. Minardi de Rome (1), se firent un devoir d'adresser à MM. della Porta et Zotti, non-seulement un témoignage public de reconnaissance au nom des amis de l'art, mais un exposé des nombreuses raisons qui les forçaient à voir dans cette fresque l'œuvre du peintre d'Urbin.

II.

Malgré ces preuves répétées, malgré ces autorités souveraines, une partie du public demeurait en suspens. Comment croire, disait-on, qu'une œuvre de Raphaël, et une œuvre de cette importance, ait pu rester inconnue dans Florence pendant trois cent quarante ans? Comment ni Vasari, ni Bocchi, ni Comolli, ni aucun de ceux qui, à diverses époques, ont fouillé et décrit les trésors de la peinture toscane, comment Richa, qui, dans son histoire des églises florentines, parle si longuement du couvent de S. Onofrio, auraient-ils ignoré ou négligé de nous apprendre que cette muraille portait l'empreinte de ce divin pinceau?

Assurément, cela est étrange; mais ce qui ne l'est guère moins, c'est que ni Vasari, ni Richa, ni personne n'ait parlé de ce tableau, quand même Raphaël n'en serait pas l'auteur. Celui qui l'a créé, n'eût-il jamais fait autre chose, valait certes bien la peine qu'on nous apprît son nom. Ainsi, quelque parti qu'on prenne, le problème reste à peu près le même. Il s'agit d'expliquer comment, pendant trois siècles, un chef-d'œuvre a pu exister dans Florence sans qu'aucun écrivain en ait dit un seul mot.

Mais d'abord les oublis de ce genre sont-ils aussi rares qu'on paraît se l'imaginer? Pour ne parler que de Vasari, croit-on qu'il ait dressé l'inventaire authentique et complet de toutes les œuvres de Raphaël?

(1) N'oublions pas non plus M. de Garriod, amateur distingué, demeurant à Florence, et auteur d'un piquant écrit sur ce même sujet.

Dit-il la moindre chose, par exemple, de la *Madonna della Seggiola?* parle-t-il de la *Madonna del Gran Duca?* Et personne a-t-il jamais argumenté de son silence contre la légitimité de ces deux merveilles? Vasari est un guide excellent et presque toujours sûr; sans lui, cette longue histoire de la peinture italienne ne serait que ténèbres, car tous ceux qui sont venus à sa suite semblent n'avoir rien vu par eux-mêmes et ne jurent que sur sa parole; mais, à l'époque où Vasari prit la plume, près de trente ans s'étaient écoulés depuis la mort de Sanzio. Il écrivait de souvenir, d'après des notes incomplètes : de là bien des erreurs et d'inévitables oublis. Non-seulement il passe sous silence des tableaux du premier ordre, mais il affirme quelquefois, à propos de ceux dont il parle, des circonstances matériellement inexactes. Ainsi la *Sainte Famille* du palais Rinuccini, qui, par son style, appartient évidemment aux dernières années du maître, serait, au dire de Vasari, antérieure à 1508. Or, en nettoyant ce tableau il y a soixante ou quatre-vingts ans, on a découvert sa véritable date, la date conforme à son style, c'est-à-dire 1516. Pour constater d'autres erreurs encore plus étranges, il ne faut qu'entrer au Vatican, notamment dans la salle *della Segnatura*. N'est-on pas tenté de croire, à la manière dont Vasari décrit les fresques qui la décorent, que jamais il ne les a vues? D'abord il confond à tout propos *la Dispute du Saint-Sacrement* avec *l'École d'Athènes,* nous montre Platon assis au milieu des anges, et, ce qui est plus grave, ce qui bouleverserait toute chronologie de l'art, suppose que, de ces deux fresques, c'est *l'École d'Athènes* qui a été exécutée la première.

Il faut donc n'attacher un respect superstitieux ni aux paroles ni au silence de Vasari. Un tableau peut être de Raphaël sans que l'auteur de la *Vie des Peintres* en ait fait mention. Parmi tant de *madones* et de *saintes familles*, diversifiées sans doute par le génie, mais au fond toutes semblables, comment le plus scrupuleux biographe n'en eût-il pas oublié quelques-unes?

Dira-t-on que des tableaux peints sur toile ou sur bois, des tableaux qui changent de place, qui passent de main en main, souvent même de ville en ville, ont pu lui échapper, mais qu'il n'en est point ainsi des fresques? que si parfois il se méprend à les décrire, jamais on ne le surprend à les oublier? que le moindre pan de mur où Raphaël a porté la main nous est signalé par lui avec un soin religieux? que dès-lors on ne saurait comprendre comment il eût passé sous silence cette œuvre capitale, exécutée dans sa propre patrie, et qui ne pouvait pas plus s'effacer de son souvenir que se détacher de l'édifice où elle était fixée?

Nous en tombons d'accord : il n'est pas une fresque de Raphaël que Vasari ait vue sans s'être fait un devoir d'en dire au moins quelques

mots; mais avait-il vu la fresque de S. Onofrio? C'est là qu'est la question.

Or, il est bon qu'on le sache, les nobles comtesses de Fuligno observaient la clôture rigoureuse, et aucun homme, à aucun jour de l'année, n'avait accès dans leur couvent. Nous sommes donc tout au moins en droit de supposer que Vasari n'avait point vu leur fresque.

Mais pouvait-il ignorer qu'elle existât? D'autres religieuses, dont la règle n'était guère moins sévère, les sœurs de Sainte-Marie-Madeleine *dei Pazzi*, cachaient aussi à tous les yeux profanes une peinture dont le Pérugin avait orné leur chapelle, et cependant personne dans la ville n'ignorait que ce trésor fût en leur possession. Pourquoi les dames de Fuligno auraient-elles été plus discrètes? Nous ne prétendons pas leur attribuer plus de vertu qu'à leurs sœurs; mais ne peut-on supposer qu'elles ont gardé ce modeste silence, faute d'être assez bons juges en peinture pour se douter que l'œuvre d'un simple étudiant pût faire la gloire de leur maison?

Ce n'était, en effet, pour toute une partie du public italien, qu'un étudiant et presque un inconnu, celui qui, en 1505, à Florence, portait ce grand nom de Raphaël. Il semble aujourd'hui que, dès le premier jour, son front dût rayonner de gloire; on ne pense qu'au peintre du Vatican, comblé d'honneurs, traînant après soi le cortége de ses disciples idolâtres, et on oublie le modeste jeune homme descendu de sa petite ville d'Urbin dans la cité des Médicis, sans argent, sans amis, presque sans protecteurs. Nous le suivrons tout à l'heure de plus près dans cette phase de sa vie, la moins connue, bien que, selon nous, la plus attachante; et s'il nous est prouvé que ses œuvres encore naïves ne pouvaient être alors sainement appréciées que dans un cercle restreint et choisi, si l'état des esprits et du goût à Florence ne lui permettait d'aspirer ni aux applaudissemens incontestés de la foule, ni même aux encouragemens et aux faveurs prodigués dans certains palais, on ne sera pas surpris qu'au fond d'un cloître, loin du monde et des arts, de saintes femmes n'aient pas su deviner qu'elles confiaient au plus grand des peintres la décoration de leur réfectoire.

Plus tard, lorsque sa renommée devint universelle, le bruit en pénétra sans doute jusque dans leur asile, et le prix inestimable de cette peinture ne put leur rester inconnu. De nombreux crochets de fer plantés régulièrement dans le haut de la muraille indiquent qu'un voile ou une tapisserie la couvrait habituellement comme un objet de grande vénération, et l'étonnante conservation de l'enduit et des couleurs confirmerait au besoin cette conjecture. Ajoutons qu'il existe encore à Florence quelques femmes qui, avant 1800, fréquentaient le monastère; elles disent toutes qu'aux jours de fête seulement on découvrait la *Sainte Cène* du réfectoire, que de toutes les peintures du

couvent, celle-là était tenue en la plus haute estime, mais sans qu'on parût savoir quel en était l'auteur.

Comment et depuis quand le souvenir s'en était-il perdu? Était-ce d'abord par prudence, pour ne pas éveiller une importune curiosité, qu'on s'était abstenu de divulguer un nom d'artiste devenu trop célèbre? Était-ce seulement par sainte indifférence pour les choses de ce monde? On peut à ce sujet se perdre en hypothèses. Ce qu'il y a de certain, c'est que les dernières religieuses ignoraient de qui était le tableau, et, à défaut du public, ce n'était pas quelques dévotes assistant à leurs offices qui pouvaient le leur apprendre.

Aussi, jusqu'en 1800, tant qu'a duré la communauté, il est tout simple que le mystère et le silence se soient perpétués, et qu'un secret si bien gardé depuis trois siècles n'ait pas été violé; mais le jour où, par ordre du sénat de Florence, les religieuses de S. Onofrio furent réunies aux religieuses de S. Ambrogio, le jour où les bâtimens conventuels furent mis en vente, et où chacun fut libre de pénétrer dans ce réfectoire, comment ne se trouva-t-il personne, pas un commissaire des républiques française ou cisalpine, pas un Anglais voyageur, pas un amateur de la ville, personne enfin qui signalât les beautés supérieures de cette fresque, personne qui en révélât seulement l'existence? La suie ne la couvrait pas alors. Comment a-t-il fallu quarante-trois ans et un heureux hasard pour en faire la découverte? Voilà quelque chose de bien autrement étrange que l'ignorance de nos religieuses, quelque chose qui paraît incroyable, et dont pourtant on ne peut douter.

Il est vrai que, sans sortir de Florence, nous citerions d'autres découvertes de ce genre plus extraordinaires encore. Ici du moins personne n'était averti; on ignorait que, sur ces murs de S. Onofrio, il y eût quelque chose à chercher, et le badigeon pouvait ensevelir à jamais ce chef-d'œuvre sans que personne eût un reproche à se faire. Mais qu'un tableau des plus exquis, un tableau que tout Florence avait admiré pendant deux siècles dans un des riches palais de la rive gauche de l'Arno, en ait disparu un beau jour, qu'il ait été pendant soixante ou quatre-vingts ans non-seulement perdu, mais oublié de la famille et du public, jusqu'à ce que, par fortune, un étranger l'ait retrouvé dans ce même palais, cela n'a-t-il pas l'air d'un conte fait à plaisir? et pourtant c'est l'histoire parfaitement véridique de la *Vierge* du palais Tempi. Une femme de chambre tomba malade, et le médecin de la maison, qui, par bonheur, aimait les arts, monta la visiter sous les combles; là, dans le fond d'une alcôve, à travers une couche de poussière et de fumée, il aperçut l'image de cette jeune mère au souriant visage, prête à donner un baiser à l'enfant qui joue dans ses bras, mais hésitant comme arrêtée par le majestueux regard de son divin fils.

C'était du temps du feu marquis Tempi que ce chef-d'œuvre revoyait le jour. Il y a des gens à Florence qui ont assisté à cette résurrection; malheureusement, leur joie devait être de courte durée. Quelques années plus tard, le tableau abandonnait cette demeure où il était entré de la main même de Raphaël, d'où jamais il n'était sorti : il s'en allait à Munich. Un opulent héritier avait eu le triste courage de préférer au joyau de sa famille les florins du roi de Bavière.

Plus récemment encore, il y a seulement quelques années, l'ancien palais du podestat n'a-t-il pas été témoin d'une autre résurrection plus imprévue et non moins merveilleuse? D'après une ancienne tradition, fondée sur des témoignages contemporains, sur des autorités incontestables, on savait que Giotto avait peint à fresque une salle de ce palais et qu'il avait fait dans un de ses tableaux le portrait du Dante, alors dans la force de l'âge. On connaissait la salle, et souvent on avait essayé, en détachant l'enduit rougeâtre qui en recouvre les parois, de retrouver ce précieux portrait. Jamais on n'avait réussi, et tout le monde était convaincu que les peintures de Giotto avaient été complétement détruites. C'est au moment où personne n'y pensait plus qu'un homme enfermé dans cette salle, et ne sachant qu'y faire, s'amusa, sans le moindre soupçon, sans le moindre instinct d'archéologue, à gratter la muraille avec son couteau et tomba juste sur cette tête du Dante, admirable profil qui reproduit ces traits si connus avec un accent tout nouveau de jeunesse, de force et d'inspiration.

Nous pourrions parler encore d'une certaine fresque de Paolo Ucello, qu'on voit aujourd'hui dans l'ancien monastère de Santa-Apollonia (*in via San-Gallo*), et qui ne s'est révélée pour ainsi dire que le jour où l'élargissement de la rue voisine a fait pénétrer un peu de lumière dans cette partie de l'édifice; nous pourrions rappeler enfin que, dans la maison même de Michel-Ange, on vient de retrouver, il y a quatre ou cinq ans, le modèle en cire de sa statue de David, ébauche sublime déposée depuis trois siècles dans une armoire dont le double fond n'avait jamais été aperçu. Ces exemples ne font-ils pas justice de tous les argumens négatifs opposés à la découverte de MM. della Porta et Zotti? ne prouvent-ils pas aux plus sceptiques que s'enfermer dans un système d'incrédulité à l'apparition de tout chef-d'œuvre inconnu, c'est s'exposer presque à coup sûr aux plus lourdes méprises. Mettons donc de côté et le silence des biographes et toutes les autres fins de non-recevoir : c'est, en définitive, au tableau seul à nous apprendre de quelle main il est sorti; c'est lui qui doit nous dire s'il peut légitimement prétendre à l'honneur qu'on lui fait. Toutefois, avant de l'interroger, il faut encore que nous nous arrêtions un instant devant une objection préjudicielle. Qu'on nous permette ce mot, car c'est d'une vraie procédure qu'il s'agit. Nous l'abrégerons autant que possible; puis, l'in-

cident une fois vidé, nous entrerons au fond de notre sujet, ou, pour mieux dire, nous décrirons et nous essaierons d'apprécier cette grande et touchante composition.

III.

Il y avait à peine un an qu'on parlait à Florence de *la Cène* de S. Onofrio; l'opinion qui l'attribuait à Raphaël, d'abord accueillie avec défiance, prenait de jour en jour plus de poids et d'autorité; le témoignage des juges les plus experts, confirmé par cette signature sans doute un peu hiéroglyphique, mais, aux yeux de bien des gens, suffisamment lisible, la parfaite concordance de plusieurs de ces figures d'apôtres avec les dessins Michellozzi, enfin, par-dessus tout, l'aspect du tableau lui-même, le caractère des physionomies, la sûreté du dessin, la perfection des accessoires, tout concourait à dissiper les derniers doutes, les dernières velléités de controverse, lorsque tout à coup on lut dans quelques feuilles d'Italie, puis aussitôt dans des journaux sérieux et accrédités de Paris et de Londres, qu'on venait de découvrir le véritable auteur de la prétendue fresque de Raphaël. C'en était fait, le mot de l'énigme était trouvé; toutes les conjectures devaient tomber devant un document irrécusable.

Quel était ce document? Un archiviste paléographe, M. Galgano Garganetti, en fouillant de poudreux cartons, avait mis la main sur le journal d'un peintre du xve siècle, nommé Neri di Bicci. Dans ce journal, il avait lu que, le 20 mars 1461, les dames de Fuligno donnaient commission audit Neri di Bicci de peindre à fresque une *Sainte Cène* dans le fond de leur réfectoire. Les dimensions du tableau étaient indiquées dans la commande; c'étaient exactement celles de la fresque existant aujourd'hui. D'où M. Galgano Garganetti avait conclu, et s'était hâté de publier dans un savant opuscule, que Neri di Bicci était l'auteur du cénacle de S. Onofrio.

Pour ceux qui n'ont jamais ouï parler de ce peintre, la conclusion doit paraître plausible; mais à Florence, où ses œuvres sont connues, la trouvaille du paléographe fit pousser un grand éclat de rire. Il faut savoir quel homme est ce Neri di Bicci. On peut en juger à la galerie de l'académie des beaux-arts; d'autres échantillons de son savoir-faire se voient aussi à San-Pancracio, et on en trouve enfin dans les anciennes dépendances du couvent même de S. Onofrio, car il paraît que dans cette maison il était vraiment en faveur. Toutes ces peintures, même les moins imparfaites, sont d'une telle raideur, d'une telle sécheresse, qu'on ne sait quelle date leur assigner. Elles ne remontent toutes qu'à la seconde moitié du xve siècle, puisque l'auteur a vécu de 1421 à 1486 : d'après leur style, on les croirait d'au moins cent ans

plus anciennes, sous cette réserve toutefois qu'elles reproduisent les défauts des vieux maîtres, mais pas une de leurs grandes qualités.

Vasari, qui consacre une de ses notices à Lorenzo di Bicci, artiste d'un certain talent ou tout au moins d'une certaine célébrité, s'est bien gardé de faire semblable honneur à Neri, son petit-fils. Il n'en parle qu'en passant et seulement pour le désigner comme le dernier imitateur de la manière de Giotto. Ce n'était en effet qu'un pâle reproducteur, non pas même d'un homme, mais d'une manière. De là ce dessin banal et routinier, ces formes anguleuses, ces draperies de bois, ces yeux à peine ouverts, ces bouches grimaçantes, ces mains dont les doigts collés les uns aux autres semblent symétriquement taillés par un procédé mécanique. Mettez en regard toutes les œuvres connues de Neri di Bicci et la fresque de S. Onofrio, puis demandez, non pas même à un connaisseur, mais au premier venu, pourvu qu'il ait le sens commun, si ces mannequins et ces figures vivantes peuvent avoir été conçus par le même esprit, créés par la même main, la question sera tranchée sur-le-champ : il serait en vérité moins absurde de faire honneur de *Polyeucte* ou du *Cid* au plus méchant rimailleur de la cour d'Henri III.

Cependant M. Galgano Garganetti, archiviste de son état, n'était pas homme à accepter un jugement ainsi rendu. Faire si bon marché d'un texte! préférer à un titre en règle le simple témoignage des sens et de la raison, quel sacrilége! Il prit aussitôt la plume pour soutenir sa découverte et faire, de par son journal, un grand peintre de Neri di Bicci. Si folle que fût la thèse, elle pouvait séduire bien des gens, car le public, sans être archiviste, a pour les preuves écrites une vieille superstition. Il fallut donc prendre au sérieux la querelle, et la polémique commença.

On demanda d'abord communication du journal, et, après en avoir attentivement feuilleté toutes les pages, on reconnut que la commande y était bien inscrite, mais que rien n'indiquait qu'elle eût été exécutée. Or, Neri di Bicci, s'il n'était pas bon peintre, était, à ce qu'il paraît, excellent teneur de livres. Il ne recevait aucune somme et n'en payait aucune, si faible qu'elle fût, sans l'inscrire aussitôt; pas une commande ne lui était faite sans qu'il en consignât sur son registre l'exacte description, ajoutant avec soin quel jour l'ouvrage avait été achevé et quel argent lui avait été remis soit comme à-compte, soit comme solde du prix. Or, s'il eût exécuté la *Cène* du réfectoire, le plus important travail assurément dont il eût jamais été chargé, comment comprendre qu'en cette occasion solennelle il eût manqué à ses constantes habitudes, et comment son registre serait-il muet sur les suites de cette grande affaire ? Il est vrai que le 4 août, c'est-à-dire moins de cinq mois après avoir reçu la commande, on le voit toucher quelques florins des

mains de Giovanni Aldobrandini pour le compte des religieuses de Fuligno. Pourquoi ce paiement? Rien ne l'indique. Évidemment ce ne pouvait être le prix de la fresque, car il n'était pas possible que dès-lors elle fût achevée, et la somme était d'ailleurs trop modique pour une œuvre aussi considérable : c'était donc très probablement le prix de quelque autre ouvrage; mais supposons, si l'on veut, que c'eût été un à-compte. Qu'en résulterait-il et qu'indiquerait cet à-compte? Que le travail était commencé, voilà tout. Resterait encore à justifier de son achèvement. Ainsi, pour procéder avec rigueur, une seule chose est prouvée, la commande; mais rien n'établit que Neri di Bicci ait effectivement peint la *Sainte Cène* du réfectoire de S. Onofrio.

Admettons maintenant qu'il l'ait peinte; supposons qu'on vienne à découvrir cette preuve qu'on ne peut fournir aujourd'hui, s'ensuivrait-il que la fresque retrouvée il y a sept ans fût nécessairement celle de Neri di Bicci? Pas le moins du monde. Serait-ce la première fois que sur la même muraille on verrait une fresque en recouvrir une autre? Pour citer des exemples de ces sortes de superposition, nous n'aurions que l'embarras du choix. Jules II, dans son Vatican, n'a-t-il pas fait détruire des fresques tout récemment achevées pour donner un champ plus vaste au pinceau de Raphaël? A Florence, la grande chapelle de Santa-Maria-Novella n'était-elle pas décorée du haut en bas par Orcagna avant que Ghirlandaïo la revêtît des peintures qu'on y voit aujourd'hui? Si donc, au lieu de peindre dans un lieu ouvert au public, au su de toute la ville, Ghirlandaïo eût travaillé en secret, sans témoins; si, par un hasard quelconque, tout souvenir de son nom se fût perdu, on viendrait nous dire aujourd'hui que ces fresques sont l'œuvre d'Orcagna, attendu que des preuves écrites, des pièces probantes établissent que ce grand maître a exécuté dans cette même chapelle, sur ces mêmes murailles, des fresques de même dimension que celles qui existent encore. Nous aurions beau nous récrier, faire appel au bon sens, invoquer la différence des styles, l'anachronisme des costumes, il y aurait des paléographes, des Galgano Garganetti, qui nous prendraient en pitié, et notez bien que, devant une partie du public, nous n'aurions pas raison, et que l'auteur des fresques finirait par être Orcagna.

C'est là le genre de service que peut rendre l'érudition chaque fois qu'avec ses seules lumières elle s'avise de trancher les questions d'art. Que de romans ainsi construits à grands renforts de science ! C'est l'histoire de la cathédrale de Coutances et de tant d'autres églises dont on surfait l'antiquité, parce qu'on a rencontré dans un texte la date de leur construction primitive, tandis que la preuve écrite de leur reconstruction n'est pas venue jusqu'à nous. Vainement ces piliers, ces nervures démentent par leurs formes récentes la vieillesse dont on les affuble; vainement vous protestez : le patriotisme local épouse la que-

relle, et toujours il survient quelque honnête savant qui, de la meilleure foi du monde, se dévoue à plaider ces absurdes procès. Certes, l'érudition est une belle chose, et les preuves écrites sont le fondement de toute certitude historique, mais à la condition que l'esprit les vivifie. Quand il s'agit surtout des arts et de leur histoire, les doctes, qui n'ont vu que leurs livres, ne valent pas le plus mince écolier, s'il a vu des monumens, s'il les a comparés et s'il les a compris.

Par malheur, les écoliers de cette sorte ne laissent pas que d'être assez rares, et le public, encore un coup, n'a de foi que pour ce qui est écrit. Aussi nous ne serions qu'à demi rassuré, si, pour réfuter M. Galgano Garganetti, nous en étions réduit à dire et à redire que, Neri di Bicci étant un mauvais peintre, il n'est pas permis de croire qu'il ait fait un chef-d'œuvre; mais, Dieu merci! on trouve quelquefois des armes à deux tranchans, et les preuves écrites vont venir à notre aide.

En effet, notre archiviste invoquait dans sa défense un ancien livre de notes ou mémorial du couvent de Fuligno; or, on s'est mis à fouiller ce livre, et on y a trouvé la preuve que, peu de temps après l'an 1500, les religieuses s'étaient fait construire un nouveau réfectoire, que l'ancien, celui où Neri di Bicci avait dû peindre la *Sainte Cène*, avait été transformé en cuisine et en lavoir. Dans un titre daté de 1517, on le désigne sous le nom de vieux réfectoire (*il vecchio*).

Nous pouvons donc, à notre tour, démontrer par pièces authentiques que Neri di Bicci n'a jamais mis la main à la fresque de la rue Faenza, non-seulement parce qu'il en était incapable, mais, ce qui n'admet aucune réplique, parce que la muraille sur laquelle elle est peinte n'a été construite que quatorze ans au moins après sa mort.

On s'étonnera peut-être que cette muraille ait les mêmes dimensions que celle de l'ancien réfectoire; mais cela même est expliqué, car les religieuses, en changeant de local, avaient voulu conserver leur mobilier et notamment leurs stalles. Or, pour loger ces stalles, il avait bien fallu s'astreindre, dans la nouvelle construction, aux proportions du vaisseau où elles étaient précédemment placées.

Nous n'aurions pas insisté sur cet épisode un peu puéril, si la soi-disant découverte de M. Garganetti n'avait obtenu, même en France, les honneurs d'une certaine publicité. Vue de loin, elle pouvait sembler quelque chose.

Cependant, parce qu'il est désormais incontestable que Neri di Bicci n'a pas fait la fresque de S. Onofrio, s'ensuit-il que Raphaël en soit l'auteur? C'est là une question d'un tout autre ordre, et qu'il nous tarde d'aborder, non plus sur la foi d'autrui, mais en nous plaçant nous-même vis-à-vis du tableau.

IV.

Le sujet en est trop connu pour qu'il soit besoin de le décrire: c'est le moment où Jésus fait entendre à ses disciples ces terribles paroles : *Un de vous me trahira.* L'étonnement, la douleur, se peignent sur leurs visages; leurs mouvemens et leurs gestes en sont comme suspendus; ils ne peuvent parler et s'interrogent du regard. Ceux-là seuls qui, plus voisins du maître, n'ont pu se méprendre sur ses paroles, commencent à laisser voir la violence de leur émotion; les autres, plus éloignés, se contraignent encore et semblent vouloir douter d'avoir bien entendu. Du reste, pas le moindre effet théâtral, pas l'ombre de mise en scène : personne n'est là pour poser et ne paraît même se douter qu'il y ait un spectateur. Ce sont des hommes sérieux, sobres et calmes, réunis dans un dessein solennel et pieux; aucun d'eux ne s'agite ni ne gesticule, aucun d'eux ne se lève de son siége sous prétexte de chercher à mieux entendre, mais en réalité pour fournir à l'artiste l'occasion de briser la ligne supérieure de sa composition et d'y introduire des ondulations heureuses.

Ces secrets du métier, cet art des contrastes conventionnels, l'auteur de cette fresque les a-t-il ignorés ou dédaignés? Dès le premier coup d'œil, on a le sentiment, je dirais la certitude, que c'est par choix et non par inexpérience qu'il s'est maintenu dans cette rigoureuse observation du vrai. Voyez comme ces figures sont drapées, quelle justesse de mouvement, quelle science du nu sous ces étoffes! quelle ampleur et quelle mesure dans ces plis! Le modelé de toutes ces carnations n'est-il pas à la fois précis et moelleux? Le dessin de ces pieds nus sous la table et de ces mains si diversement posées pourrait-il être plus pur et plus irréprochable? Et jusqu'à cette façon d'indiquer les cheveux n'est-elle pas également exempte de sécheresse et de lourdeur? L'habileté technique ne saurait aller plus loin, et celui qui a pu se jouer de ces difficultés avec tant d'aisance était, à coup sûr, en état de recourir aux artifices de composition dont à Florence même on admirait dès-lors de séduisans exemples. S'il ne l'a point fait, c'est qu'il ne l'a point voulu, soit par fidélité à des traditions d'école, soit par un invincible amour du simple et du naturel.

Voilà donc dans ce tableau un étrange et curieux contraste. Si vous le regardez à distance, si d'un coup d'œil vous en saisissez l'ensemble, cette suite d'hommes assis, quelque variées que soient leurs attitudes, a je ne sais quoi d'uniforme et de symétrique qui vous rappelle les productions les plus ingénues de l'art à son enfance; si vous vous approchez, si vos regards pénètrent dans chacune de ces figures, vous les voyez vivre et penser, vous découvrez l'infinie variété de leurs affec-

tions, de leurs caractères, vous apercevez les liens qui les unissent, qui les groupent moralement pour ainsi dire; en un mot, c'est l'art à son apogée, avec toute sa magie, toute sa puissance, et, sauf sur les murs du Vatican peut-être, vous n'en trouveriez nulle part de plus merveilleux effets.

Cette sorte de disparate entre la naïveté des conditions extérieures de la composition et la supériorité de la pensée créatrice et de la mise en œuvre n'est pas le seul trait caractéristique que nous ayons à signaler. Il en est un plus saillant encore, nous voulons parler de la manière toute traditionnelle dont sont représentés deux des principaux personnages, le saint Jean et le Judas.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, la date de cette fresque n'est pas douteuse. C'est en 1505 qu'elle a été peinte. Lors même qu'on ne lirait pas ce chiffre sur le vêtement d'un des apôtres, on aurait une preuve équivalente : évidemment la fresque n'est pas antérieure à 1500, puisqu'avant cette époque le réfectoire n'était pas bâti. Or, en 1505, il y avait déjà plus de dix ans que Léonard de Vinci avait peint dans le couvent de *Santa-Maria delle Grazie*, à Milan, cette autre *Sainte Cène* que toute l'Europe connaît et admire. Bien que les communications ne fussent alors ni fréquentes ni faciles, nous ne saurions supposer que cette grande création, cette découverte d'un génie précurseur, qui en un jour venait de faire l'œuvre d'un siècle, fût inconnue dans sa patrie. Les deux pays possédaient alors assez bon nombre de dessinateurs, peintres, et même graveurs; Léonard avait conservé à Florence assez d'amis soigneux de sa gloire pour que son chef-d'œuvre dût y être reproduit au moins par le crayon. Lui-même, à la rigueur, eût pu prendre ce soin, puisque dans l'intervalle il avait repassé l'Apennin et revu ses foyers. Nous tenons donc pour certain que l'artiste qui fut chargé, vers 1504 ou 1505, de peindre dans ce réfectoire de S. Onofrio le dernier repas de Jésus et de ses disciples connaissait la façon toute nouvelle dont Léonard venait de concevoir ce sujet.

Qu'il n'ait rien emprunté de ces combinaisons savantes, de ces lignes étudiées, de ces balancemens pittoresques dont plus tard on devait tant abuser, mais qui, dans ce premier jet, brillait d'un éclat inconnu, et n'avait pas encore perdu l'accent de la vérité; qu'il se soit volontairement refusé à donner à ses personnages ce feu, cette action, cette vivacité de gestes qui lui semblaient peut-être appartenir à des hommes s'échauffant de politique ou de controverse plutôt qu'à des esprits simples et croyans recevant de leur divin maître une suprême et douloureuse confidence, il n'y a rien là qui nous étonne. Les deux artistes évidemment n'obéissaient pas aux mêmes lois, ne tendaient pas au même but, et devaient différer dans les moyens; mais, à quelque système qu'on s'attache, quelque fidèle qu'on soit aux vieux

usages, il est certaines innovations si bien justifiées qu'il faut, bon gré mal gré, les adopter une fois qu'elles se sont produites. De ce nombre était assurément le parti pris par Léonard de réintégrer Judas à une place que tous les peintres lui avaient refusée depuis quelques centaines d'années, et de modifier la pose qu'ils avaient tous attribuée à saint Jean.

En effet, la tradition voulait que le disciple bien-aimé, conformément au texte de saint Matthieu, reposât sur la poitrine de Jésus, et quant à Judas, bien qu'aucun évangéliste ne lui eût assigné une place à part, on n'admettait pas qu'il pût être assis à côté de ses condisciples; aussi, pendant que le Seigneur et les apôtres occupaient un côté de la table, Judas seul, posé sur un escabeau, devait figurer de l'autre côté.

Cette tradition n'avait pas toujours existé. On n'en voit aucune trace dans les monumens de la primitive église, et notamment dans cette fresque tirée des catacombes de Saint-Calixte et conservée au Vatican, représentation de la *Sainte Cène* la plus ancienne peut-être qui soit venue jusqu'à nous. Ce sera probablement vers le XII[e] ou le XIII[e] siècle qu'aura commencé cet usage (1). L'esprit du moyen-âge ne badinait pas en ces matières, et se souciait fort peu de la vraisemblance, quand ses croyances étaient en jeu. Tout le monde aurait jeté la pierre au malheureux peintre qui se fût permis de faire asseoir Judas entre deux apôtres; on eût crié à la profanation. Il fallait qu'on vît Judas seul, délaissé, comme la brebis pestiférée qu'on sépare du troupeau, afin que personne ne pût s'y méprendre, que les enfans eux-mêmes le montrassent au doigt, et qu'il reçût, même en peinture, une sorte de châtiment. Quant à saint Jean, qui eût osé le faire asseoir comme tous les autres? Les spectateurs se seraient révoltés; ils l'auraient cru tombé en disgrace et déchu dans le cœur de son maître, s'il n'eût pas été couché littéralement sur sa poitrine.

Est-il besoin de dire que cette manière d'entendre l'Évangile se prêtait assez mal aux combinaisons pittoresques? Comment ajuster cet homme sur sa sellette, seul en face de tous les autres? Quoi de plus gauche que ce personnage à demi couché au milieu de figures assises sur leur séant? Quel vide désagréable à l'œil et impossible à déguiser! Il n'en fallait pas moins que l'artiste, sans sourciller, se pliât à ces exigences, et le Léonard du XIV[e] siècle, Giotto, s'y était soumis tout le premier. Lui aussi nous a laissé sa *Sainte Cène :* elle occupe un des compartimens de cette immense fresque qu'on voit encore à Florence

(1) Dans l'abside de la cathédrale de Tours, la *Sainte Cène* est représentée sur une verrière qui peut remonter à la deuxième moitié du XIII[e] siècle. Saint Jean est couché sur les genoux du Sauveur, et quant à Judas, non-seulement il est seul d'un côté de la table et vis-à-vis des autres apôtres, mais il est représenté à genoux.

dans les anciennes dépendances de Santa-Croce. Là, nous trouvons un saint Jean dont la pose est absolument horizontale, et un Judas le dos tourné au spectateur, assis comme un accusé vis-à-vis de ces onze apôtres, qui le foudroient de leurs regards, comme si tous ils connaissaient déjà son crime.

Léonard n'était pas homme à perpétuer ces naïvetés séculaires. Donner à son Judas une expression qui laissât voir bien clairement la noirceur de son ame, lui mettre une bourse à la main, lui faire poser le coude sur la table, lui faire renverser la salière, voilà tout ce qu'il pouvait concéder; du reste, n'écoutant que sa raison et la vraisemblance, il fit asseoir le disciple maudit côte à côte avec les fidèles, n'oubliant pas qu'un quart d'heure auparavant Jésus lui avait lavé les pieds comme aux autres. A l'égard de saint Jean, il prit même liberté; au lieu de le coucher sur son maître, il l'en écarta à respectueuse distance, et lui fit détourner la tête, comme pour dire à son voisin : Si quelqu'un doit trahir ici, je sais bien que ce n'est pas moi.

A coup sûr Léonard avait raison, et comme le temps où il vivait tournait au relâchement et presqu'à la tolérance, il n'y eut point de cris de haro. L'innovation parut même si généralement bonne et si parfaitement fondée, que, depuis cette époque, personne, aussi bien dans un cloître qu'en un lieu séculier, ne s'est plus avisé de recourir à la vieille tradition.

Nous nous trompons : plus de dix ans après, un peintre fut chargé de faire une *Sainte Cène* dans cette ville de Florence où les esprits assurément étaient tout aussi libres et aussi hardis qu'à Milan, où du soir au matin les anciennes traditions étaient battues en brèche, et ce peintre eut le courage, ou, si l'on veut, l'entêtement, de placer son Judas, de poser son saint Jean, conformément au vieil usage. Il a mis, il est vrai, une adresse infinie à déguiser le côté disgracieux du parti qu'il osait prendre, mais il n'en a pas moins exactement suivi toutes les données de la tradition.

Quel était donc ce peintre? Était-ce quelque vieillard, quelque artiste du siècle passé, attaché à sa marotte et hors d'état de se rajeunir? Mais cette exécution si franche, si souple, si dégagée, ne nous répond-elle pas qu'il n'y avait chez cet homme ni caducité, ni routine? Le pinceau qui a tracé ces contours n'était-il pas dressé aux pratiques les plus nouvelles, aux secrets les plus raffinés de l'art en Italie, et n'observait-il pas, avec une exactitude encore à peine connue, si ce n'est de Léonard lui-même, ces lois de la perspective et ces règles théoriques que la science, à cette époque, commençait depuis si peu de temps à enseigner aux peintres? Eh bien! c'est cette main évidemment jeune et libre, obéissant à un esprit lucide et cultivé, qui non-seulement a consenti à tracer au bas de ce tableau les noms de chaque

personnage, comme dans les œuvres des vieux maîtres, à ceindre d'un cercle d'or, en signe de sainteté, la tête de chacun de ces apôtres, mais qui, s'attachant avec passion à une sévérité de style presque archaïque, fuyant, comme le péché, toutes les licences alors accueillies par la mode, en est venu jusqu'à préférer, pour la représentation du bien-aimé saint Jean et du traître Judas, la version de Giotto à celle de Léonard.

Nous citera-t-on beaucoup d'artistes à qui s'applique ce portrait? en trouvera-t-on beaucoup qui, en 1505, aient osé tenir si haut le drapeau des anciennes écoles? Qu'on nous les nomme, ceux qui possédaient alors un tel génie, un tel savoir, et qui en ont fait un tel usage? Pour nous, nous n'en connaissons qu'un, un seul, et nous défions qu'on en découvre un autre.

Voilà ce qui vaut mieux, selon nous, que toutes les signatures, que tous les récits de biographes; voilà ce qui, mieux que tout le reste, nous persuade que MM. della Porta et Zotti n'ont pas fait une vaine conjecture, que MM. Jesi, Cornelius, Minardi, Selvatico et tant d'autres, ont rendu un clairvoyant témoignage. Ce n'est pas que nous n'attachions une très sérieuse estime aux preuves d'un autre genre que nous avons déjà citées, et à d'autres, non moins concluantes, que nous aurions à signaler encore. Ainsi nous pourrions faire remarquer que ces noms d'apôtres, tracés en lettres d'or dans le bas du tableau, sont écrits en dialecte, ou, si l'on veut, en patois d'Urbin, comme certaines lettres adressées alors par Raphaël à sa famille, et qui sont venues jusqu'à nous; que c'est aussi d'Urbin, ou, ce qui revient au même, de l'atelier de Bramante, que sont évidemment sortis les motifs d'architecture sur lesquels se détachent Jésus et ses disciples. Il n'y a rien là qui rappelle les vigoureux effets du goût florentin : c'est une délicatesse de profils, une élégance de proportions qui appartenait alors en propre au parent et compatriote de Sanzio, et dont le secret s'était transmis à celui-ci, témoin le constant usage qu'il en a fait dans ses tableaux. Nous pourrions dire encore qu'à travers ces arcades à jour on voit un paysage conçu dans le même goût et traité exactement de la même manière que ceux qui servent de fonds soit à la *Vierge au chardonneret*, soit à d'autres chefs-d'œuvres exécutés par la même main et vers la même époque à Florence; que les petites figures groupées dans ce paysage, savoir, Jésus en prières et ses trois disciples endormis (car le peintre, à la façon des anciens maîtres, a voulu indiquer dans cette perspective ce qui allait se passer quelques instans après sur le mont des Oliviers), rappellent à s'y méprendre, par le style et par la finesse de la touche, les petites compositions dans le genre du *Saint George* de notre musée de Paris, et doivent être probablement une reproduction de ce *Jésus au jardin des Olives*

peint en 1504 pour le duc d'Urbin, tableau d'un fini si précieux et que Vasari prise si fort. Enfin il est une dernière preuve dont nous pourrions faire usage, et que nous avons tenue en réserve jusqu'ici. la plus frappante peut-être de toutes ces preuves de détail, celle qui vous saisit dès l'abord quand on lève les yeux sur cette fresque, c'est qu'un de ces apôtres, le saint Jacques mineur, placé à l'extrémité de la table, au côté gauche du spectateur, est la vivante image de Raphaël lui-même. Ici pas la moindre hypothèse. Cette gracieuse et intelligente figure nous est aussi connue que si elle existait de nos jours, que si nous l'avions vue de nos yeux. On sait combien Sanzio s'est souvent pris lui-même pour modèle. Non-seulement il a fait plusieurs fois son portrait; mais Vasari et d'autres contemporains nous apprennent qu'au Vatican, dans quatre fresques différentes, il s'est représenté quatre fois, tantôt à côté du Pérugin, son maître, tantôt en compagnie de ses principaux élèves. Or, la physionomie de ce saint Jacques mineur est exactement celle que nous retrouvons et dans le portrait de la galerie de Florence et dans les fresques du Vatican, aussi bien dans la *Dispute* et *l'École d'Athènes* que dans le *Parnasse* et l'*Attila*. Ce sont les mêmes traits, la même expression rêveuse, la même grâce répandue dans toute la personne, et jusque dans ces deux mains si naturellement posées l'une sur l'autre. S'il existe une différence, c'est qu'ici la figure est peut-être étudiée avec encore plus de soin et de recherche, qu'elle a plus d'individualité, et surtout un plus grand charme de jeunesse, ce qu'explique suffisamment la date de ce nouveau portrait.

Voilà certes un argument qui, s'ajoutant à tous les autres, doit triompher des résistances les plus tenaces et les plus incrédules. Nous en proclamons volontiers l'incontestable puissance; pourtant, qu'on nous permette de le répéter, il est pour nous une démonstration plus victorieuse encore: c'est celle que nous tirons non de tel ou tel détail, mais des caractères généraux de l'œuvre. S'il y a dans cette fresque de tels contrastes, de telles anomalies, qu'elle ne puisse avoir été ni conçue ni exécutée que par un artiste placé dans des conditions dont l'histoire de l'art à cette époque ne présente qu'un seul et unique exemple; si ces conditions exceptionnelles sont exactement celles où s'est trouvé, pendant quatre années de sa vie, l'immortel élève du Pérugin, n'aurons-nous pas le droit de dire que la question est sérieusement résolue? et, en la posant ainsi, n'aurons-nous pas écarté d'avance toutes les arguties qu'on serait peut-être tenté d'opposer à nos autres preuves prises isolément?

C'est donc l'histoire de Raphaël à Florence qui doit nous dire s'il est réellement l'auteur de la fresque de S. Onofrio. Retraçons en peu de mots les traits principaux de cette histoire.

V.

Pour être clair, il faudrait remonter bien haut; mais ce n'est ici ni le lieu ni le moment d'aborder les origines de la peinture italienne et d'entrer dans le récit de ses longues vicissitudes. Qu'il nous suffise d'indiquer comment se forma, comment grandit, et à quelle mission était destinée l'école qui avait déjà le Pérugin pour chef, lorsque Raphaël vit le jour.

Cet usage de diviser et d'enrégimenter par écoles la peinture italienne a été, comme on sait, pris au grand sérieux par les uns et traité par d'autres de classification arbitraire. C'est surtout l'existence d'une école romaine qu'on a le plus souvent et le plus vivement contestée. soit parce qu'aucun des peintres réunis dans cette école, sauf Jules Romain peut-être, n'est, à proprement parler, né à Rome, soit parce que ni le style, ni la couleur, ni aucun autre caractère, ne les distinguent suffisamment des autres peintres d'Italie et même de leurs plus proches voisins, les Florentins.

Nous n'attachons, pour notre part, qu'une médiocre importance à ces divisions géographiques, souvent vides de sens; mais si nous sommes tenté de faire une exception, c'est, quoi qu'on en puisse dire à Florence, pour soutenir qu'une école romaine a réellement existé. Expliquons-nous pourtant. Nous ne désignons pas par là, comme on le fait communément, ce groupe de peintres sortis de l'atelier de Raphaël, famille indisciplinée qui se disperse et s'évanouit aussitôt. Si c'est là ce qu'on entend par l'école romaine, nous nous réunissons à ceux qui n'en veulent pas reconnaître. Pour nous, il n'y a point d'école sans discipline et sans foi. Mais qu'avant Raphaël il se fût dès long-temps formé, sinon dans les murs de Rome, du moins dans son voisinage et sur le territoire du saint-siége, une agrégation de peintres procédant avec une évidente conformité de méthode et de but, et se distinguant, d'une manière profonde et tranchée, de tout ce qui les entourait, notamment des Florentins, c'est là pour nous une vérité hors de doute, et les recherches de la critique moderne nous en auraient, au besoin, démontré l'évidence (1). Seulement, pour éviter toute équivoque, cette école romaine ainsi comprise a dû être débaptisée; et comme les peintres qui en ont fait partie habitaient pour la plupart Assise, Fabriano, Pérouse, Foligno, Urbin et autres villes situées sur les confins ou au sein même de la petite province et du groupe de montagnes qu'on appelle l'Ombrie, l'usage a prévalu de désigner ces peintres sous le nom d'école ombrienne.

(1) Voyez de Rumohr : *Italiænische Forschungen*, 3 th., et J.-D. Passavant : *Rafael von urbino und sein vater Giovanni Santi*, 2 th. Leipzig, 1839.

Peut-on déterminer l'époque où cette agrégation prit naissance? Dès le XIIIe siècle, au temps de Cimabuë, il y avait à Pérouse des peintres en renom, et Dante parle d'Oderigi, né à Agobbio, petit bourg voisin de Pérouse, presque comme s'il parlait de Giotto lui-même :

. . . . . Non se' tu Oderigi
L'onor d'Agobbio e l'onor di quell' arte....

On pourrait donc attribuer à cette école une longue généalogie, mais à quoi bon? Elle n'a vraiment commencé que le jour où elle s'est frayé une route à part, c'est-à-dire un peu avant la moitié du XVe siècle. Jusque-là, la peinture étant partout exclusivement religieuse et mystique, il n'existait réellement dans toute l'Italie qu'une seule école, et les peintres ombriens s'y confondaient comme tous les autres. Quelques hommes supérieurs pouvaient bien, même alors, imprimer à leurs œuvres un cachet d'individualité; mais la peinture proprement dite ne consistait qu'en un procédé presque uniforme, destiné à reproduire des types consacrés.

Du moment où parut Masaccio, tout fut changé. De cette chapelle de l'église des Carmes où s'était manifesté son génie allait sortir une véritable révolution. Non-seulement Masaccio avait regardé la nature, non-seulement il l'avait rendue du premier coup avec une fidélité et un bonheur dont les plus grands artistes, près d'un siècle plus tard, sont venus, dans cette chapelle, étudier le secret, mais il l'avait regardée d'un œil purement humain, et, en la traduisant sans idéal, il avait sécularisé la peinture. De ce jour, l'art italien fut coupé en deux : deux tendances, deux doctrines, deux écoles véritablement opposées se disputèrent son domaine, et l'admiration des hommes se partagea entre la pureté angélique de Jean de Fiésole et la vérité humaine de Masaccio.

Si nous ne voulions pas être bref avant tout, si nous pouvions ne rien omettre, il nous faudrait chercher près d'un siècle auparavant les premiers germes de cette révolution. Giotto, ce grand novateur, ne s'était pas contenté, comme son maître, de peindre des madones et des crucifix. En se lançant avec prédilection dans les légendes, en se hasardant même à faire des portraits, il avait ouvert et frayé lui-même la voie qui se détourne de l'idéal; mais comme dans cette route on ne le suivit qu'en tâtonnant, comme le mouvement de son siècle resta, malgré son influence, purement religieux et mystique, il nous est bien permis de ne constater le mouvement nouveau que lorsqu'il se produit et se manifeste au grand jour, lorsqu'il est compris de tous, lorsque sur les traces de Masaccio s'élance la foule des imitateurs.

On venait donc d'apprendre à Florence qu'en s'inspirant de la seule nature, sans ravir les ames au ciel, sans sainteté, sans extase, par la

seule représentation fidèle et animée des choses de ce monde, et surtout de la vie et de la pensée humaine, la peinture avait la puissance de charmer les hommes et d'exciter leur enthousiasme. Cette découverte une fois connue, il était impossible d'en modérer l'usage : l'abus devait s'ensuivre; il ne se fit pas attendre.

Masaccio avait traduit la nature en artiste, c'est-à-dire en se l'assimilant plutôt qu'en la copiant, en saisissant ses beaux aspects plutôt que ses trivialités et ses misères. C'était un laïque et un prosateur, mais un laïque croyant en Dieu, un prosateur croyant à la poésie. Lorsqu'en 1443 la mort vint le frapper à la fleur de l'âge et du génie, par qui fut-il remplacé? qui devint l'héritier, sinon de sa gloire, au moins de son école et presque de sa renommée? Un moine perdu de mœurs, vrai mécréant, enlevant et débauchant les nonnes pour s'en faire des modèles, homme d'énergie et peintre habile, mais trivial et maniéré. Ainsi, née de la veille, l'école de la réalité tombait déjà, dans les mains de Lippi, de la hauteur où l'avait placée Masaccio. Mais, tel était le penchant des esprits vers cette nouveauté, que, tout en dégénérant, elle n'en voyait pas moins croître sa vogue et sa fortune. On a peine à comprendre comment ce public de Florence, qui venait d'accueillir avec transport et comme une révélation du génie, le style à la fois noble et vrai de la chapelle des Carmes, se mit à battre des mains presque aussi chaudement aux types vulgaires de Lippi; comment il put souffrir que, pendant près d'un demi-siècle, on n'offrît à son admiration que ces femmes aux formes matérielles, aux nez arrondis, aux joues pesantes, ces chérubins espiègles, frisés et grimaçans, qui n'ont des anges que quelques bouts de plume aux épaules. Certes, il y a chez Lippi, comme chez son fils Filipino, et même chez Boticcelli et tant d'autres qui ont adopté et outré sa manière, de grandes qualités de peintres, un éclat de couleur souvent digne de la Flandre et de Venise, des fonds de paysages pleins de charme, des draperies vigoureusement rendues, quoique brisées et tourmentées à l'excès; mais cette soi-disant reproduction de la nature n'en est, à vrai dire, qu'une injurieuse contrefaçon.

Telle fut pourtant la peinture que Masaccio, en sortant des voies battues, légua, sans s'en douter, à sa patrie. Jusqu'à la fin du XVe siècle, jusqu'à la première apparition des merveilles de Léonard, toute la vivacité de l'esprit florentin, toute la munificence des Médicis furent dépensées à faire fleurir cette décadence anticipée. Un seul, parmi ces réalistes, Dominique Ghirlandaïo, fit de vaillans efforts pour se rattacher à Masaccio, et eut parfois la gloire de retrouver la tradition perdue; mais presque tous les autres, abaissant l'art devant le métier, n'hésitèrent pas à prendre pour modèles les triviales productions de Martin Schœn et tous ces prosaïques chefs-d'œuvre d'outre-Meuse et

d'outre-Rhin, qui, depuis l'invention récente de la gravure, envahissaient l'Italie. A voir le caprice du goût, l'oubli du style, l'abaissement des types, on eût dit qu'une colonie flamande était venue camper sur l'Arno, et avait pris dans la ville de Giotto et de Masaccio le monopole de l'art de peindre.

Qu'était devenue pendant ce temps cette ancienne peinture italienne qui, les regards tournés au ciel, sachant à peine ce qui se passait sur terre, semblait n'être en ce monde que pour parler aux hommes des choses divines, pour faire comprendre et entrevoir, même à ceux qui ne savaient pas lire, la gloire de Dieu, le bonheur des séraphins, les joies de l'infini? Elle s'était réfugiée dans les cloîtres. Son plus éloquent, son incomparable interprète, fra Beato-Angelico, après avoir acquis, du vivant de Masaccio, plus de gloire qu'il n'en voulait, après avoir, malgré lui et par obéissance, soutenu contre ce digne émule l'honneur de son école, continuait en silence son œuvre sainte au fond de cette cellule où bientôt il allait mourir. A son exemple, mais bien inférieurs à lui, d'autres pieux cénobites, dispersés çà et là, à Subiacco, à Assise et dans d'autres solitudes, entretenaient le culte de la beauté purement religieuse; mais que pouvaient leurs efforts isolés? A peine connaissait-on leurs œuvres : ensevelies dans les couvens, elles n'avaient pour admirateurs que la foule obscure des pèlerins. Ce n'était pas là qu'il eût fallu lutter : c'était dans Florence même, devant ce capricieux public, dans ces turbulens ateliers, et jusque dans ce *Palazzo Vecchio* où Laurent-le-Magnifique prodiguait ses largesses aux profanes nouveautés. Profanes est bien le mot, car il ne s'agissait pas seulement de l'imitation de la nature, mais d'une autre sorte d'imitation plus séduisante encore et plus incompatible avec l'art religieux. L'antiquité, le paganisme, après dix siècles de léthargie, s'étaient réveillés tout à coup. Les merveilleux modèles qu'on exhumait chaque jour étaient reproduits avec idolâtrie, et tous les esprits d'élite, à force de lire les anciens, à force d'habiter l'Olympe avec leurs dieux, n'avaient plus que dédain pour les saints du paradis. Les Médicis, moitié par goût, moitié par politique, secondaient à Florence ce mouvement érudit et mythologique; aucun artiste n'ignorait que la fable était chez eux plus en faveur que l'Évangile, et qu'on avait meilleure chance de leur plaire en leur montrant Hercule aux pieds d'Omphale que les rois mages aux pieds de Jésus.

Contre cette double influence de l'art antique et de la nature vivante que pouvait l'ombre de fra Angelico? que pouvaient, sous leurs frocs, ses timides successeurs? Son disciple chéri lui-même, Benozzo Gozzoli, bien que libre, laïque, et grand peintre s'il en fut, opposa-t-il une héroïque résistance? Non; sans jamais trahir son maître, il n'osa jamais non plus marcher résolûment sur sa trace, évita les sujets mystiques,

et remplaça, dans ses admirables légendes, l'idéal de la pensée chrétienne par une gracieuse et touchante bonhomie.

Mais, comme il était dans la destinée de la peinture italienne de ne tomber en véritable décadence qu'après s'être élevée à de nouvelles hauteurs et avoir fait connaître au monde la plus parfaite expression de la beauté moderne, il fallait que l'élément suprême de cette beauté, l'élément spiritualiste, ne disparût pas si tôt. Aussi, pendant que Florence presque tout entière sacrifiait aux faux dieux, on vit, dans la contrée des saints pèlerinages, aux alentours du tombeau de Saint-François d'Assise, et comme suscitée par sa vertu miraculeuse, se former, en dehors des cloîtres, une milice volontaire, marchant comme à la croisade, pour sauver l'idéal et défendre la tradition. C'était cette école ombrienne qui jusque-là ne s'était point révélée; c'étaient Gentile de Fabriano, élève de fra Angelico lui-même, Benedetto Buonfiglio de Pérouse, Fiorenzo de Lorenzo, Nicolo de Fuligno, et bien d'autres encore, instruits, pour la plupart, chez les maîtres miniaturistes de Pérouse et d'Assise, à ne chercher leurs inspirations que dans le cercle restreint des sujets exclusivement chrétiens. Quelques-uns, comme Gentile, par exemple, ne se contentèrent pas de répandre dans leurs montagnes les produits de ces inspirations, ils les colportèrent dans toute l'Italie, à Venise, à Naples, à Milan. Malheureusement, parmi ces missionnaires pleins de foi et même de talent, comme Vasari est obligé d'en convenir, il n'en était aucun qui pût agir sur les masses par l'ascendant d'une véritable supériorité. Ils étaient suffisans pour empêcher le feu sacré de s'éteindre, mais ne parvenaient pas à le ranimer. Cet honneur était réservé à Pierre Vanucci, à celui que la postérité a surnommé le Pérugin.

Tout le monde connaît ce grand artiste. Ses tableaux conservent encore un tel charme aujourd'hui, que ses contemporains, même les plus endurcis, ne pouvaient y rester insensibles. Il osa descendre à Florence, et ses gracieuses créations, moins pures, moins élevées, moins célestes que celles de fra Angelico, mais aussi chastes, aussi attachantes et plus vigoureusement peintes, réveillèrent dans bien des cœurs l'amour mal éteint des choses saintes. Les novateurs se sentirent atteints; on le voit aux calomnies et aux sarcasmes qu'ils lancèrent au nouveau venu, et dont Vasari, plus d'un demi-siècle après, se faisait encore l'écho brutal et acharné. Le Pérugin soutint le choc avec constance, et remporta, même à Florence, les plus éclatantes victoires. Conduit à Rome par sa renommée, il y fut comblé de biens et d'honneurs, mais n'en voulut pas moins retourner dans ses montagnes pour fonder et consolider cette école qui devenait sienne, et qui poussait déjà de nombreux et vigoureux rameaux. Soutenu par des élèves tels que Gerino de Pistoïa, Luidgi d'Assise, Paris Alfani, Pinturrichio, le Pérugin,

tant qu'il fut dans la force de l'âge, c'est-à-dire jusqu'à la fin du siècle environ, vit grandir et s'étendre son influence, non-seulement autour de lui, mais dans presque toute l'Italie, à Bologne surtout, où dominait Francia, son glorieux auxiliaire. Le moment approchait pourtant où ses forces allaient faiblir; il ne s'en rendit pas compte et commit la faute de retourner à Florence. Ses adversaires, pendant qu'il vieillissait, avaient reçu de puissans renforts : ils comptaient dans leurs rangs cet impétueux génie, cet irrésistible champion des idées nouvelles, Michel-Ange. Le jeune homme fut impitoyable, et le vieillard assez malavisé pour se plaindre en justice. Les tribunaux ne pouvaient lui rendre ni ses succès ni sa jeunesse; ils ne vengèrent même pas son injure. Courageux jusqu'au bout, cet échec ne lui fit point quitter Florence; mais il essaya vainement d'y rétablir sa fortune et celle de son école. De dédaigneux sourires, d'injurieux sonnets accueillaient ses incessantes tentatives, et chaque jour voyait s'éclaircir les rangs de ses anciens admirateurs. C'en était fait de cette noble cause, si quelque main providentielle ne venait la soutenir.

Heureusement, peu d'années auparavant, un habitant d'Urbin, fervent disciple de l'école ombrienne et peintre de talent, quoi qu'on en ait pu dire, avait cru reconnaître chez son fils, encore enfant, les signes manifestes du génie. Il l'avait conduit à Pérouse, dans l'atelier de son ami, de son chef, Pierre Vanucci, et l'enfant, déjà formé aux leçons paternelles, s'était approprié sur-le-champ le savoir et le style de son nouveau maître. Bientôt on ne distingua plus leurs œuvres, si ce n'est que, dans les tableaux de l'élève, se révélait déjà plus de pensée et une certaine aspiration à des types plus parfaits.

Lorsque, vers l'an 1500, le maître entreprit son malencontreux voyage à Florence, ce fut à ce jeune Sanzio, à peine âgé de dix-sept ans, qu'il confia la direction et l'achèvement de tous les travaux dont il était chargé, notamment à *Città di Castello*. Qui eût osé, parmi ses disciples, s'élever contre ce choix? Les jalousies d'atelier se taisent devant de telles supériorités. Pinturrichio lui-même, de tous le plus habile, n'eut pas plus tôt reçu la mission de décorer la bibliothèque de la cathédrale de Sienne, que bien vite il appela Raphaël à son aide. L'école entière s'inclinait devant ce maître imberbe, et ce n'était pas seulement le Pérugin et sa famille d'artistes ombriens qui l'entouraient de leurs sympathiques espérances; la même sollicitude, dégagée de tout sentiment d'envie, se manifestait dans le reste de l'Italie chez tous les peintres demeurés fidèles aux traditions de fra Angelico. En apprenant à Venise l'apparition de cet astre naissant, les Bellini témoignaient la joie la plus sincère, et le vieux Francia écrivait de Bologne une touchante lettre où il demande au jeune artiste son amitié et son portrait.

Par un échange bien naturel, celui qu'on accueillait ainsi devait se dévouer tout entier aux hommes qui lui tendaient la main et aux idées qui étaient pour ainsi dire confiées à sa garde. Enclin par nature au culte de ces idées, l'éducation les lui avait gravées dans le cœur. La mort récente de son père et le souvenir de ses leçons, un respect presque filial pour son maître, sa suprématie incontestée dans l'atelier, la déférence de ses condisciples, tout l'attachait, l'enchaînait à son école; mais il portait en lui bien des germes inquiétans pour sa future orthodoxie. Jamais homme n'était né avec un tel besoin de voir, d'apprendre, de connaître, avec une telle facilité de reproduire tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il sentait, tout ce qu'il imaginait. Ce n'était pas cette aptitude universelle qui consiste à tout faire passablement, mais un don merveilleux d'exceller également dans les directions les plus diverses et les plus opposées. Quand on peut ainsi tout bien faire, on est tenté de tout essayer. Il fallait donc, pour s'enfermer dans un système, qu'il fît violence à sa nature. Son cœur, aussi bien que son esprit, conspirait à l'en faire sortir, car ce cœur ardent et passionné livrait de continuels combats aux chastes instincts de sa raison. Le ciel lui avait donné plus généreusement qu'à aucun autre homme le sentiment de la beauté parfaite et surhumaine, ce sentiment que l'idéal seul a le pouvoir de satisfaire; mais il ne l'avait pas moins richement pourvu de cette autre manière, moins platonique, de sentir le beau, qui se complaît aux perfections réelles et vivantes. Il y avait donc gros à parier qu'un jour viendrait où cet espoir d'Israël, ce Joas élevé saintement dans le temple, passerait aux Philistins, et des yeux clairvoyans pouvaient dès-lors apercevoir dans la main dévotement occupée aux peintures de *Citta di Castello* le pinceau qui devait nous donner le *Parnasse* et la *Galathée*.

Mais ni lui ni personne ne s'en doutait alors, et c'est avec la foi d'un néophyte qu'il descendit dans l'arène où combattait son vieux maître. Laissant Pinturrichio terminer à Sienne les fresques dont il avait en partie composé les cartons, il s'en vint à Florence pour voir et pour s'instruire, mais avec la conscience de sa force et le désir de lutter. Les biographes s'étonnent qu'à son arrivée il ne soit pas allé, comme tous les jeunes gens de son âge, s'inscrire chez Léonard, chez Verocchio ou chez tel autre des grands maîtres qui tenaient alors école à Florence; ils oublient que son maître à lui était là, et qu'il avait à cœur de lui rester fidèle. Ce n'est pas qu'il se fît scrupule de butiner parfois chez les autres. D'un regard jeté à la dérobée, il s'emparait de leurs secrets. C'est ainsi que, sans prendre directement les conseils de Léonard, il s'instruisit à son exemple et se rendit familières les plus exquises délicatesses de sa façon de peindre. Cependant ces sortes d'emprunts, il ne se les permettait que pour les procédés d'exécution,

et n'en restait pas moins observateur rigoureux des lois de son école par le choix exclusivement religieux de ses sujets et par l'ordonnance à demi symétrique de ses compositions.

Dès ses premiers pas à Florence, il s'était posé en ombrien fervent, et n'avait recherché et pris pour compagnons que les artistes qui avaient soutenu le Pérugin dans sa disgrace, qui se permettaient d'admirer les vieux maîtres, et respectaient les traditions. C'était ce Baccio della Porta, destiné à rendre immortel le nom de fra Bartolomeo, esprit austère et fougueux, entré tout récemment dans la vie monastique et hésitant encore à reprendre ses pinceaux; c'étaient le fils du grand Ghirlandaïo, le pieux et tendre Rodolfo, Cronaca l'architecte, Baldini le graveur, et ce peintre suave et mélancolique, Lorenzo di Credi, formé comme Léonard aux leçons de Verocchio, mais entraîné par sa nature vers les mystiques inspirations.

Cette phalange d'artistes, au milieu de laquelle Raphaël, malgré sa jeunesse, s'était placé dès l'abord au premier rang, n'avait alors ni crédit ni faveur; c'était un parti vaincu. Presque tous avaient aimé, suivi et défendu cet apôtre réformateur, ce Luther catholique, l'impétueux Savonarola, qui, durant dix années, avait tenu Florence sous sa loi et en avait chassé les Médicis. Précipité de sa haute fortune, Savonarola était mort dans les flammes, et les partisans des Médicis, bien que trop faibles encore pour tenter une restauration, avaient sourdement rétabli leur influence et reconquis le pouvoir. Ils l'exerçaient, sans qu'il y parût, par les mains du gonfalonier Soderini. C'était le même esprit que sous Laurent-le-Magnifique; *on chantait le même air*, comme on dirait aujourd'hui, seulement on le chantait plus mal. Tous les amis de Savonarola, tous les mystiques, tous les *fervens* qui, comme fra Bartolomeo et Lorenzo di Credi, avaient, au commandement du saint homme, jeté sur le bûcher leurs études d'après le nu, tous ceux qui avaient tenté le dernier jour de l'arracher à la fureur des *tièdes*, étaient tombés en complète disgrace. Raphaël, quoique nouveau venu, devait, par point d'honneur, épouser leur querelle et partager leur fortune. Il n'y avait donc rien à espérer pour lui sous les lambris du *Palazzo Vecchio*.

Il s'y présenta pourtant une lettre à la main, lettre charmante dont le texte est venu jusqu'à nous et que la duchesse de la Rovère lui avait donnée à son départ d'Urbin. Le gonfalonier lut la lettre, et l'artiste n'obtint rien. Sa noble protectrice avait oublié que recommander dans cette maison un faiseur de madones, c'était perdre sa peine. Autant aurait valu, il y a cent ans, introduire un séminariste dans le salon de Mme Du Deffant.

Sans appui de ce côté, Raphaël se rejeta sur de plus modestes patronages. Il y avait encore par la ville quelques rares amateurs qui ne

s'effarouchaient pas de la peinture sacrée, et qui accueillirent avec sympathie ce nouveau et brillant Pérugin. Ainsi Tadeo Tadei non-seulement lui ouvrit sa bourse, mais lui offrit sa table et sa maison; Lorenzo Nasi lui demanda plusieurs tableaux, et le plus riche de tous, mais aussi le plus avare, Agnolo Doni, fit l'effort de lui commander son portrait et celui de sa femme Madelena Strozzi. Ce furent autant de chefs-d'œuvre. Les coteries eurent beau faire, le public se sentit ému, l'enthousiasme survint, et le jeune artiste reçut plus de commandes qu'il n'en pouvait exécuter. Mais ce n'étaient que des tableaux de dimension moyenne, des tableaux de chevalet; on lui demandait ce qu'il excellait à faire, tandis que lui, dévoré de cette activité qui va toujours en avant, aspirait à un champ plus vaste. Il lui fallait des murailles à couvrir de ses pensées. Quand il vit exposer aux regards du public florentin les immenses cartons de Léonard et de Michel-Ange, il fut pris d'une invincible ardeur d'entrer en lice avec ces deux géans. Une salle restait à décorer dans le palais. Mais comment l'obtenir? comment aborder cet intraitable gonfalonier? Quelle que fût sa répugnance à mendier une faveur, la passion l'emporta, et il écrivit à son oncle maternel, Simone Ciarla, qui habitait Urbin, de mettre tout en campagne pour lui procurer une nouvelle lettre de recommandation auprès du gonfalonier (1). La lettre n'arriva pas; mais il en vint une autre qui lui ouvrait des perspectives toutes nouvelles et décidait du reste de sa vie. Bramante lui écrivait de Rome qu'il se hâtât d'accourir: le pape l'appelait et lui donnait à peindre les murs du Vatican.

Il partit pour la grande cité, encore ferme et bien aguerri contre les séductions qui l'attendaient. Ce séjour de Florence, cette vie de contrainte et d'opposition avait été pour lui une admirable école. Ses facultés avaient pris un développement prodigieux, tout en restant soumises à une ferme discipline. Il savait dans son art tout ce qu'un homme peut savoir; il était aussi grand peintre qu'il devait jamais l'être, sans que son pinceau eût encore cédé à une fantaisie, ou subi un mauvais exemple. Il n'employait sa puissance qu'à suivre, comme un enfant docile, les voies naturelles de son génie, revêtant d'une forme toujours plus parfaite les saintes pensées dont son ame était pleine. La jeunesse un peu fanatique, mais croyante, au milieu de laquelle il passait sa vie, ne l'avait pas laissé dévier, et ce fra Bartolomeo, dont la cellule était un des lieux favoris de ses récréations, lui avait communiqué quelque chose de sa foi. Telle fut sa déférence aux

(1) « Averia caro se fosse possibile davere una lettera di recomandatione al Gonfalonero di Fiorenza dal S. Prefetto, e pochi dì fa io scrissi al Zeo e a Giacomo da Roma me la fesero avere me saria grande utilo per l'interesse de una certa stanza da lavorare, la quale tocha sua signoria de alocare, ve prego se è possibile voi me la mandiate..., etc. » XXI de aprile, MDVIII. (Lettre de Raphaël à son oncle.) *Passavant*, t. Ier, p. 530.

conseils du cénobite, que, pendant ces quatre années, il ne mit presque jamais les pieds dans le jardin des Médicis, où tant d'autres venaient, un crayon à la main, s'inspirer devant les statues antiques dont il était peuplé; telle fut sa constante soumission aux prescriptions de son école, que, parmi plus de soixante ouvrages produits par lui depuis son arrivée à Florence jusqu'à son départ pour Rome, on n'en peut citer qu'un seul, à peine grand comme la main, dont le sujet ne soit pas chrétien, et encore où en avait-il pris l'idée? Dans une cathédrale, devant ce groupe antique des trois graces qui décore la sainte librairie de Sienne.

Une fois à Rome, il sembla résolu à continuer sa vaillante gageure, et c'est l'esprit encore tout plein de ses convictions florentines, qu'il entreprit et conduisit à fin ce grand drame théologique, ce magnifique dialogue entre le ciel et la terre qu'on appelle *la Dispute du Saint-Sacrement*. Jamais les traditions ombriennes ne s'étaient montrées au monde sous un plus splendide aspect; c'était le comble de l'art : la vie intérieure, la vie de l'ame, coulait à pleins bords d'un bout à l'autre du tableau, sans troubler le calme et la simplicité d'une composition majestueusement symétrique. Pour indiquer hautement combien il restait fidèle à ses croyances et à ses amitiés, pour lancer un défi bien clair à ses illustres rivaux, le peintre avait pris soin d'introduire dans son tableau non-seulement le Pérugin, son maître, mais ce Savonarola qui venait d'être brûlé vif à Florence. Comment passa-t-il brusquement de cette page sublime, qui résumait et complétait l'œuvre de toute sa vie, à un autre chef-d'œuvre non moins inimitable, mais conçu dans un esprit et pour un but tout différens? Il avait changé d'atmosphère; il se trouvait aux prises avec des séductions toutes nouvelles, une, entre autres, qu'il ne connaissait pas : la faveur. Quand un pape vous dit : Faites-moi des dieux, des muses, des Athéniens, des philosophes, il est assez difficile de lui répondre : Je ne fais que des vierges, et vous êtes un païen. Il fallait donc, bon gré mal gré, qu'il désobéît à son école, ne fût-ce que pour le choix des sujets. Ce premier pas franchi, comment n'en pas faire un autre? comment se refuser le plaisir, si long-temps différé, de vaincre ses adversaires sur leur propre terrain, de dire à tous ces prôneurs du style savant et pittoresque : Il vous faut des combinaisons, des calculs, des lignes accidentées; vous voulez que la vie, l'expression, ne soient plus concentrées seulement sur la figure de l'homme, mais répandues sur tout son corps; vous voulez que le système musculaire joue, comme l'ame, un premier rôle; vous appelez l'intérêt sur la surface des choses, et vous glorifiez la matière aux dépens de l'esprit : eh bien! je m'en vais vous montrer que je connais tous ces secrets, et que j'y suis passé maître!

Il aura cru ne s'engager à rien, faire un essai; mais, une fois dans

ce chemin, il n'en devait plus sortir. Il s'y maintint, il est vrai, avec toute sa force, toute sa retenue, sans jamais être entraîné plus loin qu'il ne voulait, sans jamais abandonner l'usage de ses qualités propres, des dons innés de sa nature, et compensant, s'il est possible, les inconvéniens de cette sorte d'éclectisme par la merveilleuse universalité de son génie. C'est ainsi que se passèrent ses dix dernières années, et ce fut certes encore un admirable spectacle; mais un progrès, quoi qu'en puissent dire certains esprits, nous ne l'admettons pas.

Il peut convenir à Vasari de nous le montrer grandissant à mesure qu'il s'éloigne des traces de son maître, s'élevant de jour en jour et peu à peu jusqu'à l'intelligence du grand goût florentin, et parvenant enfin à élargir son style après qu'on lui a indiscrètement fait voir, comme à travers le trou d'une serrure, quelques figures de Michel-Ange. Tissu d'erreurs ou de mensonges que tout cela. Ce n'est pas après deux ans de séjour à Rome que Raphaël a reçu la révélation de Michel-Ange : ne l'avait-il pas vu d'assez près à Florence? n'avait-il pas vécu à ses côtés, en face de ses œuvres? N'avait-il pas vu, revu et étudié la plus célèbre de toutes, le carton du *Palazzo Vecchio?* S'il eût voulu dès-lors faire au système de ce puissant génie le plus léger emprunt, qui pouvait l'en empêcher? Il en avait le savoir, et sa main s'y fut façonnée aussitôt; mais ç'eût été une abjuration, une désertion dont il n'aurait pu alors supporter la pensée.

Aussi la plus belle phase de sa vie sera toujours, pour nous, le temps écoulé à Florence et les premiers momens passés à Rome, parce qu'au milieu de séductions déjà bien entraînantes, et malgré les tendances si variées de son esprit, il fut, durant cette période, résolûment fidèle à sa règle et à son but, parce que, après avoir apprécié la méthode de ses émules, il persista volontairement dans la sienne, obéissant à sa vocation plutôt qu'à la mode, et s'obstinant à faire ce que Dieu avait voulu qu'il fît mieux qu'aucun homme en ce monde.

Que n'a-t-il persévéré? Mais franchement ce n'était pas possible. Non, pour rester jusqu'au bout dans cette voie de pureté et de candeur, il eût fallu qu'il renonçât au siècle, qu'il se fît moine comme son ami Baccio, comme son aïeul en génie fra Angelico; mais, au milieu du monde, vivant à une cour, favori d'un Jules II, d'un Léon X, toute résistance était vaine; il fallait qu'il succombât, qu'il se pliât au goût du siècle, qu'il s'en fît comprendre et admirer, qu'il se mît au niveau de ses applaudissemens.

Nous ne sommes donc pas de ceux qui frappent sans pitié d'anathème ces dix dernières années; encore moins voulons-nous les exalter, les mettre au-dessus des autres, prétendre que cette vie d'artiste n'a été qu'une marche toujours ascendante, un progrès incessant sans solution de continuité, sans changement de foi ni de doctrine. Les preuves sont

trop claires pour ne pas le reconnaître : il y a deux hommes, deux peintres en Raphaël. Le premier a toutes nos préférences, mais Dieu nous garde de ne pas admirer le second! Loin de nous surtout ce sacrilége vœu qui a fait souhaiter à quelques-uns que sa vie se fût terminée plus tôt! Les chefs-d'œuvre que nous supprimerions ainsi, quoique de moins noble origine peut-être, n'en sont pas moins, comme leurs frères, l'honneur éternel de l'esprit humain. Il faut même le reconnaître, si, durant ces dix années, les œuvres ont plutôt grandi en savoir et en puissance qu'en sentiment et en poétique beauté, l'homme, l'artiste n'en a pas moins continué à s'élever sans cesse au-dessus de lui-même, et la preuve, c'est qu'il lui est arrivé quelquefois, durant cet intervalle, de se replacer pour un moment à son ancien point de vue, de traiter des sujets purement mystiques dans des conditions de simplicité naïve et symétrique qu'eût acceptées un fidèle ombrien, et il l'a fait avec une supériorité dont son jeune âge ne nous montre pas d'exemple. C'est ainsi qu'il a créé la *Vision d'Ézéchiel*, c'est ainsi qu'a pris naissance cette *Vierge de Dresde*, le plus sublime tableau qui soit peut-être au monde, la plus claire révélation de l'infini que les arts aient produite sur la terre.

VI.

Revenons, il en est temps, à notre réfectoire. Replaçons-nous devant cette *Sainte Cène*, si naïve et si savante à la fois, devant cette œuvre pleine de contrastes et vraiment inexplicable, si nous ne savions qu'à Florence, en 1505, il y avait un homme qui, par un privilége unique, était en même temps le plus soumis disciple de l'école traditionnelle et l'esprit le plus libre, le plus ouvert à tous les progrès de son art; également apte à comprendre l'idéal et à étudier la nature; en un mot Masaccio et Angelico tout ensemble. Quand on s'est bien rendu compte, comme nous venons de l'essayer, de ce merveilleux assemblage des dons les plus contraires et qu'on regarde cette fresque, on s'aperçoit que les deux termes concordent; l'énigme disparaît, l'œuvre est expliquée par l'homme.

Ceci n'est point un jeu d'esprit, une thèse inventée pour la cause : c'est le moyen vraiment sûr de restituer à une œuvre anonyme son véritable auteur. Quand on peut montrer que cette œuvre est le reflet exact d'un homme, et qu'elle ne peut l'être d'aucun autre, l'anonyme n'existe plus. Il est vrai que toutes les œuvres ne se prêtent pas à ce genre de démonstration. Il y a certains tableaux de Raphël lui-même, bien connus pour lui appartenir, qui, s'ils étaient perdus, puis retrouvés par hasard, ne porteraient pas un signalement assez clair pour qu'on osât s'écrier : Lui seul peut les avoir faits. Nous voulons parler

de quelques-unes de ces œuvres qui datent de l'époque où, devenu puissant et entouré d'élèves qui l'aidaient, il abandonnait malgré lui quelque chose de sa propre originalité pour se conformer aux aptitudes diverses et inégales de ses auxiliaires. Ici rien de semblable; pas un trait qui ne soit caractéristique, rien de vague ni d'effacé. Non-seulement l'individualité perce sous chaque coup de pinceau, mais elle porte sa date pour ainsi dire; c'est lui à tel moment, à tel jour de sa vie et non à tel autre. Ainsi nous savons par Vasari que, vers les premiers temps de son séjour à Florence, il se plaisait à imiter la façon de peindre soit de ses compagnons, soit des maîtres les plus en renom dans la ville, et telle était l'exactitude de ses imitations, que tout le monde y était pris. Or, nous trouvons ici un exemple de ce jeu d'écolier : la tête et les draperies du saint Jean sont exactement traitées à la façon de Léonard, et, ce qui est plus frappant encore, c'est le saint Barthélemy, qu'on dirait avoir été peint et dessiné par fra Bartolomeo lui-même, tant le style et le coloris du *frate* sont fidèlement reproduits dans cette belle figure. Le nom de l'apôtre et le souvenir de son ami se seront associés dans l'esprit de Raphaël, et lui auront suggéré l'idée de cette imitation.

Est-il besoin maintenant de rentrer dans la série des preuves de détail? A quoi bon, par exemple, prendre l'un après l'autre tous les peintres contemporains, et chercher s'il en est un qui puisse avoir fait cette fresque? La plupart, cela va sans dire, seront écartés du premier coup, et, pour ceux qui resteront, on s'apercevra bien vite que, si par quelque côté ils se rapprochent de ce style, ils s'en éloignent par tous les autres. Ainsi, à la rigueur, il ne serait pas impossible que Lorenzo di Credi ou Rodolfo Ghirlandaïo eussent fait quelques-unes de ces têtes suaves et rêveuses comme le saint Simon ou le saint Thadée; mais le Judas et surtout le saint Pierre, mais le saint André et le saint Barthélemy, mais ces draperies amples et vigoureuses, cette ordonnance générale, ces fonds et tout le reste enfin, impossible d'avoir seulement l'idée de leur en faire honneur.

Quant aux preuves plus directes, aux preuves positives, nous en avons déjà beaucoup donné : qu'on nous permette seulement d'en citer encore une ou deux. Arrêtons-nous d'abord devant la plus admirable peut-être de toutes ces figures, le saint Pierre. Assis à la droite du Sauveur, il a entendu ses paroles, et aussitôt un soupçon lui a traversé l'esprit : ses yeux se sont portés sur Judas. Il se contient, mais on sent la violence de son indignation. Son couteau était dans sa main au moment où son maître a élevé la voix, sa main s'est crispée, et le couteau, la pointe en l'air, reste fortement serré dans ses doigts. Rien de plus vrai, de plus saisissant, que ce mouvement, cette main, ce couteau de saint Pierre. Eh bien! ouvrez l'œuvre de Marc-Antoine, voyez cette

autre *Sainte Cène* que Raphaël, dix ans plus tard, confiait à son burin, cette *Sainte Cène* plus agitée, plus dramatique, mais moins vraie que celle de S. Onofrio; vous y retrouvez ce même mouvement de saint Pierre, cette même main, ce même couteau. Et ce n'est pas là le seul emprunt que Raphaël, dans ce dessin, ait fait à notre fresque : regardez la partie inférieure de la figure du Christ, au-dessous de la table; la draperie est exactement la même dans la fresque et dans la gravure; les pieds ont exactement la même pose, pieds admirables qui expriment le calme de la divinité, tandis qu'à côté, les pieds de saint Pierre indiquent par leur contraction la bouillante agitation de son ame. Cette observation du vrai portée dans les moindres détails, et jusque dans les parties les moins visibles d'un tableau, bien des peintres, même de premier ordre, s'en préoccupent assez peu; Raphaël, on le sait, ne la néglige jamais.

Parlerons-nous d'une autre ressemblance non moins frappante, et que nous n'avons fait qu'indiquer plus haut à propos des dessins Michelozzi? Voyez la tête du saint André, n'est-ce pas identiquement et trait pour trait la tête du David dans *la Dispute du Saint-Sacrement?* Où trouver des pièces de conviction plus solides et de meilleur aloi que ces emprunts répétés? Et notez que ce sont là les plus saillans, mais non pas les seuls : il est une foule d'autres détails, trop subtils pour être indiqués de loin, faciles au contraire à signaler sur place, quand on suit des yeux cette vaste peinture, qui se retrouvent reproduits soit dans des fresques ou des tableaux, soit dans des cartons ou de simples dessins du maître. Quand on a fait d'un bout à l'autre cette minutieuse revue, quand on a examiné pas à pas cette muraille, quand on y a reconnu partout la trace de cette main magistrale qui ne peut pas avoir fait deux fois la même chose sans qu'on s'en aperçoive, parce qu'elle n'a rien fait dont le souvenir ait pu s'effacer, alors, fût-on sceptique jusqu'à la moelle des os, on laisse là son scepticisme. Aussi M. Jesi, qui, pendant près de deux années, en préparant le dessin de sa gravure, a cent fois passé et repassé les yeux sur cette fresque, comme sur une étoffe dont il aurait compté et recompté chaque fil, M. Jesi ne permettrait pas à Raphaël lui-même, s'il revenait au monde, de nier que ce soit là son œuvre. Vous avez vos raisons pour n'en pas convenir, répondrait-il à Raphaël; mais cette fresque est bien de vous. *E pur si muove!*

Quant à nous, sans aller aussi loin, sans nous inscrire d'avance en faux contre toute révélation imprévue qui restituerait ce chef-d'œuvre à un autre que Raphaël, nous n'hésitons pas à affirmer, sans crainte d'être jamais démenti, que ce peintre, quel qu'il fût, appartiendrait nécessairement à l'école ombrienne, serait élève du Pérugin, égal en talent et en savoir à l'auteur de *Spozalizio*, et que nécessairement aussi il serait mort sans avoir produit une autre œuvre connue que cette

fresque de S. Onofrio. Ces points admis, peu nous importe qu'on nous découvre le nom qu'on voudra : nous n'aurons rien à rectifier de tout ce qu'on vient de lire; seulement nous saurons qu'il a existé un membre de plus dans l'immortelle famille des hommes de génie, et qu'au lieu d'un Raphaël la nature en avait produit deux.

Dans peu d'années, nous l'espérons, il ne sera plus nécessaire d'aller jusqu'à Florence pour contempler cette grande œuvre; M. Jesi en aura donné la plus exacte image, et chacun pourra chez soi s'en faire une juste idée. On verra quel trésor nous cachait ce vieux couvent, devenu pour la peinture moderne un véritable Herculanum. Quand la gravure s'en sera répandue en Europe, quand la *Cène* de S. Onofrio sera devenue populaire, il y aura plaisir à la mettre en regard de toutes les autres *cènes* que nous ont laissées les grands maîtres, depuis Giotto et Dominique Ghirlandaïo jusqu'à Andrea del Sarto et Poussin. Aujourd'hui cette comparaison serait prématurée : un des termes n'étant connu que de quelques personnes, on aurait peine à se faire comprendre; on ne parlerait, pour ainsi dire, que pour soi. Attendons la gravure. Ce sera surtout avec la plus célèbre de toutes ces *saintes cènes,* avec celle de Léonard, qu'un parallèle approfondi pourra devenir d'un sérieux intérêt. Dans l'examen comparé de ces deux œuvres, il y a tout un enseignement. Ce sont deux faces de l'art, deux méthodes mises en présence et sous leur aspect le plus accentué. Quant aux deux hommes, nous ne pensons pas qu'il y eût justice à les comparer sur ce terrain. *La Cène* de Milan, méditée pendant tant d'années, exécutée avec tant de soins et de labeur, c'est le dernier mot de Léonard; la *Cène* de Florence, c'est le début de Raphaël, c'est moins un tableau qu'une étude.

Selon toute apparence, il se sera mis à ce travail peu de temps après son arrivée, lorsque les commandes ne lui venaient pas encore en foule; il aura cherché l'occasion de faire un sérieux essai de ses forces, de se recueillir, de se préparer silencieusement aux grands travaux qu'il méditait, sans se préoccuper du public, et acceptant sans trop de peine que son essai fût destiné à ne pas voir le jour. Ce qui confirme cette conjecture, c'est qu'on peut indiquer avec grande vraisemblance comment ce travail a dû lui être confié. Les archives du couvent de Fuligno, nous l'avons déjà dit, n'ont pas été détruites, et contiennent, par ordre chronologique, les noms de toutes les abbesses qui ont régi la communauté. Or, on voit, vers l'an 1504, une Soderini faire place à une Doni. Si la parente du gonfalonier eût continué de vivre et de gouverner la maison, il est probable que Raphaël n'eût jamais peint ce réfectoire; mais Agnolo Doni, Agnolo le millionnaire, qui, comme le dit Vasari, aimait à protéger les arts sans fouiller à sa bourse, aura trouvé commode, l'abbesse de Fuligno étant de sa famille, de lui faire commander une fresque à son jeune protégé. L'abbesse n'aura consenti

que par égard pour son parent, croyant faire une charité, et de là peut-être le peu d'estime que le couvent aura d'abord conçu pour une œuvre probablement mal payée. Raphaël, de son côté, ne pouvant montrer sa fresque à personne, et la considérant comme un exercice et une préparation, en aura d'autant moins parlé, qu'il se proposait sans doute d'y puiser largement plus tard, comme dans un trésor dont il avait seul le secret, et nous venons de voir qu'il ne s'en fit pas faute.

Si quelque chose pouvait donner un attrait de plus à cette belle et austère création, ce serait cette façon tout intime et privée dont elle nous semble avoir été conçue. Des tableaux de Raphaël faits pour le public, Florence en possède d'admirables et en grand nombre; mais ce qu'on ne rencontre ni à Florence ni dans aucune galerie de l'Europe, c'est un tableau fait par Raphaël en quelque sorte pour lui seul. On ne connaissait jusqu'ici d'autre moyen d'étudier sa pensée toute nue, de saisir sur le fait son travail intérieur et solitaire, que de consulter ses dessins : ici, dans cette fresque, nous trouvons réuni à l'intérêt et à l'éclat d'une grande peinture monumentale le charme confidentiel d'un livre de croquis.

Le gouvernement du grand-duc ne pouvait pas méconnaître combien il importait à Florence de conserver cette merveille. Dès 1846, le réfectoire fut acquis pour le compte de l'état et converti en monument public. Il fut en même temps décidé qu'on ferait de cette salle une sorte de sanctuaire en l'honneur de Raphaël, qu'on y placerait son buste et les dessins provenant de la collection Michelozzi, comme des témoins bons à consulter en face même du tableau. Faut-il le dire? tous ces plans ne sont encore qu'en projet. L'orage qui, en février, a éclaté sur l'Europe n'a pas épargné Florence, on s'en souvient. Dans cette douce et aimable cité, où, peu de mois auparavant, nous avions assisté à tant d'illusions généreuses si tôt et si cruellement déçues, l'esprit de désordre a secoué sa torche, et le culte des arts a été suspendu. Non-seulement le réfectoire de S. Onofrio n'est pas encore converti en musée, mais on n'a pas même abattu la cloison élevée provisoirement, après la découverte de la fresque, pour l'isoler de l'atelier du peintre de voitures. Cette cloison, trop rapprochée, intercepte la ventilation et augmente les causes d'humidité qui peuvent détériorer la muraille et son enduit. Ce n'est pas tout : on a logé, on loge encore derrière cette cloison trente soldats autrichiens et autant de chevaux. Faudra-t-il que ce chef-d'œuvre n'ait été sauvé de l'oubli que pour périr de main d'homme? Nous ne pouvons croire à tant de barbarie. Oublie-t-on que la *Cène* de Léonard n'est si profondément altérée que pour avoir subi un pareil voisinage? Et ne sait-on pas que cette fois on serait doublement coupable, puisqu'on est averti? Nous voulons espérer qu'en signalant le mal, nous aidons à le prévenir.

L. VITET.

VÉRONE

ET

LE MARÉCHAL RADETZKY.

I.

Désormais, grace au chemin de fer, une distance de quatre heures sépare à peine Venise de la poétique et féodale résidence des Scaliger, devenue aujourd'hui le siége du gouvernement militaire de la Lombardie au lieu et place de Milan. Trieste systématiquement substituée à Venise dans l'ordre du mouvement industriel, Vérone érigée en capitale, voilà au premier abord ce qui vous frappe dans la politique que les événemens des dernières années semblent avoir dictée au cabinet de Vienne. La ville des doges et l'antique cité des Visconti savent à qui s'en prendre de leur disgrace; il est juste d'ajouter que Vérone est l'une des premières places fortes de la monarchie autrichienne, et que M. le chevalier de Brück, ministre actuel du commerce, est Triestin.

Arrivés à Venise depuis plus d'un mois, nous avions souvent projeté une excursion en terre ferme; l'Italie nous tentait, et d'ailleurs l'Autriche, que nous venions d'étudier dans ses capitales reconquises de la Hongrie et de la Bohême, n'avait-elle pas, du côté de Vérone, sa plus grande figure militaire à nous montrer? Nous partîmes de Venise dans la matinée, embarqués sur une de ces gondoles de poste qui, depuis

l'écroulement du pont de Mestre (1), avaient entrepris tant bien que mal de porter les voyageurs au chemin de fer. On touchait aux premiers jours de février, au printemps. Une brise agréable courait sur le niveau transparent de la mer, et le soleil, éblouissant de lumière et d'éclat, avait déjà des ardeurs telles que nous voulions à peine y croire, nous qui, peu de temps auparavant, venions de laisser l'hiver et toutes ses rigueurs derrière les montagnes du Sommering. De légères vapeurs lactées couvraient comme une gaze la coupole du ciel; mais, loin d'en voiler aux regards la teinte bleue, elles semblaient donner à son azur je ne sais quelle nuance plus tendre et plus amollie. — Quelques barques de pêcheurs, ayant pour voile un oripeau bizarrement rapetassé, glissent au large; les *gabians*, mouettes de l'Adriatique, rasent le flot avec des cris sauvages, et nous saluons en passant une de ces chapelles marines où brûle une lanterne devant quelque sainte image, pieux et naïf reposoir construit sur pilotis, ayant son escalier qui descend dans la mer ni plus ni moins que ces pompeuses églises vénitiennes dont il est le rudimentaire embryon. Insensiblement Venise s'éloigne et s'efface; les rameurs modèrent leurs efforts; on arrête : vous êtes à Mestre, affreux et puant marécage fort improprement décoré du nom de *terre ferme*. Triste impression en vérité que celle qui vous attend sur cette rive malsaine! Quel pitoyable aspect ont ces cabanes! Dans ces barques et sur ce sol, quelle population fiévreuse! Et cependant, au milieu de tant de misère, le ciel est si doux, le soleil si délicieux! sur ces physionomies caractérisées, l'air de grandeur éclate si magnifiquement en dépit de la fièvre!

De Mestre à Padoue, le chemin de fer vous enlève d'abord à travers une terre abreuvée de marais. Long-temps encore, les lagunes et les *paludi* croupissans vous poursuivent de leurs exhalaisons fétides, et ce n'est que plus tard que paraissent les festonnemens de vignes et les parasols des premiers pins d'Italie. Avant l'établissement du *rail-way*, la route de poste longeait le cours de la Brenta; vous arriviez moins vite, mais quel charme dans le voyage! Partout sur cette voie embaumée et fleurie des jardins ravissans, partout les restes de ces opulentes villas, résidences d'été de la noblesse vénitienne au temps où les vestibules de marbre et de jaspe du *Canal grande* ne suffisaient pas à sa grandeur; car pour la personnalité superbe de ces négocians pourprés, maîtres de Candie, de Chypre et de Constantinople, ce n'était point assez de ces demeures remplies de pompe orientale où le *ver-de-antico*, le porphyre, le lapis-lazzuli, luttaient de richesse et d'éclat. Le palais de la ville avait alors pour corollaire indispensable la maison de campagne

(1) Ce pont de deux cent vingt-deux arches, qui n'occupe pas moins, au-dessus de la surface des eaux, d'une longueur de 3,601 mètres, vient d'être rétabli, et amène de nouveau le chemin de fer jusqu'au cœur de la cité marine.

des bords de la Brenta, dont Titien et le Véronèse couvraient les murs de fresques immortelles, dont les Zamboni, les Rizzo, les Bianchini, les Zuccati pavaient le sol d'incomparables mosaïques.

Si grande hâte qu'on ait à se rendre de Venise à Vérone, il est difficile de ne point s'arrêter aux stations, lorsque ces stations se nomment Padoue et Vicence. On en est quitte pour un retard de quelques heures, et quelques heures coûtent si peu à perdre en voyage. Grande et solennelle cité que cette vieille Padoue, tout imprégnée d'une âpre saveur de moyen-age italien qui, au moment où vous mettez le pied sur le sol dantesque, vous enivre et vous monte au cerveau comme l'essence d'un flacon magique débouché pour la première fois! Quiconque arrive du Nord et n'a vu que Venise ne sait rien encore de l'Italie. L'Italie du moyen-âge ne commence qu'à Padoue, et, pour la respirer dans toute sa fleur, il vous faut aller jusqu'à Vérone. Venise, à proprement parler, ce n'est point l'Italie, mais quelque chose d'unique au monde et de merveilleux qui se complète en soi, et n'a besoin de se rattacher à rien de ce qui l'entoure : une fantaisie, un songe, une arabesque! — La mer, raconte une légende, ayant un jour rêvé d'une ville qui sortait tout armée de son sein, voulut réaliser ce rêve et fit en sorte que cette ville ne ressemblât à rien de ce qui s'était vu jusque-là sur la terre : de blanches coupoles se mariant dans l'air aux toits bariolés; plus de lourds pavés sur le sol, mais toutes les chatoyantes pierreries du flot mobile; des maisons bâties comme des grottes, la mosaïque luttant d'éclat avec les coquillages! — La mer transmit son rêve aux peuplades qui fuyaient sur ses îles devant l'invasion d'Attila et des Huns. Ces peuplades écoutèrent et comprirent. L'or dans leurs mains se changea en églises, en palais, et Venise fut, vrai songe de l'Adriatique! Gracieuse, élégante, fantasque, d'une mélancolie sublime et toujours originale, tenant au sud par la profusion de son marbre, au nord par le romantisme de sa nature; Niobé par une nuit sombre, Circé à l'éclat des mille feux de la place Saint-Marc, Cybèle des mers, ondine et nymphe, et par momens aussi vision monstrueuse, apocalyptique débauche d'architecture : telle est Venise. Vainement vous y chercheriez l'Italie, tout vous y parle d'un monde lointain, de zones fabuleuses au-delà des mers. C'est peut-être l'Orient; à coup sûr, ce n'est pas l'Italie. Qui oserait dire, par exemple, que le palais des doges ne figurerait point aussi bien quelque Alhambra superbe, résidence d'un prince arabe au temps de la domination des Maures en Espagne? Et ce dôme de Saint-Marc, qui donc expliquera le sens de cet hiéroglyphe séculaire? Sommes-nous à Byzance? Volontiers on le croirait à voir s'arrondir la coupole de Sainte-Sophie dans le calme et la sérénité de ce ciel de turquoise; mais alors que signifie la croix remplaçant partout le croissant? Pourquoi point de turbans autour de nous, mais

des visages où la race italienne respire en chaque trait? Il n'y a pas jusqu'à ces quatre chevaux d'airain paradant sur le portail d'un temple du Christ qui ne semblent faits pour augmenter encore le trouble où vous plonge cette fantasmagorie. Voilà un trophée, ces chevaux de Lysippe, avec lequel il faut avouer que les maîtres du monde ont jusqu'à nos jours singulièrement trafiqué. Contemporains du Macédonien Alexandre, Néron et Trajan les entraînent à Rome, plus tard Constantin les conduit en triomphe à Byzance; à la prise de Constantinople, le doge Dandolo les dirige sur Venise; deux siècles s'écoulent, et Napoléon les emmène à Paris, puis enfin les traités les rendent à l'Autriche, qui les réinstalle à Saint-Marc, où ils sont en attendant que d'autres occasions naissent pour eux de courir le monde et les aventures. Au lieu de ce lion ailé qui figure dans les armes de Venise, on eût mieux fait de mettre un sphinx, car Venise, je le répète, n'est ni l'Orient ni l'Occident, ni le moyen-âge germanique ni la renaissance italienne, mais quelque chose de composite, de merveilleux, d'unique, en dehors de tout ce que les notions ordinaires proclament beau et grandiose. Qu'on s'étonne ensuite si le sentiment de l'Italie, dès que vous posez le pied sur la terre ferme, vous émeut comme une découverte et vous transporte comme une révélation! Enfin voici le moyen-âge de Dante, les Guelfes et les Gibelins, les Montaigu et les Capulet, les Cerchi et les Donati, et toutes ces querelles sanglantes de tribu à tribu, de maison à maison, qui se jouent dans la coulisse, tandis que la grande lutte entre la papauté et l'empire, entre l'église et l'état, occupe le devant de la scène : éternels combats de l'aristocratie et de la démocratie se disputant pour la liberté, périodes de victoires et de défaites, de licence et de despotisme, dont Venise n'a rien su, absorbée qu'elle était dans l'élément de son égoïste nationalité, et qu'on retrouve seulement à Vérone.

A Padoue, comme dans presque toutes les capitales de l'Italie, les belles églises ne se comptent pas; nous citerons cependant au premier rang l'église de Saint-Antoine, qu'on nomme ici *le Saint* tout court, absolument comme à Londres on dit *le Duc*, pour désigner le duc de Wellington. Sur un autel de granit, au fond d'une chapelle obscure, reposent les reliques du *Saint*, et les stalles du chœur, si vous les interrogez, vous parleront de Pétrarque, qui, jusqu'en 1374, fut chanoine de ce chapitre. Combien de fois le docte amant de Laure a-t-il rimé là, pendant nones et matines, les strophes de ces allégoriques visions qu'inspirait à sa vieillesse la puissance de l'Amour, de la Chasteté, de la Mort, du Temps et de la Divinité! *Dùm quid sum cogito, pudet hœc scribere; scribo enim non tanquam ego, sed quasi alius.* — Un autre! en effet, aux yeux de Pétrarque se souvenant de sa jeunesse, ce devait être un autre que lui-même, ce bonhomme ennuyé et corpulent, ce

vieux savant réduit à partager ses derniers jours entre l'office et la compagnie d'un gros chat, suprême consolation de sa solitude. O misère de ce monde et triste regret de se survivre! Avoir été l'hôte brillant et fêté de la cour d'un grand pape, le commensal chéri des plus illustres familles, l'amant des plus belles et des plus élégantes entre les femmes, et finir en nasillant *vigiles* dans une stalle d'église où la vocation ne vous a point amené, mais que vous tenez de la munificence d'un chapitre qui vous traite en infirme, en lettré qu'on délaisse et qu'il faut pourvoir! Parmi les misères de l'écritoire, je n'en sais pas de plus lamentable que cette fin de Pétrarque mourant dans son fauteuil de cuir, au milieu de paperasses, ni plus ni moins qu'un docteur en Sorbonne.

Si l'on vient de visiter les universités d'Allemagne, on trouvera médiocrement amusante la doctorale Padoue avec ses amphithéâtres d'anatomie et ses chaires de droit canon. Ici point d'étudians tapageurs, point d'accoutremens pittoresques, de justaucorps de velours à la coupe du XVIe siècle, de fringans bonnets, verts, rouges, bleus, indiquant au passant qui pourrait négliger de s'en informer l'opinion politique de celui qui les porte. Heidelberg, Halle, Jena, patrie des immortelles *Burschenschaften* et des pipes d'écume de mer, où êtes-vous? Sur cette austère Padoue, si quelqu'un règne et gouverne, ô vergogne! ce n'est pas l'étudiant, mais le *féroce Croate*, qui se promène, en frisant sa moustache blonde, devant le café où le fils des Muses fume de l'air le plus ennuyé du monde un triste cigare que lui vend la régie autrichienne.

Après une station de quelques heures à Padoue, on remonte en chemin de fer, et presque aussitôt on touche à Vicence, la ville de Palladio. Ici encore des églises et des palais de marbre à chaque coin de rue, mais ce qui vous séduit surtout dans Vicence, c'est le charme de sa situation et la délicieuse contrée servant d'encadrement à tant de chefs-d'œuvre d'architecture. Le ciel était si doux, que, pour en jouir plus librement, nous avions voulu sortir de la ville. Au mois de février, des touffes d'anémones et de violettes fleuries couvraient le sol; nous étions assis sur le penchant d'une colline plantée d'oliviers et de cyprès, à quelques pas d'un cloître, d'où le regard, après avoir embrassé au loin les Alpes noyées déjà dans les vapeurs du soir, se reposait sur une plaine semée de maisons de campagne ravissantes et sur la ville éparpillée à nos pieds, qui lançait vers le ciel ses sveltes tours. Cette végétation âpre et vivace, ces masses de lierre enroulées autour des arbres et des haies, cette atmosphère chaude et comme baignée en plein hiver des hâtives saveurs du renouveau, tout cela produisait sur nos sens une impression charmante, et dont le romantisme semblait s'accroître encore par les mystérieux reflets de l'étoile du soir qui venait de poindre au ciel doucement empourpré. C'était comme un enchantement répandu sur cette magnifique nature, et

lorsqu'il fallut s'éloigner et redescendre à la ville, chacun de nous se prit à soupirer : Pourquoi ne point vivre ici? Qui eût soupçonné à cette heure que ces aimables lieux, si remplis de calme et de bienheureuse solitude, avaient été, moins de deux ans plus tôt, le théâtre d'une des plus sanglantes rencontres entre les Autrichiens et les Piémontais? La journée de Vicence, en permettant aux impériaux de rentrer au cœur de la Vénétie, eut pour les armes piémontaises de désastreuses conséquences, et personne dans leur camp ne se méprit sur la portée de cet irréparable échec.

Le lendemain, à dix heures, nous étions à Vérone. Assise au pied des Alpes tyroliennes, coupée par les courbes serpentines de l'Adige en deux parties inégales communiquant entre elles par trois ponts, ornée à chaque pas de superbes monumens de l'époque de Palladio, d'élégans hôtels ayant vue sur le fleuve, de riches églises et de jolies maisons originalement peinturlurées de fresques extérieures, étalant avec pompe ses palais caducs et ses arcs-de-triomphe romains, ses tours démantelées et ses arènes croulantes, Vérone répond sur-le-champ à tout ce qu'on était en droit d'attendre d'elle. L'antique Rome des Césars et le moyen-âge des Scaliger, rien n'y manque. Lorsqu'on la contemple des hauteurs de Palazzuolo, le souvenir de l'histoire et de la poésie du passé, l'enchantement du paysage, effacent au premier abord le point stratégique si renommé de la vallée de l'Adige. Ce n'est que plus tard, quand les illusions d'un monde évanoui peu à peu commencent à se dissiper, que l'on pense presque à regret à la place forte, siége actuel de la vice-royauté militaire du maréchal Radetzky.

Vérone renferme près de cinquante mille habitans, et personne n'ignore qu'elle est considérée par sa position comme un des points stratégiques les plus importans de l'Europe. Les anciens murs d'enceinte, dont il reste quelques vestiges, furent l'œuvre des Scaliger. En 1525, San-Micheli, ingénieur célèbre, y fit exécuter de nouvelles fortifications, les premières qu'on ait construites d'après le système bastionné. Depuis 1814, les Autrichiens ont constamment travaillé à rendre cette place formidable par ses moyens de résistance. Des tours dites *maximiliennes* protégent la partie supérieure de la ville, dont le bas est défendu par des ouvrages de fortification appelés *bastions à la Carnot*, dans lesquels sont pratiquées de nombreuses ouvertures par où peuvent sortir sans encombrement les colonnes d'infanterie ou de cavalerie, pour repousser l'effort des assiégeans; partout, dans les campagnes environnantes, s'élèvent des retranchemens destinés à fermer à l'ennemi les abords de la place.

Venus à Vérone sur l'invitation du comte Radetzky, notre première visite devait être naturellement pour le maréchal. Des *Deux Tours*, où nous étions descendus, au palais du gouvernement, il n'y a que deux

rues à traverser, et le trajet se fit en quelques minutes. La résidence du maréchal n'avait rien à l'extérieur que de très simple, et, sans les grenadiers d'honneur, deux vrais géans hongrois qui gardaient le poste, nous eussions facilement passé outre. Ces hommes à têtes basanées coiffées de bonnets à poil énormes, le corps serré dans leurs courtes tuniques blanches, et portant, selon la tradition nationale, le brodequin de cuir sur la culotte bleue collante, respiraient une dignité martiale qui ne laissait pas d'imposer. Nous remarquâmes aussi, étendus et comme campés à la porte du vestibule, plusieurs de ces trabans impériaux qu'on appelle les *manteaux rouges*, tous vêtus à l'orientale : veste de pourpre chamarrée de galons d'or, pantalon bleu tombant à larges plis jusqu'au genou, et la ceinture lourdement équipée d'un arsenal de pistolets et d'yatagans. Nous montâmes jusqu'en haut de l'escalier, toujours accompagnés de ce mouvement bariolé qui se répand et tourbillonne autour du quartier-général d'un commandant en chef. Seulement ici le va-et-vient avait quelque chose de plus animé, de plus original, de plus étrangement pittoresque qu'on ne pourrait le voir aux Tuileries, par exemple, quand on se rend le matin chez le général Changarnier. Et cela se conçoit : au point de vue de ce qu'on appelait jadis la *couleur locale*, l'armée autrichienne doit compter pour la plus intéressante qu'il y ait. Germains, Croates et Roumains, tous les types de la grande famille européenne y figurent avec la physionomie qui leur est propre et le costume national, sans parler de ces races moitié européennes et moitié asiatiques de la frontière. J'avais vu quelques jours auparavant représenter sur le théâtre du Burg, à Vienne, *le Camp de Wallenstein* de Schiller, et l'apparition dramatique semblait revivre devant moi dans cette multitude de *sereshans*, de hulans, de dragons et de hussards, rouges, blancs, jaunes, bleus, historiés d'arabesques sans nombre, et traînant avec fracas sur le degré leurs sabres de cavalerie. Par ordre du jeune empereur et de son état-major, qui, depuis les dernières campagnes soutenues par la révolution contre les gouvernemens, ont jugé que c'était là une arme plus redoutable, mieux appropriée aux circonstances dans une guerre de barricades, les officiers de l'infanterie autrichienne portent aujourd'hui sans distinction le sabre traînant, de sorte qu'il est facile de s'imaginer le cliquetis assourdissant qui en résulte. A Vienne, sur la dalle sonore du *Graben*, ce bruit nous avait déjà frappés; mais ici on se serait cru au milieu d'un camp. Les officiers à plumes vertes montaient et descendaient, les éperons retentissaient par les corridors, et à chaque instant le pavé de la cour était ébranlé sous le sabot du cheval d'un hussard d'ordonnance apportant au galop dans sa sabretache des volumes de paperasses à la signature du maréchal.

Au premier étage, nous fûmes introduits dans les appartemens oc-

cupés par son excellence. C'était une enfilade de pièces et de salons plus ou moins vastes, plus ou moins richement meublés, mais sans aucune espèce de luxe extraordinaire, le maréchal ayant perdu, lors de la retraite de Milan, ses tableaux, sa vaisselle, son argenterie et tout ce qui constituait sa maison particulière. Çà et là circulaient encore des *sereshans*. Dans une salle voisine, plusieurs généraux jouaient au billard, parmi lesquels je remarquai, à son équipement d'une fantaisie des plus pittoresques, un jeune chef d'escadron d'un corps d'élite créé par le maréchal Radetzky : je veux parler de ces dragons d'ordonnance (*Stabsdragoner*), espèce de gendarmerie de campagne composée de tout ce que les divers régimens avaient de plus vaillant et de plus robuste en hommes, et, quant aux chevaux, de plus hardi et de mieux dressé. Il va sans dire que les officiers destinés à commander un pareil corps n'en devaient pas être à faire leurs preuves d'expérience et de bravoure. Pour nous en tenir au costume, il séduirait un peintre : ils portent sur le pantalon gris une tunique noire à boutons blancs de métal, et leur sabre se distingue par sa forme presque droite, la pesanteur et l'ornementation de la poignée. Ajoutez à cela un chapeau relevé à droite par les bords et surmonté d'une touffe de plumes noires, et vous aurez, avec le manteau blanc que les officiers croisent sur leur poitrine à l'aide d'une ganse d'or, le costume complet de cette troupe, qui, par son caractère aventureux non moins que par l'étrangeté romanesque de son ajustement, rappelle les corps francs du moyen-âge. Il est impossible, en effet, de voir, son bouquet de plumes au vent et son sabre dans son gantelet noir, un de ces officiers parader à la tête de son escadron, sans penser à ces fameux reîtres qui faisaient les beaux jours de la guerre de trente ans.

A mesure qu'on approchait du cabinet du maréchal, un peu de silence succédait à ce grand mouvement. Après le bruit de la place d'armes venait l'activité des bureaux; c'étaient encore des officiers et des adjudans, mais faisant fonctions de chancellerie, et le cri de la plume rédigeant la dépêche vous reposait du cliquetis des sabres et des éperons. A en juger par les masses d'enveloppes qui jonchaient le sol, il y avait de la besogne ce jour-là. J'admirais surtout les titres interminables qui décoraient ces enveloppes. On a dit que le plus simple énoncé des titres et qualités du feld-maréchal comte Radetzky de Radetz ne saurait tenir en moins de douze lignes; je ramassai une de ces enveloppes, et voulus compter, pour mon édification personnelle, les lignes du protocole : il y en avait dix-huit; j'ajouterai que l'écriture était des plus serrées.

Tout à coup cependant la porte du cabinet s'ouvrit et laissa passer un petit vieillard d'une physionomie avenante et sympathique, allègre, familier, cordial, respirant la bonhomie et la vivacité sur la mine,

dans le geste et jusque dans sa parole, où se rencontre cette expression particulière au dialecte autrichien : c'était le vainqueur de Somma-Campagna et de Novare, le feld-maréchal Radetzky en personne. Quiconque eût rêvé une de ces individualités chères aux poètes, chez lesquelles la puissance d'un physique surhumain semble rehausser encore l'éclat d'un glorieux prestige, se fût trouvé étrangement désappointé. Rien d'imposant ni de solennel dans cette figure, à laquelle, hâtons-nous de le dire, l'absence d'un certain idéal de convention n'ôte rien toutefois de l'intérêt historique qui l'entoure. Seulement il faut en prendre bravement son parti et laisser là les hommes de Plutarque pour l'heureux caporal, pour le *père Radetzky, Vater Radetzky,* s'il nous est permis d'adopter ici le nom que ses soldats lui donnent en campagne.

Le maréchal vint à nous en nous tendant les deux mains, et nous introduisit dans son cabinet le plus affectueusement du monde. Instruits de l'habitude qu'il a de se tenir presque toujours debout, nous persistions à ne pas nous asseoir malgré son invitation; ce que voyant, il s'assit lui-même sur un vieux fauteuil jaune, qu'il occupa aussi long-temps que la pétulance de son humeur le lui permit, c'est-à-dire environ cinq minutes, car, à peine la conversation fut-elle engagée, que, s'animant peu à peu, il se leva, et, gesticulant d'une main tandis que l'autre se cachait dans son gilet d'uniforme ouvert par le haut, se mit à mesurer la salle du pas d'un homme de cinquante ans très gaillard et très vert : c'est en effet le chiffre qu'on lui donne au premier moment; plus tard seulement on remarque sur ses traits l'empreinte de son grand âge, que la vivacité de l'œil, l'activité du mouvement, la sonorité de l'organe, empêchent d'apercevoir d'abord. Doué d'une certaine corpulence qui, sans être exagérée, n'en a pas moins le grave défaut de diminuer encore le volume de sa tête, très petite d'ailleurs, le maréchal manque un peu dans sa personne de cette distinction aristocratique que plusieurs des chefs de l'armée autrichienne, le prince Windischgraetz par exemple, possèdent au suprême degré. Peut-être aussi doit-il à cette bonne mine, à cette physionomie excellente et paterne, la popularité immense dont il jouit auprès du soldat.

Il y a certaines conditions physiques indispensables pour se concilier la sympathie des masses; bien des gens, quoi qu'ils fassent, n'y parviendront jamais, uniquement à cause de ces qualités d'élégance innée et de distinction personnelle, lesquelles, pour la plupart du temps, élèvent un mur de glace infranchissable entre celui qui en dispose et la foule. Otez à Radetzky sa façon militaire, cette rondeur de bon vivant, ce regard malin et narquois, ce visage rougeaud qui ne demande pas mieux que de se dérider dans l'occasion, et toutes ces anecdotes qu'on raconte de lui deviennent impossibles, c'en est fait

de ces mille légendes de la vie de camp et de garnison, où il se montre au dénoûment comme une sorte d'intervention providentielle, de *deus ex machina;* c'en est fait de cette épopée homérique dont il est le héros célébré, héros valeureux, humain, paternel, et prenant toujours sa part, joie ou peine, de tout ce qui arrive au dernier soldat de son armée, au dernier enfant de sa famille. Un jour, selon un bruit qui circule, le vieux maréchal, passant devant un de ses grenadiers qui montait la garde, eut l'idée de lui faire quelque largesse; restait à savoir comment s'y prendre, car le brave homme était sous les armes, et Radetzky connaît la consigne. Heureusement une borne se trouvait à deux pas de la guérite; le maréchal l'avise, y pose discrètement sa bourse, et, clignant de l'œil à la sentinelle, poursuit sa promenade, les mains croisées derrière le dos. J'ignore ce que ce fait peut avoir d'authentique; mais, à la place de l'humoriste caporal, qu'on mette le prince Windischgraetz, et la chose n'a plus l'ombre de vraisemblance. C'est que, pour être un général d'armée, il ne suffit pas de conduire ses soldats à la bataille; ce n'est même point assez que de vaincre avec eux, et celui-là n'accomplit que la moitié de sa tâche qui ne se montre qu'au feu de l'ennemi. « Il avait été à la peine, c'était bien le moins qu'il fût à la fête, » disait de son drapeau l'immortelle héroïne de Vaucouleurs. Être de la veillée au bivouac, comme le matin on a été de la prise d'armes, vivre avec son monde corps et ame, inséparablement, l'échauffer de son souffle à toute heure, et sous quelque forme que les circonstances l'exigent, tomber au milieu des gens comme une bombe, — les deux plus illustres capitaines des temps modernes, Frédéric de Prusse et Napoléon, avaient en eux de cette nature démoniaque qui dompte et subjugue. Il ne m'appartient pas d'apprécier le génie militaire du comte Radetzky; mais ce que je puis dire, c'est qu'il relève de la tradition des grands hommes de guerre que je viens de citer. Le maréchal me rappelait surtout le maréchal Bugeaud : il y a en effet un air de famille entre ces deux personnages, et les rapprochemens ne manqueraient point à qui voudrait les saisir. Avec la causticité du caractère, avec une bonhomie un peu rudoyante et je ne sais quel ton de bourru bienfaisant chez l'un comme chez l'autre, il y a encore cette tendre sollicitude à l'égard du troupier, dont le héros de l'Isly, non moins que le vainqueur de Novare, ne s'est jamais lassé de donner l'exemple. On dirait que tous deux ont eu le secret de cette gaudriole talismanique qui relève soudainement le moral d'une armée en désarroi. « Allons, mes enfans, *la casquette à Bugeaud!* » s'écriait le maréchal d'Afrique au milieu du morne silence d'une marche forcée à travers le désert, et nos braves bataillons, déjà courbés et chancelans, trompant tout à coup la soif et l'inclémence d'un ciel de feu, entonnaient le refrain grotesque sur un motif de fanfare, et vail-

lamment reprenaient le pas. « Battons demain les Piémontais, disait Radetzky, la veille de la bataille de Novare, à ses grenadiers, qui lui reprochaient son obstination à se conformer à l'ancien règlement, qui défendait de porter la barbe; — battons les Piémontais de main de maître, et je vous promets de laisser pousser mes moustaches. »

Ces rapports entre les deux généraux nous avaient paru si frappans, qu'aussitôt après les complimens d'usage, nous ne pûmes nous empêcher de faire part de notre impression au maréchal : sur quoi le vieux Radetzky nous serra vivement la main, comme un homme à qui le parallèle devait déplaire d'autant moins qu'il nous offrait une occasion toute naturelle de lui transmettre un mot qu'un de nos amis avait retenu de sa dernière conversation avec le duc d'Isly. « Si la guerre civile éclate en France, avait dit le maréchal Bugeaud, je n'ai qu'une ambition, c'est d'en être le Radetzky. » Le propos alla droit au cœur du vieux guerrier; il était facile de s'en convaincre à l'émotion de son visage. On se tromperait fort du reste à supposer chez l'étranger de l'indifférence à l'endroit de nos illustrations militaires contemporaines. Nos campagnes d'Afrique, en occupant l'activité victorieuse de notre jeune armée, ont attiré sur elle l'attention, je dirai mieux, l'intérêt de l'Europe, qui depuis n'a jamais manqué de s'informer de ses mouvemens et de son esprit, non plus que de l'expérience, des talens et du caractère de ses chefs, connus aujourd'hui partout et appréciés avec une rare justesse. Chose bien remarquable au milieu de la situation fâcheuse que tant de catastrophes et de coups de main nous ont créée au dehors, notre prestige militaire semble s'être agrandi de tout ce que nous avons laissé s'échapper du côté de la politique; — c'est à notre armée qu'on paie ce tribut de respect et d'honneur que sur tout autre terrain on nous refuse. On ne saurait croire jusqu'où va cette préoccupation des *illustres épées* que les événemens ont mises chez nous en évidence, et, si de nos hommes d'état l'Europe ne parle guère, il faut dire qu'elle s'en dédommage sur le chapitre de nos généraux. Que le ban Jellachich, cette grande ame sympathique à tous les héroïsmes, à toutes les vertus, à toutes les gloires, s'informe ardemment de nos hommes de guerre et souhaite de les voir et de les connaître, naturellement cela s'explique; mais ce qui ne laisse pas d'étonner quelque peu, c'est de voir dans un bal les jeunes filles quitter la valse (une Autrichienne quitter la valse!) pour vous demander des nouvelles du général Changarnier, et s'il ne viendra pas faire un tour à Vienne cet hiver! Et penser qu'il fut un temps où cet intérêt et cet enthousiasme s'adressaient aux écrivains de la France, à ses artistes et à ses poètes! O sort, ce sont là de tes jeux! Mettez donc ensuite votre plume ou votre lyre au service des révolutions!

Aux yeux de Radetzky, le maréchal Bugeaud avait cet avantage im-

mense de s'être trouvé mêlé aux plus beaux faits d'armes de notre jeune armée, sans appartenir cependant à la génération nouvelle. Presque toujours, les conditions d'âge entrent pour beaucoup dans les sympathies des hommes, et ces deux héros du passé, se rencontrant dans le présent, n'en devaient que mieux se comprendre. Le vétéran illustre de l'armée autrichienne n'a jamais oublié ses premières campagnes, lorsqu'il servait en qualité d'adjudant sous les ordres du général Mélas, et cet échiquier italien qu'à son tour il gouverne en maître aujourd'hui, il en commençait l'apprentissage à Marengo dans des circonstances moins heureuses pour son pays, mais où sa bravoure et ses talens ne perdirent pas une occasion de se donner carrière.

Nous causâmes ainsi environ une grande heure, pendant laquelle le maréchal, toujours allant et venant, passa d'un sujet à l'autre avec l'entrain, la verve, la pétulance d'un jeune officier de trente ans. Conteur original et plein d'anecdotes humoristiques, par momens il s'appuyait devant sa table, et, les jambes croisées, écoutait d'un air de très vif intérêt ce que nous lui disions de la France et de certains hommes qui l'ont gouvernée pendant ces dernières années. Puis tout à coup, reprenant sa marche, il se laissait emporter de nouveau, s'échauffant de ses propres paroles, tour à tour gai, railleur, impétueux, le sourire aux lèvres ou l'éclair dans l'œil, selon les impressions qui l'animaient. Le maréchal, qui parle facilement plusieurs langues, avait commencé la conversation en français; mais, ainsi qu'il arrive assez ordinairement en pareil cas, à mesure que les nécessités du discours réclamaient une élocution plus rapide, la langue française lui manquant, il saisissait l'allemande au passage, comme on quitterait un cheval d'occasion pour sauter sur sa monture accoutumée, et, se retrouvant dès-lors plus ferme en selle, il se remettait à battre vivement le terrain. Les campagnes du Piémont et de Hongrie, l'empire d'Autriche aux prises avec le plus effroyable cataclysme et domptant le fléau de Dieu par le génie de son armée, l'antagonisme des nationalités si souvent invoqué comme un élément de dissolution sauvant à un jour donné cette monarchie qu'il devait perdre, la témérité de l'attaque et l'héroïsme de la répression, Milan, Venise, Vérone, Novare enfin, tels furent les différens points qu'il toucha; — une fois lancé, ne s'arrêtant plus, coupant court à une considération politique pour vous raconter quelque anecdote soldatesque, et, au milieu de tout cela, s'effaçant lui-même avec la plus ingénieuse obstination, faisant çà et là mille détours pour éviter sa personnalité, et comme il fallait bien, sur un pareil chemin, finir par se rencontrer nez à nez avec elle, ne se décidant à l'aborder que d'un ton de réserve extrême et de la façon d'un homme qui vous dit : « Je n'ai fait que mon devoir, tout autre à ma place eût agi de même. »

Le malheur de ces conversations, c'est qu'il est impossible d'en rien fixer sur le papier. Eût-on à son aide la plume d'un sténographe, comment rendre ce mélange de bonhomie et d'autorité, cet accent à la fois paternel et dur, cet œil narquois qui, tout en larmoyant, lance une flamme, en un mot toute cette physionomie originale et si profondément caractéristique de l'octogénaire caporal? Il n'importe; certains souvenirs de cet entretien méritent peut-être quelque intérêt au point de vue d'une appréciation impartiale d'événemens encore trop contemporains pour avoir été de part et d'autre estimés de sang-froid. L'histoire s'éclaire de tout, et, quel que soit d'ailleurs le principe auquel on demeure attaché, qu'on se prononce pour l'Autriche ou le Piémont, il ne viendra, j'imagine, à l'idée de personne de nier que la succession de faits inaugurée par le combat de Goïto et qui a pour dénoûment la bataille de Novare n'appartienne désormais irrévocablement à l'histoire.

II.

Charles-Albert n'eut jamais franchement les sympathies de la Lombardie; il suffirait de consulter ses propres généraux pour s'en convaincre. On avait besoin du secours de son armée et de son bras : dès-lors il n'en coûtait rien de flatter son ambition, de caresser sa vanité, quitte à jeter le masque plus tard. On sait en quelles indignités, en quels ignominieux outrages se changèrent, au jour venu, ces flatteries et ces caresses, et, aux yeux de quiconque veut des preuves, les balles qui trouèrent le plafond de la Casa-Greppi à Milan témoigneront de l'affection des Lombards pour le roi de Sardaigne. Entre le parti révolutionnaire et Charles-Albert, c'était à qui tromperait l'autre. « Pressé par l'insurrection qui éclatait de toutes parts, je dus rassembler mes troupes sur le point central de mes opérations militaires, et ce fut cette concentration que Charles-Albert prit pour une défaite, pour l'abandon définitif de la Lombardie : » ces paroles du maréchal Radetzky renferment tout le secret de la conduite du malheureux roi de Piémont. D'un côté, toujours céder aux manœuvres des républicains, favoriser, au prix de son repos et de sa couronne, les illusions et les folies d'intrigans chimériques; de l'autre, donner dans tous les piéges d'un ennemi habile, rompu à la guerre, et dont la haine persévérante et l'implacable obstination devaient finir tôt ou tard par lasser sa fortune : telle fut la destinée de ce prince aussi inconsidéré que vaillant, aussi chevaleresque sur le champ de bataille qu'inexpérimenté dans les conseils.

Dupe des menées révolutionnaires et en même temps aveuglé par

sa propre ambition, qui lui faisait entrevoir la royauté de la Haute-Italie, Charles-Albert résolut de tenter une dernière fois le sort des armes, et le 12 mai 1849 fut proclamée cette résolution, qu'un ministère composé de représentans du parti milanais pouvait seul prendre sous sa responsabilité. Les hommes modérés et dévoués à la dynastie se retirèrent, et chacun sait ce qu'amena cette politique de casse-cou. Le général Hess, qu'on pourrait appeler le bras droit de Radetzky, naturellement initié dans les moindres détails du plan de campagne du maréchal, avait dit au premier coup de canon : « Si notre armée rencontre les Piémontais à Novare, il n'y a qu'un miracle du Seigneur qui les puisse tirer d'affaire. » Le miracle n'eut point lieu, et les Piémontais furent battus. Engagée à dix heures du matin, la bataille se termina dans la nuit du même jour. Il n'y avait pas une semaine que le maréchal avait quitté Milan.

Pour apprécier dignement ce beau fait d'armes, il convient de se représenter que le maréchal n'avait plus affaire cette fois à des forces insurrectionnelles recrutées au hasard dans des pays soulevés, mais à des troupes vigoureusement disciplinées, disposant d'une artillerie qui passe à bon droit pour l'une des meilleures de l'Europe, et presque toujours de beaucoup supérieure en nombre, témoin l'engagement d'Olengo, où le feld-maréchal-lieutenant d'Aspre tint en échec, avec vingt mille hommes, le gros de l'armée ennemie, qui ne comptait pas moins de cinquante mille combattans. Après les affaires de Gambalo et de Vigevano, l'une et l'autre désastreuses pour les Piémontais, le général Chrzanowski concentra ses forces sur Olengo et sur Novare. Il arrive qu'un joueur malheureux, pour conjurer la mauvaise chance, risque tout ce qui lui reste sur une dernière carte; l'important en pareil cas est de trouver la bonne, car, si vous vous trompez, vous êtes perdu. Telle fut l'histoire de cette concentration de l'armée piémontaise. Pour que la tactique eût réussi, même en admettant l'avantage de la position stratégique, il aurait fallu s'être assuré de la victoire. Le général Chrzanowski était loin de compte, bien que le téméraire entraînement du baron d'Aspre eût semblé un moment, au début de la bataille, justifier sa manœuvre. En effet, le feld-maréchal-lieutenant, se laissant emporter par le feu de la guerre et brûlant d'en venir aux mains, se jeta à Olengo sur l'ennemi sans connaître ses forces et sans la moindre certitude d'être au besoin promptement secouru. Vingt mille Autrichiens tinrent tête pendant plusieurs heures à toute l'armée piémontaise, forte de cinquante mille hommes, et, chaque fois qu'on les repoussait, ils revenaient à la charge, toujours entraînés par leur chef intrépide, qui, reconnaissant son héroïque erreur, s'était juré de la laver de son sang, ou de la faire tourner au profit de la victoire. L'occasion s'offrait belle au général Chrzanowski, pourquoi ne la sai-

sit-il pas? Le moment était venu de prendre vigoureusement l'offensive et d'écraser son rival; il hésita et perdit la bataille.

C'est aujourd'hui une opinion partout acceptée qu'on avait espéré mieux des talens et de la capacité militaire du général Chrzanowski. Aussi le soldat piémontais n'a-t-il point manqué de rejeter sur ses chefs la responsabilité de la journée; convaincu au fond de l'ame d'avoir fait bravement son devoir, il dit encore que, si les choses ont tourné de la sorte à Novare, la faute en est aux officiers qui le commandaient, car, quant à lui, il a fait tout ce qu'il fallait pour tailler les Autrichiens en pièces. L'état-major en effet, c'était là le côté critique de cette armée dont la bravoure n'a pas cessé de se montrer jusqu'à la fin. Croira-t-on que pas un officier piémontais n'avait songé à prendre avec lui la carte de la Lombardie? On dirait qu'après avoir épuisé la coupe des déceptions, Charles-Albert s'en remit au seul hasard du soin de faire triompher une cause romanesque à laquelle désormais il ne croyait plus. Lorsque ses illusions eurent cessé de le conduire, le découragement le prit, et, sauf les heures de combat où, plus valeureusement que pas un, il payait de sa personne, offrant en désespéré sa poitrine aux balles autrichiennes, peu à peu il se désintéressa de tout ce qui s'agitait autour de lui. Lorsqu'on entra dans la chambre qu'il avait occupée pendant la nuit qui précéda la journée de Novare, on trouva auprès du lit une table, et sur cette table, à côté de la bougie à moitié brûlée, un *Voyage en Chine,* dernière lecture de ce roi qui le lendemain livrait bataille. Et pourtant à cette veillée des armes succéda dans l'action la conduite d'un héros; partout où sifflait la mitraille, au plus fort des périls et du feu, il était cherchant la mort, et, s'il ne la put rencontrer, du moins dans ce Waterloo de l'Italie trouva-t-il l'occasion d'abdiquer. A défaut du poids de l'existence, il secouait le fardeau d'une couronne; c'était toujours s'alléger d'autant. Cette fin de Charles-Albert, par sa misère et sa grandeur, touche à ce que l'imagination des poètes a jamais créé de plus solennel et de plus émouvant. Au milieu d'une nuit pluvieuse et sombre, une berline de voyage est amenée au général de Thurn par les hussards des avant-postes; un homme grand et maigre, le visage couvert d'une pâleur de spectre, en descend. « Je suis le comte de Barge, colonel piémontais; l'armée où je servais ce matin encore est en pleine dissolution, et je désire me rendre à Nice. — Passez, sire, et que Dieu vous garde! » Et l'équipage repart au galop, emmenant ce roi qui s'en va mourir loin de sa patrie, sur le sol où naquit jadis dom Sébastien, cet autre aventurier couronné, ce Charles-Albert du moyen-âge portugais. Je ne sais, mais il me semble que Shakspeare lui-même n'inventerait pas mieux.

Comme pendant à cette scène de désolation, l'histoire, qui ne se lasse pas de multiplier les enseignemens et les drames, semble avoir

mis la rencontre si mélancolique du jeune roi de Piémont avec le vieux maréchal Radetzky. Le rendez-vous avait été fixé à Vignale, petite localité située à quelques milles de Novare, où le chef de l'armée autrichienne, accompagné d'une suite nombreuse et splendide, attendait depuis quelques instans, lorsque le nouveau roi de Sardaigne parut. Du plus loin qu'il aperçut le maréchal et son escorte, Victor-Emmanuel mit son cheval au galop, et, s'élançant vers Radetzky, l'aborda avec ces propres paroles, dites d'un accent de profonde effusion : « Maréchal, vous voyez devant vous un fils qui n'a plus de père, un roi qui n'a plus de royaume, un général qui n'a plus d'armée! » Le maréchal serra la main du prince, et tous deux s'embrassèrent cordialement, puis Victor-Emmanuel, Radetzky et le général Hess entrèrent à cheval dans la cour d'une maison voisine où la paix fut négociée. Les trois personnages de cette scène historique s'entretinrent debout au milieu de la cour, tandis qu'autour d'eux une compagnie de *sereshans* pittoresquement drapés dans leurs capes écarlates formait le cercle. Un officier des hussards de Reuss, le comte Schönfeld, envoyé au-devant de Victor-Emmanuel pour lui annoncer que le maréchal Radetzky l'attendait, nous racontait qu'à peine la conversation engagée, le jeune roi s'écria : « Vous m'avez pris à Mortara six chevaux comme je crains bien qu'il ne m'arrive de ma vie d'en retrouver de pareils, entre autres un bai-brun magnifique, mais qui n'est pas très sûr des jambes de devant; je vous en avertis pour que vous en préveniez son heureux possesseur. » Quelques minutes plus tard, le jeune roi reconnut un de ces chevaux dans l'escorte du maréchal : c'était l'écuyer de Radetzky qui le montait. A peine Victor-Emmanuel en avait-il fait l'observation, que le maréchal donna ordre qu'il fût rendu au jeune prince.

Ce fut surtout dans les rues de Novare, pendant la confusion de la déroute, que les mauvaises dispositions de l'armée piémontaise envers ses chefs éclatèrent dans toute leur véhémence. Les liens de l'obéissance et de la discipline étaient dissous; les soldats ne tenaient plus compte des ordres des officiers, ni des paroles du roi, qui vainement se montrait sur les places pour rétablir l'autorité; il y en eut même d'assez furieux pour menacer du poing leur souverain et diriger contre sa personne le canon de leur fusil. Ce fut après avoir essuyé ces derniers outrages que Charles-Albert s'éloigna nuitamment de la ville. Irrité d'avoir payé si cher une défaite, croyant, non sans raison peut-être, qu'il ne devait ce revers qu'aux manœuvres d'une direction inhabile, le soldat s'en prenait à tout ce qui était au-dessus de lui, même au roi, que la grandeur de son infortune aurait dû protéger contre de pareilles insultes. Quelles fautes aussi n'avait-on pas à se reprocher envers ces légions de Savoie et de Piémont si infatigables à réparer leurs brèches! Dire que ces troupes opéraient sur leur propre

terrain manquant de vivres, et que pendant trois jours on se battit devant Novare sans avoir de quoi manger! On rencontre à Vérone et à Milan, derrière la vitre de certaines boutiques, une estampe satirique dont le passant peut deviner l'allégorie : sur le premier plan sont figurés des soldats; sur le second, des officiers; sur le troisième, un homme revêtu des insignes de la royauté. Or voici comment l'impitoyable fantaisie de l'artiste a imaginé d'affubler son monde : les premiers ont des têtes de lion; les seconds, des têtes d'âne; quant au troisième, le roi, il est sans tête, acéphale. On attribuerait cette cruelle satire aux Autrichiens, si l'on ne savait que, sur cette question de la guerre de l'indépendance, les Italiens n'ont point pour usage de se ménager les uns les autres, et que les plus rudes traits, comme les plus sanglantes invectives, viennent de leur propre camp. On ne peut refuser aux peuples de l'Italie le courage, l'intelligence et le génie; mais ce qui paralyse ces dons la plupart du temps, c'est un esprit exalté, superbe, outrecuidant, cause de tant de folles hallucinations et de toutes leurs rivalités municipales.

Si l'humeur milanaise est peu indulgente pour les Piémontais, Turin ne se montre pas moins sévère pour Milan, et cela sans avoir besoin de recourir aux jeux d'esprit. Un officier piémontais, M. Maxime Ferrer, a raconté (1) l'accueil que l'antique capitale de la Lombardie réservait à l'armée libératrice battue à Lodi par Radetzky et contrainte à se replier sous les murs de Milan. « L'armée a quitté Lodi à dix heures du soir et pris la route de Milan. Le roi a marché toute la nuit avec la brigade de Savoie. Nous sommes arrivés à midi aux portes de la ville; on nous a reçus très froidement, j'ai même entendu les mots de quelques personnes qui tournaient en dérision le délabrement de notre tenue : *Che bruti soldati, com son laceri!* Nous nous attendions à voir arriver, pour remplacer dans nos rangs nos morts et nos blessés, tous ces jeunes Milanais qu'on nous avait représentés comme résolus à s'ensevelir sous les ruines de leur ville, plutôt que de subir une seconde fois le joug abhorré; mais je ne puis citer ici qu'une vingtaine d'individus vêtus et armés en héros de mélodrame (nouveau costume italien en velours noir, carabine sur l'épaule, sabre au côté, pistolets et poignard à la ceinture), qui sortirent de la Porte Romaine au pas de charge en criant à gorge déployée : *Morte ai barbari!* » Vaincu par tant d'obstacles, Charles-Albert, pour épargner à Milan les horreurs d'une prise d'assaut et sauver ses troupes d'une entière défaite, prit le parti d'envoyer des parlementaires au chef de l'armée autrichienne. Cela se passait le 5 août, c'est-à-dire juste dix jours après que le roi de Piémont avait refusé la ligne de l'Adda que lui offrait Radetzky!

(1) Dans un impartial et excellent livre, le *Journal d'un officier de la brigade de Savoie sur la campagne de Lombardie.*

En général, les paysans de la Lombardie n'ont aucune idée de leurs droits politiques; leur seul désir est de jouir de la paix à tout prix. Devant la crainte des maux que la guerre entraîne avec elle, leur patriotisme s'efface; quant à la forme du gouvernement qui les doit régir, ils y demeurent, quoi qu'on fasse, complétement indifférens. Ce que nous disons des populations rurales s'applique également à certaines classes où foisonnent ces types précieux de la comédie vénitienne immortalisés par Gozzi et Goldoni. Ce n'est pas que celles-ci ignorent leurs droits politiques; mais que voulez-vous, bon Dieu, qu'elles en fassent? Entre les soins d'un négoce où l'usure finit toujours par jouer son petit rôle et les préoccupations d'une gastronomie héréditaire qui ne dédaigne pas de mettre elle-même la main au fourneau, quelle place resterait-il pour ces passions actives et dévorantes de la vie publique? Pantalon et Brighella sont-ils gens à mourir jamais? « A Palazzuolo, dit l'auteur du *Journal d'un Officier piémontais*, les officiers vont prendre leur café dans la maison d'un certain signor Fiorino, homme d'affaires de plusieurs riches propriétaires du pays, marchand de vins, aubergiste et même quelque peu usurier. Il signor Fiorino porte un habit cannelle, la culotte courte et les souliers à boucles; quoique septuagénaire, il est d'une rare activité et ne recule devant aucune fatigue, lorsqu'il s'agit de réaliser quelque bénéfice. « Mes chers messieurs, nous disait-il un jour avec un certain air de bonhomie, je suis enchanté de vous voir, vous aimez le *vino santo* et le bon café, vous avez de l'argent, vos soldats paient tout ce qu'ils prennent, vivent les Piémontais! Je désire ardemment que vous soyez victorieux avant cet automne, pour que nous puissions faire les vendanges. Il faut cependant rendre justice à tout le monde, l'Autriche nous laissait tranquilles (*non ci tribolava*), nous vendions assez bien notre soie; » puis, craignant de s'être compromis, il reprenait avec une expression tant soit peu ironique : « N'importe, vive l'Italie! nous sommes tous frères!

Fratelli d'Italia,
L'Italia s'e desta,
D'ell elmo di Scipio,
S'e cinta la testa!... »

Les personnages de la famille du signor Fiorino abondent dans l'ouvrage de l'officier piémontais; mais nous avons hâte de revenir au maréchal Radetzky et d'esquisser, à l'aide de nos souvenirs, quelques traits de cette grande figure. Né le 2 novembre 1764 à Trzebenitz en Bohême, Joseph Wenzel comte Radetzky de Radetz touche à sa quatre-vingt-cinquième année. Sur pied et au travail dès cinq heures, le maréchal prend son café à six en compagnie de ses adjudans et de ses officiers d'ordonnance. On déjeune à dix heures, on dîne à quatre. Le soir,

vers sept heures, il prend son thé, fait une partie de tarock avec ses aides-de-camp et se retire invariablement au coup de neuf heures. En campagne, il observe les marches avec la plus scrupuleuse exactitude. charge ses officiers de lui lire les dépêches qui arrivent, mais il ne permet pas qu'une seule ligne soit expédiée de son quartier-général sans en avoir lui-même pris connaissance. En dehors du service, il a pour coutume de traiter son monde sur le ton de la plus intime familiarité, ne souffrant pas qu'on se lève ou fasse mine de dérober son cigare, s'il survient au milieu d'un récit de bivouac, s'informant auprès de chacun de ce qui l'intéresse, incessamment occupé des besoins du soldat qu'il aime paternellement, et dont il obtient des prodiges grace à cette sollicitude, qui serait encore une tactique habile, si d'autres mouvemens qu'un noble instinct du cœur la pouvaient inspirer. Un des historiographes les plus intelligens et les plus véridiques de la campagne d'Italie, M. Hackländer, raconte que, se trouvant près du maréchal à la bataille de Novare, il le voyait depuis un moment diriger sa lorgnette du côté d'une batterie qui, furieusement attaquée par l'artillerie piémontaise, lui ripostait par un feu terrible. « Regardez là-bas, s'écria tout à coup le vieux guerrier, regardez ces braves gens, quelle vigoureuse défense ils opposent à l'ennemi! Allons leur dire quatre mots, ça leur fera plaisir! » Puis, s'élançant à travers la mitraille et les balles, il s'en alla au milieu du feu serrer la main à ses enfans. On sait ce que les actions de ce genre valent à un chef militaire, lorsqu'elles ne lui coûtent pas la vie, et de quelle auréole de popularité son nom s'environne. *Vater Radetzky!* père Radetzky! disent les troupes autrichiennes. Et c'est à qui s'ingéniera à donner au vétéran illustre des marques de son attachement. « Ces drôles-là veulent que rien ne me manque, grommelait un jour le maréchal en parlant de ses jeunes officiers d'ordonnance, qu'il appelle ses *kibitze* (1) : n'ont-ils pas imaginé maintenant de m'apporter mon chocolat ni plus ni moins que si nous étions à Milan, à la Villa-Reale; mais où diable, je vous le demande, vont-ils se procurer du lait? » Le mot de l'énigme, c'est que les jeunes officiers avaient secrètement emmené avec eux une chèvre qu'on allait traire à chaque aube pour en donner la première mousse à leur général, au *Vater Radetzky*.

Le quartier-général du maréchal est comme une grande famille qui n'a en somme qu'une idée : obéir à l'impulsion du bras puissant qui la dirige. Ici encore se représentent à tous ces apparences patriarcales de la vieille Autriche avec son empereur populaire, connaissant par son

(1) En français *vanneaux*, sans doute à cause de la prestesse, de la rapidité et en même temps de la bonne humeur de ces jeunes gens infatigables à *voler* de côté et d'autre, à trouver leur route à travers marais et broussailles, toujours allègres et fredonnans.

nom chaque bourgeois de sa bonne ville de Vienne et se promenant au *Graben* en habit blanc, sa canne à pomme d'or sous le bras. Je n'ai point à m'expliquer sur les implacables desseins de cette politique et la persévérance acharnée qui se cache sous ces dehors : toujours faut-il avouer qu'on n'est pas plus affable envers les gens, et qu'on ne saurait pousser plus loin la bonhomie traditionnelle.

Dans les conseils et sur le champ de bataille, deux hommes complètent le maréchal Radetzky : le feld-maréchal-lieutenant Hess et le feld-maréchal-lieutenant Schönhals : Hess, petit homme très mince et très maigre, d'une soixantaine d'années environ, à l'œil intelligent et vif, aux cheveux blonds, au teint clair, fort réservé dans sa parole, et, comme c'est l'usage chez les hommes très occupés, n'aimant à causer qu'en dehors du terrain des banalités. Alors, si vous êtes assez heureux pour qu'il vous entretienne, vous assisterez à la conversation d'un esprit solide et convaincu, d'une haute raison, qui naturellement vous en dira plus en quelques instans que bien des livres ne vous en apprendraient. Grand, élancé, d'un extérieur tout chevaleresque, calme et réfléchi dans ses mouvemens, d'une attitude plus diplomatique encore que militaire, le général Schönhals brille surtout par sa parole d'une verve, d'une originalité qui feront époque dans les fastes de l'armée autrichienne. C'est à lui que l'on doit ces mille proclamations, ordres du jour et manifestes, où le lyrisme du langage se marie à l'entraînement de la situation, admirables documens qui, mutilés, tronqués, défigurés par de maladroites traductions, ont défrayé pendant dix-huit mois toutes les gazettes de l'Europe, et qui, lus dans leur texte et du point de vue qui les a inspirés, sont dignes d'être comparés à ce que les annales de la guerre ont de plus éloquent dans ce genre. Tous les deux, Hess et Schönhals, associés au gouvernement de Milan, habitaient avec le maréchal Radetzky Villa-Reale, et la trinité militaire s'était déjà depuis long-temps formée, lorsque les événemens de 1848 éclatèrent. Loin d'avoir jamais cherché à s'approprier la part qu'ont eue dans ses victoires les deux éminens officiers, Radetzky s'est lui-même réservé le soin de consigner leurs services. Voici en effet ce qu'on lit dans le rapport officiel du maréchal sur la seconde campagne d'Italie : « Parmi les compagnons fidèles qui ont soutenu chacun de mes pas, je nomme au premier rang et avant tous mon quartier-maître-général, le feld-maréchal-lieutenant Hess. A lui, et j'en rends témoignage ici du fond du cœur, appartient et de beaucoup la plus grande part des succès obtenus dans la dernière campagne par les armes de l'empereur. Prompt à embrasser la situation d'un coup d'œil infaillible, habile à saisir l'occasion, à profiter des moindres avantages, le regard toujours fixé sur le but, je l'avais investi de toute ma confiance, certain que, lui à mon côté, je mènerais l'armée à la victoire. L'armée

le savait, et elle a vaincu (1). » Il faut ajouter à ces nobles paroles ce billet d'un laconisme antique écrit à Mme de Hess une heure après la bataille : « Nous avons battu l'ennemi à Novare, et si la gloire de cette journée me revient, il en a, lui, tout le mérite. » Maintenant voici pour l'autre lieutenant : « Le feld-maréchal-lieutenant Schönhals a été là, comme toujours, cet homme singulier dont *le rare génie sait élever à sa suprême puissance le sentiment d'honneur qui anime l'armée.* Je lui dois immensément, et ce m'est une grande joie de pouvoir l'exprimer ici de nouveau. » Appréciation non moins ingénieuse que loyale, et par laquelle la diversité d'aptitude des deux généraux confondus dans la gloire du général en chef est on ne peut plus délicatement définie et mise en lumière.

En campagne comme en temps de paix, le maréchal dîne chaque jour au milieu de son état-major, *en famille*, comme il le dit lui-même. Quiconque arrive à son quartier-général vers quatre heures est sûr d'être retenu à sa table, dont il fait les honneurs de la plus hospitalière et de la plus aimable façon. Convive spirituel, charmant causeur, aimant à voir chacun à l'aise, deux ou trois verres de vieux bourgogne le mettent en belle humeur, et ce sont alors des anecdotes sans nombre, que relève un grain de cette bonne et franche gaieté qui part du cœur. Aussi volontiers qu'il raconte, il écoute, et ne perd pas une occasion de lancer son trait. Je ne sais; mais, autant que j'en ai pu juger, ce doit être un naturel excellent, et l'impression qu'il m'a laissée après de si courts instans se confirmait davantage chaque fois qu'il m'arrivait d'interroger des personnes ayant vécu dans son intimité. Il y a de ces signes caractéristiques qui ne trompent pas. Que l'esprit de parti s'attache à travestir ignominieusement une figure illustre, que les haines politiques transforment le représentant d'un principe opposé en une sorte d'ogre ridicule, c'est leur affaire, et tant pis pour ceux qui se laissent naïvement prendre aux fantasmagories de cette espèce; mais quiconque s'en ira voyager dans la simple et ferme intention de connaître les hommes et les choses, quiconque aura vu par lui-même saura à quoi s'en tenir sur tant de belles opinions émises par la plus insigne mauvaise foi, et qu'une niaise crédulité adopte trop souvent sans conteste. Il existait jadis au théâtre un attirail conventionnel dont s'affublait inévitablement tout personnage en contradiction avec les sentimentalités banales du public. Cela consistait d'ordinaire en un haut-de-chausses de velours noir, plus une toque de même étoffe et de même couleur que surmontait une plume rouge. Habit noir et plume rouge, signes distinctifs d'une ame nécessairement per-

(1) *Bericht S. Exc. des f. m. Radetzky über den letzten glorreichen Feldzug gegen den König von Sardinien.*

verse et vouée d'avance à l'exécration du parterre! Rien, selon nous, ne rappelle ces grotesques habitudes de l'ancien théâtre français comme ces préjugés auxquels a donné cours une routine non moins stupide. Il semble en effet, grace à tant de propos erronés, multipliés sans cesse, grace à tant de mensongères informations, que le seul nom d'un général autrichien doive fatalement évoquer dans un certain monde l'idée d'une bête féroce cuvant au fond de son antre le sang des Italiens et des Hongrois, d'une sorte de Croquemitaine exterminateur accrochant au gibet tout ce qu'il rencontre. Ici encore il y a le type consacré, le type édité par l'imagination des romanciers de la politique et bénévolement accepté par le vulgaire, qui aime les opinions toutes faites, les héros tout d'une pièce, les caractères sur lesquels il n'y a point à revenir. A ceux-là tous nos enthousiasmes, à ceux-ci tous nos anathèmes! ainsi le veut la justice, et nous ne l'entendons pas autrement. Aux révolutionnaires la robe virginale, aux gouvernemens la plume rouge et le pourpoint de velours noir! C'est chose convenue d'avance, et la sentence dérisoire s'exécute impitoyablement jusqu'au jour où l'histoire enfin prononce et vient rendre à César ce qui appartient à César, heure tardive et lente, mais qui, dans la fumée des illusions, emporte aussi les calomnies et ne laisse debout que la vérité.

Ces généraux si indignement décriés, si obstinément proposés à toutes les exécrations du monde, nous les avons rencontrés à Vienne, à Pesth, à Venise, à Vérone; il nous a été donné de causer avec eux, de les connaître, et, ce qui nous a le plus frappé sur leur visage comme dans leur entretien, ç'a toujours été le calme le plus profond, la plus entière sécurité d'esprit à l'endroit des nécessités souvent terribles par lesquelles ils ont dû passer, et, pour ce qui regarde les colères dont on les poursuit, la plus sereine comme la plus stoïque indifférence. « Que me reproche-t-on? nous disait l'un d'eux. D'avoir fait mon devoir dans toute sa rigueur? Mais ignore-t-on que le devoir n'est point une chose dont on écarte à son gré ceci pour en garder cela? Les événemens commandent, et l'homme obéit. Quant à moi, la responsabilité qui me revient, je l'accepte hardiment devant Dieu et devant les hommes, souhaitant à tous ces braves gens qui me jettent la pierre d'être vis-à-vis de leurs propres consciences aussi tranquilles que je le suis; ce qui du reste, croyez-le bien, ne m'empêche pas de savoir que je jouis en Europe, et particulièrement chez vous, de la plus immense impopularité. » Quelques-uns cependant, d'une trempe moins robuste, semblent avoir contracté à cette école de la guerre civile une mélancolie dévorante, un incurable ennui de l'existence qui se trahit jusque dans leur sourire. Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis à la vue de l'un de ces nobles officiers. Je l'avais connu autrefois colonel, je le retrouvais maintenant investi des plus hautes fonctions militaires, et

portant les plus illustres ordres sur son uniforme de feld-maréchal-lieutenant; mais en revanche quel changement! quelle transformation! Son œil était devenu terne, son front s'était dépouillé comme ces chênes que la foudre a visités, et, dans les deux coins pendans de sa bouche, il n'y avait que de l'amertume et du dédain. Plus de joyeux propos comme autrefois, plus de vin du Rhin, plus de cigares! Une caducité précoce l'avait ployé, et comme si, contre cette langueur morale, il n'eût existé pour lui d'autre refuge que le travail, il s'y livrait jour et nuit avec un acharnement fiévreux qui désolait son entourage. Je ne crois pas avoir rencontré jamais un plus remarquable exemple du néant des grandeurs humaines.

Quant au maréchal Radetzky, sur aucun des chefs de l'armée autrichienne moins que sur lui ont pesé les responsabilités terribles dont nous parlons, car le maréchal n'était ni devant Vienne, ni à Comorn, ni à Pesth, qui furent les principaux siéges des rigueurs du tribunal militaire. Cependant il lui est aussi arrivé d'avoir à ordonner l'exécution des lois de la guerre, et l'attitude du vieux soldat en de pareilles occasions prouve à quel point de si tristes devoirs répugnaient à sa nature. Immédiatement après la bataille de Novare, une émeute éclata à Brescia, laquelle fut à l'instant étouffée par Haynau, qui, de Mestre, où il était campé, s'élança comme la foudre sur la ville insurgée, et la réduisit sur-le-champ. Les chefs du soulèvement, pris les armes à la main, ayant été condamnés à mort, on attendait pour exécuter la sentence que le maréchal l'eût ratifiée. « Je me souviens encore, rapporte un officier témoin de cette scène, de la figure de Radetzky et des moindres détails de cette circonstance; une pluie fine et froide tombait au dehors, et le vieux maréchal, muet et sombre, assis devant la grande cheminée de la salle, se tenait les yeux fixés sur un tas de braise qui achevait de mourir. A la sentence de mort que Radetzky avait dans les mains était jointe une dépêche de Haynau qui réclamait dans les termes les plus pressans l'ordre d'exécution. J'étais debout à la fenêtre, regardant le ciel pluvieux. A la porte de l'hôtel attendait l'estafette prête à retourner à Brescia, et il est facile de comprendre quelle pensée m'inspirait sa vue. Que cet homme remonte sur sa selle, me disais-je, et c'en est fait de la vie de ces malheureux. Long-temps le vieux maréchal hésita, et je sentais à l'altération de ses traits qu'une lutte des plus douloureuses se livrait au fond de son ame entre la raison d'état et l'humanité. Cependant Haynau demandait la punition des coupables en style tel qu'il fallut céder. L'estafette reçut donc la dépêche, monta à cheval et descendit la rue au galop. Les pieds du cheval retentirent d'abord comme des coups de marteau sur le pavé, puis peu à peu le bruit se fit plus sourd, et finit par se perdre dans le lointain. »

Les soldats rendent au vieux maréchal l'attachement qu'il a pour eux. La popularité de Radetzky dans l'armée autrichienne est une chose dont on ne saurait avoir l'idée en France, à moins de remonter aux souvenirs de 1796, à cette époque où, sur ces mêmes campagnes lombardes qu'il a tant de fois victorieusement parcourues, le jeune général Bonaparte, premier consul, franchissait le Pô, et rendait le nom de Marengo à jamais immortel. Il y a chez les impériaux une coutume presque sacrée, à laquelle un jour de bataille ou de solennité quelconque nul régiment ne voudrait déroger : nous voulons parler de ces rameaux verts qu'on se met au chapeau, de ces bouquets de feuillage sans lesquels un *Kaiserlich* n'irait pas gaiement au feu, et qui donnent aux légions autrichiennes, à ces *barbares blonds,* je ne sais quelle physionomie étrange et poétique d'un pittoresque merveilleux. Lorsqu'au printemps une brise matinale agite ces milliers de palmes vertes frémissantes au milieu des baïonnettes, des sabres nus et des casques miroitant au soleil, le spectacle tient du prestige. Involontairement l'on songe à la dernière scène de *Macbeth,* et les fanfares de la musique autrichienne accompagnant cette *forêt qui marche* semblent donner un enchantement de plus au féerique aspect de ce défilé. Un jour de bataille donc, à Somma-Campagna ou Mortara, le nom importe peu, le maréchal, complimentant ses grenadiers sur leur bonne tenue, remarqua dans le nombre un bonnet à poil qui n'avait pas de rameau vert. « Holà, toi, s'écrie Radetzky, qu'as-tu fait de ton *Feldzeichen?* est-ce que tu prétends par hasard ne pas suivre au feu tes camarades? » A ces mots, le pauvre diable, troublé et confus, essaie de balbutier quelque excuse; mais le maréchal l'interrompant : « Allons, avance ici, que nous partagions. » Puis, détachant de son chapeau de commandant en chef le trophée de campagne, il en coupe une branche qu'il donne au grenadier, lequel, au lieu de la fixer à son bonnet, l'enferme pieusement sous sa capote en répondant: « Excellence, je vais à l'instant me mettre en quête d'un autre *Feldzeichen;* car, pour celui-ci, il restera sur mon cœur pendant la bataille, pour être enterré avec moi, si je suis tué. »

Le nombre ne peut se compter des légendes de cette espèce répandues sur le vieux caporal, et dans lesquelles *Vater Radetzky* apparaît avec cette physionomie humoristique que nous avons essayé de lui conserver, moitié soldatesque, moitié bonhomme, figure de vieux reître où le pathétique intervient, casaque de buffle sur un cœur d'or. Nous savons aussi bien que personne que les légendes ne font pas les héros; de ce qu'on porte un petit chapeau et une redingote grise, de ce qu'on a adopté pour monture un cheval blanc sur lequel on mesure triomphalement le fameux échiquier de la Lombardie, il ne s'ensuit pas le moins du monde qu'on soit pour cela le général Bonaparte. Qui

en doute? qui voudrait même soutenir qu'une telle pensée ait jamais germé dans la tête d'un homme que nul ne saurait aborder sans être à l'instant même touché de son extrême modestie? Cependant, si les légendes ne font pas les héros, on conviendra bien avec nous qu'il n'y a point de héros sans légendes. Or, cette consécration populaire qui, s'attachant à un homme, en crée un type bientôt connu de tous, aimé de tous, ayant de droit sa place dans la plus humble chaumière, cette consécration, le maréchal Radetzky l'a reçue de l'armée et du peuple autrichien. Familier au pauvre comme au riche, hôte vénéré de chacun, chanté par la muse tyrtéenne du vaillant Zedlitz, multiplié par tous les lithographes de l'empire, rien ne manque à sa renommée, pas même ces rapsodies de carrefour, pas même ces enluminures de coin de rue, qui, médiocrement scrupuleuses à l'endroit de la rime et du dessin, n'en demeurent pas moins un des signes les plus caractéristiques de la gloire humaine. Il est aujourd'hui en Autriche, pour le prestige militaire qu'il exerce sur les masses, pour l'enthousiasme et le fanatisme qu'il inspire aux soldats, ce que fut en Prusse le vieux Fritz, j'allais presque ajouter ce qu'est Napoléon chez nous. Il va sans dire que je n'émets en cette affaire aucune espèce de jugement; je constate un fait, voilà tout.

III.

Il n'y a point cependant à se le dissimuler, et pour peu qu'après avoir vu le vainqueur au milieu de son appareil militaire, on cherche à se rendre compte de ce qui se passe dans l'autre camp, on ne peut s'empêcher de sentir que des deux côtés les choses sont poussées à l'extrême. Entre l'Autriche et l'Italie, je le crains bien, l'irréparable est consommé. Est-ce à dire que ce divorce des deux nations ne remonte point au-delà des événemens des dernières années? Nous ne le pensons pas, et les mouvemens qui, de Milan à Venise, ont agité si profondément les possessions de l'Autriche en Lombardie n'ont été en somme que l'explosion d'un sentiment implacable, qui, lorsqu'il n'éclate pas en bombes révolutionnaires, couve sourdement à l'ombre et mine le sol sur lequel traîne le sabre des impériaux. Le Lombard déteste la langue allemande, il la trouve barbare, et s'accommodait mieux du français. Or, comme, pour servir dans l'armée ou l'administration autrichienne, il faut parler la langue de l'Autriche, moitié mauvaise humeur, moitié paresse, on s'est abstenu de toute sorte de service, et cela d'autant plus volontiers qu'on appartenait davantage à la classe aisée ou riche. L'Italie, depuis deux siècles, n'a point reculé, ainsi que certains le prétendent; elle est tout simplement demeurée stationnaire, tandis que les autres marchaient. De même qu'au moyen-

âge elle appelait de France, de Suisse, d'Allemagne, des *condottieri* pour lui venir en aide dans ses querelles intestines, ainsi de nos jours des étrangers se sont emparés, chez elle, de toutes les industries. De là un découragement profond, une espèce d'apathie qu'on attribue faussement à l'influence de la domination autrichienne, et qui n'est que le résultat du pire des asservissemens : celui qui nous vient de nous-mêmes, et dont nous rejetons la faute sur le monde entier plutôt que de nous l'avouer, tant il en coûterait à notre amour-propre.

Aujourd'hui il est trop tard pour demander à l'Autriche de se faire aimer de ses provinces italiennes. Ce que trente-cinq années d'administration tempérée n'ont point produit ne saurait sans doute être obtenu au lendemain des bouleversemens de 1848 et 49. L'Autriche l'a compris la première, et l'implacable défi que lui ont jeté ses adversaires ne lui laissait, quant à présent, qu'une attitude : la force. Contenir et réprimer, il ne lui reste malheureusement point d'autre parti. De la force et toujours de la force, c'est la loi que les révolutions lui ont faite, et, sans trop regarder si c'est bien ou si c'est mal, elle l'accepte comme un devoir, comme une destinée. « Nous avons l'Italie, et nous la garderons, parce qu'il nous convient de la garder! » s'écriait le général d'Aspre dans un banquet fameux. Au point de vue de cette sympathie qu'on doit à une noble nation opprimée depuis des siècles, ces paroles ont quelque chose d'impie et qui vous blesse au premier abord, du moins comme une inconvenance. Cependant, quand on y réfléchit, on se prend à penser qu'un général autrichien n'est point tenu, en pareille occasion, à s'exprimer avec la sentimentalité d'un philosophe humanitaire. « Il faut que je vive! » telle est au fond la raison suprême de l'Autriche envers ceux qui lui reprochent sa politique inexorable. A cela, bien des cervelles creuses, incessamment occupées à distribuer la carte de l'Europe au gré de leur fantaisie, pourront répondre par l'apostrophe célèbre du duc de Lauraguais à ce fournisseur qui lui demandait de l'argent : « Ma foi! je n'en vois pas la nécessité. » Toujours est-il que, si cette nécessité n'apparaît point à tout le monde, il semble assez naturel que l'Autriche ne soit point la première à la mettre en doute. Plus tard, quand la situation se sera détendue, on reviendra aux essais de conciliation; on tentera des réformes, mais avec mesure et à la condition que l'esprit de progrès ne dégénérera point en agitations révolutionnaires. J'aurais même quelque peine à croire que le prince de Schwarzenberg se prêtât jamais à rien de bien significatif. Le prince, dont en toute autre question on ne saurait contester les vues libérales, vis-à-vis de l'Italie persistera long-temps à demeurer l'homme des rigueurs salutaires. *L'Italia si pentira!* tel fut l'unique compliment que le ministre président du conseil de l'empereur Franz-Josef trouva à répondre à la députation municipale envoyée

à Vienne par Venise au lendemain de sa soumission. L'empereur et l'archiduchesse Sophie avaient accueilli avec bienveillance les regrets de la fière cité réduite à demander merci, et, lorsque la députation arriva devant son altesse, froid et immobile comme il est toujours, le prince se laissa saluer, et de ce masque impassible comme la statue du Destin tombèrent ces paroles de fer : *L'Italia si pentira!*

En quittant le maréchal Radetzky, nous voulûmes visiter Vérone dans toutes ses directions, jouissant du mouvement si pittoresque qui l'anime, des points de vue véritablement merveilleux qu'offrent ses environs. Quel fleuve ravissant que l'Adige! Descendu de la hauteur des monts, il vient s'encaisser délicieusement dans de fraîches collines boisées de cyprès et toutes peuplées de châteaux, traverse la ville, et se répand ensuite paisiblement au milieu des campagnes. Et ces palais qu'on rencontre à chaque pas! ces hôtels, symboles de l'individualité d'une famille puissante, construits au hasard, selon le caprice du maître, sur l'éminence voisine, au fond d'une ruelle obscure, au bord du fleuve, sans règle, sans harmonie aucune, mais avec quelle incomparable variété! Architecture adorable que réprouve inexorablement la symétrie moderne, mais qu'en revanche l'histoire et la poésie sauvegardent au nom des Scaliger, de Dante et de Roméo.

Nous avions parcouru de long en large ces places qu'un pan de granit crénelé couvre encore de son ombre féodale, ces marchés où se croisent, sous le cri des vendeurs et le tintement des grelots, des personnages de Titien et du Véronèse : celui-ci à pied, sa veste jetée sur l'épaule, sa ceinture de cuir autour des reins, un large feutre noir sur la tête, celle-là assise en impératrice sur un chariot traîné par deux buffles, cet autre enfin sur sa mule qui va l'amble. Tout en mesurant ces rues étroites et tortueuses, aux toits découpés en dentelles, aux balcons de fer tordu, aux murailles enluminées de fresques, nous nous demandions si d'aventure nous ne nous serions pas fourvoyés là en plein moyen-âge; mais au tournant du premier carrefour la question devint inutile : nous ne nous acheminions plus vers le moyen-âge, nous y étions. Ces blocs énormes d'où se détachent en bas-reliefs des figures guerrières, ces masses de granit et de marbre, impérissables lits de parade sur lesquels d'héroïques géans dorment du sommeil de la mort, ces niches à colonnettes plus sveltes que la tige d'un palmier, abritant sous leurs coupoles ogivales la statue équestre des commandeurs de céans, ce caveau funèbre en plein air, ce jardin humide adossé à une église et clos par une grille merveilleusement épanouie en campanules fantastiques, c'était le champ de sépulture de la famille della Scala, c'était le tombeau de Can-Grande, qui fut seigneur de Vérone et ami de Dante!

Lo primo tuo refugio, e'l primo ostello,
Sarà la cortesia del gran Lombardo,
Ch'en su la Scala porta il santo uccello.

Il semble, pour peu qu'on ait vécu par l'imagination avec certains personnages de la poésie et de l'histoire, qu'il suffise du simple aspect des lieux qu'ils ont habités pour évoquer à l'instant même leurs figures et les rendre à toute la réalité de l'existence. Ce passé enfoui dans la poussière des bibliothèques, ce monde de vos études et de vos rêveries auquel tout à l'heure encore vous ne songiez seulement pas, un rayon de soleil éclairant un coin de marbre rouge, une date sur une tombe, auprès de cette date un nom à peine déchiffré, vont le faire revivre avec la promptitude du coup de sifflet d'un machiniste. — Enfermé de la tête aux pieds dans sa soutane d'écarlate, son capuchon rabattu sur les yeux, mélancolique et sombre, le poète de l'*Inferno* sort de chez Can-Grande; vous le saluez, il passe sans vous voir, et s'en va, de l'autre côté de l'Adige, rejoindre sur sa colline Virgile, qui l'attend pour lui servir de guide en de lointaines pérégrinations. Hommes d'état et gens d'église, d'épée et de négoce, amoureux et fous de cour, le missel sous le bras, la moustache frisée, le nez au vent, le faucon sur le poing, ils vont et viennent, se coudoient et se croisent, recueillis, affairés, souriants. C'est l'éternelle histoire de la ville endormie qu'un enchantement réveille après des siècles. Insensiblement le charme vous gagne et ne vous quitte plus; vous assistez aux évolutions de tout ce monde, absolument comme si vous en étiez. Le vrai et le faux, le chimérique et le réel se confondent, ou plutôt l'illusion et la chimère, c'est ce présent auquel vous apparteniez tout à l'heure; l'illusion et la chimère, c'est l'empereur Franz-Josef, c'est Radetzky, c'est l'aigle à deux têtes incrusté sur la porte de l'hôtel du gouvernement; le vrai, le réel, ce que je vois et touche, c'est Can-Grande, Alighieri et Roméo! Ne sommes-nous donc pas en plein XVe siècle? Les seigneurs de la Scala ne règnent-ils pas à Vérone? Qui m'enseignera le logis de messer Capulet? Je fis cette question à un monsieur qui se rasait à sa fenêtre, et le brave homme, avançant aussitôt en dehors de l'encadrement de pierre une grosse figure joufflue tout embarbouillée de mousse de savon : « Descendez cette rue, nous répondit-il avec le calme imperturbable et le même sang-froid qu'il eût mis à nous indiquer la *Casa-Lorenzi* ou le palais *Canossa;* descendez cette rue : au bout, vous traverserez une place, puis vous tournerez à gauche; comptez alors trois maisons, et vous y êtes. » Ceci me rappela qu'à Francfort, quelques années auparavant, personne n'avait pu m'enseigner la maison où naquit Goethe. Il est vrai que Goethe n'était qu'un grand poète, tandis que le seigneur

Capulet, en sa qualité de père de la divine Juliette, ne pouvait manquer d'être connu de tous les Roméos de Vérone, même de ceux qui se font la barbe en public. Nous suivîmes scrupuleusement l'itinéraire, et en deux minutes nous touchions au but.

Lorsque nous arrivâmes devant la façade de l'hôtel, triste et sombre muraille çà et là percée d'ogives que quelques lierres grimpans festonnent encore, une charrette encombrait la rue, et de vigoureux portefaix, occupés à la décharger, remisaient d'énormes ballots dans la cour. Nous voulûmes d'abord croire à quelque erreur; cependant il fallut bien se rendre à l'évidence. Hélas! l'hôtel des Capulet n'est plus aujourd'hui qu'un vaste hangar à marchandises. Étrange vicissitude des choses d'ici-bas! on dirait que les pierres, elles aussi, ont leur destinée. Il y a des siècles qu'un homme enrichi dans le négoce bâtit cet hôtel, et cet hôtel, en s'écroulant, retourne au négoce, finissant comme il a commencé. Murs délabrés, palais, comptoir, boutique, que seriez-vous à cette heure sans l'aimable figure apparue une nuit, au clair de lune, à ce balcon là-haut, à ce balcon qu'un reste de verdure égaie encore en souvenir de la plus amoureuse et mélancolique histoire qui fut jamais! Là, Juliette s'est penchée vers Roméo, qui l'écoutait dans cette rue, de cette même place que nous occupons, car de jardin où chante l'alouette, l'hôtel du seigneur Capulet n'en avait point, au dire du chroniqueur de la ville, et ce fut à la porte Borsari, non loin de l'arc triomphal de l'empereur Galien, que ce duel si triste eut lieu dans lequel Roméo tua Tybalt.

Un jeune Russe, dont le nom a figuré, pendant la guerre d'Italie, sur les bulletins les plus honorables de l'état-major autrichien, qui joint à toute l'élégance d'un homme du monde une érudition du meilleur goût, le prince Troubetzkoï, nous avait recommandé, à Venise, de ne point quitter Vérone sans compulser dans les archives certain manuscrit ayant trait à l'immortelle légende. Nous n'avions garde de manquer à si précieuse indication, et notre exactitude fut bien récompensée. Ces pages, naïvement contées par le chroniqueur contemporain, ont un charme inexprimable; c'est comme une fleur que vous respirez sur sa tige. Privilége admirable, acquis seulement à ces rares sujets qui semblent faits pour vivre aussi long-temps que durera le cœur humain, d'émouvoir sans fin notre pitié, d'attacher irrésistiblement notre intérêt, sous quelque forme qu'ils se manifestent! Reproduits des milliers de fois par tous les moyens de création dont le génie dispose, ils ne lassent jamais; on dirait qu'ils ne meurent que pour renaître, à la manière de ce printemps dont ils sont l'image dans le monde intellectuel. L'esprit toujours épris d'eux, les caressant, les cherchant, les poursuivant dans leurs modifications infinies, va du drame à l'opéra, de l'opéra au tableau; puis, quand il a tout épuisé, poésie, mu-

sique, peinture, remonte à la légende, matrice originelle de toute création, *matrices, id est elementa rerum*, à ces quatre mots d'anecdote où le type aimé vous apparaît aussi vivant que dans Shakspeare. C'est que nulle part plus que dans une histoire que la poésie a faite sienne la parole d'un homme qui vous dit : « Je l'ai vu, » n'a d'originalité et d'attrait. « *A queste parole Romeo s'aggiunse a me, qual io mi sia;* à ces paroles, Roméo se trouva près de moi, tel que vous me voyez. » Ainsi écrit le digne chroniqueur, présent au fameux bal de messer Antonio Capuletto, et ces paroles n'étaient autre chose que le propos de bienvenue adressé par Juliette au jeune Montaigu, qui gracieusement s'approchait d'elle. « En entrant dans le bal, Roméo, invité par une belle dame, fit avec elle quelques tours de valse (*alcune giravolte*), puis, la quittant bientôt, se mit à chercher Juliette. qui se trouvait aussi dans le bal, mais qui en ce moment dansait avec un autre. Aussitôt que Juliette sentit la main de Roméo toucher la sienne : « Bénie soit votre « venue ! » lui dit-elle. — Et Roméo, lui serrant la main plus étroitement : « Pourquoi cette bénédiction, ma princesse? (*che benedizione « e questa signora mia?*) » Mais elle alors reprit en souriant : « Ne « vous étonnez pas, monseigneur, si je bénis votre venue; le seigneur « Marcurio, avec qui j'étais, m'a toute glacée, et vous, par votre cour, « allez me réchauffer (*e voi per vostra cortesia siete venuto a riscal- « darmi*). » En effet, ce Marcurio, généralement aimé de tous pour sa bonne mine et son obligeance, avait par instans les mains plus froides que glace. *A ces paroles, Roméo se trouva plus près de moi*, et je l'entendis qui répondait : « Trop heureux de vous avoir pu rendre ce ser- « vice. » Ainsi se termina le bal, et Juliette ne put rien ajouter, sinon : « Hélas ! je suis déjà plus vôtre que mienne ! (*oime, io sono piu vostra « che mia!*) »

A partir de cette soirée, l'amoureuse histoire suit son cours, et l'honnête chroniqueur, que les deux jeunes gens coudoyaient tout à l'heure au moment de se séparer, continue à l'exposer de ce style naïf et simple qui sied tant à pareil récit. « Or, il arriva qu'une nuit Roméo étant allé dans une certaine rue, où, pour voir Juliette, il avait l'habitude d'aller (car sa fenêtre donnait sur cette rue), il se fit reconnaître par un éternuement ou par un autre signe quelconque, de sorte que Juliette ouvrit aussitôt la fenêtre, et s'assurant, à la clarté de la lune, que c'était bien lui, comme lui également s'assurant que c'était elle, ils se saluèrent courtoisement; puis, devisant à loisir de leurs amours, ils finirent par tomber d'accord que Roméo l'épouserait, et que la chose aurait lieu par le ministère et en présence de fra Leonardo de Reggio, de l'ordre des mineurs de San-Francesco, lequel Roméo irait trouver pour lui tout raconter. Ledit frère était maître en théologie, grand philosophe, admirable distillateur, et de plus très entendu aux

arts magiques. Il confessait aussi la mère de Juliette et avait souvent affaire dans leur maison, et dans la maison non-seulement des autres Capulet, mais encore des Montaigu, et entendait en confession la majeure partie de la ville. »

Roméo se rend donc chez le frère, et Leonardo, après y avoir mûrement réfléchi, après s'être long-temps recueilli et consulté avec lui-même, promet de prêter les mains à une alliance qui, discrètement dirigée, ne peut manquer, selon lui, d'amener plus tard l'union de deux familles puissantes et de faire le bonheur de Vérone. D'ailleurs, Leonardo n'ignorait point que telle était la politique du seigneur Bartolomeo della Scala, dont les efforts multipliés, s'ils n'avaient encore pu réussir à rétablir entièrement la paix entre les Capulet guelfes et les Montaigu gibelins, commençaient du moins à obtenir de part et d'autre qu'on se saluât, et que les plus jeunes voulussent bien céder le pas aux plus vieux.

Le projet dûment convenu, il ne s'agissait plus que d'attendre une occasion favorable pour l'exécuter, l'approche des fêtes de Pâques vint l'offrir. « Ce temps de quadragésime est une époque où on se confesse; Juliette se rendit donc avec sa mère à l'église de San-Francesco en citadelle, et étant, selon les instructions de fra Leonardo, entrée la première, le père minorite, abaissant aussitôt la grille, la maria à Roméo, qui d'avance avait pris place dans l'autre partie du confessionnal. » Deux ou trois nuits après, le mariage fut consommé, grace aux bons offices d'une vieille servante de la maison (*d'una scaltrita vecchia di casa*), qui introduisit l'époux chez sa femme. Cependant on comptait sur la parole de fra Leonardo, qui, s'aidant au besoin de l'autorité souveraine du seigneur Bartolomeo della Scala, devait intervenir auprès des grands parens et faire accepter d'eux le fait accompli. — Fidèle à la promesse qu'il avait engagée et profondément attaché à ces deux jeunes gens, dont, par un stratagème qu'excusait sa tendresse pour eux non moins que son amour de l'humanité, il avait consacré la passion devant Dieu, le moine avisait à un moyen d'arriver à ses fins, et, se préparant à livrer assaut, avait déjà fixé pour sa démarche le jour qui suivrait les solennités de Pâques, lorsque le déplorable événement de la porte Borsari vint sinon renverser à jamais l'espérance d'une réconciliation entre les deux familles, du moins indéfiniment l'ajourner. Provoqué par Tybalt de telle sorte qu'il ne lui reste d'autre ressource que de mettre l'épée à la main, Roméo tue le frère de Juliette d'une estocade dans la gorge (*d'una stoccatta nella gola*), et s'enfuit à Mantoue, « pour être encore proche de sa bien-aimée et pouvoir se concerter avec elle par l'intermédiaire de fra Leonardo. » Sur ces entrefaites, à l'hôtel Capulet, on parle de marier Juliette. Effrayée et ne sachant quel parti prendre, la jeune fille a recours, comme de cou-

tume, au bon religieux, et, sous prétexte de dévotion, le va trouver à son confessionnal. « Après avoir raisonné ensemble quelque temps, il fut convenu que le moine enverrait à Juliette une certaine poudre ayant vertu d'endormir et de faire paraître mort quiconque la prenait, soit dans du vin, soit mêlée à toute autre liqueur, et que la jeune fille, une fois ensevelie dans la sépulture de sa famille, laquelle se trouvait dans son église, serait enlevée de nuit à la tombe, et, avec l'aide d'un travestissement, envoyée à Roméo, qu'on aurait eu soin d'avertir de tout par un message. »

Les choses se passent ainsi qu'on l'a dit; seulement, avant que l'avis du religieux lui soit parvenu, le bruit de la mort de Juliette arrive à Roméo par une voie indirecte. A cette nouvelle, il quitte Mantoue en grande hâte, et, accompagné d'un seul serviteur, entre à Vérone, au moment où l'on ferme les portes, le soir même de la mise au tombeau de Juliette. « Alors, si close que fût la nuit, et sans entrer autrement dans la ville, il se rend avec son serviteur à l'église de San-Francesco, où il savait que sa bien-aimée gisait ensevelie, et, ayant ouvert son monument qui se trouvait en dehors, il commença à répandre de bien abondantes et bien amères larmes sur ce corps adoré. Puis, vaincu par sa douleur et résolu à ne point vivre davantage, il se tua auprès d'elle avec un poison qu'il portait à cet effet. » On devine le désespoir et l'épouvante du bon religieux, lorsque, revenant auprès de la jeune fille pour la délivrer du sépulcre, il trouve Roméo mort et son serviteur évanoui. « A l'heure venue, la poudre ayant fourni sa vertu (*la polvere fornita la sua virtu*), Juliette se réveilla, et, voyant Roméo à son côté, en eut grand étonnement; mais, ayant appris du serviteur et du frère comme le fait s'était passé, elle en ressentit une vive douleur, si vive qu'elle rendit l'esprit, et, sans pouvoir dire autre chose, resta morte sur le sein de son Roméo. L'histoire s'étant divulguée au matin dans la ville, le seigneur Bartolomeo della Scala en fut aussitôt avisé, lequel se rendant à San-Francesco, accompagné d'une foule de gentilshommes, les vit avec grand intérêt et compassion, et voulut que lui fût, de point en point, par le frère et le serviteur, toute l'histoire racontée; puis il ordonna qu'à ces infortunés amans de nobles funérailles fussent faites, auxquelles pompeusement assistèrent Capulets et Montaigus, ensuite de quoi les corps des deux époux furent de nouveau déposés dans le monument, lequel monument j'ai moi-même bien des fois visité depuis. »

Ce n'est point ici le cas d'aborder le chapitre des parallèles; on ne saurait pourtant s'empêcher de remarquer en passant l'art merveilleux avec lequel Shakspeare a su développer la mise en œuvre de cette simple et touchante anecdote, et porter à la plus grandiose efflorescence les germes de vie qu'elle contenait. Immense et souverain génie, il fé-

conde tout, anime tout, devine tout. A quelque point de vue que vous vous placiez de l'histoire, de la poésie, du sentiment, vous pouvez compter toujours qu'il vous aura devancé de trois siècles. Je ne parle pas ici de ces chroniques dramatiques où figurent des personnages de son propre pays; je laisse de côté Richard III, Henri IV, Henri VIII et Wolsey. Il était là sur son terrain, et naturellement la tradition nationale venait en aide à son inspiration; mais l'antiquité romaine, mais le moyen-âge italien, qui les lui a révélés? Si ingénieuse et si inventive que la science historique moderne se soit montrée en France et en Allemagne, on ne saurait citer une notion nouvelle qui ne se trouve d'accord avec les fantaisies de ce poète frivole de la cour d'Élisabeth. Admirable dans le développement de ses caractères principaux, il vous étonne également par le naturel des figures de second plan. Autour de ces passions sublimes qui s'agitent et vous entraînent vers les régions de l'idéal, vit un monde profondément vrai et réel, un monde que les contemporains, s'ils en pouvaient juger, n'hésiteraient pas à reconnaître, car c'est ainsi qu'il a été, qu'il a dû être. « Les Capulet n'ont jamais appartenu à la noblesse véronaise, nous disait à Berlin un noble Italien fort versé dans l'astronomie héraldique du firmament natal; parlez-moi des Montecchi, à la bonne heure! mais ces Capulet n'étaient autre chose que des marchands enrichis. » Si peu importante que fût l'observation, elle nous sembla neuve, et l'idée nous prit de chercher dans la tragédie de Shakspeare si nous n'y trouverions point trace de ce fait. Le croira-t-on? même là-dessus il est irréprochable. *Le riche Capulet*, est-il dit à chaque instant; *celui qui épousera la jeune fille aura les écus* (*tell you, he that can lay hold of her, shall have the chinks*), poursuit la nourrice; mais nulle part la moindre phrase en honneur de la naissance, le plus petit mot qui touche à la distinction du sang. Si quelque membre de la famille intervient, c'est tout simplement *un vieillard parent des Capulet*, car, pour Tybalt, on remarquera qu'il est *cousin de milady*, et non du seigneur Capulet, qu'on a épousé pour ses millions en se mésalliant quelque peu, comme il paraît qu'il arrivait aussi dès ce temps-là. Aux Montaigu, au contraire, toutes les marques de la plus haute considération ne cessent d'être prodiguées : ils sont les *nobles Montaigu*, les *fiers*, les *superbes patriciens*, et, chaque fois qu'ils se montrent, on a grand soin de les traiter en gentilshommes. Il ne s'agit là que d'un détail, et cependant nous y insisterions volontiers, car ces sortes de détails, sur lesquels ne s'étend pas la surveillance de l'esprit, sont pour le lecteur, lorsqu'ils se rencontrent en tout point conformes avec la vérité et l'histoire, ce qu'est la vigilance d'un gardien toujours en observation et sur la défensive, même alors qu'il ne nous attend pas.

Nous avions visité l'hôtel des Capulet; nous voulions voir ce qu'on

appelle la tombe des amans de Vérone. On nous indiqua un certain enclos hors des portes de la ville. La porte, en planches délabrées, était fermée; à force de frapper cependant, nous vîmes apparaître un petit vieillard à lunettes vertes, qui, en homme habitué à pareilles démarches, commença par se confondre en salutations et nous dire, sans même nous laisser le temps de lui expliquer pourquoi nous venions : *Capisco! i signori voglion veder la tomba.* A ces mots, nous introduisant dans le jardin, il se mit à courir comme une sauterelle dans les grandes herbes, qui lui montaient jusqu'à la ceinture, et nous le suivîmes à travers mille obstacles, causés par les plantes grimpantes, les taupinières et les lézardes, jusque vers une façon de voûte obscure servant d'étable et de chenil, devant laquelle gisait, au milieu du fumier et d'immondices sans nombre, un bloc de granit d'environ six pieds de long creusé à l'intérieur, et qui recevait en manière de bassin les eaux d'une fontaine placée immédiatement au-dessus. Nous avions là sous nos yeux la tombe de Juliette! Cette auge ignoble où l'âne se désaltère, où le pourceau se vautre, c'était là!

« Ces légères inflexions que vous remarquez sur la pierre, ajouta le propriétaire du monument, indiquent la place des deux têtes. Ici la tête de Roméo, là celle de Juliette. » Puis, pour faciliter à nos yeux la vue de ces sacrés vestiges que recouvrait une eau médiocrement limpide et transparente, il tira une bonde qu'il avait fait pratiquer dans le granit; le réservoir s'étant vidé, la couche nuptiale et funéraire se montra. C'était le procédé de maître Jacques appliqué à la nature morte, et je compris comment il suffit parfois d'une bonde qu'on ouvre ou qu'on ferme, pour faire d'une tombe une auge à pourceaux, et d'une auge à pourceaux une tombe. Au reste, le jardin tout entier avait cet aspect de délabrement et de solitude que répand autour d'elle la profanation, sur quelque objet qu'elle s'exerce. Dans les crevasses des murailles serpentaient des couleuvres, les araignées tendaient leurs toiles, et par terre, sur un sol ébouriffé et vénéneux, les rats et les crapauds s'ébattaient en compagnie. Grace à Dieu, il ne s'agissait que d'un morceau de pierre d'où l'ame s'était envolée; mais l'ame de ce sépulcre elle-même, Juliette et Roméo, que seraient-ils à cette heure, si le vent n'avait pris soin de disperser leur cendre?

Cependant notre homme, qui tenait à remplir scrupuleusement ses fonctions de cicérone (tout Italien l'est quelque peu), ne se doutait pas le moins du monde qu'il nous racontait scène par scène la tragédie de Shakspeare. Placé sur le terrain du fait, il nous disait la fiction; rien de plus naturel et de plus ordinaire. A l'en croire, ce jardin était le même où vécut jadis *frère Laurence* (il insistait sur le nom); ces plantes, les mêmes qui fournirent les sucs du fameux narcotique. Il nous parla aussi du beau Pâris, de Mercutio et de Rosalinde. Sans l'a-

voir jamais lu, il connaissait Shakspeare par ouï-dire, et s'était fait à son propre usage une sorte de roman composite fabriqué de tous les élémens qu'il avait rencontrés en chemin. Son histoire, qu'il vous donnait imperturbablement pour la vérité *vraie*, ne manquait pas d'être originale. Giacomo della Corte, Bandello, Shakspeare, chroniques, drames, opéras, il y en avait de tout le monde, même de lui, et nous nous demandâmes en le quittant si cet homme, qui nous avait paru un détestable cicérone, ne serait point d'aventure un grand poète.

Après avoir si bien rempli notre journée, nous n'eûmes, lorsque vint le soir, qu'à opter entre les divertissemens, choix difficile en vérité, et qui nous tint long-temps irrésolus, car, d'un côté, le maréchal Radetzky nous avait offert sa loge au Théâtre-Impérial, et, de l'autre, *Girolamo* promettait des merveilles. On sait quelle importance nationale ont les marionnettes en Italie. Je n'ai jamais partagé l'enthousiasme absolu de certains de nos grands esprits pour ce genre de théâtre, et j'avoue qu'après avoir fait l'impossible pour m'élever à la hauteur de leurs spéculations, il ne m'a point été donné encore de découvrir dans Polichinelle ces mondes de sublimité et d'observation philosophique dont ils parlent. Pourtant cette fois la chose me tentait un peu à cause de la troupe qu'on proclamait une des meilleures et beaucoup à cause de la composition du spectacle. Il ne s'agissait en effet de rien moins que de Monte-Cristo : *Il conte di Monte-Cristo;* ainsi disait l'affiche. — Fort curieux de voir un des plus gigantesques chefs-d'œuvre de la dramaturgie moderne exécuté par de simples poupées de bois, mais ne voulant point manquer l'opéra où figurait le corps de ballet de Milan, je résolus, pour tout concilier, d'aller à *Girolamo* en *prima sera* et de finir ensuite par le Théâtre-Impérial.

J'avoue que, s'il me fallait comparer l'endroit où le directeur des *fantoccini* donnait ses représentations à quelque scène de Paris, même la plus modeste de nos boulevards, mon embarras serait extrême. Qu'on se figure un grenier où le public monte à l'aide d'un escalier en planches mal jointes, éclairé, de trois en trois marches, par des chandelles qui fument en plein vent. Vous entrez, et ce qui tout d'abord vous frappe en cet affreux taudis, c'est l'assemblée qui s'y rencontre. A la lueur puante de quelques rares quinquets, vous apercevez çà et là de belles jeunes femmes appartenant à l'aristocratie véronaise; aux avant-scènes se détachent, sveltes et serrés dans l'uniforme blanc, la main fine et gantée, des officiers de l'état-major du maréchal, tandis qu'au parterre se groupent confusément les gens du peuple, qui ne demandent qu'à s'amuser. C'était du reste là comme dans les plus grands théâtres : les femmes du monde causaient et minaudaient, les officiers lorgnaient, et la foule, impatiente de voir se lever le rideau, buvait à larges lampées le rafraîchissement du pays, lequel consiste

en un verre d'eau plus ou moins claire où l'on secoue quelques gouttelettes avares d'une liqueur anisée.

Enfin l'orchestre entonna l'ouverture, et, après une symphonie des plus orageuses, dans laquelle trois maigres violons éraillés livrèrent un assaut terrible à la petite flûte, le drame commença. — Nous sommes au château d'If. Voici Dantès et l'abbé Faria! Écoutez cette exposition : quel intérêt, quel mouvement, quel pathétique! L'abbé Faria, étendu sur son lit de mort, raconte à son compagnon de captivité l'histoire de la fameuse cassette et des fameux millions. Quel style! et surtout quel incroyable jeu de physionomie! Est-ce une poupée de bois qui parle? est-ce une voix humaine? En vérité, vous ne distinguez plus, tant ce personnage a le regard juste, le geste exact, la pantomime irréprochable, tant se dérobent à votre œil les ficelles qui le font mouvoir! A l'endroit le plus émouvant de la scène, le moribond rassemble dans un suprême adieu ses forces qui lui échappent, et, ouvrant ses bras à Dantès, qui s'y précipite avec des sanglots mal comprimés, serre une dernière fois sur son cœur celui qu'il s'est accoutumé à considérer comme son fils : *T'ho per figlio mio!* Dire l'élan dramatique, l'attendrissement, l'intelligence des plus secrets mystères de l'art, en même temps que l'inimitable précision avec laquelle cette scène fut rendue, nous n'oserions l'entreprendre ici; qu'il nous suffise d'en constater l'effet. Autour de nous, le pathétique est à son comble : on s'attendrit, on pleure, on se mouche; la fanfare des mouchoirs sonne le deuil des ames : *Flete colles, lugete valles!* L'abbé Faria se meurt, l'abbé Faria est mort!

Les scènes suivantes, toutes compliquées qu'elles fussent d'enterremens, de substitutions de cadavres et autres élémens lyriques de notre époque, ignorés jadis de *Girolamo,* les scènes suivantes ne cédèrent en rien à l'exposition pour l'habileté et la haute expérience des comédiens chargés des rôles principaux et secondaires. Je me demandais à ce spectacle de quoi l'homme pouvait désormais s'étonner. En effet, qu'une marionnette bien dressée se prête aux lazzis de Polichinelle, cela est vieux comme le monde, et bon tout au plus pour des enfans; mais que ce même acteur de bois, dont les membres disloqués et les évolutions grotesques ont fait rire au berceau nos générations, que ce même acteur, dédaignant une farce extravagante, dépouille aujourd'hui la double bosse pour revêtir la soutane et la perruque du vénérable abbé Faria, et, transformant à la fois son style et son personnage, trouve le chemin des larmes et du pathétique aussi facilement qu'il avait trouvé jadis le secret du gros rire et de cette franche gaieté dont nous ne voulons plus, gens avisés et sensés que nous sommes : voilà ce que j'appelle un phénomène sans exemple et digne d'exercer les savantes méditations des hommes compétens en pareil chapitre.

Troupe admirable, capable de tout saisir, de tout comprendre, de tout interpréter, qu'on croyait arriérée, et qui d'un bond s'élance au niveau des plus aventureuses conceptions du génie moderne! Hier vouée au répertoire, classique s'il en fut, de Polichinelle, et jouant aujourd'hui *Monte-Cristo* avec l'aplomb, la verve et cet enthousiasme novateur des comédiens du Théâtre-Historique, tout cela pour se conformer au goût du public!

Lorsque j'arrivai à l'opéra, le premier acte des *Lombardi* était déjà joué, et, selon l'usage d'Italie qui veut que le ballet se donne au milieu de la soirée, comme une sorte d'intermède entre la première partie et la seconde, *Esmeralda* venait de commencer. — Qu'on dise que notre littérature n'est plus, de même qu'au temps de Louis XIV, la reine du monde! Aussi j'admire profondément le rêve de ces naïves imaginations qui s'en vont étudier de nos jours ce qu'on appelait autrefois le théâtre étranger, comme s'il existait au dehors, à l'heure qu'il est, quelque chose qui ressemble à un théâtre! Otez en Allemagne trois ou quatre écrivains qui, avec un acharnement plus méritoire que payé de succès, s'évertuent à poursuivre cette chimérique entreprise, à Vienne et à Berlin que trouvons-nous, sinon des tragédies de M. Hugo, des drames de M. Dumas, des vaudevilles de M. Scribe? Les vieux sont morts, les jeunes sont trop faibles, et si dépourvus que nous soyons nous-mêmes, c'est encore de notre bois qu'on se chauffe.

Ce ballet d'*Esmeralda* du reste réussissait fort l'hiver dernier en Italie. A Trieste, à Venise, à Vérone, nous le rencontrions partout sans trop nous en plaindre cependant, car si le ballet demeurait invariablement le même, du moins les danseuses changeaient, et cette fois nous eûmes tout lieu de nous applaudir du changement. — Il faut, pensais-je en voyant manœuvrer le plus délicieux escadron féminin qui ait jamais évolutionné aux clairons d'un orchestre, il faut que le maréchal Radetzky aime la danse et s'y connaisse.

— Vous en doutez, répliqua un jeune officier du régiment *Mazzuchelli*, qui se trouvait avec nous dans la loge, en fait de dilettantisme de ce genre, son excellence ne le cède à personne, et vous avez devant vos yeux le premier corps de ballet de l'Italie.

— Celui de Milan alors?

— Tout juste, le maréchal se l'est fait expédier dernièrement, et voici dans quelles circonstances : sitôt après la pacification de l'Italie, le gouvernement donna ordre au directeur de la Scala de rouvrir son théâtre. Le théâtre fut ouvert, mais personne ne vint. Ce que vous avez vu arriver à la Fenice arrivait chaque soir à la Scala : les chanteurs s'escrimaient dans le vide, les danseuses pirouettaient dans le désert; comme les Vénitiens, les Lombards protestaient par leur absence. « C'est bien, grommela Radetzky, qu'ils protestent tant qu'ils

voudront, libre à eux; mais, en attendant que la bonne humeur leur revienne, qu'on m'envoie ici le corps de ballet. » La négociation ne rencontra d'autres empêchemens, et deux jours après les jolies délaissées s'abattaient sur Vérone de toute la rapidité aérienne de leurs ailes de gaze. Puis, comme messieurs les Lombards trouvaient le tour de mauvais goût : « De quoi vous plaignez-vous? leur répondit-on; de ce qu'on vous a pris votre corps de ballet? Alors pourquoi n'en profitiez-vous pas? A votre indifférence, il m'a semblé que vous n'en aviez que faire, et j'ai procédé en conséquence. Maintenant il est ici, et je le garde; tant pis pour vous si vous le regrettez : une autre fois, vous serez plus sages. » — Et c'est ainsi, ajouta en souriant notre voisin, que les roses de Bagdad furent transportées à Shiraz par sa hautesse Radetzky-Khan. Que pensez-vous de la plaisanterie? Ici nous la trouvons charmante, mais nous ne sommes que des barbares. Convenez qu'en France elle eût soulevé de terribles tempêtes aux jours de la monarchie, si quelqu'un de vos princes se la fût permise; je ne parle pas du moment actuel, car il est convenu qu'en république *tout arrive*, comme disait M. de Talleyrand.

J'ai vu en Italie quelques opéras récens, entre autres l'*Attila* et le *Macbeth* de Verdi, compositions qui sont loin d'être dépourvues d'intérêt, je dirai même d'autant plus remarquables, que naturellement on les compare aux déplorables nouveautés qui se produisent autour d'elles. *Macbeth* surtout a de la grandeur et du caractère : je n'insisterai pas sur la partie fantastique de l'œuvre, traitée par le maestro à *l'italienne*, c'est-à-dire avec un assez médiocre sentiment du genre; mais tout ce qui se rapporte au mouvement scénique, à la physionomie shakspearienne du drame, est ordonné magnifiquement et d'une main vigoureuse et sûre : Verdi porte au plus haut point, dans certains endroits de cette œuvre, cette intelligence de la situation qu'il possède. Entre tant d'opéras écrits sur ce sujet, celui-ci est du moins le premier qui m'ait sérieusement rappelé l'œuvre du grand poète. Il est vrai que du commencement à la fin la musique s'attache au poème et ne le quitte plus : depuis le sabbat des sorcières jusqu'à la forêt qui marche, tout s'y trouve, sinon rendu avec un égal bonheur, du moins audacieusement attaqué de front, et ces hardiesses, qu'on noterait ailleurs, empruntent ici de la qualité même du musicien une signification particulière. Il ne s'agit plus en effet d'un de ces opéras de pacotille où sont cousues à la hâte d'oiseuses mélodies qui, retirées de leur cadre originel, s'appliqueraient aussi facilement à la première imagination venue : il s'agit bel et bien du *Macbeth* de Shakspeare mis en musique, d'une tragédie conçue dans les plus grandioses conditions du drame lyrique, et qui, en d'autres temps, eût aidé à la régénération d'une école; mais, hélas! comment régénérer ce qui est mort?

comment rallumer d'un souffle ce qui est éteint? Où est l'école italienne aujourd'hui? Que sont devenues ces fastueuses scènes que Rossini emplissait de son génie, et d'où la renommée de Bellini s'envola sur l'Europe : — la Fenice, cette arche mélodieuse flottante au-dessus des lagunes, déserte, abandonnée, et portant le deuil de la liberté d'un peuple; — la Scala, cette Walhalla du sud, déchue également! abandonnée et déserte, cette scène en dehors de laquelle il n'y avait point de gloire pour le génie, Capitole pour les uns, roche tarpéienne pour tant d'autres, bourse musicale du monde entier, autour de laquelle s'agitaient, traitaient, contractaient poètes, musiciens, grands seigneurs et comédiens? Si vous demandez quel pays sert de résidence à l'auteur de *Nabucco* et de *Macbeth*, nul ne vous le saura dire. Il y a quelques années aussi, Mercadante s'était retiré au fond d'une petite ville obscure du Piémont, dont il faisait avec complaisance la patrie de son cœur et de son génie : or, voyez la fatalité, cette ville s'appelait Novare; Radetzky la lui a prise. Pauvre Mercadante, comment aussi se serait-il jamais douté que Radetzky, qui avait Milan, lui viendrait prendre encore Novare?

Ainsi traqués de terre en terre, les uns et les autres, ils se sont dispersés : Verdi voyage, Marliani est mort noblement au siége de Bologne, frappé en pleine poitrine d'une balle autrichienne; les deux Ricci vivent à Trieste, et là, quand la gaieté leur vient, composent ensemble un de ces opéras bouffes dont Venise raffole encore en dépit de ses misères. L'œuvre terminée, le plus jeune des frères, Federico, prend son manuscrit sous le bras, monte dans le paquebot, et, en moins de quatre heures, l'apporte à Saint-Marc, qui frémit d'aise à la bonne nouvelle. Il faut voir alors comment cet enthousiasme mal étouffé d'un public vénitien condamné à faire la moue se réveille et prend essor par la première échappée qu'on lui offre. San-Benedetto s'est mis en frais d'annonces; de tous les quartiers de la ville on arrive, Crispino paraît, et la joie éclate sur les visages; il chante, et ce sont des trépignemens et des transports. *Bravo, Crispino! bravo, Ricci! bravissimi tutti!* Voilà pour au moins six semaines de dilettantisme et d'ivresse, six semaines pendant lesquelles il n'est question ni de Radetzky, ni de Schwarzenberg.

Un soir, à minuit, nous étions sur le bateau à vapeur qui s'apprêtait à quitter Venise, lorsque nous aperçûmes une gondole qui venait sur nous à force de rames, et où se trouvait un homme essoufflé, sans chapeau, et qui paraissait craindre de ne point arriver à temps: c'était Federico Ricci. « Messieurs, s'écria-t-il du plus loin qu'il pensa pouvoir se faire entendre, mon frère attend l'arrivée du bateau sur le quai de Trieste, et, s'il y a quelqu'un parmi vous d'assez obligeant pour vouloir bien nous rendre ce service, je le prie de lui dire en passant que

la seconde représentation de notre ouvrage a été ce soir, comme la première, *alle stelle*. — Très bien, répondis-je, vous pouvez y compter, cher maître, et je prends sur moi le compliment. »

Pendant le temps nécessaire pour articuler ces quelques mots, Ricci avait grimpé l'échelle quatre à quatre, et, s'approchant de moi : — Et serez-vous assez bon pour vous charger encore de ceci ? Sur quoi je le vis tirer quelque chose de dessous son manteau et disparaître. Il était temps, car la manœuvre allait déjà son train, et nous commencions à nager. Cependant, une fois en mer, nous songeâmes à nous enquérir de l'objet si étrangement recommandé à nos soins; c'était une délicieuse petite espiègle de douze ans, la fille du Ricci de Trieste, que l'oncle Federico avait amenée à Venise pour assister à la mise en scène du chef-d'œuvre écrit en famille. Aussi s'en retournait-elle toute frétillante de mélodieuses sensations. Vive et allègre comme un oiseau, mutine, pimpante, un peu bohême et portant déjà au front et dans son œil un avenir de cantatrice, elle courait et sautait sur le pont, jetant au vent, sans les compter, les mille jolies bribes de sa corbeille musicale; elle me rappelait Mignon, et toute la nuit se passa ainsi à voir étinceler cette nature de phosphore au milieu des brumes de l'Adriatique.

Nous venons de citer les trois ou quatre noms dont subsiste, à l'heure qu'il est, ce qui reste encore d'art musical en Italie; mais, se demande-t-on, en tout cela que devient Rossini ? Vit-il encore? s'il est mort, quel mausolée habite sa grande ombre ? En fait d'Averne, l'ombre de l'illustre maître a choisi Bologne. C'est là que chaque matin elle se lève, déjeune, dîne, soupe, fait sa partie de *whist* avec des éminences, et se couche pour recommencer le lendemain. Singulière chose que la destinée de certains génies ! Voilà un homme qui depuis vingt ans met à se faire oublier du monde autant d'acharnement et de passion que les autres à poursuivre la renommée. De musique, s'il en parle, c'est avec un persiflage amer et le sourire du dédain sur les lèvres. On dirait qu'il regrette d'en avoir fait, ou plutôt d'en avoir fait de si magnifique; car, moins belle, elle eût passé déjà, et c'est cette immortalité qui lui pèse. A côté d'un génie immense, la nature (alliance singulière et dont en France il est permis aujourd'hui d'apprécier la rareté), la nature chez Rossini avait mis l'esprit le plus fin et le plus avisé. Or, en vieillissant, et les premiers foyers de l'inspiration éteints, si de ces deux puissances il y en a une qui se superpose et juge l'autre, c'est l'esprit, et l'on sait quel analyseur impitoyable et glacial il est. En présence de l'Europe contemporaine et du spectacle auquel il assiste aussi bien que nous tous, il se peut donc que le grand musicien se soit dit : « Tel que je me sens aujourd'hui, tel que la pratique des hommes et l'observation des événemens m'ont fait, j'eusse

été appelé à tout; mais bah! je suis un maestro de génie, et ma grandeur m'attache au rivage. Qui sait pourtant? si je n'étais Rossini, j'aurais pu être Macchiavel. » Je n'oserais prétendre qu'en parlant ainsi on ne risque d'avoir tort, et bien des gens penseront encore, même aujourd'hui, qu'il vaut autant avoir écrit *Guillaume Tell* que d'être l'auteur du *Prince* ou de l'*Histoire de Florence;* mais l'auteur du *Prince* eut la main dans le gouvernement de son pays, Macchiavel fut un homme d'état : c'est de Macchiavel plus que de Mozart et de Cimarosa que Rossini cause dans la société de ces cardinaux et de ces *monsignori* où l'entraînent désormais son goût et ses penchans.

On prétend qu'il ne faut voir les choses, pour en bien juger, que dans leur élément : s'il est vrai que l'élément des Italiens soit la musique, avouons que de ce côté la grande nation a singulièrement dégénéré. Ici enfin s'offrirait une occasion pour les opprimés de se poser en maîtres, et cette domination que le monde entier leur reconnaissait naguère, comment l'exerceront-ils? Nonchalamment étendus sur les banquettes, ennuyés, maussades, flegmatiques, ne secouant la torpeur que pour se jeter dans un paroxysme à bout de souffle, ils bâillent ou trépignent, et les instans qui s'écoulent entre l'apathie et le fanatisme, les instans neutres de la soirée, on les emploie à poursuivre de tracassières interjections les efforts malheureux d'un chanteur qui s'épuise en cris de bravoure. Imaginez la Scala et la Fenice, moins le dilettantisme! De l'Italie de Dante et de Pétrarque, hélas! depuis des siècles il n'en était question; restait encore l'Italie de Cimarosa, de Paisiello, de Rossini et de Bellini, et celle-là aussi a disparu : tout semble éteint dans ce noble corps, jusqu'à la dernière pulsation mélodieuse!

Au sortir de l'opéra, profitant d'une nuit resplendissante de lumière, nous nous mîmes à parcourir la ville avec cette curiosité avide de gens pressés par le temps, qui se hâtent de remplir le mieux possible leurs yeux et leurs oreilles, quitte à ruminer plus tard leurs sensations. Nous allions ainsi devant nous, un peu à l'aventure, respirant ces premières tiédeurs du printemps qui enivrent, lorsque nous vîmes tout à coup se dresser une masse de pierres colossale dont l'ombre obscurcissait le voisinage, et qui, se dressant noire et funèbre au milieu de la vaporeuse transparence du ciel, semblait je ne sais quel mauvais génie en lutte avec l'ange du recueillement et des douces clartés : c'était le géant rival du Colisée, l'amphithéâtre de Vérone. Tout le monde connaît les arènes de Domitien, ovale immense de granit recouvert de marbre, et sans contredit le plus épargné par les siècles entre tous les monumens de ce genre que l'antiquité nous a légués. Tant de pieds de haut, tant de large; passe encore pour des dates, mais des nombres géométriques, comment faire pour les retenir? Aussi

je vais au premier manuel qui se rencontre, et me borne à traduire : quatre cent soixante-quatre pieds de diamètre en long, trois cent soixante-sept en large : est-on content? et faut-il ajouter les quarante-huit galeries qui règnent en cercle de la base au sommet, et vont s'élargissant toujours en amphithéâtre jusqu'au gradin suprême, où quatre-vingt-seize marches vous conduisent? Je ne tenterai pas de rendre l'effet de cette vaste solitude granitique, vue ainsi de son point culminant, et dont le clair de lune étendait encore l'immensité. Autour de nous, tout est désert et silence; pas un frémissement dans le vide, pas une ombre sur cette froide nappe blanche, où se confondent, noyés par le même rayon, le marbre des arcades et ces végétations vigoureuses poussées dans les interstices de la pierre, et qui d'en bas nous sembleront demain des touffes d'herbe. Au loin, une horloge de la ville sonne l'heure, d'autres lui répondent; c'en est fait, et le silence se rétablit, plus profond, plus morne, plus lugubre. Derrière vous, la ville moderne endormie dans le néant de sa destinée; à vos pieds, l'antiquité qui se réveille! Ici, sur cette arène, comme sur les sables du Colisée, le christianisme a reçu le baptême de sang qui lui a valu la conquête du monde. Vous voyez ces arcades souterraines qui s'enfoncent dans l'ombre : c'est là qu'on retient et qu'on affame les bêtes féroces, là qu'on loge les combattans humains en attendant l'heure de la rencontre. Là, le lion rugit, le tigre aiguise ses crocs, le gladiateur espère, le chrétien prie. « Quelle perversité! s'écrie-t-on, quel abrutissement! quelle barbarie! Où trouverait-on aujourd'hui un cœur assez féroce pour ne point se révolter à l'idée d'un spectacle dont le sang humain fait tous les frais? » — Barbares en effet ces Romains de l'empire, barbares au milieu de leur luxe, de leurs raffinemens, de leur puissance, de leur amour effréné des jouissances et des arts, barbares à peu de chose près comme on l'est aujourd'hui en Europe! N'avons-nous pas vu, l'autre mois, la *spada* par excellence, l'honneur et la gloire de ces fêtes de Madrid si célèbres et surtout, hélas! tant décrites, n'avons-nous pas vu le beau, le noble, le *divin* Montès tomber vaincu à son tour sur cette arène si souvent rougie du sang de ses victimes? Il est vrai que, le lendemain, la cour et la ville s'empressaient à la porte du virtuose éclopé, et venaient, ducs, marquis et grandes dames, faire amende honorable, en s'inscrivant banalement sur un registre, du plaisir et de l'intérêt qu'ils avaient pris la veille à son martyre dramatique.

Au temps du congrès, pour donner aux illustres personnages que la politique avait amenés à Vérone le spectacle de cet amphithéâtre rempli de monde, on organisa une loterie gratuite où tout entrant gagnait. Comme les habitans de la ville n'auraient pas suffi pour animer l'édifice, on traqua les habitans des campagnes; le nombre s'éleva ainsi

à vingt-six mille ames. Cette représentation n'avait eu lieu que deux fois auparavant : l'une pour Joseph II, l'autre pour Pie VII, lorsqu'il se rendit à Vienne. Si l'on n'eût été averti du temps par les costumes, on aurait pu croire à une résurrection romaine.

Insensiblement la lune s'était couchée, et le firmament, devenu plus foncé, s'arrondissait au-dessus de nos têtes comme un *velarium* immense, fixé dans l'éther par des myriades de clous d'or étincelans. Ces pans d'azur enluminés par le feu des étoiles, s'encadrant dans le vide des arcades, formaient comme autant de fonds mystiques sur lesquels la fantaisie pouvait évoquer les images des martyrs immolés jadis à cette même place, sur cette arène à quatre cent soixante pieds au-dessous de nous, où le regard plongeait comme dans l'entonnoir d'une colossale fourmilière! Bizarre soirée, comme il s'en rencontre souvent en voyage, où tout est imprévu et contraste! Passer dans quelques heures de l'échoppe de Polichinelle au cirque de Domitien, de ce grenier fait de planches vermoulues à cet entassement séculaire de marbre et de granit, sortir de ce bouge malsain où s'escrime un aigre violon à la lueur de quatre chandelles puantes, pour entrer dans ce Colisée en plein air où s'est joué le prologue du christianisme! Que sont auprès de celui-là nos théâtres modernes? Les salles que nous bâtissons, il suffit d'un incendie qui souffle pour les anéantir en un clin d'œil, et celle-là, le tremblement de terre n'a pu seulement l'entamer. C'est que ces Romains bâtissaient pour des siècles; nous, si nous croyons nous être assurés du lendemain, nous n'en voulons pas davantage; ils cherchaient le durable et l'éternel, nous n'aimons, nous, que les vicissitudes, et, jusque dans le gouvernement, le provisoire est notre lot!

Avant de quitter les arènes, je pensai à cette *pazza per amore* dont parle Chateaubriand, et j'appelai, incertain si l'ombre de cette jolie créature aux *mules mignonnes, aux jupons courts*, ne me répondrait pas. « Descendue des montagnes que baigne le lac célèbre par un vers de Virgile et par les noms de Catulle et de Lesbie, une Tyrolienne, assise sous les arcades des arènes, attirait les yeux. Comme Nina *pazza per amore*, cette jolie enfant, abandonnée du chasseur de Monte-Baldo, était si passionnée, *qu'elle ne voulait rien que son amour*. Elle passait les nuits à attendre et veillait jusqu'au chant du coq. Sa parole était triste, parce qu'elle avait traversé sa douleur! »

Quartier-général du gouvernement militaire de la Lombardie, Vérone offre à l'étranger un mouvement continuel d'uniformes variés et pittoresques; de l'aube au soleil couchant, les défilés ne cessent pas; ceux-ci rentrent de l'exercice, ceux-là sortent pour la parade; fantassins et cavaliers vont, viennent et se croisent, les uns et les autres cheminant aux sons d'une musique qui n'a point de rivale sous le ciel. On ferait des lieues à suivre ces bandes instrumentales exécutant avec un en-

train, une justesse, une fantaisie qui vous émerveillent les plus brillans motifs des répertoires allemand, italien et français. Il est huit heures du matin; nous touchons à peine aux premiers jours de février, et déjà les balcons s'ouvrent aux tièdes émanations de l'air; tout à coup une vibration stridente emplit l'atmosphère : d'abord les clairons, puis les trombones et les cors, puis enfin toute l'artillerie de cuivre. La vitre tinte, le sol tressaille; partout dans le quartier se répand je ne sais quelle commotion électrique, tant cette décharge de sons se marie harmonieusement à l'universel concert de la nature renaissante; on dirait une note de plus dans l'orchestre, une voix de plus dans l'explosion de ce printemps du sud. Ce sont les grenadiers de Radetzky qui passent, musique en tête, le rameau vert au bonnet, l'aigle noire déployée. « Vers la nuit tombante arrivèrent quatre mille grenadiers du corps de réserve. Le bataillon s'avançait au pas de charge, et le maréchal, en les apercevant, murmura : Puisque mes grenadiers s'y mettent, l'affaire va se décider. » Ainsi parle le bulletin de Novare.

Aujourd'hui ils vont à la parade. Dans les conditions ordinaires, un régiment qui passe en chantant emmène avec lui tout ce qui se trouve de désœuvrés sur son chemin. L'homme est un être essentiellement harmonieux; partout où le rhythme commande, bon gré mal gré, il faut qu'il obéisse. Que n'est-ce point lorsque l'attrait d'une musique instrumentale comme on n'en rencontre que sur ce sol autrichien vous enlève pour ainsi dire à vous-même! Ils marchent calmes et superbes, toutes fanfares dehors, et le motif qui règle leur pas est un motif d'Auber, charmante mélodie de *la Part du Diable*, qui, au milieu de cette Italie allemande ou de cette Allemagne italienne, vous pénètre au cœur comme un souffle aimé de la patrie française. Nous suivîmes ce régiment pendant plus d'un quart d'heure; sorti des portes de la ville, il eut bientôt atteint Sainte-Lucie, où nous nous arrêtâmes, retenus par la célébrité du lieu. On le sait, les armes piémontaises essuyèrent à cette place un terrible échec vers la fin de la guerre de 1848. Exalté par les succès de Goïto et de Pastrengo, dupe d'ailleurs du mouvement de retraite de Radetzky sur l'Adige, Charles-Albert donna ordre à une partie de ses troupes de s'avancer sur Vérone. Cette fois encore, le malheureux roi devait porter la peine de cette manie qu'il avait de voir partout des insurrections au moment d'éclater à son profit. Les habitans de Vérone, exaspérés de la tyrannie des Autrichiens, n'attendaient, prétendait-on, que l'occasion favorable pour se soulever; cinq mille Italiens, renfermés dans la place, voulaient déserter au premier coup de canon, et quatre mille Hongrois, instruits du mouvement libéral qui agitait leur patrie, refuseraient de se battre pour une cause détestée. « On n'imagine pas, nous disait le maréchal Radetzky, ce qu'une semblable fantasmagorie, sans cesse et à tout

propos remise devant les yeux d'un prince confiant et chimérique, a fini par coûter d'hommes au Piémont! » Les villages de Santa-Lucia, de Santa-Croce et de San-Massimo forment une troisième ceinture de postes avancés dont il faut se rendre maître avant de pénétrer dans Vérone. Ce ne fut pas sans une grande effusion de sang qu'en 1799 nos troupes républicaines, sous les ordres de Schérer, attaquèrent ces positions. San-Massimo, pris et repris sept fois par les Français et les Autrichiens, finit par rester au pouvoir de ces derniers. Là où nos armes avaient une fois échoué, les légions piémontaises, si braves qu'elles fussent, conservaient peu de chance de réussir. Dirigées contre des retranchemens en pierres sèches, derrière lesquels s'abritait l'ennemi, la fusillade, la mitraille, les foudroyèrent. Sombre et lugubre journée que celle-là! Non loin de nous, dans un cimetière où nous voyions assis, sous un cyprès, deux moines qui causaient pacifiquement, les impériaux s'étaient embusqués. Un détachement de la brigade d'Aoste s'élance à l'assaut des murailles, et dans ce champ de la mort, détrempé par la pluie, au milieu de ces croix profanées et de ces ossemens souillés de fange, on s'attaque, on s'escrime, on s'égorge à la baïonnette. Après plusieurs heures d'une lutte acharnée et des plus sanglantes, le roi, qui avait toujours été au plus fort de la mêlée, s'exposant comme le premier de ses soldats, commande qu'on batte en retraite, — ce que voyant, les Autrichiens tentent de poursuivre l'aile droite; mais le jeune duc de Savoie, par un mouvement d'héroïque impétuosité, se précipite sur eux et dégage ses troupes.

L'attaque des avant-postes de Vérone fut une tentative téméraire et mal dirigée; l'ensemble manqua aux différens corps d'armée. Ignorantes du terrain sur lequel les opérations devaient s'exécuter, les troupes piémontaises venaient assaillir des retranchemens munis d'artillerie avec des batteries dont l'effet demeurait nul, puisqu'elles ne pouvaient approcher à cause de la difficulté du sol. Après huit heures de carnage, le combat aboutit à un de ces mouvemens de retraite comme on en fait à la suite de grandes manœuvres, sans qu'on eût seulement songé à détruire les ouvrages des points dont on s'était momentanément emparé pendant l'action. Un autre trait non moins caractéristique de cette affaire, c'est que, lorsqu'il fallut pourvoir au service des blessés, il se trouva qu'on avait oublié les ambulances, et que, s'il y avait des chirurgiens dans le corps sanitaire, ces chirurgiens ne possédaient aucun des instrumens indispensables; force fut de s'adresser aux Parmésans. « Ce matin, l'ennemi, avec toutes ses forces, est venu assaillir nos avant-postes de Vérone; le feu s'est propagé rapidement sur toute la ligne; l'attaque principale de nos adversaires eut lieu à Sainte-Lucie. La valeur *déployée par l'ennemi en cette circonstance est égale à celle de nos troupes dans la défense*. Le combat a

duré depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir; Sainte-Lucie fut prise deux fois d'assaut, et chaque fois reprise par les nôtres. » C'est en ces mots qu'un bulletin de l'armée autrichienne en date du 6 mai 1848 résume l'histoire de cette funèbre journée où les vaincus forcèrent le vainqueur à proclamer leur héroïsme.

Avant de quitter Vérone, nous allâmes prendre congé du maréchal et remercier l'illustre gouverneur des gracieuses prévenances dont il nous avait comblés pendant notre rapide séjour à son quartier-général. Nous trouvâmes le comte Radetzky dictant debout à son secrétaire; il nous accueillit avec une familiarité cordiale, et nous traita, si j'ose le dire, en vieilles connaissances, ce que nous attribuâmes à cette qualité d'étrangers, qui du moins a le privilége de mûrir en quelques instans les sympathies, et qui fait qu'on pourrait presque dire que rien en somme ne rapproche comme la distance. C'était l'heure de la parade, et de temps à autre un officier entrait, présentant au maréchal un papier qu'il parcourait du regard et signait sur un coin de la cheminée. Après quelques minutes de conversation, nous allions nous retirer, lorsqu'il insista pour nous retenir, s'informant avec un intérêt marqué des impressions produites sur nous par les sites et les monumens de Vérone. Naturellement Sainte-Lucie eut le premier tour, et les termes dans lesquels il s'exprima sur cette affaire ne firent que confirmer davantage l'idée que nous avions conçue déjà de son extrême modestie. Il parla aussi de la France avec tact et discrétion. « Si j'allais à Paris, nous dit-il, ce serait pour connaître quelques-uns des chefs si distingués de votre armée, qui s'est toujours si bravement associée jusqu'ici à la cause des honnêtes gens. » Et là-dessus il nomma avec honneur le général Changarnier, comme dans une circonstance pareille je l'avais entendu nommer à Vienne, peu de jours auparavant, par le chevaleresque ban de Croatie.

Quelques heures plus tard, le chemin de fer nous déposait à Mestre, et nous nous embarquions pour Venise, au milieu d'un tumulte assourdissant, d'un vacarme et d'une confusion ignorés de tous ceux qui n'ont point mis le pied sur une rive méridionale. Une population équivoque de Grecs et de Bulgares se précipita sur nous, s'emparant violemment des coffres, des malles et des porte-manteaux, qu'ils entassaient pêle-mêle dans les gondoles accourues par douzaines pour nous conduire en ville. Nous en choisîmes une au hasard, et voguâmes vers Saint-Marc en compagnie d'une princesse russe et de son intendant, de trois moines mendians, de deux soldats plus ou moins en goguette, et d'un officier croate qui revenait de chevaucher en terre ferme, comme on pouvait le voir à ses éperons retentissans, ainsi qu'à sa cravache un peu fringante dont il menaçait à tout propos le pilote et les mariniers.

Le soleil couchant venait d'éteindre son globe de feu dans les ondes encore empourprées de l'Adriatique; l'horizon avait ce bleu foncé des hautes montagnes, et au-dessus de nos têtes, dans le limpide cristal de l'azur céleste, flottaient de légères vapeurs roses pareilles à ces gloires que Murillo aime à reproduire sous les pieds de la reine des séraphins. Déjà se montraient à nous San-Giorgio-Maggiore, svelte et couleur de brique, la Giudecca, enfumée et noire au milieu de la transparence universelle, le Redentore, avec son éblouissante coupole, et, comme toujours, immaculée et plus blanche que la neige alpestre, la Madona-della-Salute. L'*Ave Maria* tintait mélancoliquement à toutes les cloches de la ville; de minute en minute, le bruit devenait plus sonore, et nous entendions les tambours qui battaient la retraite. — Nous étions à Venise, nous débarquions. — Quelle animation, quel entrain, quelle vie! Ce n'étaient que clameurs joyeuses, chansons, éclats de rire. Autour d'une charrette supportant un tonneau rempli de glaces, toute une jeunesse avide s'empressait, et les centimes s'en allaient en sorbets. Des croisées ouvertes s'échappaient des cliquetis de pianos, des fusées vocales, et parfois aux gammes chromatiques et aux roulades se mêlaient le caquetage en plein vent d'un perroquet égrillard ou le rhythme du pilon d'un apothicaire. « Ma barque! ma barque! s'écriaient les gondoliers; prenez ma barque, elle vogue comme le vent, comme l'oiseau! Faut-il vous conduire à Liverpool, à Manchester? Parlez, je vais plus vite que le vapeur! »

Il n'y avait plus à s'y tromper : à cette symphonie de bruits et de couleurs, à cette agitation bigarrée, à ce feu d'artifice incessant de toutes les sensations heureuses de la vie, à ce *certo estro* qu'on ne respire que là, comment ne pas reconnaître Venise, la seule ville au monde qui vous fasse battre le cœur sans qu'un ami vous y attende, sans que vous ayez ni procès à y gagner, ni héritage à recueillir? Aussi nous laissions-nous aller à cet enivrement des lieux auquel nul n'échappera, s'il est de bonne foi, et qui vous ressaisira de plus belle à chaque visite que vous ferez à l'incomparable cité des lagunes, car au fond rien n'est plus vrai que cette naïve et charmante parole de Sansovino : « *Venetia vuol dire : Veni etiam;* » ce qui signifie : « Viens encore et encore, car autant de fois tu viendras, autant de fois tu verras nouvelles choses et nouvelles merveilles! »

HENRI BLAZE DE BURY.

CABECILLAS Y GUERRILLEROS

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE AU MEXIQUE.

II.

LES SEPT NORIAS DE BAJAN.[1]

Guadalajara est un de ces lieux de passage où l'on n'est conduit que par ses affaires, et d'où le voyageur oisif a hâte de s'éloigner. Après avoir consacré plus d'une semaine à visiter la ville et ses environs, je pensai que le moment était venu de continuer mon excursion vers les côtes méridionales du Mexique. Le capitaine don Ruperto n'avait pas plus de goût que moi pour la vie sédentaire, et le lendemain du jour où je lui avais annoncé mon projet de départ, nous chevauchions de compagnie sur la route de Tépic.

La première journée de marche fut silencieuse. Le lendemain, après une halte dans une de ces chétives *ventas* qui sont les caravansérails de l'Amérique espagnole, nous traversâmes le village de Tequila, où se fabrique, sous le nom de *mescal*, une liqueur forte très recherchée dans tout le Mexique, et qu'on extrait des racines d'une espèce d'aloès. Notre troisième journée s'acheva au village d'Ahuacatlan. Là nous attendait une réception des plus gracieuses, sous le toit d'un Français, M. L...., fondateur d'une distillerie qui commençait à prospérer, grace à son intelligente direction. A l'époque de notre passage

(1) Voyez la première partie dans la livraison du 15 octobre.

dans le village d'Ahuacatlan, cette distillerie ne comptait encore pourtant que deux années d'existence, et les premiers efforts de l'aventureux spéculateur avaient rencontré un obstacle aussi bizarre que fâcheux dans le fanatisme d'un curé ignorant. Aux yeux d'un Mexicain, tout étranger est Anglais, et tout Anglais est hérétique. Aussi, dès que M. L.... était venu s'installer dans le pays, le curé d'Ahuacatlan avait-il fait de son mieux pour bannir du village l'hôte inattendu dont il croyait le contact dangereux pour ses ouailles. Tracasseries, persécutions de toute sorte, citations au prône, rien n'avait été épargné pour lasser la patience de notre compatriote, et pour décider les habitans d'Ahuacatlan à lui refuser tout concours. Heureusement l'issue de cette petite guerre avait trompé l'attente du curé. Les Indiens, contrairement à leur habitude en pareil cas, avaient pris fait et cause pour l'*hérétique* contre leur pasteur, et celui-ci, déconcerté par une résistance imprévue, avait dû céder sa place à un confrère plus tolérant. Depuis cette époque, M. L.... était, pour toute la population indienne du village, l'objet d'une véritable adoration. On ne s'était pas contenté de l'aider dans ses premiers travaux d'exploitation, on avait poussé la sollicitude envers l'exilé jusqu'aux attentions les plus délicates, et, comme témoignage d'une reconnaissance toute filiale, les Indiens avaient, au prix des plus rudes travaux, converti en un ravissant jardin le roc sur lequel s'élevait l'usine du distillateur.

Nous passâmes tout un jour dans cette hospitalière demeure. C'est là, c'est au milieu même des riches cultures entretenues par le zèle désintéressé des Indiens, que M. L.... nous raconta la curieuse histoire de sa lutte avec le curé d'Ahuacatlan. C'est là aussi que je crus devoir rappeler à mon compagnon de voyage une promesse faite avant notre départ de Guadalajara : don Ruperto me devait la suite de sa confession militaire. Les souvenirs de la guerre de l'indépendance avaient pour M. L.... le même attrait de nouveauté que pour moi, et ses instances, en se joignant aux miennes, eurent bientôt décidé le vieux partisan à commencer, au milieu d'un profond silence, un de ces longs récits qui plus d'une fois avaient dû charmer les veillées nocturnes de ses compagnons d'armes ou abréger leurs marches dans le désert.

I.

Il y a dans la vie de guerre des journées qu'on n'oublie pas, nous dit gravement le capitaine après avoir allumé une cigarette et retroussé sa moustache grise. Pour ne vous citer que ma première campagne, deux aventures, deux épisodes la résument dans ma mémoire. Une certaine nuit que je passai dans l'*hacienda de la barranca del Salto*, près de la plaine de Calderon, et un voyage de quelques jours que je fis du

Saltello à Monclova m'ont révélé la guerre sous des aspects que les plus terribles combats m'avaient laissé ignorer.

La première de ces aventures remonte aux jours qui suivirent la prise d'armes si audacieusement provoquée par le curé de Dolores. C'était au mois de décembre 1810. L'insurrection naissante était dans toute sa force, et je n'eus que trop tôt occasion de reconnaître combien d'instincts cruels se mêlaient aux passions généreuses dans ces premières heures de la lutte. Enrôlé sous le drapeau de l'indépendance et devenu commandant d'un escadron de *rancheros*, j'avais été blessé dans une escarmouche aux environs du pont de Calderon. Ma troupe s'était dispersée. Pressé de regagner Guadalajara, j'avais lancé mon cheval à travers des chemins déserts, espérant ainsi éviter les circuits périlleux des routes fréquentées. Malheureusement la nuit me surprit lorsque j'avais encore dix lieues à faire pour atteindre la ville. J'étais dans l'immense plaine où plus tard les Espagnols devaient remporter une si sanglante victoire. Ma blessure, quoique légère, avait changé pour moi en une faiblesse douloureuse la lassitude qui suit toujours un combat. Mon cheval se traînait péniblement. D'épais nuages chargés d'électricité avaient envahi le ciel, et le vent qui précède les tempêtes tordait autour de moi les rameaux échevelés des arbres du Pérou. Bientôt de larges gouttes de pluie tombèrent sur les hautes herbes, et quelques éclairs jetèrent de sinistres lueurs au milieu des ténèbres qui m'entouraient. Je pus alors reconnaître que j'étais peu éloigné d'une de ces *haciendas* ruinées et désertes qui depuis la guerre servaient de refuge aux détachemens des deux armées. Me sentant trop affaibli pour continuer ma route, je résolus, à mes risques et périls, de me diriger vers l'*hacienda,* dont les murs crénelés commençaient à se dessiner distinctement sur le ciel. Rien dans cette enceinte silencieuse et sombre ne semblait indiquer la présence d'un être humain. En quelques minutes, j'eus franchi un ravin où grondait un torrent formé par les dernières pluies, et je me trouvai devant la porte de la ferme abandonnée qui devait me servir de gîte pour la nuit : c'était l'*hacienda* de la *barranca del Salto*.

Mes préparatifs d'installation furent courts; après avoir poussé mon cheval dans la cour de l'*hacienda,* je sautai à terre, non sans maugréer contre la blessure qui commençait à gêner mes mouvemens et surtout contre les drôles qui m'avaient mis en si piteux état. D'un pas alourdi par la fatigue et tenant mon cheval en laisse, je procédai à l'inspection de la cour où je me trouvais : j'étais au milieu d'une espèce d'arène bordée de trois côtés par des arcades en maçonnerie à demi écroulées; çà et là, sous ces arcades, s'ouvraient des portes privées de leurs battans. Au milieu de la cour, quelques tisons presque éteints attestaient que des voyageurs avaient, peu d'instans avant moi, tra-

versé ce mauvais gîte. Mon premier mouvement fut de rapprocher les tisons et d'attiser de mon mieux le feu qui couvait encore sous le bûcher improvisé. J'attachai ensuite mon cheval à l'un des piliers qui soutenaient les arcades, et, tenant d'une main un tison allumé, de l'autre un pistolet, je m'engageai en chancelant dans un passage qui semblait devoir aboutir aux appartemens des anciens maîtres de l'*hacienda*. Ce passage ne me conduisit cependant qu'à une seconde cour, plus délabrée que la première, et d'où s'exhalait l'odeur infecte qui règne sur les champs de bataille où l'on a négligé d'ensevelir les morts. Deux cadavres gisaient dans cette cour, à peine cachés sous des amas de décombres; je n'allai pas plus loin, je revins sur mes pas, et, en traversant pour la seconde fois le passage qui séparait les deux cours, j'aperçus une porte dont je me hâtai de faire céder le battant. J'entrai alors de plain-pied dans une salle carrée et spacieuse, dont les murs étaient garnis de tableaux troués par les balles ou déchirés par les baïonnettes. C'est là que je résolus de m'établir le plus commodément possible. Des meubles brisés étaient entassés dans un coin et pouvaient me servir de lit. Je n'avais plus qu'à chercher mon cheval pour lui faire partager mon nouvel abri, et je me disposais à sortir, quand un coup de feu fit vibrer les sonores échos de l'*hacienda* déserte. Une balle qui siffla en même temps à mes oreilles m'avertit que c'était à moi qu'on en voulait. Je n'attendis pas une nouvelle agression, et je me précipitai hors de la salle inhospitalière. Malheureusement j'arrivais à peine dans la première cour, que mon pied buta contre un tas de pierres; mon pistolet m'échappa au même instant avec le tison qui m'éclairait, et, sans perdre de temps à chercher mon arme dans l'obscurité, je dus me diriger à tâtons vers l'endroit où j'avais laissé mon cheval. Là m'attendait un nouveau contre-temps : l'animal avait disparu et avec lui le reste de mon équipement, ma lance, mon sabre et mon dernier pistolet. J'étais donc seul, sans armes et blessé, à la merci de mes ennemis inconnus. Il ne me restait qu'à sortir de l'*hacienda*, où un mystérieux agresseur pouvait d'un moment à l'autre m'envoyer une balle mieux dirigée que la première. Je me traînai hors de ce lieu maudit, et, vaincu par la fatigue, j'allai me jeter sous l'ombrage d'un *mesquito*, au bord du ravin d'où montait vers moi, de plus en plus bruyante, la plainte du torrent grossi par l'orage.

J'avais déjà passé plusieurs nuits à la belle étoile, exposé au vent et à la pluie; je connaissais toutes les voix plaintives ou terribles qui s'élèvent dans la solitude pendant la tempête; mais les murmures qui vinrent cette nuit-là frapper mes oreilles sur le bord du torrent de la *barranca* n'avaient rien de commun ni avec les sifflemens du vent ni avec le bruit de la foudre. Étais-je le jouet d'une hallucination fiévreuse? Il me semblait entendre des voix humaines, des cris de blessés ou de mourans

dominer la sauvage harmonie de la cataracte. Ces voix étranges montaient vers moi du fond de la *barranca;* du côté de l'*hacienda*, c'étaient d'autres bruits, des piétinemens de chevaux, des cliquetis d'armes. D'où venaient ces sourdes rumeurs? Étais-je sur un champ de bataille, au milieu d'autres victimes de la guerre civile? Un massacre nocturne s'accomplissait-il à quelques pas de moi? ou bien, comme je l'avais cru d'abord, la fièvre causée par ma blessure se changeait-elle en délire? Peu à peu, je tombai dans un demi-sommeil, bercé par les mille bruits confus que je cherchai vainement à m'expliquer. Un cri d'angoisse plus strident que les autres ne tarda pas à me réveiller, et, décidé à lutter contre la somnolence où m'avait plongé la fatigue, je fis un effort pour me tenir sur mon séant, adossé à l'arbre qui me servait d'abri. L'orage redoublait, le feuillage du *mesquito* venait de céder sous l'effort de la pluie et me laissait exposé à l'eau du ciel. Des gouttes larges et tièdes inondaient mon front. Je ne sais quelle odeur de sang s'était répandue autour de moi. Je regardai mes mains, et il me sembla qu'un liquide rougeâtre se mêlait à la pluie qui les mouillait. Enfin une rafale plus impétueuse que les autres passa sur la campagne. Le *mesquito* sous lequel j'étais couché craqua bruyamment, et je sentis ses racines tressaillir sous le sol. Une branche morte tomba du faîte de l'arbre, une masse noire roula à côté de moi; j'étendis machinalement la main, puis je la retirai avec un cri d'horreur; mes doigts venaient de saisir une chevelure humide et visqueuse. En un moment, je fus debout, malgré ma faiblesse, et, les yeux tournés vers la cime de l'arbre, j'attendis qu'un éclair vînt jeter ses lueurs sinistres au milieu des branches qui se courbaient en gémissant sur moi. Tout me fut alors expliqué. A chaque aisselle des rameaux du *mesquito*, une tête humaine avait été suspendue, sanglant témoignage de la cruauté des Espagnols. L'arbre sous lequel j'avais cherché un abri était un de ces hideux trophées que la sauvage fureur des soldats de Calleja multipliait dans nos campagnes. Je ne pus long-temps contempler cette horrible pyramide de débris hnmains; j'avais cru reconnaître parmi ces têtes grimaçantes les traits d'anciens compagnons d'armes, et je tombai évanoui.

Ici le capitaine s'interrompit, il avait remarqué sur le visage de M. L. une expression de doute, et il reprit, après un moment de silence, en se tournant vers mon sceptique compatriote :

— Vous croyez peut-être que je vous raconte un mauvais rêve? Détrompez-vous. Depuis que vous habitez le Mexique, vous avez dû rencontrer plus d'une fois des arbres chargés de croix de bois. Eh bien! savez-vous ce que rappellent ces croix? A la place de chacun de ces emblèmes funèbres était jadis une tête d'insurgé. Dans le Bajio surtout, ces arbres qui portent souvent cinquante à soixante croix rappellent

le principal théâtre de nos luttes révolutionnaires. C'est aux Espagnols qu'appartient l'idée de ces exhibitions sanglantes; mais nous avons fini par renchérir sur leur invention. Nous avons à notre tour cloué aux branches des arbres des milliers de têtes, et celles-là n'ont pas été remplacées par des croix expiatoires. C'était, vous le voyez, une épouvantable guerre que celle dont l'audacieux curé de Dolores avait donné le signal.

Je ne sais combien de temps je restai sous le *mesquito*. Quand je revins à moi, j'eus hâte de m'éloigner de cet arbre aux rameaux ensanglantés. La pluie tombait toujours, mais l'orage s'était apaisé. Je me traînai sur le sol humide, et j'allai me coucher, à quelques pas de là, sur une sorte de lit naturel formé par les rochers qui bordaient le torrent; mais là encore je ne devais pas trouver le repos. Un bruit de pas me fit bientôt lever la tête, et j'aperçus dans le lointain la lueur d'une torche qui semblait se rapprocher de moi. Un éclat de rire strident ne tarda pas à faire vibrer les échos de la plaine, et le vent porta jusqu'à moi quelques paroles étranges qui semblaient tomber des lèvres d'un fou : « Eh ! eh ! un de ces agneaux aurait-il échappé au boucher ?... Attends-moi, ma chère ame ! attends-moi, je suis là. » En une ou deux minutes, l'homme qui avait proféré ces paroles fut à quelques pas de moi, et, immobile sous mon manteau, j'observai silencieusement une figure que depuis cette nuit j'ai revue souvent mêlée aux plus sinistres apparitions de mes rêves. L'homme qui semblait me chercher comme un bourreau en quête d'une nouvelle victime marchait en chancelant, d'un pas visiblement alourdi par l'ivresse. D'une main il tenait sa torche, de l'autre il brandissait une de ces larges épées à deux tranchans dont on se sert dans les combats de taureaux. Je retenais jusqu'à mon souffle, et je ne perdais aucun de ses mouvemens. Cet homme ne portait ni veste ni manteau, malgré la pluie. Un pantalon flottant serrait étroitement ses hanches. Une barbe épaisse couvrait sa figure. Il était de haute taille, et sa chemise mouillée, sanglante, dessinait de larges épaules. Ses yeux étincelans, l'expression féroce de sa physionomie, me faisaient croire à une apparition diabolique. Il fut bientôt si près de moi, que le vent de son épée passa au-dessus de ma tête. Je recommandai alors mon ame à Dieu : il venait de m'apercevoir, et poussa un glapissement pareil au cri du chacal.

— Ah ! le voilà donc, celui qui m'avait échappé ! Qui es-tu, l'ami, toi qui ne te sauves pas à l'aspect du toreador Marroquin ?

— Un capitaine d'insurgés blessé, m'écriai-je, seigneur Marroquin, et qui implore votre aide; je sais que vous êtes des nôtres.

— Elle vous est acquise, mon garçon, reprit le toreador, qui s'avançait vers moi l'épée haute.

— Seigneur Marroquin, vous n'égorgerez pas l'ami et le compagnon d'Hidalgo ?

— Écoute, l'ami, tu sauras que je n'ai encore égorgé cette nuit, dans la *barranca del Salto*, que deux cents des amis d'Hidalgo. Des amis d'Hidalgo, cela t'étonne? mais ces deux cents Espagnols se disaient comme toi l'ami du général, ce qui n'a pas empêché..... Tiens, vois-tu, j'ai encore soif. L'alcool pur n'enivre pas comme le sang.

J'écoutais en frémissant cet insensé, je le suppliais, mais en vain, d'épargner ma vie; le toreador dansait autour de moi, tantôt riant, tantôt pleurant à chaudes larmes. Je voulus faire un dernier effort pour me dérober au sort qu'il me réservait, mais sa main me rejeta sur la terre, puis il appuya son genou sur ma poitrine. Je me sentis cloué sur le sol par cette main de fer. J'attendais le coup fatal, lorsque, grace à mon saint patron, que j'avais ardemment invoqué, des lueurs semblèrent danser dans la campagne, courant si vite d'un lieu à l'autre que ceux qui les portaient devaient être à cheval.

— Seigneur Marroquin, m'écriai-je, vous vous repentirez de ma mort; laissez-moi la vie; Hidalgo vous en remerciera.

— Il me remerciera ce soir d'avoir passé au fil de cette épée deux cents Espagnols. Que veux-tu? quand on a égorgé deux cents hommes, on ne peut plus s'arrêter, vois-tu? Il faut égorger toujours.... toujours....

C'en était fait de moi quand des cris et un bruit de chevaux de plus en plus distincts firent hésiter Marroquin. C'était moi-même qu'on appelait : « Don Ruperto Castaños! Don Ruperto Castaños! » La vie qu'allait éteindre en moi le toreador ivre se réveilla plus énergique que jamais. Un mouvement violent m'arracha à l'étreinte de fer de mon terrible adversaire, et je répondis à haute voix de toute la force de mes poumons : Ici! à l'aide! au secours de Ruperto Castaños! Déjà cependant le robuste lutteur que j'avais vu dans le cirque paralyser d'une main puissante les efforts des taureaux m'avait de nouveau terrassé, quand un cavalier, portant une branche de pin enflammée, arriva près de nous au galop. Le poitrail de sa monture heurta si violemment le misérable qui m'étreignait, qu'il roula sur le sol comme un bloc inanimé, et qu'un prodige d'adresse équestre de mon sauveur inattendu put seul m'empêcher d'être foulé sous les fers du cheval.

— Ah! mon pauvre Castaños, j'arrive à temps, à ce qu'il paraît, s'écria une voix que je reconnus pour celle de mon vieil ami, le contrebandier Albino Conde. Quoiqu'enrôlé parmi les insurgés, ce compagnon dévoué avait toujours continué son ancien métier; il était moitié bandit, moitié guerrillero. Il avait fait son quartier-général de l'*hacienda* en ruines, et ses hommes avaient ordre d'empêcher que personne n'y pénétrât. C'était un ordre semblable qu'en l'absence d'Albino un soldat de la bande avait tenté d'exécuter en tirant sur moi et en prenant mon cheval. Quand Albino était revenu, on lui avait remis des papiers trouvés dans les fontes de ma selle. Parmi ces papiers était ma com-

mission de capitaine de *rancheros*. Albino avait dès-lors craint que ma vie ne fût en danger, et il s'était mis bravement en campagne. Quand il eut achevé son récit et que je l'eus remercié de sa secourable intervention, le contrebandier approcha sa torche du corps en apparence inanimé du toreador.

— Ce ne peut être que Marroquin, dit-il d'un air de dégoût. Pouah! venez avec moi, et vous verrez son œuvre de la nuit.

Appuyé sur le bras d'Albino, je me dirigeai vers les bords de la *barranca*. Un des hommes du contrebandier descendit au fond et promena sa torche dans toutes les anfractuosités du ravin. Des monceaux de cadavres jonchaient le sol de la fondrière.

— C'est l'œuvre d'Hidalgo, il faut bien vous l'avouer, me dit Albino à voix basse. D'après la dénonciation qui lui a été faite d'une conspiration ourdie, prétend-on, entre les Espagnols de Guadalajara et un moine carmélite de San-Diego, Hidalgo, de son autorité privée, a condamné les conjurés à mort, et les a fait amener ici la nuit en silence pieds et poings liés. Le toreador Marroquin est l'exécuteur de ses hautes œuvres : c'est à lui qu'ont été remis les prisonniers. On en compte jusqu'à ce jour sept cents à peu près égorgés ainsi. On murmure contre l'homme qui a ordonné ce massacre. Moi, je me suis affranchi de sa domination. Venez, j'ai d'autres choses à vous communiquer.

Je jetai, avant de suivre le contrebandier, un dernier coup d'œil sur les victimes de cette affreuse boucherie, et je m'expliquai les bruits étranges et sinistres que j'avais entendus une heure ou deux auparavant. Appuyé toujours sur le bras d'Albino, je regagnai l'*hacienda* de la *barranca del Salto*. Au lieu d'entrer par la cour principale, Albino me fit faire le tour du labyrinthe ruiné, et m'introduisit par une large brèche dans les spacieuses dépendances de cette ferme déserte. Une porte secrète nous conduisit à un vestibule sur lequel s'ouvraient plusieurs chambres dans chacune desquelles quatre-vingts hommes eussent pu coucher à l'aise. Une cour voisine abritait sous ses hangars les chevaux des intrépides soldats enrôlés sous les ordres d'Albino.

— Vous le voyez, le vice-roi Venegas n'est pas mieux logé que moi, me dit Albino. Personne ne viendra me troubler ici. Celui de mes hommes qui a tiré sur vous a manqué à sa consigne et sera puni en conséquence. Ce n'est pas à coups de fusil que nous recevons les voyageurs qui cherchent un refuge dans cette *hacienda* ruinée. Nous les mettons à contribution quand ils se présentent, et cela par toute sorte de moyens moins vulgaires et moins périlleux qu'un assassinat. Je suis ici un chef indépendant, et je pille tous les convois qui passent sans rendre de compte à personne.

Je félicitai l'ancien contrebandier. Albino jugeait sainement l'état des affaires : il connaissait les dispositions de beaucoup d'insurgés prêts à s'affranchir du joug d'Hidalgo; il prévoyait pour le curé rebelle une

prochaine catastrophe. Aussi voulait-il vivre seul avec sa bande et la mener comme il lui plairait. Je résistai cependant à ses instances, et je ne voulus pas entrer dans cette troupe condamnée à vivre de pillage. J'avais conçu pour deux des capitaines d'Hidalgo, — Abasolo et Allende, — une affection toute filiale. Albino n'insista pas, et, me voyant résolu à ne pas abandonner mes chefs, se contenta de m'offrir pour quelques jours l'hospitalité dans ce qu'il appelait son *palais*.

En ce moment parut une jeune femme, tenant un enfant endormi sur ses bras. Cette femme était belle et jeune; c'était la compagne d'Albino. Appelée par son mari, elle venait panser ma blessure. Je passai près d'un mois dans l'*hacienda del Salto*. Au bout de ce temps, je me trouvai complétement remis. Les généraux espagnols accouraient à grandes journées vers Guadalajara. L'heure était venue de se remettre en campagne. J'allai donc rejoindre ma compagnie à Guadalajara, et je pris part, peu de jours après mon arrivée, à la bataille du pont de Calderon, où les masses indisciplinées de l'armée d'Hidalgo vinrent se briser contre six mille Espagnols. Après la défaite, ce fut encore l'*hacienda del Salto* qui m'offrit un refuge. Les débris de l'armée insurrectionnelle s'étaient retirés au Saltillo. Les environs de Guadalajara n'étaient plus tenables. Les quatre-vingts hommes d'Albino allèrent rejoindre les divers détachemens réunis au Saltillo. Entre l'*hacienda del Salto* et cette ville s'établit dès-lors comme un système de correspondance qui me tint au courant des derniers événemens de la guerre. C'est ainsi que j'appris qu'Hidalgo, Abasolo et Allende avaient abdiqué le pouvoir et s'étaient mis en route pour Monclova, d'où ils devaient gagner le territoire des États-Unis. Dès-lors je résolus de reprendre la campagne avec quelques débris de ma compagnie. Nous voulions à tout prix éterniser la guerre en dépit de la terrible journée de Calderon, et en quelques jours nous étions réunis, quelques braves partisans avec Albino et moi à leur tête, dans un campement situé à peu de distance d'une maison de campagne appartenant au gouverneur de la province de Cohahuila. C'est pendant ces dernières journées d'une guerre prématurément commencée que se passa un second épisode qui me fit connaître sous un jour nouveau les révolutions dont j'avais cru pénétrer, il y avait un mois, toutes les horreurs.

II.

Le soir du jour même où nous était parvenue l'affligeante nouvelle du départ de nos chefs pour Monclova, nous étions sous nos tentes, décidés à vendre chèrement notre vie. Comme tout le pays était pour nous, à l'exception de quelques endroits dont les habitans étaient contenus par la présence de détachemens espagnols, nous battions la campagne sans beaucoup de risques, mais cependant en ne négligeant au-

cune précaution pour éviter les surprises. Assez loin des feux que nous allumions la nuit de distance en distance, des vedettes cachées surveillaient tous les abords du camp. Nous nous entretenions, Albino et moi, autour de l'un de ces feux du départ prochain des chefs de l'insurrection, et nous délibérions sur le parti qui nous restait à prendre, lorsqu'un de nos hommes vint s'asseoir près de notre foyer. C'était un vieux métis, très vigoureux encore, malgré ses cheveux blancs, et qui à l'agilité d'un jeune homme joignait l'expérience d'un vieillard. Cet homme, qu'on désignait par le surnom significatif d'*Œil-Double*, paraissait, en effet, doué du don de seconde vue. Il semblait qu'aucune trace ne pût lui échapper sur le sol, et qu'aucune piste ne pût le tromper dans l'air; il semblait encore que les pensées les plus cachées prissent un corps devant sa miraculeuse pénétration. Un fait que je crois bon de vous raconter avait établi sur les bases les plus solides cette réputation de *voyant* dont le vieil *Œil-Double* était justement fier.

Œil-Double était un chasseur intrépide, et, comme vous pouvez bien le penser, ses chasses étaient rarement infructueuses. Avant qu'il se joignît à nous, Œil-Double vivait toujours seul. Excepté quelque voyageur égaré qui venait de temps à autre lui demander asile pour une nuit, personne ne mettait le pied dans la hutte qu'il s'était bâtie dans le désert. Qu'y faisait-il dans l'intervalle de ses chasses? C'est ce que personne n'a jamais su. Un jour, pendant qu'il était absent, on lui vola un quartier de cerf qu'il avait suspendu, pour l'amollir à la rosée de la nuit, à un pieu à l'entrée de sa hutte. Œil-Double se mit en quête du voleur que Dieu seul avait pu voir. Après avoir soigneusement observé la terre tout alentour du pieu, il se mit en chasse. La marche fut longue. Enfin Œil-Double rencontra deux cavaliers, et il leur demanda s'ils n'avaient pas aperçu un homme, un blanc, déjà vieux, petit de taille, portant avec lui une courte carabine, et accompagné d'un roquet sans queue. Sur la réponse affirmative de l'un des cavaliers qu'effectivement ils avaient rencontré l'homme qu'il désignait si exactement, Œil-Double leur dit que c'était un mauvais drôle qui lui avait volé un quartier de venaison, et que, s'il l'eût vu accomplir son vol, il l'aurait rudement châtié. — Mais, si vous ne l'avez pas pris en flagrant délit, observa l'un des cavaliers, comment pouvez-vous donner un signalement si précis?

— Écoutez, reprit le métis, et vous serez convaincu que je ne me trompe pas. Je sais que cet homme est petit de taille, parce que, pour décrocher le quartier de cerf pendu à portée de la main d'un homme de taille ordinaire, il a été obligé de se hausser sur un tas de pierres que j'ai trouvées amoncelées au pied du poteau. Je sais qu'il est blanc, parce que j'ai vu à l'empreinte de ses pieds sur les feuilles sèches qu'il marche en dehors, ce qui n'arrive jamais à un Indien. J'ai su qu'il est vieux par ses enjambées inégales et petites. J'ai deviné que sa cara-

bine était courte, parce que j'ai retrouvé sur l'écorce blanche d'un jeune bouleau la trace du canon de son arme qu'il avait appuyée contre le tronc pour avoir les deux mains libres. L'empreinte des pattes de son chien annonce évidemment la petite taille de cet animal, et enfin de l'aspect du sol où l'animal s'était assis sur son derrière pendant que son maître décrochait ma viande, j'ai conclu que le chien n'avait pas de queue. — Là-dessus le métis avait poursuivi son chemin, laissant les deux cavaliers émerveillés de son extraordinaire sagacité.

Le soir dont je vous parle, OEil-Double était, comme je vous l'ai dit, venu se mêler à notre conversation près du foyer où Albino était assis avec moi. Le métis était aussi sombre et aussi taciturne que d'ordinaire, mais il paraissait inquiet comme un vieux chien de chasse qui évente l'odeur d'une bête fauve.

— Qu'avez-vous, maître OEil-Double? lui demanda le contrebandier. Sentez-vous quelque piste dans l'air? Les *Tamarindos* sont-ils à notre poursuite?

— Non, répondit le vieillard. Je viens de relever les quatre aires du vent, les *Tamarindos* sont loin d'ici, et la terre est silencieuse comme le vent; mais je ne sais pourquoi je suis inquiet, je flaire la trahison autour de nous.

J'affectai de rire des appréhensions du vieux métis, mais Albino devint sérieux. Il avait appris de longue main qu'il y avait quelque chose de presque surnaturel dans la pénétration du vieillard.

— Ne riez pas des prédictions d'OEil-Double, dit Albino, et, puisqu'il parle de trahison, veillons plutôt soigneusement à notre sûreté.

Au moment où Albino disait ces mots, une des sentinelles avancées que nous avions disséminées dans le bois environnant nous amenait un Indien qui avait paru vouloir tromper notre vigilance. Cet Indien n'avait pour toute arme qu'un bâton noueux qui lui servait à se frayer un chemin parmi les lianes. Je lui demandai d'où il venait et où il allait; mais l'Indien ne comprenait pas l'espagnol, car il ne répondit à mes demandes que par des sons gutturaux et inintelligibles. OEil-Double le couvait tranquillement du regard, et il répondit à l'Indien dans sa langue. J'ai oublié de vous dire que le métis parlait couramment tous les dialectes en usage dans la province de Cohahuila.

— Que dit l'Indien? demandai-je au vieillard.

— Qu'il rejoint son village et qu'il a *eu* peur de se voir dépouiller par les insurgés d'une petite somme qu'il a sur lui. C'est le motif qui l'a décidé à essayer de passer inaperçu. Voilà du moins ce qu'il dit tout haut, mais ce n'est pas là ce qu'il pense tout bas. Il y a un autre motif encore, sans doute.

Le métis fixa de nouveau ses yeux de basilic sur l'Indien, qui soutint imperturbablement cet examen. Le vieillard, après un moment de silence, reprit son interrogatoire. Nous n'en comprenions pas un mot, et

nous regardions ces deux hommes qui, à la lueur de notre foyer, semblaient deux statues de bronze rougi au feu. Tout à coup Œil-Double, en voulant se lever, trébucha et avança vivement la main vers le bâton sur lequel se reposait l'Indien; mais il n'eut pas le temps de saisir ce point d'appui, l'Indien avait fait un brusque mouvement en arrière.

— Je crois que cet homme ne ment pas, dit tranquillement le vieillard en se dressant cette fois de toute sa hauteur. Je veux lui demander encore un mot, et je le laisse continuer sa route.

L'Indien ne parut pas comprendre, car il restait impassible, quand tout à coup le métis lui arracha brusquement son bâton. L'Indien tressaillit; Œil-Double sourit d'un air satisfait.

— Le secret de l'Indien est dans ce bâton, dit-il. Autrement, quand j'ai paru trébucher et étendre la main vers le bâton pour me retenir, il n'eût pas fait ce mouvement d'effroi en arrière.

Et le vieillard appuya le bâton sur son genou. Un papier sortit des éclats du bois brisé par un effort vigoureux. Œil-Double le ramassa, le déploya et le regarda à la lueur du feu; puis il me remit le papier en faisant un geste de dédain. Comme Œil-Double, je le tournai et retournai dans mes doigts, et je le passai à Albino. Ce dernier présenta vainement à la flamme du foyer, comme l'avait fait le vieillard, la feuille couverte de signes inintelligibles pour lui comme pour moi. Bref, sur près de deux cents hommes que nous étions là, il ne s'en trouva pas un qui pût déchiffrer le contenu de la lettre interceptée.

— Interrogez l'Indien, dit Albino à Œil-Double; faites-lui comprendre qu'il mourra, s'il ne vous révèle le sens de cette dépêche.

— Vous entendez, reprit le métis en s'adressant au messager indien et en répétant l'ordre du *guerrillero;* mais l'Indien n'en savait pas plus que nous, et les prières ni les menaces ne purent lui arracher d'autres mots que ceux-ci : « Elizondo! Elizondo! » On lui rendit la liberté, et il s'éloigna lentement du cercle de lumière. Quant à nous, nous n'étions pas plus instruits. Après le départ de l'Indien, nous envoyâmes par le métis l'ordre à nos sentinelles de redoubler de vigilance et d'amener près de nous tout individu qui serait surpris dans le voisinage du campement. L'inquiétude du vieillard avait été si bien justifiée par la trouvaille de ce mystérieux message, que nous avions pris l'alarme. Nous espérions en outre que le hasard ferait tomber entre nos mains quelque voyageur capable de nous lire la dépêche arrachée à l'Indien. Œil-Double ne tarda pas à venir nous rejoindre, après avoir exécuté sa commission. — Que pensez-vous de tout ceci? demandai-je au métis. — Quand on voit le pilote, le requin n'est pas loin, reprit sentencieusement le vieillard.

Nous nous étendîmes sur nos manteaux, près du feu. Seul, le métis resta immobile et assis, tantôt la tête appuyée sur ses genoux, tantôt le regard levé vers le ciel et plongé dans une méditation profonde, ou

paraissant prêter l'oreille à des bruits que nous n'entendions pas. Je l'examinai quelque temps ainsi à la lueur du feu qui rougissait ses longs cheveux gris, et allumait parfois des étincelles dans ses yeux noirs. Je ne le vis bientôt plus : je dormais.

Le jour ne devait pas être loin, quand je fus réveillé par les cris de *qui vive!* que répétaient les sentinelles. Je me levai sur mon séant. Albino était encore endormi; quant à OEil-Double, il était dans la position où je l'avais laissé. J'éveillai le contrebandier, et je jetai quelques branchages dans le foyer pour le raviver. Quelques instans après, deux de nos soldats amenaient près de nous un homme à cheval, dont ils tenaient la bride. Ce cavalier paraissait éprouver à la fois une vive mortification et quelque frayeur. Une *manga* bleue couvrait ses épaules.

— Qu'est ceci, messieurs? disait-il; suis-je ici parmi des amis ou des ennemis? et de quel droit arrêtez-vous des officiers de l'armée indépendante?

— Du droit qu'on a de savoir si ce sont des amis ou des ennemis qui s'approchent la nuit de nos bivouacs, répondit Albino; en outre, nous serions bien aises de trouver un chrétien qui sût lire et écrire, ou lire seulement, pour nous rendre un service, et, si vous êtes officier comme vous le dites, peut-être pourriez-vous...

Albino fouillait dans ses poches pour en tirer le papier qui nous était si étrangement parvenu. Pendant ce temps, je regardais attentivement la physionomie du métis; celui-ci, à son tour, fixait ses yeux scrutateurs sur le cavalier. L'examen ne parut pas lui être favorable, car il retint le bras d'Albino prêt à remettre le papier entre les mains de l'étranger.

— Je flaire la trahison, dit-il à voix basse, mais assez haut encore pour que le cavalier l'entendît.

— Depuis quand, drôle, s'écria-t-il avec fureur, le lieutenant-colonel Elizondo a-t-il mérité d'être si grossièrement outragé?

Et l'officier, écartant vivement son manteau, nous montra sur sa veste d'uniforme de campagne les insignes de son grade. Nous nous rappelâmes en ce moment le nom de l'auteur du soulèvement des provinces de Cohahuila et du Nuevo-Santander, et, sans toutefois communiquer la dépêche interceptée au colonel, nous le priâmes d'agréer nos excuses, en rejetant la mesure de rigueur à laquelle on l'avait soumis sur les nécessités de la guerre. L'officier reçut ces excuses avec quelque hauteur; il lança un regard haineux sur le métis, piqua son cheval et disparut.

Quand il fut parti, OEil-Double prit une branche enflammée à la lueur de laquelle il étudia attentivement la configuration des pieds du cheval de l'officier sur la terre; il en mesura avec de petites branches vertes la longueur et la largeur, mit ces branches dans sa poche; puis, comme en se parlant à lui-même : — Elizondo! l'Indien! dit-il. Le re-

quin et le pilote, c'est tout un. Et s'adressant à Albino : — Seigneur capitaine, reprit-il, si vous m'en croyez, vous allez monter à cheval tout de suite, vous pousserez jusqu'au Saltillo, et vous trouverez quelqu'un qui puisse vous lire le billet que contenait le bâton de l'Indien; mais ne vous fiez pas au premier venu, puis vous agirez selon ce que vous aura révélé ce papier.

L'ancien contrebandier n'avait pas l'habitude de discuter les avis de l'étrange vieillard. Il ordonna de seller son cheval; mais, au moment de se mettre en marche, une vedette vint l'avertir qu'un riche convoi de marchandises et d'argent s'approchait de nos avant-postes. Cette nouvelle nous fit tout oublier, et huit jours seulement après cette rencontre, Albino alla s'enquérir au Saltillo du contenu de la lettre interceptée. Il revint à nous, certain que depuis cinq jours déjà nos chefs étaient partis pour Monclova. — Œil-Double ne s'est pas trompé, nous dit-il; la dépêche du lieutenant-colonel Elizondo m'a été lue par un prêtre ami d'Hidalgo, à qui j'ai tout révélé au confessionnal; elle contenait ceci : « Toutes mes mesures sont prises; je rejoindrai en deux jours vos deux cents hommes aux citernes de Bajan; pas un des chefs de l'insurrection n'échappera. »

— Ah! interrompit le métis, pourquoi n'avons-nous pas fusillé ce traître? car c'est lui, n'est-ce pas? et Bajan est tout près de Monclova?

— Le prêtre m'a dit que déjà des avis étaient parvenus au général Abasolo sur la trahison que méditait contre lui Elizondo, outré de n'avoir pas été nommé lieutenant-général; mais, avec sa grandeur d'ame accoutumée, Abasolo a refusé de croire à cette lâcheté. La lettre était adressée au gouverneur Ochoa, dont la maison de campagne est près d'ici. Cela m'explique la présence du colonel, inquiet de n'avoir pas reçu de réponse à son message.

— Que faire? demandai-je à Œil-Double.

— Elizondo a déjà cinq jours d'avance sur nous à l'heure qu'il est, et il voyage à franc étrier; mon avis est que nous partions sans tarder; peut-être sera-t-il temps encore de prévenir les chefs fugitifs. Combien d'hommes ont-ils pour escorte?

— Mille à peu près, répondit Albino.

— Partons alors, m'écriai-je; en donnant l'éveil à cette escorte, deux cents hommes ne seront pas à craindre.

III.

Plusieurs motifs que nous avions pesés dans un rapide conseil nous firent prendre la résolution de partir seuls, Albino, Œil-Double et moi. Traîner avec nous notre *guerrilla*, c'eût été nous exposer à mille lenteurs fatales et désastreuses; le pays que nous avions à traverser

était aride, brûlant et sans eau; enfin, que feraient cent cinquante à deux cents hommes de plus joints à l'escorte des chefs, composée de mille soldats d'élite et d'une artillerie nombreuse? L'essentiel était donc que tous trois nous arrivassions assez tôt pour avertir seulement les soldats de l'escorte de se tenir sur leurs gardes.

Nous laissâmes le commandement de la *guerrilla* au lieutenant en premier après Albino et moi; puis, munis chacun d'un cheval de main outre celui que nous montions pour voyager à plus grandes journées, nous partîmes à environ deux heures de l'après-midi. A vrai dire, il n'y a guère que cinq jours de marche du Saltillo à Monclova, qui se composent d'autant d'étapes presque forcées : Santa-Maria, Anelo, Punta del Espinazo del Diablo, Salida del Espinazo del Diablo, enfin Acacita de Bajan; mais nous avions lieu de présumer que les difficultés de la route pour les équipages nombreux des chefs, la rareté des vivres dans les endroits déserts, et d'autres obstacles de cette nature retarderaient la marche du convoi. Heureusement, ce n'était qu'à Acacita de Bajan, la dernière étape avant Monclova, que l'embuscade devait être dressée. Cette circonstance et la lenteur forcée de la marche de la caravane nous donnaient la certitude d'arriver à temps pour prévenir la trahison d'Elizondo, bien que les chefs eussent cinq jours d'avance sur nous. Nous partîmes donc pleins d'espoir, moi surtout, qui nourrissais dans mon cœur pour le chevaleresque Abasolo des sentimens tout particuliers de tendresse et d'admiration.

Après avoir, à moitié route, changé de chevaux, c'est-à-dire après avoir sellé nos chevaux de main et remis en laisse ceux qui venaient de quitter la selle, nous arrivâmes le soir à Santa-Maria, notre première halte. Nous interrogeâmes les habitans de quelques pauvres maisons qui composent le hameau; tous nous répondirent que l'escorte n'était formée que de soldats fidèles à la cause d'Hidalgo et qu'ils marchaient pleins de dévouement, mais aussi pleins de confiance dans leur force numérique, sans appréhender aucune espèce de trahison. Ce renseignement ne nous satisfit qu'à demi; j'aurais préféré apprendre que l'escorte marchait, comme nous disons, *la barbe sur l'épaule*. Du reste, nous eûmes toutes les peines du monde à nous procurer quelque nourriture pour nous et nos chevaux; la caravane qui nous précédait avait épuisé tous les vivres des environs. Après avoir pris cinq ou six heures de repos, nous nous remîmes en route vers le milieu de la nuit. Dès le commencement de la seconde journée, je m'aperçus qu'Œil-Double était retombé dans une de ses méditations de fâcheux augure.

— J'ai fait un rêve cette nuit, me dit le métis, que je crus devoir questionner; oui, j'ai fait un rêve, et je crains de ne l'avoir que trop fidèlement interprété.

— Quel est donc ce rêve?

— J'ai rêvé cette nuit que sept fois j'avais eu une soif ardente au milieu du désert et que sept fois, au moment de la satisfaire, Elizondo m'avait arraché des mains l'outre pleine d'eau. Ce rêve ne peut signifier qu'une chose, c'est que le traître aura comblé ou épuisé les sept citernes d'ici à Monclova, et qu'on nomme les *sept Norias de Bajan.*

Nous nous regardâmes Albino et moi, et celui-ci objecta que ce n'était pas par la soif qu'Elizondo voulait faire périr les chefs, puisque, selon toute apparence, il voulait les livrer vivans au gouverneur de Cohahuila. Le vieillard secoua la tête.

— Ce n'est pas par la soif certainement qu'on les fera périr; mais, pour chercher l'eau dont elle aura besoin, l'escorte se débandera sept fois, et, dans l'une ou l'autre de ces occasions, les hommes d'Elizondo pourront s'emparer sans coup férir des chefs privés de leurs défenseurs.

Après nous avoir ainsi expliqué ses rêves, le vieillard continua de trotter silencieusement près de nous; quoiqu'il ne parlât plus, je vis à je ne sais quoi dans sa contenance qu'Œil-Double ne nous avait pas tout dit.

— N'avez-vous rien rêvé de plus cette nuit? lui demandai-je.

— Oh! le reste ne doit guère vous occuper, cela ne regarde que nous, et votre vie n'est rien en comparaison des précieuses existences qui sont menacées.

— D'accord, mais cependant je serais bien aise de savoir ce qui ne regarde que nous.

— Eh bien! reprit Œil-Double comme à regret, j'ai rêvé encore qu'avant d'être arrivé à la septième citerne, ma soif était apaisée comme par enchantement, puis je n'ai pas tardé à me voir galoper dans la plaine.....

— Comment! interrompis-je, vous vous voyiez galoper vous-même?

— D'autant plus facilement, répliqua le vieillard d'un ton qui me fit tressaillir, que ma tête était restée derrière mon corps et le suivait des yeux dans la course.

— Et moi, Œil-Double? demanda le contrebandier avec vivacité.

— Vous, je vous ai aperçu couché dans la plaine où mon corps galopait sans tête. Je ne sais, par exemple, si vous étiez mort ou endormi.

J'eus besoin, je l'avoue, de faire un effort pour raffermir ma voix et demander à mon tour au vieillard ce que j'étais devenu dans son rêve.

— Vous, répondit-il, vous n'étiez pas avec Albino et moi dans ce moment-là.

— *Caramba!* dit Albino, tout cela n'est pas de bon augure; et comment expliquez-vous ces dernières particularités?

— Je ne les explique pas, répondit gravement OEil-Double.

Nous continuâmes notre course; les paroles de ce singulier vieillard nous avaient jetés dans d'assez sombres réflexions, que le paysage n'était pas de nature à dissiper. Rien n'est plus triste que ces plaines immenses, sans maisons, sans arbres, qu'on traverse entre le Saltillo et Monclova. Le vent, qui rasait le sol pierreux, ne nous apportait que les hurlemens des loups ou le vagissement plaintif des chacals. Le soleil vint heureusement rendre quelque gaieté à nos esprits troublés; enfin, au bout de trois heures de marche, le grand air du matin nous avait fait presque oublier les mystérieuses et sinistres prédictions d'OEil-Double. Nous vîmes même, sans trop y songer, les premiers arbres qui indiquaient le voisinage d'une des sept norias que nous devions trouver sur notre route.

Cependant, à mesure que nous avancions vers la citerne, le songe du vieillard nous revenait involontairement en mémoire, et une sorte d'impatience qui n'était pas causée par la soif (nous avions des outres encore pleines) s'emparait de nous. Nous pressâmes le pas. Derrière les arbres, nous voyions s'élever les grandes bascules qui indiquaient l'emplacement de la première noria. Quant à OEil-Double, il ne témoignait ni impatience ni inquiétude, comme un homme certain qu'il apprendra bien assez tôt une fâcheuse nouvelle. Il nous laissa donc gagner les devans. Nos chevaux, que la soif poussait, n'avaient pas besoin d'être éperonnés pour doubler le pas, malgré leur fatigue. Nous arrivâmes aussitôt l'un que l'autre sur les bords de la citerne, et l'aspect de la noria nous arracha simultanément un cri de désappointement. Les seaux de cuir qui formaient le chapelet hydraulique et faisaient monter l'eau jusqu'au niveau des auges de bois destinées à la recevoir étaient desséchés. Au fond de la noria, une boue noire mêlée de sable avait remplacé la source limpide. Le rêve du vieillard commençait à se réaliser.

— Ruperto, me dit alors le contrebandier, des hommes de cœur ne reculent jamais devant les plus sinistres présages; mais en tout cas je vous recommande instamment mon fils, s'il arrive qu'il n'ait plus que vous pour père.

— Je lui tiendrai lieu de père tant que je vivrai, répondis-je. Je ne doutais plus en ce moment que le triste songe d'OEil-Double ne dût s'accomplir. Le vieillard nous rejoignit à l'instant même. Sans daigner jeter un regard sur la noria, il mit pied à terre. Des empreintes de chevaux se mêlaient à cent empreintes humaines sur les bords de la citerne; il ne s'occupa que des premières qu'il examina attentivement. Ces traces étaient d'autant plus faciles à reconnaître que l'eau répandue à dessein hors du puits avait détrempé la terre tout alentour, et y avait formé une couche épaisse de boue qui n'avait pas tardé à se

durcir au soleil. Tout près de la noria un monticule sablonneux entamé par la pioche attestait que les déblais qu'on en avait arrachés avaient servi à étancher le peu d'eau que les seaux n'avaient pu répandre au dehors. Quand le vieillard eut à loisir considéré les empreintes laissées par les pieds du cheval, il tira de sa poche les petites branches qui lui avaient servi à les mesurer près de notre foyer quand l'officier s'y était présenté. La dimension des branches et celles des sabots du cheval s'accordaient rigoureusement.

— Elizondo! Elizondo! dit lentement Œil-Double en nous faisant remarquer les preuves irrécusables de la présence du traître. Nous ne pouvions nous refuser à l'évidence.

— Il était ici à cheval pour surveiller les travailleurs, continua le métis; toutes ces empreintes sont les mêmes et sont les siennes. Voilà une noria desséchée jusqu'à la saison des pluies prochaines.

— Les voix de tous ceux qui auront soif dans le désert s'élèveront contre lui, dit Albino.

— La voix du sang criera plus haut encore, ajouta solennellement Œil-Double.

Nous reprîmes notre route; mais il devint nécessaire, quand nous eûmes gagné Anelo, la seconde étape du Saltillo à Monclova, de laisser reposer nos chevaux fatigués d'une marche rapide. Nous étions obligés de perdre du temps pour les ménager dans l'intérêt même de ceux que nous voulions servir. Nous trouvâmes les habitans d'Anelo dans la consternation. La citerne desséchée était leur réservoir jusqu'à la saison prochaine; les autres citernes dont ils buvaient l'eau étaient à la veille d'être épuisées, et cet accident devait bientôt rendre le séjour d'Anelo impossible. Nous eûmes toutes les peines du monde à y trouver de quoi désaltérer nos six chevaux.

Nous interrogeâmes un des habitans, qui nous répondit que ce crime, — c'en était un de toutes les façons, — avait dû être commis pendant la nuit, car on n'avait vu personne s'approcher de jour de la noria. — Cet événement a causé un grand trouble dans l'escorte qui accompagnait les voitures des généraux, ajouta l'homme qui nous donnait ces renseignemens. Toute la troupe s'est débandée, sourde à la voix des officiers, et les généraux ont dû attendre ici tout un jour que leurs hommes les y eussent rejoints. Heureusement que nous sommes tous ici dévoués à la sainte cause qu'ils ont soutenue. Pour eux, rien ne leur a manqué; mais on frémit de penser à ce qui aurait pu arriver, s'il y avait eu près de là quelque détachement espagnol.

Ce raisonnement nous confirma dans l'idée que le coup monté par Elizondo ne devait s'accomplir que plus tard, quand les désertions causées par la soif auraient diminué le nombre de l'escorte jusqu'à le rendre égal à celui des hommes que commandait le colonel. Par quelle

adresse fatale avait-il pu dérober sa marche à la connaissance des habitans d'Anelo? Voilà ce que nous ne devinions pas. Toutefois le fait était constant, et, sans perdre le temps en commentaires, nous remontâmes à cheval au milieu de la nuit. En calculant bien notre marche, nous devions arriver à Bajan en même temps que le précieux convoi, c'est-à-dire, comme il avait sur nous cinq jours d'avance, le dixième jour de son départ et le cinquième du nôtre. Entre Anelo, que nous venions de quitter, et la *Punta del Espinazo del Diablo* (la Pointe de l'Épine du Dos du Diable), nous aperçûmes de loin une seconde noria, puis bientôt après les cadavres de deux chevaux que nous trouvâmes sur la route nous indiquèrent clairement que cette seconde citerne avait été desséchée comme la première. Aussi cette fois, l'impatience fiévreuse qui nous avait fait la veille prendre les devans sur le métis ne nous gagna-t-elle pas. Albino, non plus que moi, ne doutait du spectacle qui nous attendait. La noria en effet était à sec, le fond vaseux et ensablé, les abords noyés, puis desséchés, les seaux de cuir tordus ou racornis. Comme à la première, OEil-Double descendit de cheval, examina les empreintes, les mesura et répéta de sa voix grave et solennelle : — Elizondo! Elizondo!

— Si j'arrive à temps et que je le rencontre, je jure par Notre-Dame-de-Guadalupe que je lui plongerai mon poignard dans le cœur, dit Albino.

— Marchons, reprit OEil-Double.

Nous fîmes un temps de galop. A quelque distance de la deuxième citerne, des cadavres de chevaux en plus grand nombre témoignèrent des progrès de la soif. — Nous trouverons plus loin des mules mortes sans doute, dit le métis, car elles endurent mieux les privations que les chevaux; ce sera le tour des hommes après elles.

Une nouvelle marche nous conduisit à l'entrée du défilé appelé la *Punta del Espinazo del Diablo*. Jamais nom ne me parut mieux appliqué. Les rocs, courbés comme les membrures d'un vaisseau, qui sortaient à fleur de terre sur le chemin ressemblaient en effet par leur forme arquée, leur blancheur et leur poli, aux côtes arrondies d'un squelette de dix lieues de longueur; ces rocs calcinés, luisans, étouffaient toute végétation. Quelques mousses seules, d'un vert grisâtre, éteignaient un peu l'ardente réverbération du soleil dans certains endroits; dans d'autres, au contraire, ses rayons lançaient des lueurs qui éblouissaient l'œil comme la chaleur étouffante qu'ils répercutaient desséchait le gosier. Des mules mortes, gisant pêle-mêle à côté des chevaux que les vautours déchiquetaient déjà, ajoutaient un spectacle plus lugubre encore à celui de ces plaines désolées sous l'haleine chaude du vent imprégné d'odeurs fétides.

Avant d'arriver au *rancho* de la Punta del Espinazo del Diablo, une

troisième citerne s'offrit à nous, desséchée comme les deux autres. Aux bords de ce puits, Œil-Double répéta de nouveau, après avoir mesuré les empreintes : Elizondo! Elizondo!

Après une journée plus fatigante que les deux précédentes, à cause des chemins pierreux qu'il nous avait fallu suivre, nous arrivâmes au *rancho* avant le coucher du soleil. Cette dernière journée faite sur les rochers de l'Espinazo del Diablo avait tellement usé les sabots de l'un de mes chevaux, qui n'était pas ferré, que je fus obligé de le laisser à la garde du propriétaire de la petite métairie. Le pauvre animal ne pouvait plus faire un pas: c'était lui qui nous avait retardés dans cette dernière étape. C'est ainsi, comme vous pourrez en juger tout à l'heure, que s'accomplissait fatalement notre destinée. Au *rancho* de la Punta, nous nous donnâmes pour trois marchands que les nécessités de leur commerce appelaient à Monclova, et nous ne fîmes aucune allusion aux citernes que nous avions trouvées toutes desséchées. Nous feignîmes aussi d'ignorer que les anciens chefs de l'insurrection mexicaine fussent en route pour la ville où nous nous rendions. La trame de perfidie qui entourait les généraux fugitifs nous paraissait si habilement ourdie, qu'il fallait redoubler de prudence.

Dans la journée qui suivit, et devait se terminer à l'endroit appelé la *Salida del Espinazo del Diablo* (la Sortie de l'Epine du Dos du Diable) le spectacle que nous offrit la route était le même. Les loups et les vautours, occupés à dévorer les cadavres des mules et des chevaux, plus nombreux encore que la veille, et qui fuyaient à notre approche; la chaleur, les exhalaisons empoisonnées; les rocs blancs et décharnés trouant à chaque pas une mince croûte de terre végétale : telles étaient les scènes qui frappèrent nos yeux. Auprès de deux autres citernes ensablées comme les premières, Œil-Double releva les mêmes traces et fit les mêmes exclamations d'anathème contre Elizondo.

Vers trois heures, les pauvres habitans d'une misérable hutte purent, à prix d'or, nous vendre une ration d'eau suffisante pour nos cinq chevaux et pour renouveler l'eau de nos outres, après quoi nous fîmes halte en plein champ, pour dormir à la belle étoile au-delà de l'étape de la Salida del Espinazo que nous avions dépassée, tant nous avions hâte d'arriver en temps utile à Bajan. Vous remarquerez bien que sur sept norias que nous devions rencontrer sur notre route, nous en avions trouvé déjà, conformément aux prédictions d'Œil-Double, cinq complétement desséchées. A l'endroit où nous avions fait halte, le paysage avait changé d'aspect : c'étaient encore des plaines arides, mais qu'égayaient du moins quelques bouquets de bois de fer. Nous aurions bien poussé plus loin encore cette nuit-là; mais le seul cheval qui me restait avait nécessairement plus souffert de la fatigue que les chevaux de mes deux compagnons, qui n'avaient fourni, sous le cava-

lier, qu'une demi-journée chacun. Nous fîmes, des débris d'un arbre de bois de fer mort, un feu autour duquel notre souper se composa de quelques morceaux de viande séchée au soleil et grillée sur les charbons. De grandes herbes, qui couvraient toute l'étendue de la plaine autour de nous, fournirent à nos chevaux une pâture, sinon substantielle, du moins abondante, et il fut convenu que le métis prendrait la première garde de nuit.

Albino s'endormit le premier. Quant à moi, l'œil fixé sur le vieillard assis près du feu dans sa posture favorite, les jambes croisées comme les Indiens, les coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains, je le considérais avec attention. Ses longs cheveux tombaient en mèches éparses, ainsi que les mousses blanches qui flottent sur le sommet des cèdres centenaires. OEil-Double paraissait écouter comme des voix intelligibles les plaintes du vent dans les herbes sèches. J'éprouvais à l'aspect de ce vieillard, pour qui l'avenir semblait ne pas avoir de voile, une espèce de crainte superstitieuse. Au bout de quelque temps, OEil-Double releva la tête; ses lèvres, vivement éclairées par le foyer, s'ouvraient silencieusement; puis, à son tour, il me regarda. Je ne sais pourquoi je fermai les yeux.

— Vous ne dormez pas? dit-il.

— Je ne puis dormir, répondis-je.

— Eh bien! puisque nous sommes seuls un instant, écoutez-moi. Aussi bien vous êtes le seul qui pourrez exécuter mes dernières volontés; Albino ne le pourrait pas.

— Pourquoi donc cela?

— Vous aurez soin de son fils comme s'il était le vôtre, n'est-ce pas? Il ne reverra plus son père. Je vous ai dit que j'avais vu Albino couché dans la plaine sans savoir s'il dormait ou s'il était mort; mais le sang qui rougissait l'herbe autour de lui me prouve qu'il dormait du sommeil éternel.

Je subissais alors complétement l'ascendant d'OEil-Double, et je jetai sur mon camarade endormi un regard non moins douloureux que si, comme disait le métis, il eût dormi du sommeil qu'on n'interrompt jamais. Le vieillard reprit :

— Quant à moi, quant au sort qui m'attend, je ne conserve pas de doute à cet égard : je ne verrai pas vivant la septième citerne de Bajan; mais je veux la voir après ma mort. Voici donc ce que vous ferez : vous ramasserez ma tête, que vous n'aurez pas de peine à trouver dans la plaine de Bajan, et vous la porterez à la citerne, au-dessus de laquelle vous l'attacherez sur un arbre, le visage tourné vers la noria. N'y manquez pas, car une dernière volonté est sacrée. Quant à vous, si vous échappez à la mort dans la Sierra-Madre, vous vivrez long-temps encore; mais vous courrez là un terrible danger.

Après avoir ainsi parlé, le vieillard remit sa tête dans ses mains, et, comme auparavant, il parut écouter la voix du vent dans les herbes, et d'autres voix encore peut-être que son oreille seule entendait. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit; j'aimais tendrement Albino; c'était avec lui que j'étais devenu un homme, et je rêvais encore en sa compagnie une longue suite de jours : maintenant je le pleurais déjà comme mort. Enfin le moment de partir arriva. Mon cheval pouvait faire encore cette journée, la dernière avant de rejoindre le convoi fugitif, et nous nous mîmes en route; mais notre ardeur semblait être bien refroidie. Œil-Double était silencieux, comme d'habitude; les tristes pensées qui m'agitaient m'ôtaient toute envie d'échanger un seul mot avec Albino, et celui-ci, ne trouvant à qui parler, se taisait comme moi.

Nous trouvâmes la sixième citerne vide comme les cinq autres; nous n'avions plus d'eau dans nos outres, et la soif nous tourmentait; nos chevaux en souffraient encore plus que nous, car ils n'avaient pas bu depuis la veille dans l'après-midi; le mien surtout ne pouvait presque plus marcher. Nous allions reprendre notre route néanmoins, quand le vieillard nous arrêta.

— Un instant, nous dit le métis, aussi droit sur sa selle qu'un cavalier de vingt ans. Capitaine Albino, poursuivit-il, nous venons de voir la dernière noria.

— Mais il y en a encore une, répondit Albino.

— Je dois vous dire, continua Œil-Double, que ni vous ni moi nous ne verrons la septième citerne de Bajan. Si donc vous voulez reculer, il en est temps encore.

Albino ne changea pas de visage.

— Arriverons-nous assez tôt pour sauver nos chefs? demanda-t-il.

— Mon rêve ne me l'a pas dit, mais je l'espère, dit Œil-Double.

— Ce garçon, reprit le contrebandier en me désignant, doit-il nous survivre?

— Oui.

— Eh bien! avançons! s'écria résolûment Albino; notre vie doit n'être comptée pour rien, quand il s'agit de celle des quatre chefs, l'espoir du pays, que la trahison menace.

— Marchons donc! dit le vieillard avec un visage plein de sérénité.

La marche ne se continua pas aussi rapidement que l'auraient voulu mes deux compagnons; mon cheval fatigué ne se traînait plus qu'en haletant. A chaque instant, nous rencontrions des cadavres de chevaux et de mules. Bientôt nous commençâmes à gravir une côte assez escarpée. Quand nous fûmes arrivés au point culminant, une plaine immense se déroula devant nous. Œil-Double, qui marchait en tête,

poussa un cri de joie, et Albino, qui le rejoignit, fit entendre, comme lui, une exclamation joyeuse.

— Ah! graces soient rendues à Dieu! s'écria le contrebandier avec enthousiasme; ils sont encore sains et saufs, et nous les sauverons, quoi qu'il arrive!

C'était le 21 mars 1811, vers neuf heures du matin à peu près. Au-dessous de nous et au milieu des plaines d'Acacita de Bajan, une longue file de voitures ondulait au milieu des cactus et des acacias. Les canons suivaient à quelque distance, et le retentissement de leurs affûts arrivait jusqu'à nous. Les banderoles des cavaliers flottaient au vent, les hennissemens de leurs chevaux se mêlaient au bruit des roues de l'artillerie. Bien au-delà des premières voitures de la file, un corps de troupe, qui paraissait être l'avant-garde, était arrêté derrière une petite colline autour de laquelle tournait la route. Ces hommes faisaient sans doute une halte momentanée pour donner aux voitures le temps de les rejoindre.

— Voyez-vous! dit Albino à OEil-Double, ils doivent avoir quelques soupçons pour que leur avant-garde ne laisse pas même entre elle et les voitures la plus petite distance.

OEil-Double ne répondait rien. Son œil perçant examinait attentivement ce corps d'avant-garde.

— Les chevaux de ces cavaliers sont bien frais, dit-il, pour des animaux qui ont pu boire à peine sur la route; voyez si ceux des deux détachemens qui viennent après eux hennissent et piaffent comme les leurs.

En-deçà de la colline et à une assez longue distance de la file des voitures qui étaient encore bien loin de l'éminence derrière laquelle était arrêté ce gros de cavaliers, six dragons marchaient au pas. Derrière ces six dragons, et à cent vares environ de distance, venait un autre groupe de cavaliers, une soixantaine environ, précédant presque immédiatement les voitures. Enfin, derrière les chariots de bagage, les voitures et l'artillerie venaient les autres hommes de l'escorte, les uns à cheval, les autres à pied. Les chevaux de tous les cavaliers tendaient le cou et n'avançaient qu'avec peine. Le contraste entre ces animaux et ceux que montait la troupe cachée par la colline n'avait pas échappé à l'œil du métis. Tout d'un coup, à l'aspect d'un officier qui se montra au milieu du corps de cavalerie en repos, OEil-Double tressaillit, et il s'écria d'une voix de tonnerre :

— Trahison! trahison! c'est Elizondo!

C'était Elizondo en effet qui parlait à ses soldats; mais la voix d'OEil-Double n'arriva pas jusqu'à ceux qu'elle voulait avertir.

— Ruperto, dit précipitamment le vieillard, votre cheval n'est pas capable de nous suivre. La vie des chefs dépend du jarret de nos che-

vaux; attendez-nous ici. Vite, vite, Albino, jetez-lui la longe de votre cheval de main.

Je pris les deux laisses. Albino et Œil-Double se précipitèrent le long de la côte comme deux rochers qui bondissent sur une pente rapide, en répétant de toutes leurs forces les mots : Trahison! trahison! Je les perdis bientôt de vue dans un des détours qu'il leur fallait faire pour gagner la plaine. Je restai seul fort empêché de mes deux chevaux en main, et le cœur si troublé, qu'un nuage semblait me cacher comme un voile ce qui se passait au-dessous de moi. Les prédictions sinistres du vieillard, l'angoisse que me faisait éprouver le danger que couraient les chefs mexicains, tout contribuait à me serrer affreusement le cœur.

En cet instant, les six dragons de l'escorte d'Hidalgo tournèrent la colline; en apercevant ce gros de cavalerie, ils hésitèrent un instant, puis avancèrent. En un clin d'œil, ils furent entourés, désarmés et disséminés parmi leurs ennemis, sans avoir pu pousser un cri d'alarme. Les soixante cavaliers qui venaient après eux subirent le même sort, car, après avoir hésité comme les premiers, ils s'avancèrent rassurés par l'aspect du colonel Elizondo, connu pour un chaud partisan de l'insurrection. Les pauvres diables ne soupçonnaient pas la trahison. Le colonel paraissait avoir environ trois cents hommes; il en prit deux cents, et s'avança vers les voitures. C'en était fait des quatre généraux. Elizondo s'arrêta le chapeau à la main devant l'une des voitures, qui fit halte. Un homme en descendit. A sa soutane, à ses longs cheveux blancs, je reconnus Hidalgo, qui tendait amicalement la main au traître. Dès ce moment, je n'aperçus plus que quelques scènes isolées de cet horrible drame. Les troupes d'Elizondo firent une décharge générale de leurs carabines. Des faisceaux de lances entourèrent les voitures. Les quatre chefs étaient prisonniers. Une sueur froide mouillait mon front, et l'angoisse déchirait mon cœur.

Quand le nuage de poudre se fut un peu dissipé, j'aperçus de nouveau Elizondo à la portière d'une autre voiture. On dirigea un coup de feu contre lui; mais le traître ne tomba pas. Un cavalier déchargea à son tour son pistolet contre la voiture, d'où je ne tardai pas à voir sortir un homme qu'à sa figure, à ses cheveux blonds et à la fierté de son maintien je reconnus pour Allende. Il tenait un jeune homme inanimé entre ses bras. J'ai su depuis que cette noble victime était son fils! Hidalgo, Allende, Abasolo et Aldama furent contraints de monter à cheval; je les vis disparaître avec ceux qui avaient soif de leur sang; les voitures continuèrent à marcher, les unes vides, les autres portant des prisonniers d'un grade inférieur. Tout était consommé.

Je descendis de cheval, j'allai m'asseoir sur le revers de la route, et je laissai couler mes larmes. J'étais ainsi plongé dans une mortelle

tristesse, quand le bruit du galop d'un cheval me fit lever les yeux. Ce cheval amenait vers moi un cadavre décapité, celui d'Œil-Double, maintenu sur la selle à l'aide d'une longue et forte corde. Par une épouvantable raillerie, on avait attaché la tête du métis entre ses bras! Ai-je besoin de vous dire que je remplis avec un soin scrupuleux la dernière volonté du vieillard? Dois-je ajouter aussi que je trouvai dans la plaine le corps d'Albino qui dormait, comme l'avait dit le métis, du sommeil éternel? Leur dévouement inutile leur avait coûté la vie, et, selon la prédiction d'Œil-Double, j'arrivai seul à la septième noria de Bajan. Celle-là n'était pas desséchée. Peut-être la tête du vieillard est-elle encore suspendue à l'arbre sur lequel je la déposai?

Le capitaine cessa de parler. Le soleil se couchait derrière les arbres du petit jardin de M. L... Le bruit lointain du vent dans les hautes herbes de la plaine voisine formait comme un accompagnement mélancolique aux dernières paroles de don Ruperto. M. L... se leva tout à coup, rentra sans mot dire dans son habitation, puis revint au bout de quelques instans. Il tenait à la main un volume qu'il me tendit ouvert. C'était le *Cuadro histórico* du sénateur Carlos-Maria Bustamante. Mes yeux tombèrent sur une page où je lus ces mots qui confirmaient le récit que nous venions d'entendre : « La vigilance perfide d'Elizondo suivait ceux qu'il avait désignés en holocauste à la défection. Arrivés à Bajan, après avoir traversé les sept *norias* qui se trouvent entre ce point et le Saltillo, ils les rencontrèrent toutes desséchées d'après les ordres du colonel. » Le sénateur Bustamante ajoutait qu'à l'exception d'Abasolo, sauvé par l'héroïsme de sa femme, tous les autres chefs de l'insurrection furent passés par les armes. Quant au colonel Elizondo, il reçut le châtiment que méritait sa trahison. Odieux à ses compatriotes, méprisé des Espagnols, il mourut criblé de coups de couteau que lui porta un Espagnol même dans un accès de folie simulé. On dédaigna d'instruire cette cause. Ainsi finit le premier acte du grand drame qui devait s'appeler plus tard la révolution mexicaine.

Le lendemain matin, après avoir serré affectueusement la main de M. L..., nous reprîmes, don Ruperto et moi, la route de Tépic.

GABRIEL FERRY.

LA BOURGEOISIE

ET LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE.

IV.

LE PARTI JACOBIN.

SES DOCTRINES ET SA POLITIQUE.[1]

Aux premiers jours de 1793, la France venait de vaincre la Prusse et l'Autriche, elle occupait Francfort et Mayence. La Belgique était conquise, la Savoie réunie à son territoire, et les cabinets coalisés se voyaient contraints à transmettre aux chefs de ses armées des ouvertures qui impliquaient la reconnaissance du gouvernement républicain et constataient le désir de nouer avec lui des relations régulières. En guerre avec l'empire germanique seulement, la république était encore en paix avec l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, le Portugal, la Porte ottomane et toutes les puissances secondaires du Nord et de l'Italie.

Six mois après, le désir et l'espoir d'un rapprochement étaient à jamais sortis des cœurs, et tous les gouvernemens de l'Europe avaient

(1) Voyez, pour la première partie de cette série, la livraison du 15 février 1850, *le Parti constitutionnel* dans celle du 15 mai, et *le Parti girondin* dans celle du 15 juin.

commencé, contre la république française, une lutte à mort. Les débuts en avaient été désastreux pour elle. La Belgique était perdue, les provinces méridionales menacées, et nos armées, ramenées de défaite en défaite du centre de l'Allemagne au-delà de nos frontières, évacuaient leurs camps de Famar et d'Anzin en voyant tomber sous leurs yeux Condé et Valenciennes. Trois cent mille hommes entamaient, sur plusieurs points, la longue ligne qui s'étend de Bâle à Ostende; deux armées d'invasion se formaient au pied des Alpes et au versant des Pyrénées; les flottes anglaises, voguant sur toutes les mers, suscitaient sous tous les drapeaux des ennemis à la France. Pendant que les places fortes tombaient devant l'étranger, la Vendée se rendait maîtresse du cours de la Loire, et ses généraux, qui avaient deviné le secret de la grande guerre, enlevaient Saumur après trois batailles rangées. Au moment où les armées catholiques poussaient des avant-postes à quarante lieues de Paris, Lyon préparait sa défense immortelle, et cette ville fermait ses portes aux envoyés de la convention, lorsque Toulon ouvrait les siennes à l'ennemi. Enfin, au plus fort de cette crise, on apprenait que le général en chef des armées républicaines venait d'emprisonner les représentans du peuple délégués auprès de lui, et que, de concert avec les généraux autrichiens, il allait marcher sur Paris pour y renverser le gouvernement révolutionnaire. Ainsi, ce pouvoir qui, l'année précédente, triomphait à Jemmapes par l'épée du guerrier qui le répudiait, semblait à la veille de disparaître sous la pression de l'Europe et le réveil de la France : jamais situation n'avait été plus menaçante ni péripétie plus soudaine.

Un seul fait avait provoqué ce rapide changement de fortune, déterminé la désertion du plus grand général de la république, élevé une barrière infranchissable entre celle-ci et les gouvernemens étrangers, décuplé la force des partis et transformé de timides paysans en soldats héroïques. La révolution avait obstinément refusé la vie de Louis XVI à l'Europe, qui la demandait comme première condition de la paix; elle avait constaté par cet attentat réfléchi, consommé dans la pleine sécurité que lui garantissaient ses récentes victoires, la volonté de rompre avec tous les gouvernemens et de convier les peuples à une insurrection universelle des bords de la Tamise à ceux du Tibre. Le 21 janvier ne fut point une nécessité de la défense. Loin d'avoir été provoqué par les menaces de la coalition, comme on a eu si souvent l'impudeur de l'écrire, d'authentiques documens constatent que ce meurtre fut une réponse aux secrètes et bienveillantes ouvertures des cabinets (1). Gratuite et audacieuse menace à tous les gouvernemens

(1) On me dispensera sans doute, pour établir ces dispositions des cabinets à la fin de 1792, d'apporter des preuves que tout le monde possède aujourd'hui. Chacun sait que le procès du roi fut le motif déterminant de la résolution si long-temps incertaine de

réguliers, il fut en même temps une attaque fort habile contre le parti girondin, qui, en proclamant la forme républicaine, n'avait pas entendu s'établir en guerre permanente contre le monde civilisé. Les jacobins instruisirent le procès de Louis XVI afin de préparer le 31 mai, et non pour défendre la république, qui ne se trouva plus tard mise en question que par les conséquences mêmes de cet acte.

Au lieu d'écarter les périls inséparables de toute régénération politique, le parti jacobin avait donc manifestement pour système de les aggraver; il prenait, pour augmenter le nombre de ses ennemis, autant de soins qu'il semblait naturel de prendre pour le diminuer. De là cette disposition constante à déverser la calomnie et l'injure sur tous les généraux et à prédire des défections afin de les rendre nécessaires. On dirait, en lisant les journaux de ce temps, que chacune de ces défections était une bonne fortune pour la révolution, parce qu'elle contraignait celle-ci de proportionner la violence au péril et de se montrer plus audacieuse à mesure qu'elle était plus menacée. Le 10 août avait poussé M. de Lafayette à une tentative impuissante, parce qu'elle fut tardive; le 21 janvier fixa les irrésolutions de Dumouriez, qui ne put porter aux yeux de l'Europe le poids d'un crime que, sur sa gloire, il avait juré d'empêcher; le 31 mai provoqua la mise à mort de Custine. De chaque attentat sortait un danger, et, bien loin d'alarmer le parti montagnard, ce danger était salué avec joie, parce qu'il devenait le germe d'un attentat nouveau.

A force de suspicions et d'outrages, la révolution naissante avait contraint Louis XVI à se jeter dans les bras de ses ennemis; elle avait cherché la guerre civile en provoquant à plaisir la persécution religieuse, et bientôt après elle avait imposé la guerre étrangère aux longues hésitations des chancelleries allemandes; puis, lorsqu'elle eut proclamé la république et triomphé de l'invasion par la puissance de l'élan national, elle contraignit, par un défi sanglant, l'Europe entière à sortir de la neutralité qu'elle désirait garder, pour descendre sur le champ de bataille où la convention allait provoquer toutes les monarchies à la fois. Ainsi resplendit à toutes les phases de son histoire indignement travestie cet axiome éclatant d'évidence, que la révolution française n'a jamais été mise en péril que par elle-même, et qu'elle s'est suscité tous ses ennemis.

D'où venait cette disposition singulière à créer chaque jour à sa cause de nouveaux obstacles, afin de lui fournir l'occasion de faire de nouveaux progrès? Ce phénomène serait inexplicable, si l'on ne se rendait

l'Angleterre. La mission et les offres du chevalier Oscaritz, ministre d'Espagne, sont connues jusque dans leurs moindres détails, et les communications des généraux Dumouriez, Dillon et Galbaud avec les chefs des armées coalisées et avec M. Lombard, secrétaire du roi de Prusse, ne sont ignorées de personne.

pas raison de la manière dont pour leur compte les jacobins comprenaient la révolution. Aux yeux des hommes qui, par l'immolation du 21 janvier, avaient entendu changer radicalement le caractère et la portée du mouvement politique commencé depuis quatre ans, le vrai mot de l'avenir n'avait pas encore été prononcé. La lutte entre la noblesse et la bourgeoisie, qui avait rempli la période précédente, n'allait au fond qu'à déplacer les influences et à changer les formes du pouvoir : les hommes de la monarchie constitutionnelle, comme ceux de la royauté absolue, acceptaient, sans prétendre le refaire, l'ordre social issu par toute l'Europe du christianisme et de l'histoire. Si les uns s'attachaient à faire passer au travail et à l'industrie la prépondérance politique que d'autres s'efforçaient de conserver à la propriété territoriale et à la naissance, tous admettaient dans l'avenir, aussi bien que dans le passé, des divisions fondées sur l'inégalité des fortunes non moins que sur l'inégalité de l'éducation et des aptitudes naturelles. Enfin, en appliquant à cette époque la formule trouvée de notre temps, on peut dire qu'entre les royalistes de 89, les constitutionnels de 91 et même les girondins de 92, les questions n'avaient été que politiques, tandis qu'elles étaient devenues sociales entre ceux-ci et les jacobins. Cazalès et Barnave disputaient sur la constitution du pays; mais Vergniaud, le dernier des bourgeois, et Robespierre, le premier des démocrates, différaient essentiellement sur la manière de comprendre la constitution même de l'humanité. Dans la rage avec laquelle la montagne égorgea la gironde, on ne trouve pas seulement la haine de deux partis, on sent palpiter l'inexorable génie de deux écoles.

Que le jacobinisme soit une théorie philosophique complète, qu'il ait eu de fermes croyans et des adeptes dévoués, c'est assurément ce qu'il serait impossible de méconnaître. Au plus fort de la tourmente révolutionnaire, au milieu de cette ronde infernale tournoyant autour de l'échafaud comme une vision de Dante, l'œil distingue quelques pâles figures qui, dans ces champs désolés, promènent avec calme leurs impassibles rêveries. En vain la nature proteste, en vain le couperet tombe, en vain la mer de sang monte et monte encore : elle n'atteindra jamais à la hauteur de leur orgueil, et la mort, en les saisissant à leur tour, les fait douter de tout, excepté d'eux-mêmes. Ces égaremens de l'intelligence et du cœur qu'on estimait avoir été l'humiliation et le fléau passager d'une époque sont devenus désormais, pour le monde, une maladie et un danger permanens. Les victimes de thermidor ont reparu avec un cortége plus nombreux que celui dont elles étaient suivies à la commune et aux jacobins; leurs doctrines ont reçu des développemens nouveaux en parfaite concordance avec leur vieux principe, et, après une longue incubation, le jacobinisme de 1793 a enfanté le socialisme de 1848. Au nom de quel principe, en vertu de

quelle idée les deux Robespierre, Saint-Just, Le Bas, Couthon, Marat lui-même, entendaient-ils renverser la vieille société que la bourgeoisie tremblante s'efforçait vainement d'étayer? Quelles croyances professaient ces hommes-là, et de quelle terre nouvelle entrevoyaient-ils l'avénement de leurs hallucinations sanglantes?

I.

Le jacobinisme est une protestation de la nature déchue contre la loi qui, depuis dix-huit siècles, travaille à la relever. Depuis le sacrifice du Calvaire, l'ame humaine a une destinée trop haute et a été rachetée à trop haut prix pour demeurer soumise, dans les choses de la conscience, à un autre pouvoir qu'à celui de Dieu même, s'exerçant par l'intermédiaire de l'institution spirituelle soutenue et inspirée par lui. De là cette distinction des deux puissances, base de toute la civilisation moderne, demeurée inébranlable lors même qu'au moyen-âge une complète harmonie entre les croyances et les mœurs, entre les enseignemens dogmatiques de l'église et les intérêts politiques de l'état, faisait concorder les deux pouvoirs dans une action commune. Ce fut cette distinction des deux puissances par laquelle l'homme avait conquis la plénitude de sa dignité morale que le jacobinisme prétendit enlever au monde; c'est un retour aux idées sur lesquelles s'appuyaient les sociétés polythéistes qu'il est venu présenter comme une doctrine de régénération et de progrès.

Dépositaires des traditions primitives, gardiens des fragmens épars de vérité par lesquels vivait le monde, les gouvernemens des sociétés antiques étaient en même temps des sacerdoces. Le patriotisme du citoyen romain émanait d'une foi profonde, et son dévouement était une immolation quotidienne aux vérités surnaturelles dont la ville sainte conservait le dépôt, et que ses patriciens avaient seuls mission de dispenser aux peuples. La tentative commencée par le jacobinisme et reprise de nos jours en sous-œuvre consiste à rendre aux pouvoirs publics la souveraine autorité qu'ils exerçaient dans les temps antérieurs au christianisme, en dépouillant ces pouvoirs du caractère religieux qui avait été le principe de cette autorité même. Abaisser l'individu pour grandir la nation, rendre à la puissance publique l'extension qu'elle a perdue depuis l'avénement dans le monde du véritable pouvoir spirituel, faire refleurir enfin le *dévouement* sans la *dévotion*, en suscitant des Décius philosophes et des Cincinnatus sensualistes, tel fut le but où tendait, dans ses aspirations sauvages, l'école qui avait formé son léger bagage philosophique des souvenirs de Plutarque et des apophthegmes de Rousseau.

Confondant la sphère où vivent les ames avec celle où s'écoule la vie

terrestre, elle revendiqua pour l'état des droits devenus, depuis la parole qui a transformé le monde, l'inaliénable apanage de l'homme privé dans le domaine de la conscience et de la famille. Sous le prétexte de substituer le sentiment humanitaire au sentiment individuel et la doctrine du dévouement à celle de l'intérêt, de remplacer le culte stérile de la liberté par les inspirations d'une fraternité ardente, l'école jacobine fait disparaître l'homme devant la patrie; en anéantissant jusqu'aux distinctions naturelles par l'égalité absolue qu'elle proclame entre les êtres les plus inégalement doués, elle fait tomber d'avance toutes les barrières contre le despotisme; puis, en attribuant à la nation une mission progressive qui, sous des formes hiératiques, ne voile au fond que le matérialisme le plus grossier, elle consacre et sanctifie la tyrannie qui, pour nos pères, s'est appelée la terreur, et qui, pour nous, se nommerait le socialisme.

Le principe de gouvernement proclamé en 89, et qui jusqu'à 1848 tendait à s'établir pacifiquement dans toute l'Europe, c'est que les droits politiques sont distincts des droits naturels, les uns appartenant à tous les hommes par le seul fait de leur naissance, les autres n'étant départis que dans l'intérêt de la société qui les confère. De là les classifications établies ou maintenues, les différences introduites ou respectées dans l'éducation, dans les habitudes et dans les fortunes; de là la limitation des droits électoraux en raison des intérêts qu'on représente ou de la capacité dont on possède le signe légal. Ces inégalités, oppressives lorsqu'elles ne disparaissent pas devant le travail et le talent, deviennent, selon l'école constitutionnelle, l'instrument d'une activité féconde et d'un progrès continu, lorsque l'état élève le niveau des droits avec celui des richesses et des intelligences. Ce régime provoque nécessairement l'inégalité dans l'ordre politique, comme la concurrence dans l'ordre industriel, et la concurrence engendre, il est trop vrai, des déceptions nombreuses; mais, à moins de regretter, pour le riche qui mésuse de sa richesse ou pour l'industriel qui se trompe dans ses spéculations, l'infaillibilité de l'abeille ou l'innocence du castor, à moins de préférer l'instinct au libre arbitre et l'organisme à la pensée, il faut reconnaître que cet état de choses sera seul possible sur cette terre, tant que les lois fondamentales de l'humanité n'auront pas été changées, tant que celle-ci persistera à distinguer le droit de l'idiot du droit de l'homme de génie.

Or, c'est cette différence-là dont les jacobins et leurs continuateurs nient radicalement la réalité. Prétendant qu'il est inique de mesurer les besoins sur les facultés et les avantages sociaux sur les aptitudes natives, ils soutiennent que celles-ci créent des devoirs au lieu de constituer des droits, et que toutes les individualités humaines sont, au point de vue social, essentiellement égales. De là le suffrage universel

et direct professé, non pas à titre de système politique, mais comme droit naturel préexistant. Les dons de la nature n'ouvrent-ils pas, s'écrient-ils, pour les êtres auxquels ils ont été gratuitement départis, une source d'intarissables jouissances morales? Pourquoi donc la société devrait-elle y ajouter une plus grande part dans les jouissances matérielles dont elle dispose? Et, par la même raison, pourquoi le pouvoir serait-il attribué au petit nombre, qui est en mesure d'en abuser, plutôt qu'au grand nombre, auquel il importe d'être défendu contre les abus? Pourquoi, sous le double rapport du bien-être et des droits politiques, le fort recevrait-il plus que le faible, et la règle contraire ne serait-elle pas plus conforme à l'équité? Est-il juste d'ajouter aux souffrances de la faiblesse celles de la privation, et n'est-ce pas un état contre nature que celui qui écrase les petits au lieu de les relever? Prenant le contre-pied de l'école constitutionnelle, l'école jacobine prétend trouver dans les besoins la mesure unique des droits, parce que ces besoins lui apparaissent comme le seul fait universel et normal de la nature humaine. A ses yeux, l'inégalité dans la répartition des biens de ce monde ne saurait se justifier dans un système strictement limité à l'horizon terrestre, et qui n'a plus à tenir compte des perspectives et des espérances que la foi populaire ouvrait dans d'autres siècles. Du moment où la vie future cesse d'être le complément de la vie présente, où il n'y a plus à poursuivre au-delà de la tombe la réparation des souffrances endurées sur la terre, le législateur n'a plus, en effet, qu'une tâche à entreprendre : c'est celle de répartir le moins inégalement possible les douleurs attachées à la condition de l'homme, en préparant une organisation assise sur des principes contraires à ceux qui prévalurent dans le passé. Depuis que le mal n'est plus une expiation, il est devenu un non-sens, et c'est sur la terre qu'il faut enfin poursuivre le bonheur si long-temps ajourné aux cieux.

Absorber la vie privée dans la vie sociale, substituer la puissance de l'état à l'impuissance de la famille, le génie de l'organisme à celui de l'émancipation, et le culte du pouvoir à celui de la liberté, tel était le but que se proposaient les jacobins et que poursuivent sous nos yeux les socialistes. Les moyens communs aux uns et aux autres étaient l'impôt progressif, la création d'un papier-monnaie à cours forcé, l'absorption des industries par l'état, devenu suprême régulateur de la production et des prix, enfin un système d'éducation qui, en faisant passer tous les citoyens par les mêmes écoles aussi bien que par les mêmes casernes, rendrait possibles l'égalité des salaires et la communauté des existences, dernier mot de la doctrine.

Ni Robespierre, ni Saint-Just, ni Gracchus Babeuf lui-même, n'entrevoyaient distinctement, il est vrai, la portée complète de leurs idées, et les disciples ont fait sous ce rapport quelque chemin depuis les maî-

tres; mais dès cette époque le jacobinisme était aussi manifestement socialiste qu'il fait profession de l'être aujourd'hui. S'il déployait alors un caractère plus politique, c'est qu'au temps de l'invasion, du fédéralisme et de la Vendée, il y avait mieux à faire qu'à discourir, et qu'il fallait que les régénérateurs de l'humanité commençassent par conserver leur tête avant de travailler à sa transformation. Guillotiner les autres afin de n'être point guillotiné soi-même était une tâche assez sérieuse pour qu'on dût suspendre alors les applications purement spéculatives de la doctrine. Toutefois il n'est pas une théorie de ce temps-ci qui, de 1792 à 1795, n'ait été implicitement sanctionnée par la législation révolutionnaire ou doctrinalement professée à la tribune des cordeliers ou à celle des jacobins. Vingt milliards de papier-monnaie attestent l'orthodoxie socialiste de la convention en matière de capital; les emprunts forcés, la confiscation des terres prises sur l'émigration pour être distribuées, selon le texte du décret primitif, « aux défenseurs armés de la patrie, » le séquestre mis sur les biens d'innombrables détenus, destinés « à être partagés aux patriotes indigens dont la liste serait dressée par les communes (1), » tels sont les gages de son respect pour le principe de la propriété. Le droit au travail et l'impôt progressif avaient été formellement consignés dans la déclaration lue par Robespierre à la société des jacobins dans la séance du 21 avril 1793 (2), et cette déclaration devint la base de la constitution votée le 24 juin suivant. Ces principes furent énoncés d'une manière plus précise encore dans le rapport qui précède cette constitution, rapport fameux, pour la composition duquel on sait que Hérault de Séchelles avait réclamé en communication à la bibliothèque Richelieu *un exemplaire des Lois de Minos!* Personne ne niera que le monopole commercial et industriel de l'état ne fût au bout du système qui avait prévalu pour la fixation du *maximum*, système d'abord appliqué par la convention aux céréales, et qui le fut bientôt après à la plupart des denrées, non-seulement dans les ventes en détail, mais aux lieux même de production. Enfin qui oserait contester que l'institution de la famille ne marchât vers une ruine imminente, lorsque le divorce était en honneur, quand les fils de la débauche étaient salués du nom de *fils de la patrie*, et que la convention avait applaudi sans rougir

(1) Décrets des 8 et 13 ventôse an II, rendus sur le rapport de Saint-Just.

(2) « La société est obligée de pourvoir à la subsistance de tous ses membres, soit en leur procurant du travail, soit en assurant les moyens d'exister à ceux qui sont hors d'état de travailler. (Art. 11.)

« Les secours nécessaires à l'indigence sont une dette du riche envers le pauvre : il appartient à la loi de déterminer la manière dont cette dette doit être acquittée. (Art. 12.)

« Les citoyens dont le revenu n'excède pas ce qui est nécessaire à leur subsistance sont dispensés de contribuer aux charges publiques. Les autres doivent les supporter progressivement, selon l'étendue de leur fortune. (Art. 13.) »

à l'apologie des filles-mères? Qui ne voit que le socialisme moderne, dans ses plus tyranniques inspirations, dominait l'assemblée lorsqu'elle accueillait en matière d'éducation les théories de Danton et de Robespierre, et transformait la tendresse des mères en attentat contre la société? Un homme dont le pied glissa, heureusement pour sa mémoire, dans le premier sang qu'il eût versé, Saint-Fargeau, a laissé dans son projet de code pénal et dans son plan d'éducation lacédémonienne des monumens qui le disputent à coup sûr en excentricité aux plus curieuses inventions de l'Icarie. Chaumette était un ennemi personnel de Dieu, moins éloquent, mais plus furieux que M. Proudhon, et le mysticisme de Catherine Théot était de meilleur aloi que celui de M. Pierre Leroux. Enfin, si la propriété n'était pas encore contestée comme institution, elle était violée chaque jour avec impudeur, et la haine que les grands révolutionnaires portaient à la fortune n'était égalée que par celle qui les animait contre l'intelligence.

« Laissons les talens aux aristocrates, s'écriait le comédien Collot d'Herbois, à nous la vertu suffit. » — « *Les hommes d'état* nous vantent leurs talens, écrivait Marat en demandant la tête des girondins; mais ces talens sont un crime de plus, car ils blessent l'égalité. » — « Sachons faire taire notre sensibilité, disait Robespierre en portant la main sur son cœur; anéantissons les riches, car ils sont nécessairement les ennemis des pauvres, et la révolution a été faite pour le peuple. » — « Ici nous frappons tous les riches, écrivaient les proconsuls sur les ruines de Cité-Affranchie, nous sommes ainsi bien assurés de toujours frapper juste. » — « Il faut, disait le prêtre Chasles aux Jacobins, que, par le moyen de la taxe de guerre, les pauvres soient nourris par les riches, et qu'ils trouvent dans le portefeuille des égoïstes de quoi subvenir à leurs besoins. »

La voilà au sein des plus hautes régions des pouvoirs de ce temps, cette exécrable pensée issue de l'union de la convoitise avec l'envie, la voilà s'étalant dans sa nudité telle que nous étions condamnés à l'humiliation de la voir reparaître! Qu'ont dit de mieux nos clubistes? qu'ont rêvé ou découvert nos réformateurs vivans, depuis les économistes jusqu'aux hiérophantes, que leurs terribles prédécesseurs n'eussent commencé à pratiquer? Tous les vrais révolutionnaires s'entendaient sur un point, même en se poussant l'un l'autre vers l'échafaud; tous avaient fait aussi le serment d'Annibal contre la société qu'ils aspiraient à détruire. Depuis Fauchet, qui, dans l'inépuisable abondance de ses lyriques périodes, célébrait à tire-d'aile l'éblouissant avenir de l'humanité régénérée, jusqu'au très positif Jacques Roux, dont les terribles syllogismes faisaient reculer Robespierre, tous les adeptes du grand œuvre poursuivaient un même idéal, l'absorption du citoyen dans l'état et la substitution d'une sorte de communauté égalitaire au principe

du développement personnel et spontané. Le dogme à l'aide duquel on s'efforçait, alors comme aujourd'hui, de transformer en religion ces idées si vulgaires et si brutales était le dogme de la fraternité dont les ravageurs de 1848 ont fait à leur tour un emploi si fréquent. Fonder sur la ruine de tous les droits privés l'omnipotence de la nation, et donner la fraternité pour correctif au despotisme, telle est donc la formule sortie à un demi-siècle d'intervalle de deux révolutions, et qu'il s'agit d'apprécier.

Qu'une étroite solidarité réunisse les hommes malgré les intérêts qui les divisent, c'est ce que nous sommes tous invinciblement portés à croire; que l'égoïsme soit un sentiment anti-social par essence, cela n'est assurément pas contestable; mais la seule et vraie question à débattre entre le socialiste et le chrétien, c'est celle de savoir si c'est au ciel ou sur la terre que doit s'allumer le flambeau de la charité; le grand problème à résoudre, c'est de décider si le dévouement est une vertu de l'ordre purement naturel, si nous pouvons aimer les hommes par nous-mêmes et pour eux-mêmes, ou si nous ne pouvons les aimer qu'en Dieu et comme par un reflet de l'amour que nous lui portons. Il est sans doute une fraternité qui admet le dévouement en le rendant facile, et, entre frères, le concours peut être gratuit comme le voudrait M. Louis Blanc, sans cesser d'être actif et chaleureux, mais c'est sous l'expresse condition que la famille sera d'abord constituée, et que les frères nourris du même lait, réchauffés au même foyer, entoureront de leur amour et de leurs respects leur auteur commun. La *paternité* préexiste nécessairement à la *fraternité*. « Aimez-vous les uns les autres, comme votre père qui est aux cieux vous a aimés, » dit l'Évangile. — Aimez-vous sans rien savoir de votre origine et sans vous inquiéter de votre fin, dit le socialisme; que, sous le niveau d'un salaire uniforme et sous le régime d'une vie commune, le fort travaille pour le faible et le docte pour l'ignorant, et que ce qui se faisait par devoir dans le passé se fasse par attrait dans l'avenir.

Ici nous touchons encore à cette perpétuelle confusion entre l'ordre spirituel et l'ordre purement humain, entre la nature et la grace, qui fait tout le fond de ces misérables doctrines. Saint Bernard à Clairvaux réglait le sort de l'Europe sous l'habit de bure de son ordre. Conseiller des rois, idole des peuples, il aurait manqué à ses premiers devoirs, s'il avait pris une autre nourriture, ou s'il ne s'était pas soumis aux mêmes macérations que les derniers des Cistériens. Suger gouvernait la France du fond de son abbaye, et le moine Guillaume, son frère en religion, nous a laissé le tableau de la petite cellule où dormait sur une couchette l'homme qui dépensa des richesses colossales à reconstruire la basilique de Saint-Denis. Il n'est pas un ordre monastique où le membre voué aux plus hautes conceptions de l'intelligence et

le chef appelé par le libre choix de ses frères à les diriger dans l'application de la règle commune ne soient esclaves de cette règle aussi bien que le plus humble des frères servans. Il y a là plus que l'égalité des salaires, il y a similitude absolue dans la vie de l'ame et du corps. C'est pour cela que le génie de notre langue a indissolublement associé l'idée de communisme à celle de communauté, et que nos pères ont vu le jacobinisme essayer parfois de remonter, comme le socialisme contemporain, vers de mystiques régions, pour donner quelque consistance à ses aspirations et à ses chimères.

L'impossibilité d'asseoir le dévouement sur une base purement humaine a donné naissance à une école qui est assurément l'un des résultats les plus curieux de nos temps de confusion. Cette école a prétendu trouver dans le jacobinisme un produit de la pensée chrétienne, et, s'efforçant d'établir la conciliation de l'esprit révolutionnaire avec l'esprit catholique, elle est allée jusqu'à voir dans Robespierre, pour emprunter sa propre formule, « la plus haute expression de l'esprit chrétien dans les temps modernes. » Frappée d'impopularité et d'impuissance depuis trois siècles, l'église serait appelée à se régénérer de nos jours en appliquant à la politique les idées de perfectionnement et de progrès professées par les jacobins, idées primitivement suscitées par elle, mais dont le clergé avait eu le tort de restreindre l'application à l'ordre purement moral, en refusant de passer du gouvernement des ames au gouvernement des intérêts et de la régénération de la conscience à la régénération de l'ordre social.

Si de telles excentricités ont pu faire quelque bruit dans le monde il y a peu d'années, lorsque les théories révolutionnaires n'étaient pas descendues des livres dans la rue, elles ne comportent plus aujourd'hui un examen sérieux. Les éclairs de février ont illuminé toutes les doctrines jusque dans leurs plus sombres profondeurs. On a vu la vieille école jacobine se ranger naturellement et sans effort derrière les jeunes docteurs socialistes, et à l'heure qu'il est, ce serait à coup sûr peine perdue que d'établir contre M. Buchez l'antagonisme radical de la doctrine chrétienne du sacrifice et de la doctrine socialiste de la jouissance. Lorsque les auteurs de l'*Histoire parlementaire de la Révolution* ont vu cette démocratie parisienne, au sein de laquelle ils eurent l'étrange pensée d'aller chercher l'esprit et la tradition apostoliques, choisir l'auteur du *Juif Errant* pour la représenter, les écailles n'ont pu manquer de leur tomber enfin des yeux. Ce n'est pas quand une doctrine prend pour mot d'ordre avoué la réhabilitation de la chair, et qu'elle se résume dans la brutale apothéose des sept péchés capitaux, qu'il est possible de la présenter comme l'émanation du dogme dont elle est la suprême négation. Le monument historique élevé sur cette base singulière à la gloire des jacobins aura toutefois pour la postérité

une utilité incontestable et comme providentielle. L'œuvre des écrivains qui ont rassemblé jour par jour les preuves les plus accablantes contre les hommes pour lesquels ils osent réclamer le respect des générations rappelle la mission de ce peuple auquel Dieu commit la garde de tous les titres qui le condamnent, et qui porte un flambeau pour éclairer le monde en demeurant lui-même dans les ténèbres.

Deux faits restent désormais en dehors de toute contestation : l'un, que la philosophie révolutionnaire va, par une pente irrésistible, s'abîmer dans un sensualisme brutal combiné avec un despotisme gigantesque; l'autre, que cette philosophie est l'application pratique et populaire des doctrines du siècle où elle prit naissance. Que les encyclopédistes applaudissent ou protestent, ils n'empêcheront pas que les jacobins de 1793 et les socialistes de 1848 ne soient les véritables héritiers de la pensée jetée par eux dans le monde; ces sectaires ont seuls activement travaillé à réaliser et cette humanité nouvelle et cet ordre social nouveau, dégagés de toute tradition surnaturelle, fondés sur le rationalisme pur, et qui provoquent toutes les cupidités à s'agiter, parce que toutes les souffrances y sont des énigmes.

Les principales figures philosophiques du siècle qui se précipitait vers une fin si terrible se retrouvaient dans la génération révolutionnaire avec une ressemblance qui ne permettait pas de méconnaître l'identité des personnages, quelque transformation qu'ils eussent subie. Les grands démolisseurs étaient tous présens au travail de destruction accompli en leur nom et par eux-mêmes. Dans la sombre enceinte où bruissent tant de passions, où la haine seule dilate les ames et où la terreur les étreint, sur les bancs de cette convention formidable qui frappe de mort tout ce qu'elle touche, ne distinguez-vous pas trois figures qui, dans l'époque précédente, ont déjà reçu et comme épuisé les hommages et la longue admiration du monde? Quel est cet homme à la parole étudiée et au rire impitoyable, qui use de son esprit comme d'un poignard, et prépare à coups de bons mots la besogne des égorgeurs? C'est peut-être Camille Desmoulins, mais assurément c'est aussi Voltaire; c'est Voltaire rajeuni, descendu de son piédestal sur la borne, parlant au peuple sa langue élégante et cruelle; c'est Voltaire recouvrant des riches et froids ornemens de son style son œuvre de désolation. Dans ce puissant révolutionnaire à la figure âpre, à l'imagination et aux habitudes sensuelles, que sa tête et son cœur entraînent des extrémités du crime aux extrémités de la pitié, dans cet homme qui, au péril de sa vie, s'incline à la voix d'une jeune fille sous la bénédiction d'un prêtre, pour se rejeter l'instant d'après dans le fanatisme du néant, ne reconnaissez-vous pas Diderot aussi bien que Danton? Que dire de ce rhéteur consumé par la haine et crispé par l'envie, qui recouvre d'un appareil de banalités prétentieuses

la pauvreté de ses pensées? Ce parleur inépuisable qui fait de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame des moyens de dictature, à peu près comme son maître en faisait le thème de belles périodes pour écraser les philosophes ses ennemis, cet homme orgueilleux et solitaire qui résume toute une révolution dans la suprême adoration de lui-même, n'est-il pas le fils, bien infime sans doute, mais trop reconnaissable, de l'écrivain qui avait nourri de sa creuse métaphysique la génération tout entière? Le plus cruel châtiment de Rousseau est d'avoir enfanté Robespierre, et la pierre de touche des idées politiques de l'auteur d'*Émile* est donc l'application qu'en a tentée le sanglant triumvir. Robespierre a été le metteur en œuvre entêté et convaincu des doctrines élevées sur la triple base de la religion naturelle, du contrat primordial et de l'excellence native de l'humanité, telles qu'elles apparaissent à toutes les pages de Rousseau, et le maître répond du disciple.

Ils étaient donc comme présens de leur personne à cette solennelle épreuve de leur sagesse, les docteurs qui avaient si long-temps remué la France, et qui, dans l'infinie variété de leurs pensées, s'étaient entendus pour éteindre au cœur de l'humanité le souffle divin qui l'aidait à vivre! Sur ces bancs se pressaient les disciples qu'ils avaient formés, dans ces tribunes était le public qu'ils s'étaient fait. Les femmes philosophes et les beaux esprits d'académie avaient passé des petits soupers des fermiers-généraux et des salons de Mme de Pompadour au crasseux cortége de Chaumette, et l'apostat Gobel traduisait en langue vulgaire les spirituels blasphèmes qui avaient si long-temps charmé la cour et la ville.

L'horreur qu'inspire cette époque sera-t-elle atténuée devant la justice de l'histoire par la grandeur des résultats conquis, et faut-il que la politique vienne en ceci contrarier la morale? La France doit-elle quelque chose aux hommes de la terreur en compensation de la flétrissure qu'ils lui ont infligée? Est-il donc vrai qu'en décimant la nation ils aient eu pour but d'assurer son indépendance, et sommes-nous placés dans la douloureuse alternative d'absoudre des monstres dont les attentats font frémir, ou de condamner les sauveurs de l'unité nationale et de l'intégrité du territoire? Quelque étrange facilité qu'on ait pu mettre à concéder ce point aux écrivains démagogues, la chose vaut la peine d'être sérieusement discutée.

II.

Lorsqu'en 1792, par un élan unanime et spontané, la France se leva contre la première coalition européenne pour défendre sa révolution, à laquelle elle adhérait alors d'une foi profonde, elle offrit assurément

un grand spectacle. Ce n'était en effet ni un pouvoir dictatorial, ni une contrainte irrésistible qui jetaient dans ses armées d'innombrables volontaires; ce n'était pas la loi qui obligeait les citoyens à porter leur or, ni les jeunes filles leurs bijoux sur des autels ceints de guirlandes et décorés de fleurs : tout ce peuple agissait dans la pleine possession de sa liberté morale; l'ame de la patrie circulait dans cette foule, et un enthousiasme puissant faisait battre toutes ces poitrines. Il ne fallait pas d'armée et de comités révolutionnaires pour pousser alors les recrues aux frontières, pas de représentans en mission pour terrifier les généraux dans leur propre camp, pas d'échafaud dressé sur les champs de bataille pour imposer la victoire. A la campagne suivante, la scène change. L'ère de la terreur succède à celle de la confiance; les levées en masse remplacent les enrôlemens volontaires, et les réquisitions forcées les dons patriotiques; les soldats doivent, sous peine de mort, quitter leurs foyers pour aller combattre, et les généraux vaincre à l'heure dite sous peine de porter leur tête aux tyrans.

Ce système, appliqué avec un sang-froid et une cruauté sans exemple, s'appuyant à l'intérieur sur une armée révolutionnaire qui mettait le meurtre et le pillage à l'ordre du jour, produisit sans nul doute des résultats prodigieux, car, pour sauver sa vie, la nation abdiqua un moment aux mains de ses oppresseurs. L'incendie de la Vendée, les noyades de Nantes, les mitraillades de Lyon, de Toulon, de Bordeaux, les égorgemens juridiques de Paris, jetèrent aux frontières tous les hommes qui ne voulaient être ni assassins ni assassinés, et à l'héroïsme de l'enthousiasme succéda celui du désespoir. Cependant, pour apprécier le service que le parti jacobin rendit à la France en assurant par de tels moyens la libération du territoire, il faut d'abord se rappeler que lui seul avait provoqué les périls contre lesquels il dut lutter avec de pareilles armes; il avait fallu en effet le meurtre de Louis XVI pour contraindre l'Europe à organiser la seconde coalition après l'éclatant échec de la première; il avait fallu arracher du sein de la convention vingt-deux députés, bientôt suivis de soixante-treize de leurs collègues, pour soulever les départemens. A l'Europe, qui désirait la paix et le témoignait par des ouvertures secrètes, la montagne avait répondu par un défi dont elle avait mesuré toutes les conséquences; à la bourgeoisie, qui acceptait la république sous la seule réserve de quelque respect pour les principes élémentaires du droit et de la justice, elle avait répondu par un monstrueux attentat contre la souveraineté nationale. Comment donc les apologistes des montagnards viendraient-ils aujourd'hui arguer de la guerre étrangère et de la guerre civile systématiquement provoquées, pour dégager la mémoire de ces hommes de la réprobation que la conscience des siècles fera peser sur elle? Une

telle audace d'affirmation ne se peut comprendre. A quiconque dira qu'ils ont sauvé la France, sachons répondre, preuves en main, qu'ils l'auraient perdue, si on avait pu la perdre.

Je ne parviens point d'ailleurs, quelque bon vouloir que j'y mette, à m'incliner devant l'héroïsme du comité de salut public, et, lorsqu'on me convie à admirer le stoïque courage de Robespierre, de Saint-Just et de Couthon, je ne puis m'empêcher de penser que les triumvirs étaient placés entre la guillotine et la victoire, et que le soin de sauver leur tête ne les touchait pas moins que celui de sauver la patrie. Dans la carrière d'extermination qu'elle s'était donnée, la montagne n'avait pas à cette époque plus de quartier à attendre qu'elle n'était résolue d'en faire. A l'égorgement en masse prescrit par ses décrets, les vainqueurs auraient répondu par une expiation terrible. Les membres du comité de salut public défendaient manifestement leur propre vie contre l'arrêt rendu d'avance par la Vendée, par la gironde et par l'Europe; or, j'imagine que nulle part on ne déploierait plus de ressources et une énergie plus indomptable que dans un cachot où des condamnés à mort auraient chance d'échapper par une lutte au bras des exécuteurs.

Pour se rendre un compte vrai des actes de cette époque, pour en apprécier, s'il est permis de le dire, la moralité politique, une observation préalable est nécessaire : c'est que la terreur ne fut au fond qu'une œuvre de stratégie parlementaire. Le rapprochement des dates suffit en effet pour constater que les mesures les plus monstrueuses de cet épouvantable régime n'avaient pas pour fin la délivrance du territoire, déjà assurée lorsqu'on les décréta, et que les instigateurs de ces mesures se proposaient pour but unique, d'abord l'asservissement de la convention à un comité, puis l'asservissement de ce comité à un seul homme.

Nous avons rappelé qu'aux premiers mois de 1793 le parti jacobin, en prévalant au sein de la convention, avait amené l'insurrection des campagnes dans l'ouest, l'insurrection de la bourgeoisie dans le midi, enfin l'hostilité de toutes les puissances neutres, bientôt suivie de la perte de nos meilleures places de guerre et de la défection du généralissime de nos armées; mais cette même année n'avait pas encore terminé son cours, que ces périls étaient conjurés. L'envoi de l'armée de Mayence dans l'ouest et le remplacement de chefs ineptes par de jeunes généraux du premier ordre avaient amené, sinon la pacification de la Vendée, du moins son impuissance. Écrasée au Mans, achevée à Savenay, l'armée royale ne menaçait plus, au commencement de 1794, l'existence du gouvernement républicain, et, s'il était entré dans la politique des comités de déférer au vœu unanime de leurs généraux en pratiquant un système habile de clémence au lieu d'un système d'extermination, l'incendie ne se serait pas rallumé de ses cendres.

La situation fausse des chefs girondins, leur peu d'esprit politique, joint à l'inertie naturelle des classes moyennes, avaient aussi précipité le mouvement fédéraliste vers une fin rapide et humiliante. La bataille de Vernon avait été une déroute plus ridicule encore que désastreuse. Dès le mois d'octobre, Lyon avait ouvert ses portes, et, malgré l'assistance d'une flotte anglaise et d'une armée espagnole, Toulon avait succombé en décembre.

Avant que cette sinistre année fût terminée, la convention, victorieuse de l'Europe et de la France, voyait donc tremblans et enchaînés à ses pieds les soixante départemens qui n'avaient eu contre elle que le vain courage de proclamations impuissantes. A la même époque, ses succès militaires contre l'étranger n'étaient pas moins éclatans que ses victoires à l'intérieur n'avaient été décisives. Le territoire français était délivré, et le territoire ennemi envahi ou menacé sur tous les points; les victoires d'Hondscoote et de Watignies, bientôt après celles de Turcoing et de Fleurus, avaient rendu partout l'offensive à nos armes; les Hoche, les Pichegru, les Kléber, les Marceau, les Macdonald avaient, du jour au lendemain, comblé dans le commandement un vide réputé d'abord irréparable, et la campagne de 1794 n'était pas terminée, que la France, par le prodigieux élan de ses armées, avait rompu la coalition européenne aussi complétement qu'elle avait triomphé l'année précédente de la coalition austro-prussienne.

Ce fut pourtant au jour où la nation conquérait par son héroïsme la sécurité de son sol, où le fédéralisme expirait sous ses propres divisions, que la révolution se précipita avec un redoublement de fureur dans une carrière d'attentats tellement atroces, qu'en en constatant l'inutilité politique, on ajoute à peine à l'horreur qu'ils inspirent. Loin de s'abaisser par la victoire de la convention, le thermomètre de la violence s'éleva sensiblement à mesure que descendait celui des périls publics. Le gouvernement révolutionnaire n'avait plus affaire à des ennemis dangereux, mais à des prisonniers désarmés et manifestement impuissans, quand Collot d'Herbois, Fouché, Tallien, Javogues, Couthon, Maignet, Fréron et tant d'autres mitraillaient les villes ouvertes et les populations soumises, organisant le pillage et le meurtre dans des proportions qui n'avaient pas été atteintes au temps des grandes invasions barbares. La Vendée avait cessé de menacer la république, lorsque Carier imagina de noyer les femmes et les enfans, au risque de réveiller par le désespoir le courage au cœur des plus lâches. Joseph Lebon n'appréhendait aucune insurrection dans son proconsulat d'Arras, quand ce tigre repu allait chaque jour, après un repas pris côte à côte avec le bourreau, flairer l'odeur des exécutions.

Ce n'étaient pas des ennemis redoutables que les comités de salut public et de sûreté générale envoyaient chaque matin par charretées à

Fouquier-Tinville et à Sanson; la mort de Mme Élisabeth, celle du vieux Bailly, du vieux Malesherbes, du jeune Chénier, si elles ajoutaient quelque chose à l'opprobre du gouvernement révolutionnaire, n'ajoutaient rien à coup sûr à sa sûreté, et sur cinq mille personnes juridiquement guillotinées, la plupart avaient été saisies dans l'obscurité de leur vie privée, en dehors de la lutte armée des partis. Il fallait chaque jour au minotaure révolutionnaire, pour sustenter sa vie, un contingent et comme une catégorie déterminée de victimes; il dévorait aujourd'hui les parlementaires, demain les fermiers-généraux, une autre fois les savans et les poètes, tout ce qui avait enfin respiré le souffle de la vieille société, à laquelle Dieu envoyait une si terrible expiation. Ce fut au moment où le comité de salut public, délivré des *enragés* par la mort des hébertistes et des *modérés* par le supplice de Danton, ne voyait plus se dresser aucun obstacle sur le sol de la France asservie, qu'il imprima à son système de mort la plus effroyable accélération. Le premier usage que fit Robespierre de sa suprématie conquise par le meurtre de ses anciens amis fut d'arracher à la convention la loi du 22 prairial, qui, supprimant les dernières garanties accordées jusqu'alors devant le tribunal révolutionnaire, réduisait la procédure à une simple constatation d'identité par devers Hermann et Fouquier.

En redoublant ainsi l'excitation à mesure que s'éloignait le péril, le comité de salut public, et Robespierre en particulier, étaient parfaitement dans leur rôle. Le vrai but qu'ils poursuivaient était en effet la dictature et l'asservissement de la convention nationale, double résultat qui ne pouvait être atteint qu'en maintenant la crise révolutionnaire à son paroxysme le plus élevé, quels que fussent les circonstances politiques et les succès des armées républicaines. Dans les jours qui précédèrent le 9 thermidor, Robespierre, paraissant à peine au comité et ne se montrant plus à la convention, laissait chaque soir échapper à la tribune des jacobins en mots obscurs l'amer désappointement que lui faisaient éprouver les victoires des armées républicaines en Belgique et sur le Rhin : c'est qu'en effet le dictateur aveuglé s'inquiétait moins de la France que de lui-même, et qu'il s'agissait au fond de gouverner la nation plutôt que de la sauver. L'asservissement de la convention par un comité et bientôt après la tyrannie d'un seul homme pesant sur ce comité, tel fut le dernier mot du gouvernement de la terreur, tel fut le but vers lequel avait marché la révolution à travers des flots de sang et des ruines amoncelées. Le travail de tout un siècle venait aboutir à l'apothéose d'un dictateur-pontife, qui résumait sa doctrine dans la mascarade païenne du 20 prairial, suivie à deux jours de distance de la loi la plus meurtrière qu'un gouvernement ait jamais imposée à l'épouvante d'une assemblée. Toutes les apologies de la politique montagnarde, qu'elles émanent de MM. Buchez, Louis Blanc,

Lamartine ou Michelet, viendront se briser contre ce simple fait, que les jacobins n'organisèrent et n'entretinrent la terreur que pour conquérir le pouvoir en arrachant à la représentation nationale son libre arbitre. Robespierre, que son sang-froid rendit maître des destinées de son parti, suivit contre l'assemblée cette politique de compression avec une persévérance qui fut la première, pour ne pas dire la seule de ses qualités d'homme d'état. S'il envoya les hébertistes à l'échafaud, ce ne fut pas à cause des scandales de leurs doctrines et de leur vie, mais tout simplement parce qu'ils avaient préparé aux Cordeliers une insurrection contre le comité de salut public. S'il égorgea Danton après l'avoir défendu avec chaleur aux Jacobins quelques semaines auparavant, ce n'est pas parce que Danton avait pillé en Belgique et qu'il affichait un athéisme éhonté, mais parce que le ministre du 2 septembre avait en ce moment quelques velléités de sortir de sa léthargie sensuelle, pour revendiquer sa part dans l'exploitation de la révolution qu'il avait faite. Robespierre, il est vrai, n'aimait pas les athées, parce qu'il les estimait ingouvernables, et les fumées de l'orgueil étouffaient chez lui celles de la volupté; mais le spiritualisme de cet homme, étranger à toutes les effusions du cœur, avait le caractère d'un calcul tout politique. L'insolent rhéteur voulait rattacher au ciel le premier anneau de la chaîne forgée pour sa patrie; il trouvait un auxiliaire encore plus sûr dans Dieu que dans le bourreau, et sa foi devint la sanction de sa tyrannie; le parti jacobin, quoi qu'on en ait pu dire, resta d'ailleurs entièrement étranger à ces réminiscences philosophiques du *Vicaire savoyard*, et, sitôt que Robespierre eût disparu, le jacobinisme alla se confondre avec l'hébertisme, qui avait survécu à ceux dont il emprunta le nom. Sous la nouvelle majorité thermidorienne, la montagne, disputant tour à tour à la justice du pays les têtes de Fouquier-Tinville, de Carier ou de Lebon, ne s'agita plus que pour protéger ou la mémoire ou les jours des monstres qui venaient d'épouvanter la terre. Ce fut là le seul travail du parti jacobin jusqu'aux journées de prairial, où il dut se transformer dans sa défaite. Bientôt après cette œuvre fut reprise sous des formes différentes, mais dans une pensée identique, et l'on vit les fiers montagnards s'entendre avec les *pourris* du directoire pour essayer, au 18 fructidor, une nouvelle et plus terne édition de leur système, en insultant une dernière fois à la conscience et à la souveraineté du pays.

Ainsi s'acheva l'épopée magnifique ouverte à Versailles le 5 mai 1789, et les classes moyennes furent vaincues aussi complétement que l'ancienne aristocratie nobiliaire. Durant la crise à laquelle elle avait préparé l'opinion depuis cinquante ans, la bourgeoisie déploya une foi profonde dans sa propre force et la justice de sa cause : sa force morale d'agression était irrésistible en effet, et sa cause était juste, car elle ex-

primait la loi fondamentale des sociétés modernes, l'attribution du pouvoir au travail et à l'intelligence; mais ni sa prévoyance ni son esprit politique n'étaient en rapport avec sa légitime ambition. Aussi, après avoir triomphé de tous ses ennemis, succomba-t-elle presque sans résistance devant ses propres alliés. Après la crise du 14 juillet, qui avait authentiquement constaté l'impuissance de l'ancien régime, elle continua contre ses débris une politique de vengeance qui devenait dangereuse en cessant d'être nécessaire, et elle se mit à la merci des auxiliaires qu'elle avait appelés sans discuter leurs prétentions et sans soupçonner leur force. Au lieu de se cramponner à la constitution de 91, qui, malgré ses défauts, garantissait sa prépondérance et assurait son avenir, elle recula lorsqu'il fallut couvrir énergiquement le malheureux roi contre d'indignes attaques et de stupides calomnies, refusant d'assumer sa part dans l'impopularité sous laquelle d'exécrables passions firent bientôt choir la première monarchie constitutionnelle. Instinctivement convaincue que son sort était lié au maintien de cette monarchie, elle ne mit ni son langage ni sa conduite en rapport avec sa croyance, de telle sorte qu'au jour suprême elle se trouva dans cet énervant état d'esprit qui double les forces de l'agression et paralyse celles de la défense. Au 10 août, la bourgeoisie laissa passer la république, dont elle ne voulait pas, par crainte de se compromettre en défendant la royauté, qu'elle voulait. Elle avait retiré sa confiance à ses premiers chefs, ensevelis sous les décombres du gouvernement qu'ils avaient fondé, et les girondins, ses nouveaux agens, lui avaient à moitié persuadé qu'elle serait forte le jour où, répudiant une institution discréditée, elle n'aurait plus à stipuler que pour elle-même. Il arriva tout au contraire qu'elle se trouva immédiatement exposée aux coups de la démagogie et contrainte de combattre sur un terrain choisi par ses ennemis, au nom de principes qui impliquaient son abdication. Aussi le résultat de la lutte ne fut-il pas un moment douteux. La convention, sortie du sein des classes moyennes, et qui, livrée à elle-même, en aurait servi tous les intérêts, déserta sa politique sitôt qu'il fallut jouer sa tête pour la défendre. Au 21 janvier, la question fut tranchée entre la bourgeoisie girondine et la démocratique montagne, car ce vote impliquait l'établissement permanent d'un pouvoir révolutionnaire et l'emploi de moyens incompatibles avec le règne du travail comme avec celui de l'intelligence.

Les hommes qui, à l'assemblée législative, avaient laissé tomber le trône afin de ménager leur popularité, laissèrent, à la convention, tomber la tête du roi par le même motif. Le résultat de ces deux actes fut semblable : après avoir reculé devant la défense d'un droit social, ils furent atteints d'une impuissance irremédiable, lorsqu'il fallut se défendre eux-mêmes. Le 21 janvier assura le succès du 31 mai, et la

majorité, qui avait livré le sang du juste, le vit bientôt retomber sur sa tête. Depuis le 31 octobre, il n'y eut plus, pour les membres de la convention, qu'une politique, détourner la hache de sa propre tête en la reportant sur celle d'autrui. Danton, Phélippeaux, Camille Desmoulins, les nouveaux chefs de la majorité décimée, furent sacrifiés par elle avec bien moins d'hésitation que ne l'avaient été Vergniaud et ses éloquens collègues. On en vint bientôt à homologuer sans débat tous les arrêts de mort, qu'ils portassent sur un côté de l'assemblée ou sur un autre. Cet égoïsme, dont l'exemple descendait alors de la convention sur toutes les classes de la société française, avait surtout envahi la bourgeoisie. Celle-ci manque malheureusement, en effet, du sentiment de la solidarité par lequel les partis se maintiennent dans la bonne fortune et se relèvent dans la mauvaise, et ce n'est qu'en présence d'un intérêt immédiat et individuel qu'elle s'émeut et se ranime. Qu'avez-vous fait durant la terreur? demandait quelqu'un à Sieyès. J'ai vécu, répondait le publiciste, persuadé qu'il s'était fait autant d'honneur en évitant l'échafaud qu'en rédigeant une constitution. Vivre devint donc la seule pensée, la seule ambition de tout le monde.

Si la Providence mit une fin soudaine à cet épouvantable état, les partis modérés, descendus au dernier degré de prostration et d'impuissance, furent justement déshérités de l'honneur de délivrer la patrie et de réconcilier la France avec l'humanité. Les jacobins ne succombèrent au 9 thermidor que devant leurs propres complices. Le système de bascule sur lequel les triumvirs avaient fondé leur domination réclamait chaque jour un contingent de têtes prises dans les divers partis, afin de tenir en constant équilibre les deux plateaux de la balance. C'était au tour de la montagne à défrayer Fouquier-Tinville. Avertis, par des signes certains, qu'ils étaient désignés pour le prochain sacrifice, quelques-uns de ses membres trouvèrent, pour disputer leur propre vie, un courage dont ils n'avaient jamais usé pour défendre la vie de personne. Le 9 thermidor fut l'œuvre de criminels acculés à l'échafaud, qui le renversent dans une convulsion de désespoir. Si cette journée sauva la nation, celle-ci ne saurait se vanter d'y avoir concouru par ses efforts, et peut-être n'est-il rien d'aussi humiliant dans le cours de notre histoire que de voir figurer au premier rang des libérateurs de la France Tallien et Panis, marqués du sang de septembre; Collot d'Herbois et Fréron, les mitrailleurs; Billaud-Varennes, la bête fauve, et Fouché, l'impur apostat.

Avez-vous rencontré dans le peintre immortel des bassesses humaines un spectacle comparable à celui de la convention tendant la gorge au couteau de l'homme qu'elle abhorre et se couronnant de fleurs à la veille de l'immolation de thermidor, pour le suivre, la terreur dans l'ame et le sourire sur les lèvres, à l'autel du 20 prairial?

Croyez-vous qu'en aucun siècle une ville ait présenté l'aspect du Paris de ce temps-là? Aux jours des Séjan et des Tigellin, Rome, occupée par les cohortes du prétoire, était livrée aux délateurs muette et désarmée. Le despotisme s'y produisait sous des formes discrètes, et son bras n'atteignait qu'aux têtes haut placées. Une trirème débarquant nuitamment des assassins sur les côtes de Campanie, un centurion allant porter à des consulaires l'ordre de mourir, ceux-ci s'ouvrant les veines au milieu des parfums après avoir testé en faveur du divin empereur, voilà tout ce que connaissait la ville impériale d'une tyrannie qui pourvoyait d'ailleurs avec une libéralité gigantesque à ses besoins et à ses plaisirs. A quelle distance de la Rome de Néron est le Paris de Robespierre! Sous le régime des réquisitions et du maximum, la ville expire de misère et de faim; l'échafaud s'y dresse en permanence pour les plus obscurs comme pour les plus illustres, et c'est à la clarté du soleil qu'elle est quotidiennement parcourue de l'une à l'autre extrémité par les charrettes du bourreau et les furies de la guillotine. Paris et ses tyrans sont à la discrétion de soixante mille gardes nationaux : depuis le supplice de Ronsin et la dissolution de l'armée révolutionnaire, ceux-ci forment la seule force publique existante dans la capitale; il leur suffirait d'une heure de courage pour faire rentrer dans la poussière l'odieux pouvoir qui les décime, et on les voit, durant plusieurs mois, continuer de former la haie aux exécutions qui chaque jour viennent éclaircir leurs propres rangs!

Si les temps qui suivirent le 9 thermidor furent moins affreux, ils n'infligèrent pas à la France des humiliations moins douloureuses. De cette journée au 18 brumaire, à travers les crises de prairial, les journées de vendémiaire et l'attentat de fructidor deux fois renouvelé sur la représentation nationale, se déploie une période de désorganisation politique et d'abjection morale où éclate dans la faiblesse de tous les partis l'impuissance manifeste de la nation à se sauver elle-même. Le 9 thermidor avait été une journée sans caractère précis, et dont les conséquences n'étonnèrent personne autant que ses auteurs. Lorsqu'après la victoire remportée sur les dictateurs, on vit leurs vainqueurs redoutables, tout dégouttans encore du carnage de Lyon et de Bordeaux, ordonner la translation solennelle des restes de Marat au Panthéon et suivre ces impures reliques en hurlant les hymnes de mort, on put appréhender de les voir demeurer jusqu'au bout conséquens avec eux-mêmes. Telle était assurément la pensée du plus grand nombre; mais en frappant les triumvirs, en écrasant la commune, qui les avait défendus jusqu'à la dernière heure, les thermidoriens, sans le soupçonner et sans le vouloir, avaient brisé pour jamais le ressort du pouvoir révolutionnaire. Celui-ci n'était possible que par la dictature, et, pour faire passer cette dictature en d'autres mains, il fallait

au moins un jour, durant lequel la France, retrouvant le sentiment et la voix, reconquérait la possession d'elle-même. Un cri échappé de la poitrine oppressée suffit pour dissiper les vapeurs du plus sombre cauchemar. Au 9 thermidor, la France put pousser ce cri de salut, et la terreur s'évanouit comme le fantôme d'une nuit d'horreur; une solidarité jusqu'alors inaperçue liait le gouvernement révolutionnaire au sort des hommes qui seuls avaient été assez puissans pour organiser cette compression gigantesque; le jour où ceux-ci disparurent, les jacobins devinrent des tigres édentés, et il ne leur resta plus que l'alternative de se faire guillotiner avec Bourbotte et Goujon en tentant contre la France réveillée une restauration visiblement impossible du système terroriste, ou de s'introduire en rampant dans les antichambres du vainqueur de l'Italie! Avoir la poitrine chamarrée de cordons ou être pendus comme de vils assassins, prendre le rôle de Fouché ou celui d'Arena, telle fut l'ironique destinée d'un parti qu'on aurait pu croire formé des derniers des hommes, s'ils n'avaient eu depuis des admirateurs.

Lorsque de telles horreurs ont été étalées à la face du monde, et que toute une génération d'écrivains a trouvé créance, quand elle a prétendu transformer ces temps honteux en une ère de mâle courage, il n'est pas pour un pays, sachons-le bien, d'expiations assez longues et d'épreuves assez douloureuses. La suite de ces études montrera sous un autre jour l'impuissance des partis, du 9 thermidor au 18 brumaire, et nous conduira à l'appréciation de l'œuvre de restauration sociale accomplie, contre toutes les vraisemblances humaines, par le grand délégué de la Providence.

LOUIS DE CARNÉ.

LES RÉCITS

DE

LA MUSE POPULAIRE.

LES BRYÉRONS ET LES SAULNIERS.

I. — LA GRANDE BRYÈRE.

On appelle *Sillon* une longue colline qui sépare du reste de la Bretagne tout le territoire compris entre l'embouchure de la Loire et celle de la Vilaine. La route de Nantes à Vannes suit la crête de ce rempart naturel. Vous avez alors, à droite, la Bretagne française, médaille effacée où l'œil le plus attentif chercherait en vain à distinguer une empreinte, tandis qu'à gauche s'étend jusqu'à la mer une contrée dont le paysage et la population ne ressemblent à nuls autres. Avant d'y entrer, vous n'aviez rencontré que des paysans de petite taille, aux membres noueux, à la figure pâle et d'un calme sombre; maintenant, vous trouvez des hommes grands, souples, colorés et rians. Là-bas la vie semblait se concentrer sous une forme solide, mais fruste; ici elle s'épanouit dans toute sa splendeur : à la race celtique a succédé la race scandinave. Ceci est en effet une colonie des hommes du Nord. Débarqués là au ve siècle, les Saxons y sont demeurés depuis sans se confondre avec les tribus voisines. Leurs familles agrandies sont devenues des paroisses

dont presque tous les habitans portent les même noms et ne se distinguent que par des sobriquets.

C'est surtout dans *la Bryère* et au pays des salines que la physionomie de la race étrangère est restée visible. Là les anciens coureurs de mer ont conservé un peu de leur humeur aventureuse. L'été fini, vous les voyez partir sur leurs *futreaux* (1) ou à la suite de leurs mules; ceux-là se dirigent vers Nantes, La Rochelle, Bordeaux, pour vendre la tourbe des marais; ceux-ci vont dans l'ouest essayer la troque du sel. Le plus souvent la femme accompagne son mari. Assise sur la maitresse mule, qui marche en avant ornée de houppes bariolées et de la grosse *sonaille* qui dirige la caravane, elle file ou tricote la laine rapportée des fermes de la Bretagne et de la Vendée, tandis que le saulnier suit en chantant quelque vieux cantique. Parfois un semestrier qui retourne au pays ou un piéton éclopé prend place sur un des *doublons* et s'associe, pendant quelques heures ou quelques jours, au voyage du négociant nomade.

C'est à la suite d'une de ces caravanes que j'avais commencé une excursion depuis long-temps projetée vers les côtes guérandaises, et je chevauchais le long du *Sillon* avec une douzaine de mules qui s'en retournaient au bourg de Saillé. Sauf quelques charges de grains et d'épiceries, toutes revenaient à vide sous la conduite du saulnier Pierre-Louis, surnommé *le Grenadier*. C'était un vaillant gars, au visage ouvert et de haute mine, qui prenait la vie en bonne part, récoltait de chaque jour tout ce qu'il en pouvait tirer, et s'endormait le soir sans s'inquiéter comment le soleil se relèverait le lendemain.

Pierre-Louis n'avait que deux mules dans le convoi avec lequel il était parti six semaines auparavant : les autres appartenaient, ainsi que leurs *sommes* de sel, à des voisins auxquels il devait en rendre compte; mais le voyage, malheureux pour tous, l'avait été particulièrement pour lui. Une de ses bêtes s'était perdue près de Chemillé; la seconde, estropiée en chemin, avait dû être vendue, comme il le disait, *au prix des fers et de la peau*. Il revenait ruiné, mais sans en paraître plus triste. Vêtu de sa souquenille et de ses grandes guêtres de toile blanche, le fouet noué en bandoulière, son chapeau à larges bords relevé du côté où ne brillait point le soleil, il suivait l'accotement de la route les deux mains dans la poche ménagée sur le devant de sa blouse en manière de manchon, ou ciselant avec son couteau des baguettes de coudrier qu'il distribuait aux enfans du village.

Oisif ou occupé, Pierre-Louis sifflait toujours; tantôt c'était un air champêtre embelli de mille cadences, tantôt un fragment d'hymne d'église aux notes pleines et monotones, plus souvent des modulations

(1) Barque d'une forme particulière.

improvisées dont le rhythme et le ton semblaient s'harmoniser avec toutes les rumeurs de la route. Ici elles imitaient le gazouillement des oiseaux, là elles devenaient susurrantes avec le bruit des sources, plus loin confuses et prolongées comme le murmure du vent dans les brandes; partout enfin, quel que fût son caractère, le mélodieux sifflement du saulnier, en traduisant à son insu sa propre sensation, servait à compléter les aspects du site; il était devenu pour moi, avec le tintement de la *sonaille*, un accompagnement obligé du voyage. S'il se taisait, je sentais comme un vide subit dans ce qui m'entourait; mon oreille cherchait quelque chose; j'éprouvais enfin la même impression que le promeneur habitué au bruit d'une cascade quand la vanne du moulin se baisse tout à coup et étouffe la voix berceuse des eaux.

Dans ce cas, pour compensation, je renouais ordinairement l'entretien avec la saulnière, jeune et belle paysanne qui venait de faire son premier voyage de troque. Obligée de suivre son mari, elle avait dû laisser à Saillé un enfant en sevrage, vers lequel se tournaient alors tous les élans de son cœur. A chaque village dépassé, elle supputait la distance amoindrie, et son grand œil noir fouillait l'horizon avec une ardeur avide. Pourtant chez elle l'impatience même était souriante comme tout le reste; la tristesse ne semblait point avoir de prise sur cette puissante et sereine beauté. En la voyant, on se rappelait involontairement les ciels du midi, d'un bleu si riche que les nuages, au lieu de les voiler, semblent s'y fondre. Ses traits reflétaient, aussi bien que ceux de Pierre-Louis, ce contentement qui est la grace du bonheur, mais avec un calme plus noble. Évidemment l'homme était gai par insouciance, la femme par soumission.

Nous avions côtoyé l'ombreuse vallée de la Chésine, et nous venions d'atteindre une longue chaîne de crêtes dépouillées, quand la jeune saulnière me fit remarquer les moulins du *Sillon*, dont les ailes tournaient rapidement, bien que partout ailleurs nous les eussions vues immobiles. Je voulus expliquer ce contraste par la hauteur même des sommets du Sillon; mais Pierre-Louis, qui avait cessé de siffler, se tourna vers nous.

— Faites excuse, c'est pas ça! dit-il d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux; tout le monde sait la chose dans le pays... Eh! Jeanne, explique donc à monsieur, toi, ce qui fait que les tournans ne s'arrêtent jamais sur la grande lande.

— Les anciennes gens ont raconté que c'était un don de la Vierge, dit la saulnière, qui se retourna vers moi en souriant. D'après la tradition, le diable voulut un jour forcer les meuniers du haut *Sillon* à faire un pacte, et, comme ils refusèrent, Satan plaça près de chaque aile un mauvais esprit pour l'empêcher de tourner. Ce fut une grande désolation dans le pays, où la farine devenait toujours plus rare; mais

la Vierge, qui n'est occupée qu'à regarder et à plaindre les misères des hommes, jeta un arc-en-ciel en guise de pont entre le paradis et le *Sillon;* elle descendit vers les moulins, vêtue en mendiante, la quenouille au côté et filant des *coursets* de lin (1). A chaque porte, elle tendait son écuelle de bois, et on lui donnait une poignée de mouture; alors elle prenait un brin de fil sur son fuseau, et liait le démon chargé de tenir l'aile immobile, en lui disant :

Qu'il souffle derrière ou devant,
Tu tourneras comme le vent.

A l'instant même, le démon était forcé de mettre la machine en train. Tous ont continué depuis, garrottés qu'ils sont par le fil béni, et, maintenant encore, si le meunier veut arrêter son tournant, il faut qu'il fasse le signe de la croix, afin de *donner une faiblesse* au mauvais esprit.

— Mais rien ne peut-il rompre le saint enchantement? demandai-je.

— Rien que le *kourigan noir*, répliqua Jeanne. Quand par hasard il monte jusqu'à la lande, les ailes des moulins tournent plus lentement, et on croit les entendre crier sur leurs essieux; mais ce sont les démons qui appellent le *kourigan*, et, si celui-ci répond, les tournans s'arrêtent, car il a puissance sur tout, hormis sur les trois personnes de la Trinité.

C'était la première fois que j'entendais attribuer une pareille autorité à l'un de ces fils de la terre qui habitent partout nos monumens druidiques, et que la tradition représente généralement sous la forme de nains malicieux égarant les voyageurs au son d'une cloche trompeuse ou par des lumières fuyantes et se réunissant dans les carrefours magiques pour danser la fameuse ronde des *jours de la semaine*. De nouvelles explications me firent comprendre que le *kourigan noir*, également connu sous le nom de *petit charbonnier*, était un génie à part, dans lequel l'imagination saxonne semblait avoir personnifié le malheur. Elle en avait fait *le frère aîné de la mort!* Jeanne me le représenta comme une sorte d'huissier funèbre que l'on rencontrait à chaque détour de la vie, moins pour avertir d'un désastre que pour le signifier. Elle-même l'avait rencontré plusieurs fois, ainsi que Pierre-Louis, et toujours quelque chagrin avait suivi son apparition. A ce voyage encore, dans la soirée de leur départ, tous deux l'avaient aperçu à travers les haies qui bordaient la route; il les avait accompagnés quelque temps, puis, traversant le chemin comme pour y laisser *une trace de malheur*, il avait disparu en poussant un cri qui ressemblait en même temps à un éclat de rire et à une plainte.

— Le plus sage alors eût été de retourner au bourg vers notre

(1) On donne ce nom aux brins les plus courts du lin, quand il a été préparé.

maison et notre pauvre innocent, continua la saulnière, que tout ramenait au souvenir de son enfant; mais Pierre-Louis a eu peur des gausseries, et nous sommes allés au-devant de notre ruine.

— Ne sais-tu pas que quand on a vu le *kourigan noir*, le sort des gens est fait, et que rien ne peut le changer? objecta le saulnier. Au temps où l'armée royale vint camper devers le Moire, le *petit charbonnier* alla à tous les feux, et dispersa les brasiers avec son bâton, si bien que beaucoup s'effrayèrent et prirent la fuite; mais ce fut peine perdue, car ils rencontrèrent les bleus, qui en tuèrent assez pour former dans la plaine de petites montagnes avec leurs os. J'ai moi-même vu y mettre la pioche plus tard pour porter ce qui en restait aux cimetières de Savenay et de Prinquiau; on eût dit une carrière de moellons nouvellement ouverte, et il fallut y envoyer toutes les charrettes du pays.

Nous nous trouvions sur le théâtre de cette sanglante défaite, qui termina la grande guerre de la Vendée en mettant sous terre toute une génération. Le bourg de Savenay était devant nous avec ses maisons penchées, ses rues tortueuses, sa place déserte. Nous le traversâmes sans nous arrêter jusqu'à Saint-Cesmes. Là, tandis que les mules se reposaient, je gravis la butte qui domine le village, et une merveilleuse perspective se déroula autour de moi. Vers le nord, je voyais se dessiner le *Sillon*, alors éclairé par le soleil, et dont la courbe étincelante ne s'arrêtait qu'au calvaire de Pont-Château; vers l'occident s'arrondissait le coteau de Guérande et se dressait le clocher de Saint-Nazaire, presque confondu avec les mâts des navires ancrés sur la rade de Mindin; au midi descendaient d'abord des pentes boisées, puis s'étendaient les marais de Donges, coupés de leurs canaux rectangulaires; au-delà, c'était la Loire, frangée de saules bleuâtres; Paimbœuf, debout sur la rive gauche, comme un rocher informe; enfin le pays de Retz, noyé dans les brumes lointaines. Une mer sans limite enveloppait le tout.

Je ne pus malheureusement donner qu'un coup d'œil à ce spectacle; le temps pressait, il fallut redescendre, et l'immense panorama disparut comme les toiles d'une décoration qui s'enfoncent sous le théâtre. Je retrouvai à l'entrée du village les mules, qui allaient se diriger vers Saint-Joachim. Quelque affaire du saulnier avec le parrain chez lequel Jeanne avait été élevée nécessitait ce détour par *la grande Bryère*. Le pays que nous traversions avait évidemment formé autrefois une immense embouchure par laquelle la Loire précipitait ses eaux vers l'Océan. Entrecoupant alors de ses canaux tout l'espace compris entre Paimbœuf et le *Sillon*, le fleuve avait peu à peu grossi les atterrissemens de sa rive droite. Là étaient venus s'entasser les sables et les limons changés aujourd'hui en prairies; le remous y avait conduit les arbres arrachés par l'inondation, et que l'on trouvait encore enfouis sous le sol qui

leur avait donné la couleur de l'ébène; c'était la Loire enfin qui avait fait naître, puis détruit les forêts marécageuses dont la décomposition formait maintenant cette gigantesque tourbière de plus de vingt lieues de contour, connue sous le nom de *grande Bryère*.

Les traces de ce long effort des eaux étaient partout visibles autour de nous. La plaine entière avait l'aspect d'un lac récemment desséché. Sur l'aride fond de la tourbière s'élevaient de loin en loin, comme des corbeilles, des groupes d'îles verdoyantes que des chaussées reliaient l'un à l'autre. L'aspect de ces îles avait quelque chose de paisible et de sauvage qui reposait le regard. Au milieu de touffes d'ormeaux se dressaient des toits de chaume tellement déformés par les gramens, les liserons et les saxifrages, qu'on les eût pris, à distance, pour des rocs creusés; les alouettes de mer et les *cobrégeaux* (courlis gris) tournoyaient autour de ces oasis rustiques avec des cris joyeusement aigus, et, sur le penchant des îlots, paissaient des brebis d'un noir rougeâtre dont les bèlemens se répondaient. Les lueurs du soir commençaient à teindre l'horizon; nous tournions le plateau parsemé de hameaux et de bocages. Tout à coup, au versant des îles verdoyantes que nous venions de côtoyer, se déploya *la grande Bryère*.

Le premier aspect me causa un véritable saisissement. Qu'on se figure un désert, non de sable, mais d'éponge calcinée, au-dessus duquel flotte perpétuellement une brume lourde et fétide. Le terrain cahoteux forme des monticules et des vallées; mais vous montez en vain, les hauteurs n'ont pas de brises plus fraîches; vous avez beau descendre, les vallées n'ont pas d'ombrages plus verts. Toujours vous retrouvez la même teinte, la même atmosphère, la même stérilité. Partout s'étend un linceul roux tacheté de *carex* rigides; c'est l'uniformité dans son plus implacable ennui. Le sol pulvérulent fuit sous les pieds et en garde l'empreinte; les flaques d'eau sans chatoiemens ressemblent à des mares d'encre; on dirait les lacs infernaux décrits par Virgile. Évidemment les flots de l'Averne ont passé là, et l'entrée du Tartare doit être proche.

Nous apercevions, de temps en temps, quelques paysans occupés à couper la tourbe. Vêtus de *berlinge* brun (1), leurs longs cheveux pendant jusque sur leurs épaules, le visage imprégné de poussière et de fumée, ils semblaient eux-mêmes faire partie de la tourbière; on eût dit qu'ils sortaient de ce sol noirâtre comme la nation de Cadmus des champs thébains.

Cependant notre caravane continuait sa route. Derrière notre belle saulnière, portant son élégant costume à couleurs éclatantes, venaient les mules, la tête ornée de branches vertes cueillies sur le chemin, puis

(1) Le *berlinge* est un tissu, mélange de laine et de fil.

Pierre-Louis, vêtu de toile fine et blanche. Il marchait en sifflant une mélodie champêtre qu'accompagnaient les tintemens des grelots et les claquemens cadencés de son fouet. Tout cet ensemble avait quelque chose de frais et de galant qui contrastait singulièrement avec notre entourage; c'était comme un rayon de lumière, de grace et de gaieté traversant les ténèbres de l'ennui. Je ne pus m'empêcher de le dire à Jeanne; elle répondit par un hochement de tête méditatif.

— Oui, oui, reprit-elle à demi-voix, *la Bryère* ne rit pas à ceux qui la voient pour la première fois; mais elle ressemble aux femmes vieillies dans le ménage, qui ont plus de mérite que de beauté. Cette vilaine campagne, voyez-vous, fait vivre quasiment onze paroisses.

— Vous l'avez habitée long-temps? demandai-je.

— Quatorze années, dit la jeune femme en promenant sur l'aride désert un regard brillant, et ce ne sont pas les plus mauvais jours de ma vie. J'avais une coiffe de toile rousse et une jupe de *berlinge*, mais pas de soucis! On a beau dire, allez, le bon Dieu n'a encore rien inventé de mieux que la jeunesse.

— Ainsi vous regrettez le passé?

— Je ne regrette rien, monsieur, je me rappelle, voilà tout. Ah! fallait voir les belles corvées que nous faisions dans *la Bryère*, quand je venais pour y enlever *la pelette* (1) avec Gratien.

— C'était le fils de votre tuteur?

— Faites excuse; Gratien, c'est un pauvre abandonné de l'hospice de Savenay que *la parraine* (la femme du parrain) avait pris en nourriture et qui est resté depuis au logis. Je l'ai quasiment vu grandir comme un *frérot* (jeune frère); il n'y avait pas de plus laid gars dans toute la paroisse; mais aussi c'était la meilleure créature du bon Dieu. Depuis, par malheur, quelque mauvais esprit lui a jeté un sort et l'a fait *foleyer*. Il n'est pour ainsi dire jamais au logis, et depuis mon mariage je ne l'ai point revu.

Elle me fit ensuite l'histoire de ces premières années passées dans la Bryère. C'était là qu'elle avait grandi, essayé ses forces, là qu'elle s'était comprise et qu'elle avait entrevu les mille horizons ouverts par l'espérance. Elle m'expliqua tout cela sans le savoir elle-même, en me racontant naïvement son passé. Pour me dire ce qu'elle avait senti, elle me dit ce qu'elle avait fait.

Son parrain, Michel Marou, coupait tous les ans dans la Bryère plusieurs milliers de mottes qu'il embarquait à l'étier de Méans, et qu'il conduisait lui-même en Loire. Le *futreau* dérapait chargé de sa montagne de tourbe; l'unique voile était hissée au mât, et l'on disait adieu

(1) On appelle *la pelette* la première couche de tourbe. Les *Bryérons* l'enlèvent au hoyau, au commencement de l'été, et la réservent pour leur usage personnel. La couche du dessous fournit *la tourbe marchande*.

au foyer pour plusieurs mois. Michel, Jeanne et Gratien composaient tout l'équipage. Tous trois remontaient lentement le fleuve, dont les vagues rasaient le bord de la barque surchargée et leur rejaillissaient au visage. A chaque bourg, le *futreau* était amarré à un saule, et l'on essayait de vendre ou d'échanger la tourbe, mais sans quitter le bateau. Son arrière-pont était devenu leur foyer flottant; l'habitude avait rendu suffisante l'étroite cabane où vivaient ces bohémiens des eaux.

Cependant leur navigation était parfois difficile et périlleuse. Quand la Loire couvrait ses rives, que les forêts de peupliers enfouies sous le débordement n'apparaissaient plus au loin que comme des champs de roseaux, que les eaux troubles et bouillonnantes se précipitaient en vingt courans furieux, roulant les arbres déracinés, les chaumes épars, les berges submergées, — alors souvent la barque du *Bryéron* luttait en vain contre la vague, et flottait emportée à la grace de Dieu. D'autres fois les glaces de l'hiver emprisonnaient le *futreau* pendant un mois entier près du bord; mais, si l'air venait à s'attiédir brusquement, un long craquement retentissait au haut du fleuve, on voyait un cavalier passer bride abattue sur la rive en jetant le cri terrible : *la débâcle!* et les glaçons détachés arrivaient de toutes parts comme des roches flottantes, broyant tout sur leur passage, avalanches d'autant plus redoutables qu'elles cachaient ce qu'elles avaient détruit, et emportaient mystérieusement vers la mer les cadavres et les ruines.

La jeune femme avait vu tous ces désastres et couru tous ces dangers; mais, l'épreuve subie, tout était oublié. Au premier rayon de soleil brillant sur le *futreau* à demi noyé, au premier oiseau gazouillant sur les branches du bouleau encore couvert de givre, la confiance renaissait à bord; les vêtemens mouillés étaient suspendus au cordage, la fumée du foyer remontait vers le ciel; Michel hissait la voile, Gratien jetait son filet dans le fleuve, et Jeanne reprenait sa quenouille avec sa chanson accoutumée.

La saulnière avait vécu ainsi quatre années, libre de désirs et de soucis. Un hasard lui fit rencontrer à l'étier de Méans Pierre-Louis, qui la prit à gré, et, contre l'usage de ceux de Saillé, ne craignit point d'épouser une femme née hors de sa paroisse. Bien qu'elle ne se plaignît point du saulnier, je crus comprendre que sa légèreté joviale avait eu pour résultat de dissiper la dot de la jeune femme et son propre patrimoine.

Nous en étions là, quand la rencontre de Michel Marou lui-même rompit l'entretien. Le parrain de Jeanne était dans la Bryère avec sa sœur, occupé à enlever de *la pelette*. La saulnière les reconnut de loin, et mit sa monture au trot pour les rejoindre. Toutes les mules suivirent à la file, si bien que j'arrivai au moment où elle embrassait Michel et la vieille *Bryéronne*.

L'accueil de ceux-ci fut plutôt embarrassé que tendre. Comme tous les paysans, ils semblaient arrêtés dans leur expansion par une sorte de honte qui ôtait sa grace au contentement. Tous deux restaient debout devant les nouveaux venus, ne sachant que rire et s'étonner de les voir. Enfin pourtant ils se décidèrent à prendre avec eux le chemin du logis. Jeanne avait laissé là sa mule et pris à pied, avec la vieille sœur, un sentier de traverse; moi-même je forçai ma monture à rompre les rangs et à ralentir le pas, afin de voir plus à loisir l'étrange paysage qu'éclairait alors le soleil couchant. Michel et le saulnier me précédaient de quelques pas, engagés dans une conversation dont plusieurs phrases m'arrivaient par intervalles, mais que j'entendais sans y prendre garde. Cependant le nom de Gratien éveilla, pour ainsi dire, mon oreille, et attira mon attention.

— Est-il reparti? demandait Pierre-Louis, dont l'inquiétude perçait même sous l'accent moqueur de sa voix.

— Depuis deux jours, répliqua le Bryéron; il va et vient comme ça sans pouvoir dire pourquoi : on croirait un *cobrégeau* que la brise de mer amène et remporte.

— Mais la brise de mer, c'est toujours Jeanne?

— Toujours; il est aussi affolé d'elle que quand tu l'as épousée, et, si on prononce son nom devant lui, eût-il le morceau de pain près des lèvres, il se sauve comme le *guillemot* qui a entendu un coup de fusil.

Pierre-Louis éclata de rire.

— En voilà une rage! reprit-il ironiquement; la plus vilaine chouette du pays s'enamourer d'une jolie fille comme Jeanne! Si elle se doutait de la chose, il y aurait de quoi la faire rire jusqu'au jugement dernier!

— Ne crois pas ça, dit Michel plus vivement, et surtout souviens-toi de ne lui en rien dire; tu m'en as juré ta promesse...

— Je l'ai tenue, foi d'homme! répliqua le saulnier; mais avez-vous peur, dites donc, qu'une pareille nouvelle tourne la tête de Jeanne? Voilà-t-il pas de quoi la rendre glorieuse!

— Pas glorieuse, mais triste; tu ne connais pas la fille comme moi, Pierre-Louis. Au reste, en voilà assez; causons de tes affaires...

Ici les deux interlocuteurs parlèrent plus bas et marchèrent plus vite. Pour continuer à les entendre, il eût fallu presser le pas; mais je m'intéressais médiocrement à la suite de cet entretien. L'espèce de secret que je venais de surprendre excitait bien autrement ma curiosité, et je résolus de me servir de ce que j'avais appris pour découvrir ce qui me restait à savoir. Je cherchai pour cela des yeux la saulnière. Elle avait coupé au plus court à travers la Bryère, et je la distinguai gravissant un des monticules qui se dressent çà et là dans la plaine

aride. Je forçai ma monture à prendre le trot, afin de la rejoindre; malheureusement la chose était moins facile que je ne l'avais supposé. Je rencontrais à chaque instant des flaques d'eau croupissante qu'il fallait contourner, ou des coupes de tourbière interrompant brusquement le chemin. La nuit descendait d'ailleurs rapidement, et, par un contraste singulier, semblait plus profonde dans la Bryère qu'à quelques centaines de pas. Tandis que plusieurs îles se détachaient devant moi, si vivement éclairées par le soleil couchant qu'on pouvait y distinguer les moindres détails, l'espèce de vallée que je suivais était plongée dans une épaisse obscurité. Il me sembla même qu'un nuage de fumée se mêlait à l'ombre de la nuit; une odeur âcre me prenait à la gorge, ma respiration devint plus difficile, l'air me semblait brûlant. Bientôt ma monture elle-même fut en proie à un visible malaise : elle dansait sur ses jarrets, et reniflait avec angoisse; enfin elle tourna brusquement, voulut revenir en arrière, mais, retrouvant sans doute le même obstacle invisible, elle se jeta à droite tout effarée, rebroussa encore chemin, puis, comme emportée par une douleur furieuse, se mit à galoper en tous sens et à pousser des hennissemens.

J'avais fait de vains efforts pour m'en rendre maître; rétive à la bride et à l'éperon, elle s'arrêtait par instans, se dressait sur ses pieds de derrière, puis retombait pour partir plus égarée. Forcément penché sur la selle, je m'aperçus enfin qu'une cendre blanchâtre recouvrait partout le sol, et qu'une fumée légère s'en échappait. Les sabots de la mule enfonçaient à chaque pas dans cette arène livide et en ressortaient vivement en faisant jaillir des étincelles. A l'instant même, un souvenir me traversa la mémoire. On m'avait dit que la flammèche envolée du brasier d'un pâtre ou de la pipe d'un fumeur suffisait parfois pour mettre le feu à la tourbière, et que la sourde intensité de l'incendie déjouait tous les efforts des Bryérons; l'hiver seul pouvait l'éteindre. Or, je n'en pouvais plus douter, j'étais pris dans un de ces *brûlis* latens sans que la nuit me permît de distinguer ma route pour y échapper.

Sérieusement effrayé, j'allais jeter un cri de détresse, quand je fus prévenu par les voix de Michel et du saulnier, qui, ramenés près de moi par les détours du sentier, venaient tout à coup de m'apercevoir. Tous deux comprirent à l'instant le danger, car ils coururent à ma rencontre et s'arrêtèrent à une petite distance en m'appelant. Je fis un effort désespéré pour contraindre la mule à se diriger de leur côté; mais, arrivé devant une mare étroite et sombre qui nous séparait, l'animal refusa de la franchir. Je n'étais qu'à une vingtaine de pas des deux paysans, qui continuaient à me crier : — Par ici ! — et je ne pouvais décider ma rétive monture à avancer. Je la sentis même bientôt qui se dérobait sous moi, et se préparait à reprendre sa course vers la

tourbière en feu; Pierre-Louis, après l'avoir inutilement appelée par son nom et encouragée, comprit que le moindre retard pouvait tout perdre. Saisissant la perche que le Bryéron tenait à la main comme un bâton de route, il en enfonça le bout le plus mince dans la mare, prit son élan en s'appuyant à l'autre extrémité, et tomba sur la croupe même de la mule. Passant alors ses deux bras sous les miens, il s'empara de la bride, appuya les talons aux flancs de ma monture avec des cris familiers, et la précipita, pour ainsi dire, dans la ravine.

A peine l'animal eut-il senti la fraîcheur de l'eau, qu'il s'arrêta avec une sorte de soupir de soulagement. Son cou était blanc de sueur, et tout son corps tremblait. Pierre-Louis se pencha vers lui. — Là, là, *Bellotte*, dit-il en la flattant de la main et de la voix; ce n'est rien, ma fille; un bain de pieds va te guérir.

Je me retournai vers le saulnier avec un véritable élan de reconnaissance.

— Ma foi! vous êtes arrivé à temps, m'écriai-je en lui serrant la main, et vous venez de me rendre un service que je n'oublierai pas.

— N'oubliez pas surtout que, quand on ne sait pas conduire sa bête, il faut qu'elle vous conduise, dit le saulnier brusquement; c'était bien la peine de quitter le train de mules pour venir se jeter dans le *brûlis!* Voilà *Bellotte* qui arrivera boiteuse au pays et qui me vaudra quelque affront.

Je le rassurai en déclarant que je prenais sur moi toute la responsabilité de l'accident.

— N'importe! dit Pierre-Louis, qui ne pouvait garder long-temps son humeur; monsieur devrait savoir qu'on ne se promène pas dans la Bryère comme sur les places de Nantes. Dans ce pays-ci, voyez-vous, faut avoir un œil au maître doigt de chaque pied, vu qu'il y a sur le chemin plus de mauvais pas que de couëttes de plumes; mais tout de même nous voilà dehors pour le quart d'heure, et maintenant ça ira.

J'avais déjà remarqué en chemin que c'était le mot favori du saulnier. Fallait-il remplacer une sangle brisée, se mettre à l'abri de la pluie ou du soleil, se détourner d'une route devenue impraticable, Pierre-Louis trouvait une corde, un sac ou un sentier de traverse, et répétait son mot philosophique : Ça ira! Cette fois, du reste, il l'avait justement appliqué, car la mule venait de sortir de la mare sans trop de peine. Je mis pied à terre, et, abandonnant la bride au saulnier, je me retournai vers la tourbière en feu.

A la petite distance où nous nous trouvions, rien n'annonçait l'incendie qu'une fumée tamisée et pâle, rendue plus visible par l'obscurité. Michel me dit que ces accidens étaient heureusement assez rares, et que les pluies fréquentes apportées par les vents de sud-ouest arrêtaient presque toujours le fléau à sa naissance. Cependant on avait

souvenir d'un embrasement terrible, qui s'était insensiblement étendu à plusieurs centaines d'arpens, et avait menacé d'envahir la plaine tout entière. Il avait fallu sonner les cloches dans les onze paroisses riveraines; tous ceux qui pouvaient manier la bêche ou la pioche étaient venus, et l'on avait cerné l'incendie par une fosse d'une lieue de circuit. La mare que je venais de traverser en avait fait partie. Tout en me donnant ces détails, le Bryéron tâchait de retirer la perche que Pierre-Louis avait laissée enfoncée dans le lit tourbeux de la ravine; mais elle résistait à ses efforts, et je dus lui prêter la main.

— Monsieur voit que la Bryère aime ce qu'elle tient, me dit Michel en souriant; qui laisserait là ma *ningle* seulement quelques jours la verrait disparaître jusqu'au bout. Rien n'est ici comme ailleurs. Il se passe quelque chose sous notre terre, savez-vous! On a beau manger la tourbe avec la bêche, elle reste toujours au même niveau, et la Bryère monte à mesure.

Je demandai si l'on donnait dans le pays quelque explication de ce phénomène.

— Pardieu! c'est la faute aux fils de Japhet, interrompit le saulnier en riant; monsieur ne sait donc pas l'histoire? Il paraîtrait qu'au temps d'autrefois la Bryère avait comme qui dirait un rez-de-chaussée et une cave. Le tout appartenait aux *kourigans* et à la famille de Japhet, et chacun occupait à son tour le dessus ou le dessous; mais les hommes, qui étaient déjà des *maugrebins*, profitèrent du moment où ils demeuraient au meilleur étage pour murer dans la cave leurs voisins, si bien que tous sont restés là depuis, sauf *le petit charbonnier*, qui s'est enfui par la cheminée, et qui est devenu notre génie de malheur. Si la Bryère monte, c'est que les *kourigans* la soulèvent pour venir réclamer leur étage, et si les perches descendent, c'est qu'ils attirent à eux tout ce qui s'enfonce dans la terre.

Michel fit un mouvement d'épaules.

— Ce sont les nourrices qui racontent ça à leurs *fiots*, dit-il avec une certaine gravité importante; mais nos anciens ont trouvé une vraie raison. Ils croient que nous avons la mer sous nos pieds, si bien que le pays entier est un grand radeau qui flotte toujours et se tient de niveau.

J'aurais ri de l'hypothèse du Bryéron, si je n'eusse point connu les suppositions des savans! N'avais-je point lu récemment dans un mémoire scientifique que la Bryère était une mine d'étain qui avait eu précisément *cent cinquante pieds de profondeur*, et que le temps avait fait crouler. Les îles qui la parsèment aujourd'hui étaient d'anciens *noyaux de soutenue*, les arbres qui s'y trouvent enfouis des étançons! Quant à la tourbe, dont l'auteur ne disait mot, on pouvait la regarder sans doute comme un résidu provenant du traitement de l'étain. C'é-

tait, au reste, le même savant qui avait vu dans le lac de Grandlieu une ancienne carrière de pierres à chaux, et qui en trouvait la preuve dans le nom du pays de Retz, qui, en celtique, signifiait, selon lui, *chaux forte!* Au point de vue scientifique, le radeau de Michel me semblait aussi satisfaisant que la mine d'étain, et, fable pour fable, j'étais décidément beaucoup plus réjoui par les *kourigans* du saulnier que par les étymologies de M. Poignant de Montfort.

II. — LE PAYS DES SABLES.

Je couchai chez le Bryéron, dans un de ces lits de plumes dressés sur un double rang de fagots auxquels il faut monter comme à l'assaut, et qui, selon l'expression du pays, *ne laissent que la passée sous le baldaquin*. Le lendemain, nous nous remîmes en route dès la pointe du jour, et nous traversâmes la Bryère sans nouvelle aventure. Jeanne me parut seulement plus soucieuse que la veille. J'essayai en vain de lui parler; l'entretien tombait toujours, comme un volant qu'on ne vous renvoie pas. En désespoir de cause, je me retournai vers Pierre-Louis, dont la jovialité n'avait subi aucune atteinte, et j'allai le rejoindre avec ma mule à la queue du convoi.

— Eh bien! voilà *un temps impérial*, me dit le saulnier en me montrant le soleil qui montait à l'horizon dans toute sa magnificence; le bon Dieu illumine pour notre retour.

— Cela ne rend pas Jeanne plus gaie, répliquai-je à demi-voix.

Pierre-Louis jeta un regard vers la saulnière.

— Ah! monsieur a vu ça, dit-il, c'est vrai qu'elle a ce matin du noir dans le cœur!

— Est-ce qu'il aurait passé un grain sur le ménage? demandai-je en souriant.

— Par exemple! dit Pierre-Louis, on voit bien que monsieur ne nous connaît pas. On peut bien, par momens, se taquiner un petit, mais on se raccommode tout de suite, et personne n'en est plus triste pour ça. Non, non, si Jeanne a du souci, ça ne lui vient pas du fils d'Adam, comme on dit, mais c'est qu'elle a eu un signe.

— Un signe?

— *Le petit charbonnier* lui est encore apparu.

— Quand cela?

— Hier, après souper; monsieur était déjà couché : elle a voulu sortir dans le courtil pour faire sa visite aux *avettes*, mais, comme elle arrivait près des ruches, elle a vu *le kourigan noir*, qui se tenait tout contre.

— Et comment l'a-t-elle reconnu?

— Pardieu! à sa courte taille, à son costume noiraud et à son grand

feutre, qui lui tombe sur le nez, sans compter que ça se sent. Il n'y a pas dans tout le pays un enfant sorti du chariot à roulettes (1) qui, sans avoir jamais vu le méchant garçon, ne puisse dire : Le voilà!

— Lui a-t-il parlé?

— Non; en l'apercevant, elle a jeté un cri et elle est restée en place, tremblante comme une feuille au vent; alors *le kourigan* a grommelé tout bas quelque chose qu'elle n'a pu entendre, puis il a disparu, et Jeanne est rentrée au logis plus pâle qu'un linceul. J'ai voulu lui relever le cœur; mais, pas moins, il y a de quoi faire penser, et ceci est une mauvaise annonce pour nous autres.

Je lui demandai ce qu'il pouvait craindre.

— Qui sait? répliqua-t-il avec une insouciance que semblait traverser un éclair de mélancolie : le proverbe dit que chaque jour est un méchant ouvrier qui sème de l'ivraie pour le lendemain. Mais, bah! quand on est en train de vivre, il faut bien se laisser aller. Après tout, à quoi sert d'avoir toujours le nez au vent pour regarder où on arrive? Mes mules font leur chemin sans savoir où on les mène; m'est avis qu'il vaut mieux être aussi sage qu'elles et marcher tranquillement sous la conduite du bon Dieu.

N'ayant rien à ajouter ni à objecter à la philosophie populaire du saulnier, j'approuvai du geste, et je laissai tomber l'entretien. Nous étions sortis de la Bryère. Le pays dans lequel nous venions d'entrer prenait insensiblement un caractère non moins étrange, bien que complétement différent. Nous avions d'abord traversé d'immenses prairies encadrées de rideaux de saules derrière lesquels on voyait glisser les hautes voiles des chalands de la Loire, puis l'étier de Méans, l'ancien *Brivates portus* de Ptolémée, couvert de chaloupes, de *futreaux* et de *barges*, qui attendaient les récoltes du pays; enfin les campagnes de Saint-Nazaire, sur lesquelles ondoyait un océan de blonds épis. Là déjà les champs de sable avaient commencé; bientôt ils nous entourèrent; nous arrivions au terrain d'Escoublac.

Ici, comme dans la Bryère, vous trouvez un sol cahoteux et tourmenté. Des collines de sable balayées par le vent descendent, tantôt en talus abrupts et unis comme une pierre sciée, tantôt en cascades rugueuses comme un rocher; des vallées, creusées en tous sens, sont parsemées de bancs de coquillages et de réservoirs d'eau saumâtre dans lesquels se reflète le ciel et où semblent naviguer les nuages. Une ondée de sable fin tourbillonne perpétuellement sur ces champs déserts, où se dressent çà et là quelques chardons et quelques joncs marins. Du reste, ni habitations, ni cultures ; on n'entend que le cri des alouettes de mer qui s'abattent par troupes sur ce sol aride, où leur plumage

(1) Chariot dans lequel on place les enfans pour leur apprendre à marcher.

grisâtre empêche même de les distinguer. A la cime de la colline la plus haute, un arbre élève son maigre feuillage, le seul de ce Sahara maritime : c'est l'arbre du cimetière de l'ancien bourg d'Escoublac; ses racines poussent dans les tombes enfouies, mais les restes qu'elles renfermaient en ont été arrachés par la tempête. La même rafale qui avait promené si long-temps ces marins sur toutes les mers continue à les rouler sur le sable qui recouvre leur berceau. Vous apercevez partout leurs ossemens dispersés sur les pentes, et vous les sentez craquer sous vos pieds.

Mon conducteur avait consenti à se détourner un moment de sa route, pour visiter l'emplacement du village enseveli. Nous parcourions une plaine où le sol ondulé avait pris l'apparence des vagues; on eût dit une mer subitement pétrifiée par quelque enchantement. Les monticules qui nous entouraient, taillés, pour ainsi dire, par le vent, affectaient mille formes singulières. Ici, c'étaient des tours croulantes; là, des débris de portiques ou des ruines de murailles crénelées. Pierre-Louis me montra, sur la hauteur, la place où lui-même avait vu, dans son enfance, la flèche de l'église dont la pointe alors perçait encore le linceul de sable; depuis, tout avait disparu.

Cependant notre caravane avait atteint un pli de terrain abrité, où quelques herbes marines brodaient l'arène de leur pâle verdure. Au pied du tertre qui protégeait ce coin privilégié, un enfoncement avait été creusé de main d'homme et une pierre roulée en guise de siége. Sur le devant s'étendait une petite grève de sable fin durci par l'humidité. Jeanne, qui avait mis pied à terre, lâcha la bride de sa mule, et s'avança vers la grotte pour mieux voir le paysage; elle tenait à la main une branche d'osier encore garnie de quelques feuilles qui lui servait de houssine, et elle en frappait le sol d'un air distrait. Tout à coup je la vis tressaillir et s'arrêter avec une exclamation de surprise épouvantée.

— Qu'y a-t-il? demandai-je en m'approchant.

— Voyez! dit Jeanne.

Et de sa baguette, qui lui tremblait dans la main, elle me montrait le sol sur lequel étaient tracés quelques caractères mal formés imitant l'écriture moulée. Pierre-Louis s'approcha.

— Dieu me sauve! c'est ton nom! s'écria-t-il troublé.

— En effet, repris-je en regardant à mon tour, il y a bien Jeanne; mais que voyez-vous là qui puisse vous effrayer?

— Non, ce n'est rien, dit le saulnier, qui cherchait évidemment à surmonter une première impression, des contes de vieilles femmes! A les entendre, quand on trouve, comme ça, son nom écrit dans les endroits où il ne vient personne, c'est un ajournement du mauvais esprit,... du *petit charbonnier*, quoi!... Mais on ne croit pas à ces choses-

là,... le nom de Jeanne peut avoir été mis à cette place par n'importe qui... peut-être bien par monsieur lui-même.

En hasardant cette supposition, le saulnier me jeta un regard moitié interrogateur, moitié suppliant, qui semblait une invitation à l'appuyer : il cherchait un prétexte d'explication qui pût tromper la jeune femme et lui-même; mais Jeanne répondit de manière à prévenir tout mensonge. Elle nous avait suivis jusqu'alors, et savait que nous ne nous étions point approchés du placis où son nom se trouvait tracé. La marque de nos pas avait d'ailleurs écrit tous nos mouvemens. Comme elle me les montrait, mes yeux remarquèrent sur le sable une empreinte singulière qui ne semblait laissée ni par le pied d'un homme, ni par celui d'un animal connu; de forme triangulaire, cette empreinte était, pour ainsi dire, frangée par une rangée de griffes ou de doigts vaguement indiqués. Mes deux compagnons l'aperçurent aussi bien que moi, et se la montrèrent en silence. Je compris, au trouble de la saulnière et à l'empressement avec lequel Pierre-Louis rassembla ses mules, que cette dernière indication levait tous leurs doutes. Le saulnier me pria assez brusquement de reprendre ma monture, et nous sortîmes des dunes.

J'aurais voulu m'expliquer ces pistes bizarres autour du nom de Jeanne; mais, quand je voulus interroger cette dernière, elle me répondit avec une réserve pleine de répugnance. Le saulnier lui-même avait momentanément perdu son insouciante gaieté : il marchait derrière nous, la tête basse et la main sous les aisselles, sans prendre garde à ses mules, qui, par instans, rompaient la file pour arracher aux buissons quelques jeunes repousses de ronces ou d'églantiers.

Ceci me frappa sans me surprendre. J'avais déjà pu remarquer plus d'une fois combien facilement l'imagination de ces coureurs de route inclinait au merveilleux. Livrés à toutes les illusions que peuvent créer l'ignorance et le désir, ils suivent les chemins déserts en interrogeant les lueurs et les ombres, les silences et les rumeurs. Peu à peu la fascination de la solitude les trouble; ils sentent leur raison vaciller et mille images confuses se former dans les ténèbres. Bercés par le pas lent des mules et à demi endormis au son de leurs grelots monotones, ils voient les arbres courir à leurs côtés comme des fantômes; le vent qui siffle dans les rochers devient une voix qui les appelle; le bruissement de l'eau, une plainte de trépassés. Tous les incidens de l'obscurité se transforment en mystères saisissans. Un monde imaginaire se substitue de plus en plus au monde réel; ils aperçoivent ce qu'ils ont imaginé, ils entendent ce qu'on leur a raconté. En vain demandent-ils à leur gourde de voyage l'assurance et la lucidité qui leur échappe; chaque gorgée d'eau-de-feu évoque un nouvel essaim de visions, jusqu'à ce qu'étourdis d'ivresse, ils glissent de leur monture et

s'endorment sur le gazon de quelque carrefour. Là, continuant leur voyage dans le sommeil, ils passent de plain-pied de la réalité au rêve. C'est alors que les muletiers qui traversent les *mielles* (1) de la Normandie rencontrent, dans leurs songes, *le moine trompeur*, assis sur la pierre du chemin avec ses piles d'or attirantes, ses cartes qui gagnent toujours, et proposant au passant de lui jouer son ame; c'est alors qu'ils voient *la mule d'égarement* qui se laisse monter par le premier venu, puis disparaît pour toujours avec lui; c'est alors enfin qu'ils entendent *le grelot maudit* tintant au-dessus des vagues et attirant les voyageurs aux abîmes. Les saulniers de la Loire n'échappent pas plus que ceux de la Manche à ces hallucinations décevantes. Eux aussi, l'inconnu les enveloppe et les épouvante. Vous leur opposerez en vain tous les raisonnemens : l'imagination populaire a bâti son poème au-dessus de la région que ceux-ci peuvent atteindre; tout au plus les amènerez-vous à un doute de complaisance qui est encore l'expression de la foi.

— Après tout, il n'y a que Dieu qui sait ces choses, me dit Pierre-Louis quand il eut écouté tout ce que je pus trouver à lui dire; bonheur et chagrin ressemblent aux grains de l'épi; nous n'y pouvons rien, il faut laisser le soleil les mûrir!

Et, satisfait de cette réflexion qui le déchargeait de la prévoyance, le saulnier se remit à siffler l'air d'une ronde villageoise. Nous avions alors atteint une campagne soigneusement cultivée, et dont on commençait à enlever les moissons. On entendait s'élever de tous côtés des chants dont je ne remarquai d'abord que la mélodie traînante; en approchant, je m'aperçus que les paroles en étaient improvisées et adressées à l'attelage. C'était une sorte d'entretien rimé dont le laboureur faisait naturellement seul tous les frais, mais que les bœufs semblaient comprendre. Si la voix fatiguée cessait de se faire entendre ou seulement fléchissait, on voyait le joug s'abaisser, les pas s'allanguir; mais que le chant reprît, et les bœufs relevaient la tête en faisant un nouvel effort.

Je ralentis la marche de ma monture pour écouter un jeune paysan dont le chariot, chargé de gerbes, côtoyait, au-delà du fossé, la route que nous suivions. Il répétait, dans un mode plaintif et sur le ton élevé ordinaire aux chanteurs de la campagne, un de ces *ranz* champêtres dont les paroles, immédiatement recueillies, me sont souvent revenues à la mémoire. L'improvisateur les adressait à son attelage.

Hé!...
Mon rougeaud,
Mon noiraud,

(1) On appelle *mielles* les grèves sablonneuses du département de la Manche.

Allons ferme à l'*housteau* (le logis),
Vous aurez du *r'nouveau* (regain).

L'bon Dieu aim' les chrétiens!
L'blé a grainé ben,
Mes mignons! c'est vot' gain!
Les gens auront du pain,
Nos femm' vont ben chanter,
Et les enfans s'ront gais!

Hé!...
Mon rougeaud,
Mon noiraud,
Allons ferme à l'*housteau*,
Vous aurez du *r'nouveau*.

Certes, on peut dire ici comme pour la chanson d'Alceste :

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux;

mais ce cantique joyeux du pauvre laboureur sentant qu'il ramenait à la ferme, avec ses gerbes, les chants des femmes et la gaieté des enfans, cette espèce de confidence faite à ses humbles compagnons de peine dont il avouait ingénument que sa prospérité *était le gain*, tout cela embelli par un beau soleil d'août, un paysage paisible, et surtout par la grace de l'imprévu, me causa alors une émotion que je ne puis me rappeler sans qu'il m'en revienne quelque chose. Il y avait tant d'harmonie entre les sourires du ciel, l'abondance de la terre et la naïve allégresse du poète campagnard, que le tout se confondait, pour ainsi dire, et que la rusticité du dernier disparaissait noyée dans la grande poésie de l'ensemble.

Pierre-Louis, qui s'était aperçu que j'écoutais, se rapprocha.

— En voilà un vrai *beuier*, me dit-il, et qui sait bien *arauder* sa *couplée!* Cette chanson-là, voyez-vous, ça vaut tous les aiguillons quand on veut faire marcher les *dormeurs*. Il n'y a rien comme la voix d'un chrétien pour les bêtes que Dieu nous a données à service; ça leur soutient le cœur. Si je ne sifflais pas mes mules, leurs *sommes* de sel auraient double poids.

Pendant tout ce temps, Jeanne était restée étrangère à l'entretien, et comme indifférente à ce qui l'entourait. Son regard, toujours tourné vers l'horizon, dévorait l'espace. Elle s'agitait sur sa monture; elle la frappait à chaque instant de sa baguette de saule pour presser son allure; ses traits avaient pris une animation presque fiévreuse. Nous commencions à croiser des gens que Pierre-Louis connaissait et avec lesquels il échangeait, en passant, quelques paroles amicales; mais Jeanne n'écoutait pas et allait toujours. Enfin le saulnier, qui

était venu la rejoindre en tête de la caravane, mit tout à coup la main sur la bride de sa monture.

— Qu'y a-t-il? demanda la saulnière en tressaillant.

— Tu ne vois donc point, là-bas? dit Pierre-Louis, qui lui montrait l'horizon.

— Un clocher?

— Celui du pays!

Elle poussa un cri, laissa tomber sa baguette et joignit les mains.

— Mon enfant! mon pauvre petit enfant! balbutia-t-elle.

Un flot de larmes lui montait aux paupières et inonda bientôt ses joues. Pierre-Louis fut ému de son émotion.

— Un peu de patience! un peu de patience! ma pauvre créature, dit-il en la regardant avec amitié; voilà que nous allons arriver... Voyons, *Noirette*, ferme, ma fille! Allongeons le pas pour contenter la saulnière!

Soit que la mule comprît la prière de Pierre-Louis, soit que l'approche du pays eût réveillé sa vigueur, elle prit une allure plus vive. Jeanne ne disait rien et continuait à essuyer ses yeux. Dans ce moment nous fûmes croisés par un train de mules dont le conducteur reconnut mes deux compagnons. Il les salua, mais avec je ne sais quel air embarrassé qui me frappa.

— Il n'y a rien de nouveau au bourg? demanda le saulnier.

— Rien que le mariage de Jean *Coup-de-Trique*, répliqua son interlocuteur.

— Et... mon petit Pierre? demanda Jeanne avec angoisse.

— Vous le verrez, répliqua le muletier, qui, sans attendre de nouvelles questions, prit congé et rejoignit en courant son convoi. La saulnière parut encore plus agitée, et elle força sa mule à prendre le trot. Je la suivis avec une inquiétude dont je ne pouvais me rendre compte; en entendant les cloches sonner, je demandai malgré moi si c'était un glas.

— Non, me répondit Jeanne, c'est l'*Angelus*.

Nous venions d'atteindre les premières maisons du bourg; une femme qui filait sur une porte reconnut Jeanne et courut à elle.

— Ah! pauvre mignonne! vous arrivez à temps, s'écria-t-elle.

— A temps, pourquoi? demanda la saulnière.

— Vous ne savez donc pas? reprit la vieille femme déconcertée.

— Quoi? quoi? répéta Jeanne haletante.

— Et bien!... votre *fiot!*...

— Mon petit Pierre?...

— Il a la fièvre rouge!

III. — LES MARAIS SALANS.

Nous trouvâmes l'enfant au plus fort d'une maladie éruptive qui me parut avoir un très mauvais caractère. On avait fait venir un médecin qui avait laissé une ordonnance sans donner grand espoir. La fièvre rouge décimait alors tout le pays de Guérande, et il était peu de maisons où elle n'eût laissé quelque berceau vide.

Jeanne en fut aussitôt instruite par les voisines accourues autour de l'enfant malade. Étrangères à ces tendres précautions qui tâchent de nous épargner l'inquiétude en nous cachant le danger, elles lui firent boire d'un seul trait la coupe d'amertume. Il fallut écouter les noms de toutes les mères dont les fils avaient été conduits au cimetière, entendre pleurer d'avance celui qui vivait encore, et supporter de vulgaires encouragemens qui ôtaient l'espoir sans consoler. J'admirai la manière dont Jeanne endura ce coup. Après le premier étourdissement de la douleur, elle sembla retrouver son calme dans la grandeur même de l'épreuve. Elle essuya ses yeux, étouffa ses sanglots; une sorte d'énergie sereine éclaira son visage. Écartant les parens qui entouraient le berceau du malade, elle se mit à lui donner les soins nécessaires et à reprendre, pour ainsi dire, possession de sa maternité. Il était facile de voir qu'elle comprenait son malheur, mais qu'au lieu de le déplorer elle voulait le combattre, et qu'elle ajournait les larmes. Au milieu des irritantes lamentations des femmes qui l'entouraient, elle s'informait avec une patiente douceur de la durée de la maladie, de toutes ses circonstances, des prescriptions du médecin; elle accomplissait sans rien dire celles qui avaient été négligées, revenait vers l'enfant au moindre gémissement, employait pour l'apaiser ces mille câlineries que savent inventer les mères, et s'efforçait de le réaccoutumer à ses caresses et à sa voix.

La conduite de Pierre-Louis avait été toute différente. Après s'être associé aux plaintes bruyantes des voisines, il avait fini par s'asseoir à quelques pas, accusant son voyage, poussant des soupirs ou des malédictions, et épuisant toutes les expressions banales d'une douleur qui veut en finir avec elle-même. Ce tumulte de désespoir ne tarda pas, en effet, à s'apaiser. Il s'approcha du berceau, et trompé, moitié de bonne foi, moitié parce qu'il le voulait, à la vue de l'enfant, dont les traits étaient allumés par la fièvre, il déclara qu'il paraissait mieux.

— Que le bon Dieu le veuille! dit Jeanne avec une douceur qui m'attendrit.

— C'est sûr qu'il le veut, reprit Pierre-Louis, qui tenait à se rassurer; vois plutôt comme il dort! Pauvre *fiot!* ça ne sera presque rien.

Faut jamais se tourmenter avec les petits; le mal les abat tout de suite, mais ça repousse comme l'herbe foulée.

Jeanne se pencha sur le berceau pour chercher une espérance. Les voisines étaient parties; on n'entendait que la respiration oppressée de l'enfant. Le saulnier resta un instant debout, roulant son feutre et tâchant de reprendre de l'assurance.

—Allons, je n'ai plus peur! dit-il enfin; ce sont ces causeries de femmes qui m'avaient brouillé le cœur. Regarde donc s'il est seulement pâle, notre chérubin.... et comme il respire fort.... Sois calme, va, pauvre fille, le bon Dieu ne nous fera pas encore de chagrin cette fois!

La saulnière joignit silencieusement les mains sur les bords du berceau; elle priait sans doute en elle-même.

Pierre-Louis ajouta encore beaucoup de remarques par lesquelles il prétendait la rassurer, et qui réussirent au moins pour son propre compte. Habitué à traverser les sensations sans s'y arrêter, il avait bientôt oublié ses craintes et se retrouvait à peu près revenu à sa joyeuse confiance. Il se rappela alors que les mules attendaient à la porte, et il sortit pour les ramener à leurs maîtres. Je pris également congé de la jeune mère, en promettant de revenir m'informer de son enfant.

Le saulnier me montra, chemin faisant, la maison de l'hôte chez lequel j'étais attendu. C'était un Lorrain marié à Saillé, où le commerce du sel l'avait enrichi. Les habitans du bourg, fidèles à leur habitude de sobriquets pittoresques, l'avaient appelé *M. Content*, et jamais surnom ne fut mieux mérité. Il avait long-temps essayé de tout sans réussir, sans se décourager, et, chose merveilleuse, tant d'échecs n'avaient pu l'aigrir. Dans cette longue expérience des hommes et des choses, il avait seulement retenu ce qui devait les lui faire aimer; de chaque misère il ne savait plus que la joie qui l'avait suivie. C'était une de ces natures d'abeilles qui sur l'absinthe même ne peuvent recueillir que du miel. Désormais à l'abri des orages, il se plaisait à embellir son nid. La maison qu'il habitait, bâtie entre deux parterres et surmontée d'une petite volière en galerie, n'était que ramages et parfums. On me reçut comme si j'y eusse apporté le printemps. Maîtres et serviteurs attendaient *le monsieur* sur le seuil; tout avait été préparé pour le recevoir. Depuis trois jours, c'était la préoccupation de chaque instant. J'aurais été honteux de tant d'efforts, si je n'avais su que la bonté se paie elle-même. Je me décidai donc à jouir franchement et sans réclamations de tout ce que l'on faisait pour moi; ma joie était la meilleure reconnaissance.

M. *Content* (le lecteur me permettra de lui laisser ce nom) connaissait le but de mon voyage, et nul n'était plus capable de m'aider à l'atteindre. La presqu'île lui était depuis long-temps connue, il avait

pour elle cette tendresse partiale qui peut exagérer les mérites, mais qui est seule capable de les bien révéler. Il connaissait toutes les ruines à visiter, savait la place de toutes les pierres celtiques, et, ce que j'estimais à un bien plus haut prix, n'ignorait aucun des usages ni aucune des traditions du pays. Quant aux notions pratiques, il les avait acquises par les nécessités mêmes de sa position.

Notre première promenade fut vers les salines. La côte qui court de Guérande à Saint-Nazaire est formée de terrains d'alluvion en général au-dessous du niveau des fortes marées. Les *étiers* reçoivent l'eau salée et servent ensuite de réservoirs pour la distribuer dans les marais. Tout l'art du saulnier consiste à promener cette eau par un dédale de compartimens, toujours moins profonds, dans lesquels l'évaporation s'accomplit, et à la conduire enfin jusqu'à *l'œillet* où se cristallise le sel.

Mon hôte me fit monter sur la plate-forme du clocher, d'où je pus embrasser d'un regard la contrée tout entière. Les marais avaient l'apparence d'immenses échiquiers, dont les cases pleines d'eau dormante miroitaient au soleil comme des plaques de nacre. Chacun de ces marais était encadré de routes aux berges verdoyantes, qui en dessinaient finement le contour. Du reste, rien qui pût arrêter la vue ou l'égayer; ni colline, ni arbre, ni maison, pas même un tapis de trèfle en fleurs ou un champ de blé semé de coquelicots et de bleuets. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, l'œil ne rencontrait que cases régulières et sentiers à angles droits; le paysage entier ressemblait à une gigantesque planche de géométrie. Au-dessus flottait une bruine irisée des couleurs de l'arc-en-ciel.

Là vit une race d'hommes sobres, intelligens, actifs, grace auxquels ce coin de terre paie au trésor un impôt de *treize millions*. Les saulniers sont seulement fermiers des salines, et doivent compte au propriétaire des trois quarts de la récolte. Afin d'éviter toute contestation, la récolte est reçue par un juré. Pendant l'hiver, les eaux pluviales mettent à l'abri de la gelée et du clapotement des vagues les frêles cloisons d'argile qui partagent le marais; mais, vers le commencement du printemps, on l'assèche, on le nettoie, et la fabrication du sel commence. L'eau introduite dans les *cobiers* est deux ou trois jours à déposer ses cristaux sur la *ladure* ou sommet de *l'œillet*, d'où on les enlève immédiatement. Chaque récolte s'appelle une *saulnaison*. Les plus abondantes fournissent soixante kilogrammes de sel; on les renouvelle pendant environ six mois.

Tout en me donnant ces détails, M. *Content* m'avait fait gagner la plaine, où nous trouvâmes les saulniers à l'ouvrage. Les chaussées de ceinture, connues sous le nom de *bossis*, étaient couvertes de *mulons* de sel déjà surmontés du toit d'argile qui devait les défendre contre les pluies de l'hiver. Régulièrement rangés autour de la saline, les *mu-*

lons rappelaient, par la forme et la couleur, ces tentes de poil de chameau que dressent les tribus arabes dans les plaines de l'Algérie. De grandes et belles jeunes filles, portant sur leurs têtes les jattes de bois ou *gèdes* chargées de sel, couraient pieds nus le long des cloisons glissantes du marais. L'efflorescence d'un blanc d'albâtre qui couronnait le sommet de la *ladure* devait payer leur fatigue. Une odeur de violette s'exhalait autour de nous sous *la lace* (rateau) des saulniers; partout retentissaient des rires, des chants, des cris d'appel; on sentait circuler dans l'air la joie qui naît de l'abondance et de l'activité.

Une partie de la récolte de sel était déposée par tas inégaux autour d'étroits *placis*. N'ayant point payé l'impôt, elle était là sous la garde de douaniers qui veillaient jour et nuit pour en prévenir l'enlèvement par les fraudeurs. Mon conducteur s'arrêta à quelques pas d'une de ces *panthières* que surveillait un des agens substitués aux commis de l'ancienne gabelle, et qui ont conservé dans le pays le nom de *gabelous*. C'était un petit homme à la figure chafouine, à l'œil effronté, et dont les mouvemens avaient une certaine nonchalance éreintée parodiant l'allure des anciens marquis. Bien que son apparence fût chétive, on sentait en lui cette vitalité nerveuse qui n'est point la force, mais qui y supplée. M. *Content* me le présenta sous le nom du *Parisien* en l'avertissant que j'arrivais de son pays. Le douanier m'adressa un de ces saluts insolemment polis, particuliers aux faubouriens de la grande ville.

— Ah! monsieur vient de chez nous? dit-il en me regardant, comme s'il eût voulu s'assurer de la provenance : pourrait-il me dire ce que fait pour l'instant le cavalier du Pont-Neuf?

— Mais sa faction, comme vous, répliquai-je en souriant et sans prendre garde à son rire ironique.

— Monsieur fait erreur, reprit-il plus poliment; je ne prends la *panthière* qu'à la mi-nuit, et je suis ici maintenant en amateur, à cette seule fin d'admirer les graces de nos paludières. Ça ne vaut pas les débardeuses de l'*Ile d'amour;* mais à la campagne on prend ce qu'on a. Monsieur doit apporter des nouvelles de là-bas?

Je lui rapportai ce que je savais de plus récent. Le *Parisien* ne s'intéressait qu'aux affaires des théâtres de boulevard, dont il avait autrefois fréquenté les parterres : pour lui, l'histoire de France se trouvait comprise entre la porte Saint-Martin et la rue de Ménilmontant. Il m'interrogea sur les pièces, sur les décorations, sur les acteurs, en entrecoupant ses questions de tirades et d'anecdotes. Il avait assisté pendant quinze années, on devine en quelle qualité, à toutes les premières représentations, et en parlait comme un vétéran parle des grandes batailles de l'empire. Je voulus savoir ce qui avait pu faire consentir l'ancien chevalier du lustre à cette émigration dans les marais de la

presqu'île guérandaise; mais il évita de répondre en feignant de croire que je lui demandais des détails sur sa nouvelle position. Convaincu, comme tous les Parisiens de naissance, que la civilisation française n'a pu dépasser la banlieue, il me déclara, avec une sorte de philosophique indulgence, que le pays était habité par des sauvages.

— C'est honnête et pas méchant, ajouta-t-il en haussant les épaules; mais pour ce qui est des moyens, *néant!* comme on écrit au rapport. Ça obéit toujours au maire, ça respecte le clergé; hommes et femmes sont abrutis par la religion. Faudrait, voyez-vous, que la troupe de l'Ambigu vînt un peu leur jouer *le Presbytère et l'Archevêché;* mais, bah! les trois quarts ne savent pas seulement ce que c'est qu'un théâtre : ils vont à l'église, et ça leur suffit. Un vrai bétail, monsieur! à peine s'il y a dans toute la commune une demi-douzaine de malins qui essaient de la fausse-saulnerie; encore finissent-ils toujours par se faire pincer.

M. *Content* fit observer que la faute en était surtout au *Parisien,* qui déjouait toutes leurs ruses.

— Oui, oui, répliqua le douanier avec une certaine fatuité, quand je suis arrivé, ils croyaient me faire poser. Un *Parisien,* pensaient les malins, ça n'a jamais vu fabriquer le sucre des gueux, ça n'entend rien au métier, et nous pourrons faire un trou à la poche du gouvernement! Mais moi, qui devinais la chose, je m'étais dit : — C'est bon! vous verrez si on connaît les ficelles! Voilà donc qu'à la première caravane de mulets, les plus vieux *gare-devant* fouillent et mesurent les *sommes* de sel. Rien de prohibé : — mes gredins de faux-saulniers riaient en dedans et allaient repartir, quand je me rappelle *le Sonneur de Saint-Paul* et les papiers cachés sous le bât. Pour lors, je fais dessangler, et qu'est-ce que je trouve? partout du sel au lieu de bourre!

— Je vois que vous êtes trop fort pour ces pauvres gens! dis-je en riant.

Le *Parisien* haussa les épaules.

— Mon Dieu! non, répliqua-t-il avec une modestie triomphante; mais on connaît son répertoire.

En causant ainsi, nous avions repris notre route vers le bourg. Les marais étaient couverts de travailleurs occupés à la récolte; un seul restait désert, et, comme nous approchions, j'aperçus Pierre-Louis debout sur le *bossis*. A ma vue, il fit un geste désespéré en me montrant la *ladure*, où blanchissait à peine une écume salée.

— Quand on disait à monsieur que nous allions tomber sous le mauvais sort! s'écria-t-il; Jeanne a trouvé là-bas le petit Pierre malade, et moi je trouve ici ma saline qui *échaude!*

Je savais que les paludiers désignaient ainsi les marais dont la production s'arrêtait subitement, et j'avais été témoin ailleurs du même

phénomène. Je voulus faire comprendre à Pierre-Louis que le sel marin enlevé à plusieurs reprises, sans que l'eau eût été renouvelée, se trouvait maintenant assez peu abondant pour que les autres sels en dissolution l'empêchassent de se cristalliser. M. *Content* ajouta que la faute en était à ceux que Pierre avait chargés de ses *saulnaisons*, et qu'en faisant une nouvelle prise d'eau, son marais serait simplement *retardé;* mais Pierre-Louis paraissait frappé : il secoua la tête sans répondre et se mit à faire le tour des chaussées pour examiner les *cobiers*. Je ne pus retenir une réflexion d'étonnement sur les constantes disgraces qu'avait eu à subir le jeune saulnier; mon conducteur me répondit en souriant :

— Il fait son apprentissage, le tour des heureuses chances arrivera; mais il faut pour cela que Pierre-Louis devienne moins prompt à entreprendre et plus lent à oublier. Jusqu'à présent les leçons ne lui ont guère profité qu'un jour; le chagrin glisse sur lui comme la pluie sur nos toits, le moindre soleil suffit pour tout sécher. Avec l'âge viendra la prudence. C'est à force de prendre garde et d'être patient que nos gens peuvent nouer les deux bouts de la vie, car entre le baptême et l'enterrement la route a bien des descentes et bien des montées. Ailleurs, monsieur, on coupe le blé par gerbes, ici il faut le ramasser grain à grain. Une famille de paludiers ne peut soigner que cinquante œillets, qui lui rapportent un peu plus de deux cents francs pour cinq personnes. Comment vit-elle avec une pareille somme? Je ne saurais vous le dire. C'est un de ces miracles d'industrie et de sobriété qu'on ne peut expliquer, mais qui ont cessé de surprendre, parce qu'ils se renouvellent tous les jours.

Dans ce moment, *le Parisien,* qui avait suivi Pierre-Louis, revint vers nous avec de grands éclats de rire.

—En voilà encore un Cosaque! s'écria-t-il en nous montrant le saulnier, qui avait repris le chemin du bourg; savez-vous qui il accuse de ses désagrémens?

— Le *petit charbonnier?*

— Juste! Quand j'avertissais monsieur qu'ici ils étaient tous abêtis par les préjugés! Ils ne comprennent seulement pas que chacun a un bon ou un mauvais sort, ce que Napoléon appelait son étoile! Moi qui vous parle, j'en ai une et du bon cru, faut croire, car deux somnambules, élèves de Mlle Lenormant, m'ont prédit un riche mariage avec une demoiselle titrée.

Je souris malgré moi. L'incrédulité du douanier ressemblait à celle de la plupart des esprits forts; ce n'était qu'un déplacement dans les superstitions; les erreurs de son prochain lui faisaient pitié, parce qu'il en avait d'autres.

En rentrant dans le bourg, nous rencontrâmes une foule endiman-

chée qui courait vers la place, où l'appelaient les sons d'une musette. M. *Content* m'apprit que c'était la noce du cousin de Pierre-Louis. Tous ceux que n'occupait point la récolte du sel se trouvaient là vêtus de leur riche costume du XVe siècle, si favorable aux hautes tailles et aux fières allures. Les deux mariés parurent bientôt, accompagnés de leurs parens, et je fus véritablement ébloui. La jeune femme avait la poitrine recouverte d'une sorte de cuirasse de drap d'or retenue par une ceinture de même étoffe; sa jupe violette était à demi cachée par un tablier de soie flamboyante; son corsage à manches rouges était bordé de velours et surmonté d'une large collerette de dentelles. Sur sa chevelure gracieusement enroulée dans des bandelettes se dressait une petite coiffe à ailes retombantes que retenait une couronne de roses blanches. Le marié portait des culottes de fine toile, des bas à arabesques, des souliers de peau de daim, et les trois gilets de teintes différentes recouverts du paletot brun soutaché de noir. Il était coiffé du chapeau à larges bords relevé d'un côté et orné de chenilles coloriées. Enfin un petit manteau verdâtre coupé à l'espagnole pendait à son épaule, retenu par une agrafe d'argent.

Dès leur arrivée, le branle avait commencé autour du joueur de musette. Les danseurs se tenaient par la main et formaient une longue chaîne qui se roulait et se déroulait sur elle-même, traçant mille sinuosités qu'il fallait suivre en entrecoupant cette course de sauts cadencés. Il y avait, dans ce bal improvisé sous le ciel, une grace et un éclat qui me retinrent long-temps parmi les spectateurs. Le soleil couchant brillait sur l'or des costumes, la musette lançait au vent des fusées de notes aiguës; le sol retentissait bruyamment sous le passage de la ronde toujours plus animée; on sentait que les mains devaient se presser plus tendrement; on voyait les visages s'épanouir dans une sorte de joyeuse ivresse.

L'arrivée des garçons et des filles de noce interrompit la fête. Il fallut les suivre jusqu'à la salle préparée par les parens. La jeune épousée fut assise sur une table près de son nouveau maître, et les garçons vinrent leur offrir quelques friandises, tandis que les filles leur chantaient la complainte de la mariée. J'avais déjà entendu ces couplets mélancoliques aux noces de la Vendée. C'était une peinture naïve de la rude vie de devoir et de sacrifice qui allait commencer pour la jeune épousée. Elle se terminait par trois stances qui pour moi étaient nouvelles, et qui ne me semblèrent point dépourvues d'une certaine grace rustique. Après avoir averti *madame la mariée* qu'elle devait renoncer au bal, aux rubans et *à la liberté*, la chanson ajoutait :

Adieu repos! plaisir!
Quand son époux sommeille,
La femme a, pour dormir,

Trop d'enfans qui l'éveillent,
Trop d'berceaux à bercer,
Trop d'soucis à penser!

Quand vous aurez vieilli,
Madame la mariée,
Qu'dans vos fill's et vos fils
Votr' forc' sera passée,
Vos fill's se marieront
Et vos fils vous lairont.

Jamais ne vous plaignez
Ni grondez davantage.
Il faut que vous soyez,
Pour la paix du ménage,
Plus solid' que l'acier
Et plus soupl' que l'osier.

A chaque couplet, on s'arrêtait pour remplir les verres; un des parens criait : — A la santé de la mariée! — Et tous répondaient en levant la main : — Honneur!

La chanson achevée, la foule se dispersa. Nous sortions avec *le Parisien*, quand nous aperçûmes Pierre-Louis et quelques autres saulniers attablés dans une pièce reculée. A la vue du douanier, ils semblèrent se consulter, puis l'appelèrent en l'engageant à leur tenir compagnie.

— Viens trinquer, *gabelou*, c'est du *condor!* lui cria d'une voix triomphante Pierre-Louis, qui me parut avoir commencé à noyer son chagrin.

— Connu! répliqua *le Parisien*, c'est comme qui dirait le château-margot du pays!

Et, se tournant vers moi avec une grimace narquoise :

— Ça ne vaut pas tout-à-fait le piqueton d'Argenteuil, ajouta-t-il plus bas; mais il ne faut jamais humilier ceux qui régalent.

A ces mots, il nous salua d'un air léger et alla rejoindre les buveurs.

La nuit commençait à tomber. Comme nous traversions la rue, j'aperçus une fenêtre où brillait déjà une lumière. Je reconnus la maison de Jeanne. Avant de retourner chez mon hôte, je lui demandai la permission de le quitter quelques instans pour visiter la saulnière et m'informer de son fils. Rien n'était changé dans son état; mais, soit que les forces de la mère eussent cédé, soit que l'isolement eût exalté son inquiétude, elle me parut moins maîtresse d'elle-même. Ses yeux étaient rouges, sa voix brève, ses mains tremblantes.

— Le petit Pierre mourra! me dit-elle en regardant le berceau avec un accablement égaré.

Je voulus la rassurer; elle m'écouta sans prononcer un mot, sans

faire un mouvement, puis alla s'asseoir sur la pierre du foyer, où elle se mit à sangloter. Quand ses plaintes s'arrêtaient, on entendait la respiration rauque de l'enfant, et, par intervalles, les rires de la noce ou les chants des buveurs. L'obscurité était plutôt rendue visible qu'elle n'était dissipée par la chandelle de résine posée à terre. Ce berceau d'un enfant à l'agonie et cette femme qui pleurait accroupie dans la pénombre formaient un tableau trop naïvement douloureux pour ne pas remuer le cœur. Je fus touché de tant de tristesse et d'abandon. J'essayai de persuader à la saulnière que ses craintes tenaient surtout à sa disposition d'esprit et aux avertissemens mystérieux qu'elle se figurait avoir reçus pendant la route. Elle releva vers moi son visage baigné de larmes.

— Pendant la route et depuis! me dit-elle.

— Depuis? répétai-je surpris; que s'est-il donc passé?

Elle promena autour d'elle un regard effrayé.

— Eh bien! reprit-elle plus bas, avant l'arrivée de monsieur, je me tenais là, près de l'enfant; le soir était venu, et je n'avais pas encore allumé de *clarté*, car, à force de pleurer, je ne faisais plus de différence entre le jour et la nuit, quand j'ai entendu près de moi des pas, puis un soupir. J'ai relevé la tête, il n'y avait personne. J'ai cru que je m'étais trompée; mais, presque au même instant, les soupirs ont recommencé. J'ai entendu mon nom aussi clairement que je vous entends me parler, et, comme j'étais encore toute seule, je me suis dit : C'est un signe! Quelqu'un de ceux qui m'ont voulu du bien pendant leur vie s'est relevé de dessous terre, afin de m'avertir que la mort préparait une place près de lui; pour sûr, un chrétien va mourir dans la maison!

A ces mots, les larmes de Jeanne redoublèrent; j'éprouvais un sérieux embarras. Les raisonnemens ne pouvaient avoir aucune prise sur cette ame crédule et ébranlée; à la première expression de doute, elle répéta tous les détails de son récit avec une précision qui témoignait de la vivacité du souvenir. Les pas et les soupirs avaient semblé retentir près de la fenêtre placée au-dessus du berceau, tandis que son nom avait été prononcé à l'autre extrémité du logis. Son regard et sa main venaient même de désigner une porte ouverte, conduisant au courtil, quand tout à coup elle tressaillit, la parole sembla s'arrêter sur ses lèvres, son œil resta fixe, et elle continuait à me montrer la porte avec un geste épouvanté. J'avançai la tête : à quelques pas du seuil et dans la demi-lueur de la nuit, une forme singulière se tenait immobile : on eût dit la silhouette confuse d'un être humain de très petite taille, appuyé sur un long bâton et le visage caché par un chapeau à larges bords, mais sans que l'on pût distinguer si c'était un corps ou seulement une ombre.

— C'est lui! bégaya Jeanne, c'est le *kourigan!*...

Je ne pris point le temps de lui répondre. Je m'étais glissé avec précaution le long de la muraille, et, gagnant la porte, je m'élançai brusquement dans le courtil; mais, quelque prompt qu'eût été mon mouvement, l'ombre avait déjà gagné l'autre bout de l'enclos, et je la vis s'échapper par une ouverture de la haie. Quand je voulus y courir, tout avait disparu.

Je cherchais à m'expliquer cette singulière vision, quand je fus interrompu par Pierre-Louis, qui rentrait chez lui en chantant. Le saulnier paraissait avoir singulièrement fêté le *condor*, et les avertissemens de Jeanne ne purent le décider à baisser la voix. Il était dans cette première extase de l'ivresse qui commence, alors que tout se teint aux yeux du buveur de la riche et joyeuse couleur du vin. Il ne vit ni les traits altérés de l'enfant ni les pleurs de la mère : celle-ci voulut en vain lui communiquer ses inquiétudes, il lui frappa dans la main en riant et essaya de l'embrasser.

— Allons, *Bellotte*, n'aie donc pas de chagrin! s'écria-t-il gaiement, le petit Pierre ira bien... et nous aussi!... tout ira bien... oui... Je voudrais seulement des sacs... Où sont les sacs, dis?

Jeanne montra silencieusement un coffre où le saulnier prit ce qu'il cherchait.

— Voilà la chose! continua-t-il en se parlant à lui-même selon l'habitude des gens ivres; ça sera autant de profits pour réparer les pertes... Sois tranquille, va, nous achèterons des remèdes à l'enfant, et il faudra bien qu'il guérisse!

Il roulait les sacs et se riait à lui-même, tout en parlant; Jeanne, penchée vers le petit Pierre, ne semblait point l'entendre; il se rapprocha du berceau.

— A tout à l'heure, *fiot*, reprit-il, ne t'impatiente pas; je vais avec les autres.

— Où cela? demandai-je.

— Nulle part... répliqua-t-il avec un rire narquois; histoire de rire, voyez-vous. Les gars ont eu une idée... ils ont noyé le *gabelou!*

— Noyé! m'écriai-je.

— Dans son verre, s'entend! reprit Pierre-Louis en riant; pour le quart d'heure, il ne peut reconnaître sa main droite de sa main gauche... Une bonne malice, oui... et qui pourra rapporter...

— Quoi donc?

— Rien, c'est une manière de dire... Mais pardon... Monsieur veut-il sortir ou rester?

Il avait ouvert la porte; je pris congé de Jeanne, et je sortis avec le saulnier. Il continua sa conversation incohérente jusqu'au détour de la rue, où nous rencontrâmes les autres buveurs en compagnie du *Pari-*

sien. A la vue de ce dernier, je dus reconnaître que Pierre-Louis n'avait rien exagéré. Bien que soutenu des deux côtés, le douanier décrivait dans la rue les plus capricieux méandres, et chantait d'une voix chevrotante des romances populaires dont il mêlait les paroles et les airs. Il me parut, au reste, que ses compagnons, tout en excitant sa gaieté bachique, en riaient sournoisement. Dès que Pierre-Louis les eut rejoints, ils échangèrent un signe et cessèrent de retenir *le Parisien*, qui faisait de visibles efforts pour les quitter.

— Eh bien! c'est dit, laissez le *gabelou* aller à sa *panthière*, s'écrièrent en même temps plusieurs saulniers.

— C'est ça, reprit le douanier, qui, abandonné par ses conducteurs, tourna trois fois sur lui-même avant de retrouver son équilibre; le service avant tout! Au revoir, et, quand vous voudrez encore lutter de soif, cherchez-moi des gosiers plus salés que les vôtres. Hop! en route les sentinelles perdues! Si monsieur me passait son bras, sans le commander...

Et, avant que j'eusse répondu, il m'avait pris pour point d'appui et m'entraînait vers l'extrémité du bourg. Comme c'était mon chemin pour rentrer chez mon hôte, je le laissai faire, heureux, grace à l'obscurité, de n'être pas vu en pareille compagnie. *Le Parisien* marcha pendant quelques minutes en trébuchant et en continuant à chanter d'une voix avinée; mais, dès que nous eûmes tourné la rue, il se redressa, s'affermit sur ses pieds, et quitta mon bras.

— Que monsieur m'excuse, dit-il de sa voix ordinaire, les malins ne sont plus là, on peut reprendre son aplomb.

Et il se mit à marcher près de moi d'un pas délibéré. Je le regardai stupéfait.

— Ce n'est rien, dit-il en riant; il fallait prouver ce qu'on sait à ce tas de paysans. Ils ont voulu me faire voir trouble parce qu'on leur a dit que j'étais de *panthière* cette nuit; mais *à farceur farceur ennemi*, comme dit le proverbe. Ils croient m'avoir endormi, mais j'aurai l'œil ouvert, et gare aux fraudeurs!

— Soupçonnez-vous donc quelque projet? demandai-je.

Il regarda autour de lui, et clignant de l'œil :

— M'est avis que le *condor* avait goût de faux-sel, dit-il plus bas; les drôles ont espéré se régaler en me faisant payer la consommation; mais *le Parisien* n'aime pas qu'on le mystifie, c'est antipathique à son tempérament. Aussi tant pis pour ceux qui voudront rire; si on entre en danse, je me charge de la musique.

A ces mots, le gabelou éclata de rire, battit un entrechat des plus hasardés, et, après avoir salué avec une recherche grotesque, prit en courant le chemin qui conduisait aux salines.

Je demeurai un instant à la même place, incertain sûr ce que je de-

vais faire. Les mots échappés à Pierre-Louis confirmaient pour moi les soupçons du *Parisien;* il y avait véritablement lieu de craindre que la feinte ivresse de celui-ci n'enhardît le saulnier et ses compagnons à quelque tentative dont ils pouvaient avoir à se repentir. Je redoutais l'imprudence ordinaire du mari de Jeanne, et j'aurais voulu l'arrêter par un avertissement; mais où se trouvait-il à cette heure, et comment lui parler? Après beaucoup d'hésitations, je me décidai à rebrousser chemin jusque chez lui, espérant qu'un hasard aurait pu le ramener à sa demeure, ou que Jeanne du moins saurait le rencontrer; mais la nuit devenait plus sombre : je me trompai de route, et j'arrivai à la maison du saulnier par la ruelle champêtre sur laquelle s'ouvrait le courtil. Ne voulant point revenir en arrière, je poussai la petite barrière à claire-voie qui lui servait de porte, et j'entrai.

Au moment où j'allais prendre la courte allée conduisant au logis, une ombre se détacha de l'obscurité que projetait l'édifice, et traversa lentement l'espace lumineux qui m'en séparait. Sa petite taille, son large chapeau, sa démarche inégale, ne pouvaient me laisser aucun doute; c'était bien celle qui m'avait échappé quelques instans auparavant et dans laquelle Jeanne avait cru reconnaître le *kourigan!* L'occasion était trop favorable pour n'en point profiter. Je tournai l'allée, j'enjambai une plate-bande, et nous nous trouvâmes face à face.

A mon aspect, le prétendu lutin poussa un cri et voulut fuir; mais je le saisis par les épaules : son chapeau tomba dans l'effort qu'il fit pour m'échapper, et la faible clarté des étoiles me montra le visage effrayé d'un jeune paysan chétif et contrefait. Je le secouai assez rudement en lui demandant à haute voix ce qu'il faisait là; il m'imposa silence du geste et m'attira à l'écart de la maison. Je ne comprenais pas plus ces précautions que sa présence dans le courtil à une pareille heure, et je le sommai une seconde fois de s'expliquer. Au lieu de répondre, il s'appuya au talus qui servait de clôture, tourna les yeux vers la maison où brillait une lumière, et se mit à soupirer.

— Vous êtes là depuis le coucher du soleil? repris-je étonné de ce silence; c'est vous qui avez prononcé le nom de Jeanne?

— Ah! m'a-t-elle entendu? dit-il avec une émotion naïve.

— Vous l'avez effrayée; que cherchez-vous ici?

— Rien.

— Pourquoi venir alors, et qui êtes-vous?

Il jeta sur moi un regard distrait.

— On m'appelle Gratien, dit-il lentement.

— L'enfant de l'hospice de Savenay! m'écriai-je, le compagnon de Jeanne, celui dont parlait hier le vieux Michel?

Il fit de la tête un signe affirmatif.

— Alors c'est vous que la saulnière a vu l'autre soir chez son par-

rain, repris-je; c'est vous qui, près d'Escoublac, avez écrit son nom sur le sable, où votre pied nu et contrefait avait laissé son empreinte: ce n'est pas la première fois que vous la suivez ainsi en vous cachant. Pourquoi cela? répondez; que lui voulez-vous?

Il resta muet.

— Je vous le dirai bien, moi, continuai-je en le regardant fixement; vous cherchez la belle saulnière, parce que vous êtes amoureux d'elle!

Il se redressa tout effaré, et essaya de fuir. Je le retins à grand'-peine. Il fallut lui répéter que je ne l'avais dit à personne, que Jeanne ne soupçonnait rien, et qu'elle l'avait pris pour le *kourigan*. Je lui tenais les mains en m'efforçant de le rassurer; il céda enfin, baissa la tête, et je l'entendis qui pleurait; mais presque aussitôt ses larmes s'arrêtèrent, il voulut m'échapper de nouveau. Je tâchai en vain de lui donner confiance par des paroles de sympathie et d'encouragement; il me répondit par des discours sans suite, entremêlant ses divagations de malédictions, d'éclats de rire, de sanglots. Son égarement avait quelque chose qui attirait et repoussait tour à tour. Parfois c'étaient d'inintelligibles explications, dans lesquelles la folie essayait le mensonge, parfois de rapides confidences où le cœur se racontait sans le savoir. La ruse du paysan et l'ingénuité de l'enfant luttaient dans ce cerveau malade, et se trahissaient successivement par des traits ridicules ou charmans. Il parlait d'affaires de sel qui l'avaient conduit à Saillé; il nommait les gens auxquels il avait acheté, les barges qu'il devait charger; puis, il joignait les mains au-dessus de sa tête, et criait qu'il allait partir pour La Meilleraie, où il voulait se faire trappiste et mourir.

Je contemplais ce misérable abandonné, à qui Dieu avait d'abord refusé la grace, et que les hommes avaient ensuite déshérité de l'amour. Fallait-il plaindre ou bénir son égarement? Quelque pénible que fût le rêve agité dont il était poursuivi, avait-il mieux à attendre de la réalité? La vie ne lui était-elle pas fermée dans tout ce qu'elle avait d'espaces éclairés et fleuris? Son mal, du moins, lui créait un monde où passaient parfois quelques mirages. La folie seule pouvait lui permettre de prendre patience, car seule elle lui permettait d'espérer.

Voyant que l'interrogation directe ne réussissait qu'à l'effaroucher, je feignis de me laisser aller au courant de ses digressions; je répondis à tout avec un air de confiance qui le rassura. Ce qu'il y avait de volontaire dans sa divagation disparut insensiblement et le laissa à la sincérité de son égarement. Il me raconta alors, en phrases sans suite, ses absences des Bryères et ses retours, sa vie errante dans les cantons autrefois parcourus avec Jeanne, ses visites secrètes aux lieux qu'elle habitait, ses mille ruses pour la voir et la suivre sans être aperçu. Tout

cela était dit avec une loquacité vagabonde qui donnait plutôt l'idée d'une infirmité de l'esprit que d'une souffrance du cœur. La passion était ici dépouillée de son poétique cortége de réserve et d'exaltation; la mélancolie sans grace ne paraissait plus qu'une maladive tristesse. A peine si, de loin en loin, un frisson de fièvre, un cri douloureux traversait les triviales confidences du boiteux. Comme les plantes délicates qu'un germe égaré a fait croître sur le chaume d'une étable, l'amour, dépaysé dans cette ame, ne pouvait ni trouver sa place ni exhaler son parfum; la fleur rare s'était épanouie hors du vase précieux qui la réclamait.

J'écoutais ces recits entrecoupés avec un intérêt combattu, quand un coup de feu retentit dans l'éloignement; je redressai la tête: un second coup se fit entendre, et cette fois il me sembla suivi d'une vague rumeur. Je posai la main sur le bras de Gratien pour lui imposer silence; mais il n'avait rien remarqué. Je restai un instant partagé entre ses confidences diffuses et je ne sais quelle préoccupation inquiète. Il me semblait que la rumeur se rapprochait; bientôt il n'y eut plus de doute, des cris perçaient la nuit; j'entendis les portes des maisons s'ouvrir; les voix devenaient plus nombreuses; des pas précipités se dirigeaient de notre côté; le nom de Pierre-Louis frappa mon oreille mêlé à des exclamations et à des clameurs. Un pressentiment funeste me saisit; je laissai là Gratien, je courus vers la maison : au moment où je poussais la porte qui donnait sur le jardin, celle de la rue s'ouvrit, et deux hommes entrèrent portant dans leurs bras le saulnier couvert de sang.

Pierre-Louis et ses compagnons avaient compté sur l'ivresse du *Parisien* pour tenter, près de sa *panthière*, un enlèvement de faux sel, et la balle du douanier venait de frapper mortellement le saulnier. Jeanne. occupée de son enfant, n'avait rien soupçonné, rien entendu; au moment où les pas retentirent sur le seuil, elle retourna la tête, et son premier regard rencontra le cadavre!

On n'essaie point de peindre de pareilles scènes. En reconnaissant le mort, la saulnière s'était élancée vers lui; les voisins accourus l'entouraient, parlaient tous à la fois. Pendant quelque temps, ce fut un chaos de plaintes, de consolations, au milieu duquel la voix de la veuve restait étouffée. Je m'approchai enfin du groupe bruyant, et je pus apercevoir Jeanne, qui semblait étrangère à tout ce qui l'entourait. A genoux près du mort, elle essuyait avec son tablier le sang qui coulait de sa blessure, elle l'embrassait et l'appelait comme s'il eût pu lui répondre. On eût dit que, foudroyée par ce coup imprévu, elle ne le sentait pas encore complétement; mais peu à peu l'inutilité de ses appels et de ses embrassemens parut l'épouvanter: elle se redressa d'un air égaré, et nous tendit ses mains couvertes de sang.

— Il n'est pas mort? demandait-elle en nous regardant l'un après l'autre; il ne peut pas être mort! Le médecin vous le dira; où est le médecin?

Quelqu'un répondit qu'on l'avait envoyé chercher. Je m'approchai alors pour l'encourager, et je voulus l'entraîner doucement loin du cadavre; mais elle s'y rattacha des deux mains, comme si mon effort lui eût tout révélé, et sa douleur fit explosion. Assise à terre, elle avait ramené la tête de Pierre-Louis sur ses genoux, elle le regardait avec des sanglots et des cris si éperdus, que les plus endurcis en étaient remués jusqu'aux entrailles.

Nous avions tous reculé involontairement, et personne ne trouvait de paroles pour un tel désespoir, qui, loin de s'affaiblir, semblait trouver de nouvelles forces dans son expansion. L'accent de Jeanne devenait plus rauque, ses yeux plus hagards; tous ses mouvemens prenaient je ne sais quoi de sauvage, et ses sanglots étaient entrecoupés par un rire nerveux qui donnait froid au cœur. Évidemment le coup avait été trop violent et trop inattendu; cet esprit, déjà ébranlé, errait sur la pente de la folie. Je me joignis en vain à ses parens et à ses amis pour la rappeler à elle-même; nos voix ne lui arrivaient plus. Accroupie près du mort, l'œil grand ouvert et les lèvres agitées d'un frisson convulsif, elle murmurait des mots insensés qui ne s'adressaient à personne. Nous nous regardions consternés. Un grand silence s'était fait autour d'elle; il fut subitement interrompu par un cri faible et plaintif: c'était l'enfant qui sortait de sa torpeur et appelait sa mère!

Cette voix frêle traversa la douleur de Jeanne; elle arrêta sa raison fuyante. La saulnière s'était retournée d'un brusque mouvement; le petit Pierre, redressé, apparaissait au-dessus du berceau, et une de ses mains tendues semblait implorer. La mère courut à l'enfant, et l'enveloppa dans ses bras avec un cri qui partait tellement des profondeurs de l'ame, que tous les yeux se mouillèrent.

Le médecin entrait. On l'entoura et on le conduisit vers Pierre-Louis, qui avait été porté sur son lit. Il appuya sa main contre le cœur du saulnier, plaça un miroir devant ses lèvres, secoua la tête, et, sans rien dire, ramena la couverture sur son visage. Jeanne chancela, elle avait compris; mais l'enfant l'appelait de nouveau. Le médecin vint à lui, se pencha sur le berceau, et, après avoir attentivement examiné les résultats de la crise, déclara qu'il était sauvé. La saulnière ne put retenir une exclamation de joie; ses yeux, secs jusqu'alors, laissèrent jaillir un flot de larmes; elle tomba à genoux en joignant les mains; la reconnaissance de la mère avait amorti le désespoir de la veuve.

Le surlendemain, je me joignis au convoi funèbre qui conduisit le mort au cimetière. Les hommes marchaient les premiers, portant le petit manteau par-dessus l'habit de toile blanche destiné au travail;

les femmes venaient ensuite, vêtues de leur camail de deuil formé d'une sombre toison; enfin, derrière elles, j'aperçus Gratien, qui suivait seul, dans son triste costume des Bryères, la tête basse et le visage voilé de ses longs cheveux. Il s'arrêta à l'entrée du cimetière, s'agenouilla sur les cailloux du chemin, et, la fosse une fois refermée, disparut derrière l'église. J'allai ensuite voir Jeanne, que je trouvai pleurant, la tête appuyée sur le petit oreiller de son enfant, qui recommençait à lui sourire et jouait avec ses larmes.

Plusieurs semaines se passèrent en excursions sur le continent et dans les îles. Je parcourus toutes les sinuosités de ces rivages, autrefois fréquentés par les vaisseaux de Carthage, et où vivait, au dire de Strabon, sur un territoire où aucun homme n'avait accès, un peuple de femmes Amnites livrées au culte de Bacchus. A mon retour de cette curieuse pérégrination, j'appris que le petit Pierre était complétement rétabli, et que Jeanne retournait habiter aux Bryères chez son parrain. Je remis au lendemain la visite d'adieu que je voulais lui faire; mais, comme nous sortions pour une promenade aux *étiers*, mon hôte me montra la saulnière qui suivait la route de Moutoir. Elle était en grand habit de deuil, assise sur la mule que je connaissais, son enfant placé devant elle. Gratien tenait la bride et la conduisait. Il me sembla voir le fantôme grimaçant de sa jeunesse reconduisant Jeanne au triste lieu qu'elle avait quitté escortée de toutes les espérances de l'amour, et où elle revenait avec les souvenirs d'un bonheur détruit. Je la suivis long-temps de l'œil sur la route poudreuse. Le ciel avait un éclat monotone plus triste que les nuées, et, tandis que la veuve cheminait lentement, portant dans ses bras l'enfant orphelin, une voix de jeune fille murmurait le long des *bossis* la chanson du mariage, et le vent de mer apportait de loin la rumeur du flot comme un vague gémissement.

ÉMILE SOUVESTRE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 novembre 1850.

Nous avons d'abord à constater l'excellent effet produit par le message de M. le président de la république; nous sommes heureux d'être à même d'exprimer ici, sans arrière-pensée comme sans réserve, l'hommage rendu de tous côtés à la noblesse de ses intentions et de ses paroles. C'est quelquefois une âpre besogne de traduire avec la fidélité dont nous nous faisons un devoir les impressions si mobiles en apparence, et au fond cependant presque toujours si justes du public en masse, du grand public qui ne prend pas le mot d'ordre des coteries; on court le risque, à ce métier-là, de ne pas constamment charmer ses amis, tout en continuant de ne point agréer à ses adversaires. Par bonheur, on est bien dédommagé de cet inévitable chagrin le jour où l'on trouve sa liberté à son service pour publier franchement cette universelle et loyale approbation qui se forme en dehors des partis, qui ne marchande point, qui ne biaise point avec elle-même, qui va droit récompenser tout ce qu'il y a de bon et d'honnête, l'honnêteté fût-elle au pouvoir. Il est dans l'honnêteté politique un ascendant qui s'exerce d'une façon irrésistible sur la foule sincère des gens désintéressés. Cette immense majorité, qui voudrait le bien pour le bien, et qui a la juste appréhension d'être trop souvent égarée ou séduite par l'éclat des faux dehors, ce vrai peuple qui a trop de raison de se méfier des glorieux ou des habiles, se sent bientôt rassuré quand on vient au-devant de lui à cœur ouvert et en toute simplicité. Nous avons tant connu de fins joueurs qui cachaient leur jeu et n'y gagnaient pas plus, que nous sommes enchantés de voir quelqu'un qui ose jouer à peu près cartes sur table. On a promené sous nos yeux de si pompeuses machines, on a pavoisé les opinions de couleurs si magnifiques, mais si criantes, que l'on nous en a, pour ainsi parler, tourné la tête et donné le vertige; aussi

cela nous repose et nous touche, quand on veut bien user avec nous d'un langage naturel qui dise les choses comme elles sont, et nous mette en présence de la réalité toute seule. La réalité est plus puissante aujourd'hui sur le commun des esprits que les prestiges eux-mêmes, parce que tous les prestiges sont usés pour nos imaginations. La réalité, si prosaïque ou si triste qu'elle soit, a du moins cet avantage sur les prestiges, que, tandis qu'il suffit, pour exploiter les uns, des ressources du charlatanisme, il faut, pour exposer l'autre sans s'y embarrasser, toute la droiture d'une bonne conscience.

Oui, si nous essayions de juger d'un mot le message présidentiel, ce serait celui-là que nous emploierions; nous dirions volontiers que le message est l'œuvre d'une bonne conscience, et c'est par là, c'est parce que ce caractère a frappé tout le monde, que le message obtient un si merveilleux succès. Il n'y a point de gouvernement qui ne commette des fautes. Autour des régions d'où l'on gouverne, il est une atmosphère spéciale qui ne permet pas de communiquer aisément avec le dehors, et qui cause ainsi mille erreurs de perspective. On ne tient pas toujours assez de compte de ce milieu grossissant à travers lequel passe tout ce qu'on fait, et l'on ne se figure pas les proportions que tout peut prendre au passage. Vous vous comportiez de votre mieux dans l'innocence de votre cœur, vous étiez si sûr de votre vertu, que vous ne craigniez pas d'être vertueux jusqu'à la témérité : eh bien! ces témérités de l'innocence vont vous être imputées à crime dans le lointain d'où les spectateurs vous regardent! Évidemment les spectateurs se trompent, mais vous n'en avez pas un moins grand tort de n'avoir point prévu qu'ils devaient se tromper. — S'il s'est rencontré quelque tort comme celui-là dans les détails de la conduite que M. le président de la république a menée depuis trois mois, il faut avouer que le message couvre tout bien largement. Le calme dont il est empreint, la vigueur avec laquelle il accuse un sens très pratique de la situation, répondent, et de reste, à ceux qui s'étaient offusqués trop vite de certaines démonstrations où l'on pouvait, il est vrai, soupçonner une autre tendance, la tendance au prestige. Le prestige, encore une fois, a fini son règne; *chivalry is over*. Le plus fatal de tous les signes qui attestent désormais la décrépitude d'un parti, qu'est-ce, en vérité, sinon de recourir quand même au prestige? Les hommes n'ont pas cessé d'être des hommes, et la Providence ne leur a pas retiré le don qu'elle leur a fait d'être naïfs par endroits; mais la naïveté change d'objet avec les siècles, et l'erreur des partis déchus, qui ne sauraient se renouveler comme elle, est justement de toujours lui offrir, pour qu'elle les adore toujours, des reliques qui ne sont plus que des défroques. Chanter *Vive Henri IV* ou chanter *le beau Dunois*, c'est ce qu'on peut appeler viser au prestige, c'est chercher la naïveté où elle n'est plus, et provoquer l'ironie qui vient à la place. Il y a beaucoup de choses respectables et précieuses comme monumens de piété domestique, comme souvenirs d'histoire nationale, qui n'ont plus le même prix et n'attirent plus le même respect, pour peu que la politique veuille les utiliser sous forme de prestige sentimental. Le mal, dans les revues de Satory, c'était d'induire les esprits susceptibles à penser qu'elles procédaient de la politique du prestige. Le bon, le très bon résultat du message, ç'a été de rompre si solennellement avec cette politique, qu'il soit désormais inadmissible que quelqu'un dans l'état puisse en tâter, ou qu'on puisse la prêter à quelqu'un. Voilà

pourquoi nous disons qu'on respire dans ce discours du premier magistrat de la république le parfum d'une bonne conscience; cela tient à ce qu'il a fait un ferme propos au dedans de lui-même.

Ce ferme propos lui aura donné l'admirable netteté avec laquelle il apprécie sa position et celle de la France. Imaginez un instant par une hypothèse dorénavant sans raison, imaginez que le message eût évoqué si discrètement que ce fût et la grande mémoire impériale et le fameux sénatus-consulte qui règle l'ordre de succession dans la maison des Bonaparte : aussitôt quel surcroît à la confusion de nos idées, quelle ombre encore épaissie sur notre état présent, quelle difficulté de plus pour en avoir le mot! Le mot au contraire, M. le président de la république n'hésite pas à nous le livrer, parce qu'après tout mieux vaut encore regarder en face et d'avance le mauvais quart d'heure qui nous attend un jour ou l'autre, dès qu'il est convenu entre tous que nul, pour y échapper, ne s'avisera de courir le risque non moins périlleux des voies souterraines et des portes de derrière. Le mot de la situation, ainsi dégagée de ses ambages par cette bonne foi dont le président a montré l'exemple, le mot est bien simple : c'est qu'on a eu beau parler et reparler de solutions, solutions d'une manière ou d'une autre, mais toujours solutions, — ce qui veut dire en termes plus précis expédiens sommaires, guérisons à bref délai, médecines héroïques, — personne n'a de ces solutions-là, personne n'est l'opérateur infaillible qui doit, rien qu'en soufflant, nous envoyer *jouer à la fossette*, — et le président lui-même pas plus que personne.

On pouvait croire que ce mot lâché si hardiment et d'un si fier sang-froid aurait été, pour beaucoup de gens, une déception peu agréable. Le nombre n'est pas mince de ceux qui se couchaient tous les soirs avec la douce illusion qu'un matin, en s'éveillant, ils trouveraient la patrie sauvée, sauvée par un drapeau ou par l'autre, qu'importe? mais sauvée du moins sans qu'on eût beaucoup plus à faire qu'à déployer le drapeau. Ceux-ci voyaient déjà dans la main du neveu de l'empereur l'épée de son oncle, une épée magique, devant laquelle tout à la minute se fût prosterné, si peu qu'on l'eût seulement tirée du fourreau. Ceux-là rêvaient de Monck, et se prenaient bonnement pour d'adroits enjôleurs, quand ils offraient au général de leur prédilection ce rôle ingrat d'un très médiocre patriote et d'un très douteux royaliste; ils n'avaient qu'à frapper du pied sur la terre, Monck allait en sortir. A tous ces conspirateurs *in petto*, qui attendaient patiemment que leur complot s'exécutât de lui seul, à tous ces effarés qui, par ennui d'un mal chronique, se souhaitaient un mal aigu et se confiaient dans cet espoir, le président dit aussi haut que possible : « Sachons faire à la patrie le sacrifice de nos espérances... Quelles que puissent être les solutions de l'avenir, entendons-nous, afin que ce ne soit jamais la passion, la surprise ou la violence qui décide du sort d'une grande nation! » Ce qui signifie, si nous ne nous trompons : Le tempérament de la France n'est plus aux coups de main, pas même aux coups de main de bonne intention; il faut se priver des bons pour ne pas autoriser les mauvais. Il faut apprendre une autre vie publique que cette vie d'aventures où l'on dépense toute son énergie en un effort d'exaspération après lequel on retombe épuisé. Il faut apprendre la véritable condition du citoyen, qui est de restaurer ou de maintenir la cité pas à pas, au jour le jour, avec ces solides vertus qui ne reculent jamais. Il

faut, pour user des expressions mêmes du message, « inspirer au peuple la religion du droit et lui créer des mœurs politiques. »

Ce n'est pas là certainement l'affaire d'un clin d'œil, et cette morale conservatrice n'entre point dans la chair et dans le sang d'un peuple avec autant de facilité qu'on en a pour lui expédier une révolution par le télégraphe. Comment donc cependant ceux qui escomptaient avec le plus de candeur les chances futures d'une révolution ainsi improvisée pour le bon motif, comment les *solutionistes* à heure fixe et à recette absolue s'accommodent-ils si bien du *veto* que le président jette en travers de tous leurs songes? Comment sont-ils plus disposés à le remercier qu'à lui en vouloir? Il y a là une de ces contradictions qui ne s'expliquent que dans une société battue et désemparée comme la nôtre. Ces plans par trop impétueux d'une reconstruction immédiate, la violence même de ces grands moyens de salut public, proviennent pourtant d'un fond très pacifique, d'un immense amour du repos : on a la soif du repos; un peu plus, on en aurait la fureur. On s'est dit que, pour être sûr de se reposer tout-à-fait, il faudrait peut-être encore se soumettre à quelque opération laborieuse, et l'on en aurait voulu finir plus tôt que plus tard. Maintenant, le message du président écarte et ajourne toute opération de cette sorte avec une autorité si haute et si persuasive, que cette autorité devient tout d'un coup le gage inespéré du repos après lequel on soupirait si ardemment. Au lendemain de ce bruit agaçant que faisaient encore hier de trop pitoyables querelles, on est aussi ravi qu'étonné de se trouver comme transporté dans une ère nouvelle où personne n'opposera plus aux incertitudes de l'avenir que la vigilance d'un dévouement patriotique et le calme d'une attente résignée. Cette sécurité imprévue, garantie par l'abnégation généreuse dont le président de la république a pris l'initiative, elle est elle-même un véritable et durable apaisement : — sécurité provisoire, soit; mais aussi confirmation de ce provisoire, et confirmation d'autant plus solide qu'elle est plus honorable. Il est entendu et reçu que tout le monde en a maintenant pour jusqu'en 1852; cette seule assurance d'un répit auquel il est désormais interdit de ne pas croire a suspendu la fièvre dont on ne pouvait se défendre à la pensée d'éventualités plus prochaines.

Pourquoi, d'autre part, éviterions-nous de le reconnaître? le message ne change rien en somme à la situation : elle est après le message ce qu'elle était avant, le bout n'en est pas plus clair, et ce qu'il a d'obscur serait plutôt au contraire plus formellement dénoncé que jamais. La situation par elle-même n'est donc pas meilleure, voilà qui est certain; mais il n'est pas moins certain que le message ajoute sensiblement aux titres personnels de M. le président de la république, et ce bon point, si j'ose ainsi dire, acquis à sa personne relève en même temps la situation. La conduite dont il s'est tracé publiquement le programme pourrait bien être un système; le système, en tout cas, a quelque chose de grand et de loyal. On ne serait pas homme sans doute, si, en renonçant de son chef à telles ou telles perspectives éclatantes qui semblaient sous la main, l'on n'avait la satisfaction secrète d'en boucher d'autres qui faisaient une diversion peu agréable. Il n'est pas impossible qu'on se soit résolûment fermé les Tuileries pour être plus à même de n'y laisser asseoir personne, et peut-être ne marche-t-on si décidément sur le chemin de l'abnégation que parce qu'on coudoyait trop de monde sur celui de la persévérance. Mais à Dieu

seul appartient de sonder les reins et les cœurs : l'histoire ne consiste pas dans les mystères des intentions, elle est écrite dans les actes. L'acte du président, car de pareils discours sont plus que des paroles, l'acte a été noble et noblement accompli. Ce n'est pas tout. Pour se placer avec cette froide et ferme raison au-dessus d'une situation plus embarrassante peut-être que pas une, pour la dominer de haut avec une tenue si parfaite, il faut une puissance de caractère qui est une qualité de gouvernement, et ce pays, qui, tout en se rendant ingouvernable, ne demande jamais qu'à être trop gouverné, se sent vite porté vers quiconque ne barguigne pas en lui parlant. Nous n'avons point, on le sait, la moindre tendresse pour la théorie des *hommes nécessaires* : ceux-là seuls sont nécessaires qui le deviennent sans le savoir, et dicter d'avance à quelqu'un la théorie du métier, c'est faire une poétique en pensant faire un poète; or le vrai poète vient toujours avant la poétique. Et puis, grace au ciel, il ne passe pas beaucoup d'hommes nécessaires dans le monde, on pourrait même dire qu'il lui en faut le moins possible, parce qu'ils coûtent cher; mais il a toujours besoin d'hommes utiles, et cette utilité toute pure n'est pas encore un si petit honneur. On n'est point capable d'être utile, si l'on n'a bien du sérieux et de la suite dans ses volontés. M. le président de la république avait beaucoup à prouver de ce côté-là au début de son administration; il serait difficile de méconnaître qu'il a maintenant fait ses preuves et mérité par sa propre consistance le droit qu'il ne tenait d'abord que du miracle d'un scrutin, le droit à la fois glorieux et modeste de servir la France au poste que la loi lui confie. Il est des esprits qui se tourmentent et se faussent dans l'inaction, mais qui se corrigent, qui s'ouvrent, qui s'éclaircissent, dès qu'ils ont du champ devant eux. C'est ainsi que l'exercice du pouvoir aura été plus sain à l'ame du président que les loisirs forcés de sa jeunesse. Comme on est très gai jusque dans ce gâchis où nous sommes, et que nos désarrois même sont pour les plaisans un inépuisable sujet de mystifications, on a trouvé l'heureuse idée d'un *message de Ham*. Cette malice n'était pourtant ni plus ni moins qu'un argument sans réplique qui démontrait le vigoureux empire avec lequel l'auteur du message de l'Élysée s'est réformé lui-même au contact des événemens. Toutes les intelligences ne sont pas trempées pour un pareil triomphe. Nous avons vu et trop vu les prisonniers politiques au pouvoir : combien en est-il que le pouvoir ait grandis?

Le président a donc gagné, et c'est en cela, disions-nous, que la situation est meilleure, mais en cela seulement. Encore une de ces contradictions dont nous parlions plus haut! En effet, la sagesse du président a été de se renfermer à propos dans la constitution de 1848, et de déclarer en très bons termes, pour mettre fin à toutes les suspicions, à tous les conflits, que ni lui ni personne ne sortirait de là, sinon par la belle porte. Et cependant, étrange retour des œuvres révolutionnaires! d'où viennent ces conflits, ces suspicions, tous ces orages à huis-clos ou en plein air, si désastreux pour la paix publique? Viennent-ils d'autre part que de la constitution elle-même, qui semble avoir méchamment organisé l'antagonisme au lieu de la concorde? Ce qui n'empêche pas, et arrangez cela, que la sagesse, que la vertu soit pour le quart d'heure de faire face aux difficultés engendrées à plaisir par la constitution, en adoptant comme une égide cette constitution traîtresse, en s'abritant, pour di-

minuer le mal, derrière les clauses qui le produisent. Aussi, tout en usant de cet abri quelconque, le président de la république ne se pique pas d'une politesse très reconnaissante envers la charte qu'il invoque. Il sait qu'elle a été faite contre lui, et tout l'attachement qu'il a eu le bon goût et la bonne politique de lui manifester ne va qu'à ne point souffrir qu'il soit rien fait contre elle. Il ne nourrit pas d'illusions à l'endroit des services qu'elle rend : « elle a des vices, des dangers;... elle ne garantit qu'une stabilité médiocre. » Ainsi le désir qu'il éprouve de la conserver ne l'aveugle pas sur ce qu'elle vaut; il ne se gène point pour désirer beaucoup qu'on la change. Le président ne tient pas du tout à la constitution pour elle-même, il n'y tient que pour la stricte garniture du temps qu'elle doit occuper dans les fastes de notre droit public; il lui suffit qu'elle soit là pour que jusqu'à nouvel ordre il n'y ait rien d'autre. Ce n'est pas nous qui le blâmerons de se contenter à si bon marché sur ce chapitre, et de n'affirmer si résolûment l'inviolabilité de la constitution de 1848 que pour mettre l'assemblée législative en demeure de la réviser sous le plus bref délai consenti par la loi. La légalité dans la révision pour ôter à l'anarchie ses ressources de violence, mais aussi la révision de la légalité pour ôter à l'anarchie ses ressources légales, voilà le problème posé devant les représentans de la nation par l'élu du 10 décembre. Puissent-ils l'aborder tous avec autant de franchise et de patriotisme qu'on en a mis à les appeler sur ce terrain délicat!

Le message, dont le côté politique et moral nous a déjà si long-temps retenus, n'est pas moins important au point de vue des questions d'ordre matériel et d'économie financière, de négoce et d'industrie. Il faudrait pouvoir s'étendre maintenant sur toutes ces questions; mais ce n'est ici ni l'occasion ni le lieu, chacune d'elle aurait besoin d'un examen trop approfondi. Nous devons remarquer néanmoins, comme un symptôme digne de tout l'encouragement des hommes sensés, que le gouvernement, dans cet exposé détaillé de nos affaires, semblerait vouloir désormais témoigner une sollicitude plus active pour les besoins de notre commerce. On ne se persuade pas assez généralement en France que les intérêts commerciaux mériteraient d'être mieux traités et de ne pas venir toujours après les intérêts politiques, que souvent même il serait opportun de les ranger dans l'ordre inverse et de reléguer ces derniers au second plan. L'Angleterre ne se conduit pas autrement; elle sait qu'une bonne entente des voies et des ressources du commerce national peut épargner bien des agitations stériles, et partout elle met sa diplomatie à la suite de ses négocians, au lieu de laisser ses négocians à la discrétion de ses diplomates. Les nôtres sont instruits à des habitudes plus gentilhommières. On dirait que nos agens politiques dédaignent d'intervenir dans les relations commerciales, et il arrive trop souvent que nos agens consulaires négligent leur véritable mission pour se livrer à des préoccupatious trop purement politiques. C'est là, sans qu'il y paraisse peut-être assez, la source de plus d'un malaise dans notre grande industrie, de plus d'un embarras au sein de nos grandes villes ouvrières, de plus d'un échec regrettable sur les marchés extérieurs.

Le message présidentiel a visiblement l'intention de réagir contre une incurie si fâcheuse : il annonce à l'assemblée des enquêtes et des projets de loi sur quelques points épineux de nos opérations commerciales; de nouveaux

traités ont été conclus dans un esprit que nous ne saurions trop approuver. Nous voulons parler, entre autres, de la convention toute récente avec la Sardaigne, spécialement indiquée dans le message. Nous avons quelque droit de le faire, car c'est à notre littérature que celle-ci vient en aide, et ce sera la première fois qu'on aura entendu dans une occasion aussi solennelle, dans un document émané des hautes régions du pouvoir, condamner sévèrement l'odieux abus de la contrefaçon étrangère, qui depuis tant d'années lèse si cruellement l'imprimerie et la librairie françaises. Le message nous apprend que des négociations nombreuses attaquent à la fois sur beaucoup de points cette piraterie trop long-temps tolérée; sur quelques-uns même, elle est déjà vaincue. M. Ferdinand Barrot, durant sa courte résidence auprès du roi de Sardaigne, a su avec habileté mener à bien un traité réellement efficace qui ferme le Piémont à la contrefaçon belge ou autre, et abaisse de près de 40 pour 100 les droits d'entrée sur les livres français. On a même l'espoir qu'une convention postale heureusement commencée par M. Barrot achèvera de resserrer les liens que nous aimerons toujours à voir nouer entre la France et ses bons voisins du Piémont.

Ajoutons par circonstance, puisqu'on s'occupe décidément de cette louable entreprise de fermer ses débouchés à la contrefaçon, qu'il n'importe pas moins de l'atteindre dans les lieux mêmes où elle a ses officines, à Bruxelles surtout, en Suisse, à Leipzig, puis à Milan et jusqu'en Amérique, où elle commence à travailler. La convention commerciale entre la France et la Belgique expire en 1851; le moment est venu d'entamer des négociations qui ne peuvent manquer d'avoir un heureux résultat, puisque le cabinet de Bruxelles est tout disposé à les accueillir, et qu'au sein même des chambres belges il s'est élevé naguère une réprobation formelle pour cette contrefaçon des livres français, exercée le plus souvent par des étrangers qui n'ont pas de racines dans le pays. Il serait aussi à désirer que la France, en tâchant de faire respecter sa propriété littéraire au dehors, fît respecter chez elle la propriété littéraire de l'Angleterre et de l'Allemagne. Il serait d'un bon exemple d'avoir une loi qui nous interdît à nous-mêmes la contrefaçon des livres étrangers : l'exemple ne nous coûterait pas cher et nous profiterait sur-le-champ, car la Prusse a posé d'avance en principe dans sa loi qu'elle assurerait la propriété littéraire de tout état qui reconnaîtrait la sienne.

Ce n'est pas au hasard que nous insistons sur cet ordre de faits; c'est un point que nous avons pris, parce qu'il était de notre ressort, pour montrer combien il serait essentiel d'appeler l'attention du public et l'action du gouvernement sur ce solide terrain des affaires véritables. Nous ne pensons pas qu'il soit jamais besoin de tramer quelqu'une de ces prétendues conspirations des intérêts matériels contre les intérêts moraux, et de viser par système à l'étouffement des uns sous les autres; mais nous ne sommes non plus partisans d'aucune logomachie, et nous croyons fermement qu'il y a telle heure dans la vie d'une société où la résurrection énergique de ses intérêts matériels devient la meilleure garantie de son assiette morale. Lorsque les passions et les chimères ont bouleversé les cervelles des hommes, lorsque leur raison menace, pour ainsi dire, de s'évaporer dans l'ébullition des fausses doctrines et des paroles creuses, c'est une œuvre sainte de les ramener, s'il est encore possible, à la glèbe salutaire du travail. Leur esprit s'assainit à mesure que leur corps

se fatigue, et le goût leur revient peu à peu de cette fatigue bienfaisante qui chasse de leur tête les fantômes dont la peuplaient les délires de l'oisiveté. Ils travaillent de meilleur cœur au sortir de ces intermèdes orageux que leur font les révolutions. Ce n'est pas à coup sûr le prodige phalanstérien du travail attrayant : c'est l'effet d'une loi plus vieille et plus haute qui attache éternellement à l'assiduité dans le devoir la plus prompte des récompenses, la satisfaction de soi-même, récompense encore plus chère quand on la recouvre après l'avoir perdue par sa faute.

Rien ne seconda mieux la restauration consulaire que cet appétit de travail qui s'empara des classes laborieuses après les épouvantes et les orgies de la convention et du directoire. Ce fut l'honneur de Bonaparte, premier consul, d'avoir discerné qu'il y avait là un élément considérable pour un ordre plus moral et plus régulier, d'avoir donné carrière à cette activité réparatrice. Il n'y a qu'à jeter les yeux autour de soi pour découvrir aujourd'hui des dispositions toutes pareilles dans les masses serrées de la population ouvrière, et le gouvernement ne saurait, sans manquer à sa tâche la plus sacrée, différer beaucoup de répondre par ses soins à cet appel du peuple. Il ne s'agit pas ici de refaire la fortune impériale au profit d'un individu; il s'agit de reconstituer une force qui serve et sauve le pays entier. Le message l'a dit avec une éloquence supérieure à toutes les chicanes comme à tous les dénigremens : « Le but le plus noble et le plus digne d'une ame élevée, ce n'est point de rechercher, quand on est au pouvoir, par quels expédiens on s'y perpétuera, mais de veiller sans cesse aux moyens de consolider, à l'avantage de tous, les principes d'autorité et de morale qui défient les passions des hommes et l'instabilité des lois. » Où donc prendre plus de solidité pour l'édifice qu'en l'appuyant à sa base sur la discipline volontaire d'une nation occupée, d'une nation reconnaissante envers le gouvernement qui aurait favorisé son labeur? Quel gouvernement plus réellement fondateur que celui qui saurait protéger ce réveil fécond des intérêts positifs, qui se déclarerait le chef du travail, non point pour l'ordonner à la façon des sectaires, mais pour l'aider et lui préparer les voies dans sa liberté? On cherche de la force : elle est toute prête à se donner; mais encore faut-il mériter qu'elle vous vienne. N'est-ce point une force sérieuse que cette constance avec laquelle on a vu les ateliers demeurer appliqués et indifférens au milieu des émotions désolantes qui ont troublé depuis quelque temps les régions supérieures de la politique? Qu'est-ce à dire? Les ateliers pourtant n'ont pas encore abjuré toutes les erreurs de 1848, et ce n'est pas, en vérité, la manière d'achever leur conversion, que de répandre jusqu'en bas les tristes rumeurs des dissensions et des petitesses d'en haut. Les ateliers croient encore peut-être en principe aux faux dieux; ils ne les servent plus en fait. *L'ouvrage donne*, et ils vont à l'ouvrage, et ils s'y tiennent, même quand le bruit court qu'on va faire dans les salons les révolutions qu'ils ont renoncé à faire dans la rue; ils s'y tiennent en maudissant les révolutionnaires à gants jaunes, ce qui ne redouble pas leurs sympathies pour les aristocrates. Que serait-ce pourtant si, au lieu d'irriter, par le spectacle de cette mauvaise attitude, des humeurs qui s'apaisaient insensiblement dans le travail, on les adoucissait encore en aidant à leur retour? si, lorsque *l'ouvrage donne*, on lui donnait aussi le bon appui et le bon exemple?

Nous serions volontiers restés sur cette impression d'optimisme que nous a laissée le message; nous nous trouvons ramenés presque malgré nous au souvenir de la crise dont le message a subitement dissipé le plus gros, sans en effacer peut-être toute l'aigreur. Nous n'avons pas cependant la fantaisie de nous y arrêter beaucoup; nous nous sommes bien promis de ne point asservir la *Chronique* aux procès-verbaux de ces querelles de ménage; nous ne nous soucions pas de nous mettre périodiquement à cette amère ration de commérages intimes, et, n'étant de l'intimité de personne dans la bagarre, nous n'avons pas de raison d'être plus curieux que le public. Nous nous trouvons même assez bien de ne pas regarder de plus près que lui, et nous nous déclarons satisfaits du seul honneur de formuler les commentaires qu'il hasarde à distance. Ainsi donc à quoi bon raconter qu'il y a maintenant sur le tapis une *question-Yon*, qui feignait de devenir aussi formidable que la *question-Neumayer*, si la grande sérénité du message présidentiel n'avait déplissé les sourcils trop froncés des administrateurs de la bourse et de la dignité parlementaires? Cela nous conduirait tout au plus à refaire connaissance avec M. Antony Thouret, qui a voulu *soulever cette question*, comme disait son honorable collègue M. Baudin, ce qui prouve, comme semblaient le comprendre nos représentans égayés, que la question, en effet, était lourde à porter, puisqu'il y fallait ce robuste athlète. Les législateurs nous arrivent de province d'un air très décidé à se priver le plus possible de ces *questions* scabreuses dont on n'excuse plus rien à vingt lieues de Paris. Ils les enterrent sans dire gare, et M. Estancelin lui-même a été tout étonné de voir prendre au mot la pétulance avec laquelle il ajournait à six mois la *question* d'Hautpoul. Il va de soi que parmi tant de questions nous n'en regrettons aucune, et que nous savons très bon gré qu'on nous débarrasse sommairement de ces mauvaises queues de méchans scandales.

Nous ne pénétrons donc pas dans le détail des brouilles qui ont failli nous coûter cher pour s'être mises fort mal à propos entre le législatif et l'exécutif, mariés tellement quellement l'un à l'autre par la constitution de 1848. Tâchons pourtant de remonter aux causes générales de ces incidens trop répétés; nous serions bien aises d'indiquer à peu près où sont les torts, à cette seule fin qu'on le sût mieux, si l'on veut du moins les éviter. Les torts à notre sens ne sont proprement chez l'un ni chez l'autre des deux conjoints; ils appartiennent soit aux tiers qui s'interposent trop entre eux, soit au régime sous lequel ils sont unis. Nous aimons à croire qu'il n'y a pas sérieusement d'incompatibilité d'humeur entre le président et l'assemblée : le bon accueil que celle-ci a fait au message l'a montré bien clairement; mais les amis de la présidence ne sont pas le président, pas plus que la commission de permanence n'était l'assemblée. Or, M. le président de la république a des amis qui sentent plus que lui les griefs qu'il peut avoir, et qui en parlent comme il n'en parlerait certainement pas, ce qui n'aide à les faire oublier de personne. Ces amis compromettans sont à la fois trop pressés et trop attardés, ils tirent toujours avant l'ordre, et leurs fusils partent encore quand la paix est conclue. Il suffit de connaître un peu l'espèce des amis en général, pour être sûr que le président n'est pas responsable de tout le zèle des siens. Il y a quelque analogie avec tout cela dans la position de la commission de permanence par rapport à l'assemblée : la commission était d'autant plus jalouse des droits du parlement,

qu'elle n'était pas le parlement lui-même. Si les esprits élevés, si les hommes habitués au maniement des affaires réduisaient la commission à sa juste valeur, ceux qui n'étaient pas aussi bien préparés pour leur poste croyaient presque que le pouvoir législatif avait augmenté d'intensité en se concentrant dans leurs personnes. Ils ne pensaient jamais avoir fait assez ce qu'ils avaient à faire, et, chargés de surveiller la situation, ils l'ont trop surveillée, au point, en vérité, de se troubler la vue. Les effarés se sont mis à la besogne avec les importans, et peu s'en est fallu que tous de concert n'aient fait d'assez mauvaise besogne, pour s'être trop hâtés d'en appréhender de trop vilaine.

Maintenant que voici l'assemblée réunie dans le calme d'une heureuse arrivée, dans la possession de meilleurs auspices, il est permis d'espérer qu'il ne lui reste plus qu'une seule de ses deux difficultés de ménage avec le président, — celle, hélas! qui ne dépend ni du président ni d'elle, celle qu'on a systématiquement insérée dans le contrat, la difficulté de la constitution faite exprès pour les empêcher l'un et l'autre de vivre en bon accord. A celle-là le remède n'est pas tout prêt; mais il est certain en son temps, et tout le monde est intéressé à ce qu'il réussisse. Le remède, c'est la révision. Armons-nous donc d'avance pour aller jusque-là; armons-nous de bonne volonté, de bonne entente mutuelle, pour gagner, quand elle sera venue, cette difficile journée. Qu'il n'y ait plus alors qu'une règle de conduite parmi les honnêtes gens, non pas de voter les uns contre les autres pour la plus grande gloire de telle ou telle opinion particulière, mais de voter tous ensemble pour la conservation des intérêts et des principes qu'ils ont en commun. Sinon, la démagogie est là qui veille encore, et n'aspire qu'à frayer sa route dans les interstices de nos rangs débandés. Lisez les prédications de Mazzini, les décrets révolutionnaires lancés à travers les barreaux de Doullens, les correspondances des conspirateurs de Lyon : vous verrez s'il est bon de se précautionner contre ces surprises-là! Lisez le dernier rapport de la cour des comptes sur l'exercice 1848 : vous verrez le taux auquel on paie la sottise de s'être laissé surprendre!

Quoi qu'il en soit, il est pour nous, pour l'Europe entière, un danger plus immédiat que cette propagation, tantôt sourde et tantôt bruyante, des mauvaises doctrines sociales : c'est la guerre, et peut-être la guerre universelle, toujours en suspens de l'autre côté du Rhin. Les dernières nouvelles paraissent, il est vrai, donner un meilleur espoir de conciliation, et, si les deux puissances aux prises écoutent la voix de leurs plus graves intérêts, elles comprendront que de part et d'autre la sagesse la plus simple leur ordonne des concessions réciproques. La Prusse, avertie par tant d'échecs successifs de la témérité de ses ambitions, ne se déshonorerait pas pour y renoncer dans ce qu'elles ont d'impossible; mais il ne faudrait point que l'Autriche lui rendît la renonciation trop difficile par pure envie d'infliger un outrage de plus à des rivaux abattus.

On dirait que les conseils de la cour de Berlin sont en proie à une fatalité implacable. L'esprit du souverain, si rudement éprouvé par tant de contradictions et de secousses, ne sait plus s'arrêter à aucun parti; la mort elle-même semble s'unir à sa mauvaise fortune pour lui retirer ses appuis naturels, et le précipiter plus avant que jamais, au moment le plus critique, dans les terribles incertitudes où flotte sa conscience. Le 3 novembre, il acceptait la retraite de M. de Radowitz, ce fidèle compagnon des chimères et des déceptions de sa vie;

c'était comme un adieu qu'il disait à regret sur le bord de l'abîme aux vastes rêveries qui l'avaient conduit jusque-là. A la place de M. de Radowitz, il désignait, pour le tirer de ce pas terrible, le vieux comte de Brandebourg, son oncle, un brave et loyal gentilhomme dont le sens très rassis eût peut-être conjuré le péril en n'y apportant pas d'amour-propre à sauvegarder. Président du conseil, le comte de Brandebourg prenait en même temps la charge des affaires étrangères, et il en tenait à peine le portefeuille, qu'il écrivait aussitôt à Vienne pour offrir de transiger; la lettre écrite, il succombait à la fatigue, à la douleur, à cette cruelle influence du mauvais sort qui, dans les choses humaines une fois compromises, accumule toujours tous les malheurs ensemble. Le jour même, avant toute réponse aux propositions de M. de Brandebourg, le roi, changeant de volonté comme si cette mort soudaine était un signe qui eût frappé son ame, lâchait la bride aux colères de l'orgueil prussien, et donnait l'ordre de maintenir par la force les lignes prussiennes, non pas seulement sur les routes d'étapes, mais dans tout le territoire de ce pauvre pays de Cassel, victime, on peut le dire, des discordes jalouses de plus grands que lui. La force avait commencé son triste office, des coups de fusil s'échangeaient déjà aux avant-postes entre les Prussiens et les Austro-Bavarois, on était au 8 novembre; — le 9, les Prussiens rétrogradaient et livraient le passage qu'ils avaient fait mine de défendre; des ordres venus de Berlin commandaient ce mouvement au général Groeben.

Était-ce la réponse enfin arrivée de Vienne qui déterminait cette marche en arrière? Cette réponse était-elle accommodante, ainsi que l'affirment ceux qui croient encore au maintien de la paix? n'était-elle, au contraire, qu'un ultimatum inadmissible, comme le veulent ceux qui désirent la guerre pour venger la fierté prussienne, ou pour le profit des causes révolutionnaires, que la guerre seule peut favoriser? Souhaitons du moins que ces dernières espérances avortent; mais s'il était authentique que l'Autriche exigeât de prime-abord l'évacuation de la Hesse en huit jours, celle de Hambourg et de Bade en six semaines, la rétractation solennelle et formelle de l'union du 26 mai, souhaitons aussi qu'elle ne persiste pas à outrance dans ce dur parti qu'elle prétend faire à la Prusse, car il ne faudrait pas tenir compte des souvenirs militaires du peuple prussien pour supposer que le drapeau noir et blanc s'abaissera si humblement devant l'Autriche. On doit toujours craindre de toucher d'une main trop rude aux fibres profondes de l'ame d'un peuple. Il n'est pas de fibre plus irritable et plus vibrante en Prusse que le sentiment de la gloire acquise par les armes à ce pays, dont les armes ont fait la grandeur. Ce sentiment date de plus d'un siècle; il s'est abusé quelquefois à force de s'exagérer lui-même, mais il s'exagère à froid et n'en reste pas moins intraitable pour avoir été déçu. Lorsque les Prussiens allèrent se faire battre à Iéna, ils étaient encore tout pleins des souvenirs de Rosbach, et se croyaient invincibles; il faut n'avoir jamais vu de soldats prussiens en face d'autres Allemands pour se persuader qu'ils se rappellent moins vivement 1813 en 1850 que Rosbach en 1806. Cette vive et fraîche mémoire des campagnes de l'émancipation abdiquerait-elle tout à point, lorsque tant de susceptibilités froissées doivent la tenir en éveil?

Voici donc l'Allemagne entière sur pied et de toutes parts dans l'inséparable émoi de ce cruel dénoûment qui est venu si vite, quoiqu'on dût bien l'attendre,

quoiqu'on tienne à se flatter encore qu'on pourra l'arrêter. Le roi de Wurtemberg, poussant à bout sa politique anti-prussienne, dissout son parlement pour être plus libre de faire au besoin la campagne à côté du jeune empereur dont il s'est proclamé le soldat. D'un autre côté, le roi de Hanovre, plus embarrassé de son voisinage que le roi de Wurtemberg de ses propres sujets, trompe toutes les conjectures par un nouveau revirement. M. Stuve a bien enfin déposé son portefeuille; mais sa retraite n'a été une victoire ni pour l'Autriche ni pour M. Detmold. Il est remplacé par M. de Munchhausen, qui a reçu ou affiché pour mot d'ordre de ne rien changer aux directions de son prédécesseur, et le Hanovre a décidément refusé de s'associer aux mesures exécutoires de la diète contre les Hessois. Serait-ce que le vieux monarque consulte ici ses goûts personnels pour la Prusse plutôt que ses tendances politiques vers l'Autriche? ou bien ne serait-ce pas que le Hanovre est un peu, selon le mot d'un diplomate, comme un enfant mort dans le ventre de la Prusse, et qu'il ne peut guère bouger dans tout ce conflit?

A qui maintenant le conflit pourrait-il profiter? L'Autriche ne doit point l'oublier, c'est la pensée qu'elle doit avoir le plus présente, si elle en est une fois à dicter ses conditions définitives; c'est la pensée qui l'empêchera de les rendre inacceptables : il n'y a que les démagogues et les Russes qui aient à gagner au désespoir où l'on réduirait les Prussiens. Les camps de la landwehr et le parlement qui va bientôt siéger à Berlin seraient tout de suite une arène ouverte aux fauteurs de désordres, si la Prusse était trop manifestement mise en péril de son honneur ou de son existence. Si l'Autriche, de son côté, ne voulait pas laisser libre carrière chez elle aux mêmes passions, elle serait bien obligée de souffrir encore garnison russe en Hongrie, en Gallicie, peut-être à Vienne. Où serait alors le bénéfice de la victoire, fût-on entré soi-même à Berlin?

L'Espagne était plus heureuse que la Germanie au temps même de ses guerres civiles; elle se consumait dans son propre sein, et elle n'avait que des voisins intéressés à l'aider : elle n'en avait point qui épiassent sa faiblesse pour en recueillir l'avantage. On revient toujours volontiers au noble spectacle que présentent maintenant, au lieu de sa faiblesse, sa force et sa prospérité. La reine a ouvert, le 30 octobre, la session des cortès, et le discours du trône expose avec une simplicité plus éloquente que ne seraient de grandes phrases les résultats accomplis ou préparés par son gouvernement. Nous en avons déjà mentionné quelques-uns; la nomenclature complète de ces différentes mesures est un honorable bilan de l'administration qui les a proposées ou exécutées. Des décrets sur la comptabilité financière destinés à bannir la concussion et le péculat, ces deux vices mortels de l'ancienne bureaucratie espagnole; des ordonnances qui simplifient les rouages des conseils provinciaux; des règlemens pour l'amélioration des routes, la création d'écoles de tout genre, la publicité mensuelle donnée aux recettes et aux dépenses de l'état, la substitution d'un nouvel ordre judiciaire aux vieux tribunaux trop décriés, la promulgation d'un code civil et d'un code de procédure criminelle, telles sont les réformes qui sont déjà ou vont être introduites en Espagne, toutes réformes pratiques, positives et sensées, qui élèvent le pays et ne le bouleversent pas, qui lui donnent le niveau de la civilisation européenne et ne lui ôtent pas son caractère national.

Cette sage intention de tout améliorer avec mesure et avec à-propos se révèle encore dans une importante affaire que les cortès vont prochainement avoir à discuter; nous parlons de la vente des propriétés communales (*bienes de propios*), qui ne sera pas moins qu'une révolution complète dans l'état de la fortune publique. Les *propios*, à présent fort mal administrés, accaparés ou pillés par les coqs de village, ont une valeur collective de 500 millions de francs, 2,000 millions de réaux. On croit qu'on trouverait à les vendre trois fois leur valeur actuelle, comme il est arrivé pour les biens des couvens. L'état indemniserait les communes en leur payant annuellement les 3 pour 100 de la valeur actuelle des *propios*. Le produit de la vente serait consacré exclusivement à des entreprises de chemin de fer et autres travaux publics. Les municipalités, consultées dans une enquête officielle, ont de toutes parts répondu favorablement et reconnu l'utilité de la vente, à la seule condition que les travaux payés sur les fonds qu'elle produirait auraient lieu dans les localités auxquelles appartiendrait chaque propriété vendue. Les conséquences morales, politiques et financières de cette grande mesure sont incalculables.

L'Orient voit se réveiller un différend que l'on croyait apaisé entre les schismatiques grecs et les catholiques pour la possession des chapelles attachées à l'église du Saint-Sépulcre. Naguère on avait résolu la difficulté par une transaction. Cependant les catholiques se sont laissé peu à peu déposséder entièrement. Aujourd'hui les grecs sont les maîtres à Jérusalem, et ne paraissent point disposés à céder le terrain qu'ils ont conquis.

Il y eut un temps où la France était la protectrice reconnue et sans rivale du christianisme dans l'empire ottoman : cette protection n'était point exclusive, elle s'exerçait au profit de toutes les communions, en faveur de l'église orientale aussi bien que de l'église latine. Depuis que les grandes puissances de l'Europe ont été admises à suivre les voies que la France avait ouvertes en Orient, et à entrer, pour leur propre compte, en rapports directs avec les Turcs et les chrétiens de la Turquie, l'influence de la diplomatie française a beaucoup souffert de cette rivalité, et, il faut le dire, un peu par sa faute. Préoccupée de se montrer catholique plutôt que chrétienne, elle a peu à peu rétréci le cercle de son action, sans s'apercevoir qu'il n'allait plus lui rester qu'un terrain d'une médiocre étendue. Le catholicisme, en effet, est peu de chose en Orient, et là même où il règne, parmi les Maronites du Liban, dans une fraction minime des populations arméniennes et bosniaques, il n'a, pourrait-on dire, qu'une existence précaire. L'église latine, nous sommes bien forcés de le reconnaître, n'a jamais été populaire parmi les peuples chrétiens de l'Orient. Alors même qu'ils en acceptaient le symbole, ils ne subissaient pas la suprématie romaine sans marquer un attachement très vif pour un rite particulier. Le peu de catholiques qui aient échappé à cette tentation innée de se renfermer dans l'enceinte d'une église nationale ne l'ont fait qu'en échange de grandes concessions, et par malheur, l'église romaine n'a pas toujours compris qu'il fallait en faire. Aussi la diplomatie française, en se *latinisant* plus qu'elle ne le pouvait sagement, s'est-elle enlevé en partie les moyens d'action qu'elle tenait du christianisme. Les puissances rivales en ont fait leur profit. Tandis que l'Autriche catholique essayait de partager avec la France le petit nombre de catholiques dont celle-ci avait embrassé la cause, tandis que l'Angleterre et la Prusse

protestantes se réservaient le protectorat des Juifs et des païens du pays druse, la Russie s'emparait tout naturellement du vaste patronage de la communion grecque. La diplomatie russe se substituait ainsi dans tout l'empire ottoman à la diplomatie française. L'église latine n'a pas plus de six cent mille prosélytes en Turquie, l'église grecque en compte pour le moins quatre millions. Comment les grecs, forts de leur nombre et du concours hardi de la Russie, n'auraient-ils pas songé à faire la loi aux autres communions? On pourra, comme sous le ministère de M. Guizot, obtenir des concessions partielles et temporaires; mais le général Aupick a beau faire, il ne rendra point à notre pavillon l'influence qu'il a perdue à Jérusalem. Nos fautes ont fait trop beau jeu à la Russie : la place que nous avons laissée vide lui appartient désormais; il lui faudrait, pour en céder, ne fût-ce qu'une partie, plus de désintéressement que l'on n'en peut exiger d'elle.

Nous l'ajouterons à regret, son influence religieuse en Orient, au lieu de diminuer, est en voie de s'accroître par la désunion des catholiques eux-mêmes, et peut-être par la désertion de quelques-uns. En général, le clergé latin ignore profondément l'état de l'église en Orient; il semble n'avoir que de la répulsion et de la défiance pour les catholiques du rite grec. C'est à peine si leurs prêtres sont accueillis par les nôtres; tout au plus sont-ils un objet de curiosité, heureux s'il échappent au soupçon d'hérésie. C'est une justice à rendre au pape Pie IX, qu'avant les catastrophes qui sont venues le frapper dans ses intentions généreuses, il avait ouvert l'oreille aux avertissemens qui lui étaient donnés au sujet de l'église catholique d'Orient. Il avait, assure-t-on, promis, non-seulement d'étudier le déplorable abandon dans lequel on laisse les grecs-unis, mais aussi de nommer un cardinal de ce rite parmi les Slaves de Russie ou d'Autriche, afin de relever leur courage abattu. Autorisés par ces promesses dont les événemens ont jusqu'à ce jour retardé l'exécution, quelques membres du clergé français se sont eux-mêmes prêtés à l'érection à Paris d'une chapelle gréco-catholique slave qui se rattache à la même pensée. Les lazaristes, de leur côté, depuis quelques années très solidement établis à Constantinople, mieux instruits des choses de l'Orient, ont quelquefois dérogé à la froide réserve du clergé latin à l'égard de l'église grecque-unie. Cependant, trompés peut-être par la facilité avec laquelle ils ont obtenu la liberté de se fixer et d'agir dans l'empire ottoman, ils ont écouté leur zèle encore plus souvent que la prudence; eux aussi quelquefois se sont mépris sur les conditions réciproques de la bonne entente de ces peuples avec Rome. En résumé, l'église romaine ne sait pas assez ménager la susceptibilité nationale des grecs-unis, et si elle n'y prend garde, elle perdra peu à peu l'autorité qu'elle a conservée chez eux jusqu'à ce jour.

La querelle survenue il y a quelque temps à Constantinople et encore aujourd'hui pendante entre les Arméniens catholiques et leur primat est une preuve irréfragable de cette regrettable disposition de l'église romaine. Le primat des Arméniens appartient à la *Propagande* de Rome. Élevé à Rome comme un grand nombre de jeunes étrangers que la Propagande y attire, afin de les renvoyer plus tard dans leur pays pour y être les agens de sa pensée, il s'est de bonne heure, par cette raison même, rendu suspect de latinisme auprès de ses concitoyens. Chaque fois d'ailleurs que l'occasion s'en est présentée, il n'a point

dissimulé son but, qui est d'empiéter le plus possible sur l'indépendance du catholicisme arménien. Une société s'était formée pour l'éducation des enfans : c'est une question de la plus haute gravité pour les populations arméniennes, car on sait le besoin d'agir qui les possède et les facultés très grandes que les capitaux immenses amassés par quelques-uns leur offrent pour prendre une position honorable et influente dans les affaires de l'empire ottoman. Dans toute la force du mot, les Arméniens sont avides de science. En même temps, fidèles à leurs traditions, ils sont préoccupés de conserver un caractère national à l'instruction que les enfans cherchent dans les écoles du pays ou au dehors. Pour être plus sûre que les écoles ne perdront point ce caractère, la société dont il est question a pris le soin de les surveiller en les encourageant. L'existence de cette société, formée pourtant de prêtres aussi bien que de laïques, le but qu'elle se propose, ont causé au primat des inquiétudes telles qu'il n'a rien négligé pour la perdre. Le peuple arménien en grande majorité a embrassé la cause de la société d'éducation. Dès-lors le primat, calculant mal les conséquences de sa conduite, semble avoir pris à tâche de blesser en toute occasion le sentiment national. Soit qu'il ait reçu de Rome des instructions imprudentes, soit qu'il ait dépassé les intentions de la Propagande, il a voulu récemment sacrer plusieurs évêques connus pour partager son zèle et suspects aux populations. N'ayant pu le faire en plein jour, à l'heure ordinaire de ces grandes cérémonies, parce que la force l'en eût empêché, il a profité de la nuit et de la solitude, tenant ainsi à avoir le dernier mot, au risque de compromettre follement son caractère et celui de Rome, qui passe pour l'appuyer. Il est encore permis d'espérer que la question, aujourd'hui soumise à la cour de Rome, recevra la solution la plus modérée et la plus prudente; que si, par malheur, il en arrivait autrement, ce serait un coup mortel porté à l'influence latine chez les Arméniens, déjà si peu disposés à la reconnaître.

ALEX. THOMAS.

REVUE LITTÉRAIRE.

JOURNAL D'UN VOYAGE AU LEVANT, par l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien* (1). — Voyager n'est point assurément la plus vive des passions qui puissent entrer dans l'ame d'une Française. Ce n'est parmi nous ni un instinct de race, ni un goût venant à l'appui d'une politique, ni une habitude dérivant des tendances sociales. Si vous voulez voir se lever toute une armée de hardies voyageuses, c'est l'Angleterre qu'il faut observer. Depuis cette spirituelle lady Montagu, qui visitait et décrivait la Turquie au commencement du XVIIIe siècle, combien d'héroïnes de cet esprit d'exploration universelle propre à nos voisins! Ouvrez les livres dus à cet esprit : ils révèlent la présence des femmes anglaises sur toutes les latitudes, dans tous les incidens de cette gigantesque observation du globe tentée par l'Angleterre. Ces singulières touristes bravent aisément les fatigues et les épreuves périlleuses des climats. Tandis que les unes bornent leurs excursions à l'Italie, à la Suisse ou à la France, d'autres, plus ardentes et plus résolues, cinglent vers l'Océan indien ou vers l'Amérique

(1) 3 vol. in-12, chez Ducloux, 2, rue Tronchet.

du Nord; elles vont à Calcutta, à Madras ou à la Nouvelle-Orléans; elles touchent à l'Australie ou aux archipels inconnus. Ce n'est point le hasard, sans doute, qui pousse chaque année, chaque jour, cet essaim d'intrépides voyageuses dans les contrées les plus diverses. Elles doivent ce goût à leur pays semblable à un vaisseau à l'ancre; elles obéissent au génie cosmopolite de leur race, qui est de suppléer à l'absence de grandeur territoriale par l'active propagande de son commerce, de ses mœurs et de ses richesses, de se croire chez elle là où elle met le pied, de se répandre dans toutes les régions, emportant partout avec elle l'orgueil de la patrie. Les femmes, en Angleterre, ne font que participer du caractère national soit par le goût inné des voyages, soit par cette facilité qu'on rencontre souvent dans les rangs inférieurs du peuple à se jeter dans les cadres des émigrations, comme pour aller réchauffer dans un peu de sang anglais le sang des peuples vieillis ou encore enfans.

Il n'en est pas de même en France, où de bien autres élémens composent l'essence du génie national. Voyager, — voyager au loin surtout, — entre peu dans nos calculs et dans nos habitudes. Cette nature française, pleine de vigueur, de souplesse et d'action, semble trop souvent manquer de ce ressort intérieur qui fait que l'homme se livre, sous la seule sauvegarde de sa responsabilité, aux périls obscurs, aux chances mystérieuses des expéditions lointaines. Voyager, c'est, pour une femme française surtout, la plus exceptionnelle des aventures. Que sera-ce de voyager en missionnaire, en apôtre du méthodisme, en semant sur son chemin la Bible et toutes sortes de petits livres religieux? C'est pourtant dans ces dispositions que l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien* semble avoir voulu aller déployer sa tente voyageuse dans le Levant, recueillant jour par jour, heure par heure, chacune de ses impressions, parcourant successivement la Grèce contemporaine, où la lueur divine des souvenirs n'éclaire encore qu'une renaissance superficielle; l'Égypte, où toute l'opiniâtreté d'un homme n'a pu créer qu'une prospérité factice et extérieure en jetant quelques idées européennes dans le moule turc; la Nubie, la Syrie et la Palestine. Imaginez le *journal* d'une excursion de ce genre, écrit d'ailleurs par une femme d'un esprit qui n'est point vulgaire, d'un talent littéraire qui ne manque point de relief : ce sera un livre curieux à plus d'un titre, où éclatera une simultanéité étrange d'impressions et de couleurs, où le courant de la vie en voyage, le caractère des objets et des lieux seront souvent dépeints d'un trait familier et hardi, et où se retrouveront à côté les préoccupations d'une sectaire ardente; ce sera un mélange singulier de peintures franches et vives où se fera sentir une certaine originalité d'observation et de sensation, et de saillies genevoises où ce n'est plus la curieuse touriste qui se révélera, mais l'écrivain méthodiste du *Mariage au point de vue chrétien*, une sorte d'héroïne mondaine du prosélytisme protestant en voyage : le tout composant un ouvrage qui aurait toujours un intérêt assez rare, celui de nous montrer une femme française franchissant le cercle ordinaire où se promène la fantaisie de nos spirituelles compatriotes.

La Grèce et l'Égypte, que Mme de Gasparin décrit à vol d'oiseau, et les régions diverses de ce commencement d'Orient qui est à nos portes, n'ont point sans doute aujourd'hui pour nous la fraîcheur d'une nouveauté vierge; elles ont appelé sur elles, épuisé l'attention et l'intérêt de l'Europe par leurs luttes

singulières, par des tentatives inattendues et des apparences de résurrection, l'une livrée à sa propre inspiration, l'autre aux mains d'un homme d'une ténacité rare, qui a su illustrer à quelque degré son despotisme turc par des bienfaits de prospérité matérielle. C'est le côté général sur lequel vit la politique européenne en y imprimant la marque de ses passions, en dénaturant, souvent au profit de ses préjugés, le sens profond des mouvemens qui se produisent en dehors d'elle-même. La politique européenne popularise parfois le nom de certains pays en transportant ses antagonismes sur ces théâtres lointains; elle ne les fait point connaître; elle les travestit, au contraire, en s'obstinant à y poursuivre son propre reflet; elle crée ainsi des pays de fantaisie et d'imagination à l'usage de ses tribunes et de ses journaux si bien en fonds, comme on sait, de notions exactes et sûres, et elle a souvent aussi à expier ses entraînemens et ses illusions. Il y a, par malheur, plus d'un exemple de ceci: l'Égypte n'a-t-elle pas été un des mirages de votre politique? Êtes-vous bien sûrs de ne nourrir encore aucune illusion de cette espèce dans toutes ces questions sans solution qui vous arrivent parfois du fond de l'Amérique du Sud? Le charme le plus vif d'une relation de voyage, c'est d'éviter la confusion prétentieuse de ces données générales ou artificielles de la politique, c'est que la réalité vivante et actuelle s'y manifeste sans effort, et qu'on puisse y retrouver un peuple dans son originalité caractéristique, dans l'intimité de son foyer domestique, de ses mœurs et de ses usages. Le *Journal d'un Voyage au Levant*, en vous faisant pénétrer dans l'intérieur de la Grèce moderne ou de l'Égypte, en promenant votre pensée dans les campagnes de la Messénie et de l'Eubée, sur les bords du Nil ou dans les déserts de la Syrie, arrive parfois à cet intérêt qu'ont aisément les peintures où l'affectation laborieuse ne vient point effacer le trait primitif et la spontanéité des impressions. Mme de Gasparin raconte librement et familièrement ses excursions à Mégare, à Corinthe, à la plaine d'Abydos ou au Jourdain. Au milieu des descriptions pittoresques qui se succèdent ainsi et vous familiarisent avec quelques-unes des réalités originales de ces contrées, il pourra même vous arriver de rencontrer quelquefois des digressions brillantes, des pages empreintes d'une certaine verve d'observation humoristique qui n'est point sans charme.

C'était là pour l'auteur, sans nul doute, une voie heureuse; c'étaient là des élémens naturels et suffisans d'intérêt. Par quelle fantaisie étrange Mme de Gasparin, qui a du moins ce mérite de ne point vouloir nous donner une solution nouvelle de la question d'Orient, et de ne point se croire tenue, d'un autre côté, de rivaliser avec un archéologue dissertant sur l'emplacement de Sparte ou sur l'aiguille de Cléopâtre, est-elle allée se jeter contre un écueil bien autrement inattendu? Par quel commandement d'en haut s'est-elle crue obligée de se faire l'émule d'un missionnaire, évangélisant à tout venant, convertissant tout ce qui peut s'offrir, moines, paysans grecs ou bédouins? *Bisogna s'empare il vangelo, poi leggerlo, poi darlo, poi metterlo nel cuore!* dit le compagnon de voyage de Mme de Gasparin à un pauvre religieux du Saint-Sépulcre, et, en vérité, cela pourrait bien servir d'épigraphe au livre tout entier. En parcourant le *Journal d'un Voyage au Levant*, vous sentez, à chaque instant, une saveur genevoise qui s'exhale en élans lyriques, en exaltations, en imprécations, entre deux peintures familières, entre deux descriptions pit-

toresques. Il circule dans toutes les pages un souffle permanent de prédication protestante qui se mêle au récit, et ne fait que s'accroître à mesure que l'auteur pénètre dans la Palestine et approche de Jérusalem même. On se trouve, en vérité, trop partagé entre l'attrait qu'inspire la touriste et l'impression un peu différente que fait naître cette intensité de préoccupation méthodiste. La voyageuse ne vise à rien moins, en effet, qu'à l'héroïsme chrétien, au rôle d'une missionnaire volontaire de la *Société biblique*. Elle ne court point, sans doute, de rares périls, et n'a point à subir de persécutions. Elle voyage même, si vous voulez, assez commodément sur son petit cheval grec, auquel elle donne le nom un peu ambitieux peut-être de *Porteur de malice*, ou sur la cange du Nil, se plaignant au besoin de l'absence d'œufs frais et prenant ses précautions pour avoir de l'eau pure. Elle n'en accomplit pas moins sa mission propagatrice, distribuant d'une main libérale *le Nouveau Testament*, *le Petit Joseph* ou *le Chrétien* de Bunian. Braves descendans d'Alcibiade dispersés dans les campagnes de la Grèce, pauvres nègres de l'Égypte, Arabes de Syrie, savez-vous lire? Ce serait un grand bonheur; si vous ne le saviez pas par hasard, ce ne serait pourtant pas encore un motif pour arrêter les distributions de l'ardente touriste. L'auteur du *Journal* se livre ainsi, chemin faisant, à une véritable pêche miraculeuse des ames, ce qui ne laisse point que d'être tranquillisant pour une bonne conscience méthodiste qui a soif de convertir le monde.

Les missions anglaises ou américaines, qui cherchent à prendre racine en Orient, trouvent, on le pense, dans Mme de Gasparin un zèle inépuisable d'admiration et d'apologie; elle décrit minutieusement la vie de l'évêque protestant qui siége à Jérusalem, des missionnaires établis en Grèce; elle nous initie à leurs vertus domestiques, à leurs œuvres, à leurs luttes héroïques; elle nous raconte même comment son compagnon de voyage a cru devoir assister l'un de ces derniers dans un procès soutenu contre le gouvernement grec, et il faut voir, au contraire, comment les couvens où l'auteur reçoit l'hospitalité, les pauvres moines de Syrie, le paysan grec qui tient à son image de la Vierge fixée sur le mur, tout ce qui, en un mot, porte quelque reflet de catholicisme est malmené par cette verve de bon goût, cette humeur vive et légère, cette délicate et élégante ironie, qui sont, comme on sait, les qualités dominantes de l'esprit méthodiste. Il y a sans doute dans cet attachement jaloux à son propre culte, dans cette candeur de foi passionnée et exclusive, dans cette ardeur de prosélytisme, un sentiment qu'il faut respecter; mais n'y a-t-il pas aussi une limite au-delà de laquelle, outre le bon goût qu'on brave, on risque de tomber dans l'injustice envers les autres croyances ou dans la puérilité? Rien n'est plus équitable que de reconnaître le zèle avec lequel les missionnaires anglais et américains s'efforcent de propager leur foi par la prédication, par la dissémination de leurs livres, par l'instruction des enfans dans les pays où ils s'établissent. Et que direz-vous de ces prêtres répandus aujourd'hui au Maduré, dans le Tong-King, dans la Chine, dans la Cochinchine, à Siam, dans la Tartarie, qui baignent de leur sang ces contrées barbares et trouvent toujours de nouveaux successeurs? Les caprices du dilettantisme protestant de Mme de Gasparin, à l'égard de tout ce qui touche à la pensée catholique, me rappelaient involontairement quelques lettres que j'ai eues sous les yeux, écrites par un pauvre prêtre qui est en ce moment encore dans la Cochinchine. Ces lettres

n'étaient point rédigées avec art et ne portaient l'empreinte d'aucune prétention littéraire; elles racontaient seulement la vie des missionnaires, les supplices auxquels, chaque jour, quelqu'un d'eux succombait; elles se taisaient surtout sur les souffrances — cependant réelles — de leur auteur même et respiraient la sérénité. Celui qui les écrivait n'avait point été conduit dans ces contrées mortelles par la passion des explorations lointaines, par un espoir de gloire, par l'ambition d'un rôle éclatant; il n'était point dans une de ces conditions où le dévouement est en quelque sorte obligatoire. C'était un pauvre prêtre de village, riche dans sa médiocrité, content dans sa sphère modeste. Quel était son unique mobile? C'était l'impulsion désintéressée, la pensée religieuse du sacrifice; c'était cette notion simple du devoir qui semble chaque jour s'altérer, s'effacer et ne trouve de refuge que dans le cœur du prêtre et du soldat. Dites-moi avec sincérité : où est le miracle visible de la foi religieuse? Est-ce dans ces missionnaires de la Cochinchine? est-ce dans M. Pritchard? A cela, Mme de Gasparin nous répondrait peut-être par une dissertation sur les inconvéniens du célibat ecclésiastique. Son idéal, à n'en pas douter, c'est le digne évêque anglican faisant son entrée à Jérusalem à côté de sa femme et de ses enfans.

Le côté puéril de ce prosélytisme nomade, c'est d'attacher une idée singulière d'efficacité religieuse ou morale à cette distribution, faite en courant, de petits livres dont notre voyageuse a une ample provision, c'est d'être assez plein de lui-même dans son ardeur novice et de croire facilement à ses succès, comme ce bon et héroïque don Quichotte croyait à ses victoires. Quelques-uns des épisodes du *Journal d'un Voyage au Levant* peuvent offrir, en passant, de curieux témoignages de ce que j'appellerais le dilettantisme protestant de Mme de Gasparin, dilettantisme un peu lourd, empreint d'une humeur genevoise qui atteint difficilement à la grace et ne parvient pas toujours à éviter le ridicule. Comment exprimerais-je ma pensée? Est-ce l'esprit qui manque dans le *Journal d'un Voyage au Levant?* Non, ce n'est point l'esprit assurément; il apparaît au contraire dans plus d'une page empreinte de verve et de liberté humoristique. Est-ce le goût qui est absent? Oui, on pourrait le dire, l'absence de goût se fait sentir dans plus d'un récit où il échappe à l'auteur des crudités singulières, des naïvetés qui parfois vraiment dénotent d'étranges préoccupations. Je crains surtout que vous ne cherchiez un peu trop vainement dans le *Journal* de Mme de Gasparin une qualité qui n'est, à tout prendre, qu'une des nuances du goût, le tact, ce don heureux de la mesure en toute chose, cet art merveilleux d'éviter tout ce qui choque, tout ce qui est hors de propos, tout ce qui affaiblit l'intérêt au lieu de l'accroître, et vous éloigne au lieu de vous attirer; l'art, dirai-je, dans ce cas-ci, de ne point substituer un certain fanatisme de prédication aux impressions vives et spontanées d'un voyage d'agrément. Et remarquez-le bien : c'est une qualité plus précieuse, plus enviable qu'il ne vous semble au premier abord. Combien de causes sont perdues par des serviteurs dépourvus de tact! Je voudrais pouvoir compter celles que ce singulier genre d'infidélité a menées à mal; ce serait, j'imagine, à côté de la solennelle histoire, une histoire aussi curieuse et aussi véridique des défaites qu'ont journellement à essuyer les idées et même les gouvernemens. Mme de Gasparin ne risque-t-elle pas d'en agir ainsi avec la propagande méthodiste?

L'auteur du *Journal d'un Voyage au Levant,* on le voit, pourrait passer, en

certains momens, pour un spécimen assez curieux de la touriste missionnaire, ce qui ne veut pas dire, par malheur, la plus amusante des touristes. C'est, du reste, un motif légitime de regret de voir cette teinte obstinée d'inspiration, de prédication méthodiste, élément étranger dans un récit de voyage, se mêler au *Journal* de Mme de Gasparin, car plus d'une page, je l'ai fait pressentir, révèle un talent qui n'est point vulgaire, et qui sait arriver à un intérêt d'un autre genre : on sent, dans plus d'un passage, courir une veine d'observation libre, dégagée, animée, qui se joue dans la description d'une fête grecque ou d'une noce de fellahs, et qui s'empreint parfois de poésie sous le coup d'un spectacle naturel. Un paysage revit en quelques traits sous la plume de l'auteur, et on n'aurait presque qu'à le transporter sur la toile. Voyez, à vos pieds, s'arrondir comme une coupe cette petite vallée emprisonnée par les montagnes; les cailloux qui la couvrent laissent à peine deviner les champs; trois colonnes d'ordre ionique s'élèvent au milieu : c'est Némée. Ne sentez-vous pas aussi comme une poétique et mystérieuse émotion, en suivant la voyageuse dans la cange qui glisse, les voiles doucement enflées, sur les nappes du Nil où tremble déjà la première étoile du soir, tandis que l'équipage chante sa plus douce chanson : « Mon amie est restée à Scandaria; — je suis Africain, je suis Africain de Tunis; je monte des bracelets pour les jolis poignets blancs des femmes. — Votre vaisseau, ô roi, votre vaisseau vole sur des roues! » Il y a même une certaine verve comique qui n'est point absente dans le *Journal d'un Voyage au Levant*, et qui se décèle par un croquis, par un portrait ironique, par une libre enluminure de quelque apparition grotesque.

A l'heure même où l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien* visitait cet Orient enfin rapproché de nous en touriste souvent intelligente et instructive, parfois puérilement passionnée, toujours curieuse de l'originalité locale et des moindres indices de la régénération morale et matérielle de ces contrées, on pouvait voir d'autres sources d'émotion se rouvrir pour l'Europe assoupie et trompée. Les révolutions qu'on croyait closes et qui n'étaient qu'interrompues avaient repris leur cours : ce coup de foudre énigmatique de février retentissait au loin, et Mme de Gasparin pouvait en poursuivre les échos jusque dans la Palestine, à Jérusalem même, où l'attendait cette petite nouvelle de la déchéance de tous les monarques européens. Qu'y a-t-il d'étonnant? Cette déchéance ne nous était-elle pas annoncée d'heure en heure à nous-mêmes? Le premier bruit de février arriva à la voyageuse en pleine Égypte, et l'auteur nous peint, avec une ironie triste, tous les marmitons de l'hôtel français du Caire se décorant aussitôt d'une immense cocarde rouge, le signe des révolutions socialistes. Si on les interroge sur le sens de cette démonstration : « Puisque c'est la république! » répondent-ils. Je signale cet argument de l'instinct marmiton à ceux qui prétendent que république et socialisme c'est une seule et même chose. Est-ce, au surplus, fantaisie subtile d'imagination ou manie singulière de rapprochemens, si l'esprit s'arrête à cette coïncidence entre l'excursion dans le Levant d'une simple touriste voyageant pour son plaisir et nos commotions occidentales? Non certes; c'est parce qu'elle laisse voir une fois de plus le caractère réel et indélébile de notre temps, de cette heure où nous vivons et qui s'enfuit; parce qu'elle révèle, à sa manière, cette incertitude générale, à laquelle n'échappent pas même les pays qu'on croit le plus assurés dans leur existence; parce qu'elle nous ramène au sentiment exact des

luttes, des épreuves, des troubles profonds, des embarras de toute espèce de la civilisation universelle : crises sociales, fusion laborieuse des races, chocs des intérêts, rivalités immortelles des nationalités et des génies divers!

Ce n'est pas sur un point du monde en effet et sous une forme unique que se déroule ce drame mystérieux et sans dénoûment prochain. Le problème est partout où il y a des hommes, sous toutes les latitudes, et ne fait que s'étendre et se compliquer à mesure que la facilité des communications s'accroît; il est dans l'Inde, où le génie anglo-saxon consume sa prodigieuse énergie à conquérir matériellement une race qui résiste à toute assimilation morale; il est à nos portes, dans cette Afrique où vous voyez l'héroïsme des vaincus égaler l'héroïsme des vainqueurs, en jaillissant périodiquement de ses foyers inconnus. Franchissez l'Océan, — il est dans ces régions du sud de l'Amérique où il y a des habitudes, des passions, des instincts de race, mais point de nationalités compactes encore, et où notre présence ne se manifeste trop souvent que par des négociations sans effet, des expéditions sans prévoyance et des abandons sans dignité. — Jetez les yeux autour de vous : il y a des peuples qui se forment à l'heure où nous sommes, il en est d'autres qui tendent à disparaître, qui luttent contre leur destin, et ne peuvent ni vivre ni mourir; des contrées barbares s'éclairent et s'adoucissent, tandis que la lumière pâlit à d'autres horizons et que les jours de certains empires sont comptés. La Grèce et l'Égypte, démembremens d'un de ces empires sans avenir, peuvent bien aussi être rangés, dans la mesure de leurs destinées, au nombre des théâtres où s'agite ce même problème de la civilisation contemporaine, et l'Europe libre, qui croyait l'avoir résolu dans sa science et dans sa sagesse, le voit se relever pour elle aussi redoutable qu'il fut jamais, et sous des aspects qu'elle n'avait point osé prévoir.

Les phénomènes qui caractérisent ce mouvement immense du monde contemporain peuvent sans doute être explorés avec fruit par les touristes savans, par les esprits politiques, par les économistes voyageurs : ils peuvent être l'objet d'investigations utiles ou d'études sérieuses et éloquentes; mais n'est-il point aussi un côté de ces phénomènes à la peinture duquel se trouve merveilleusement, naturellement propre ce génie original et vif d'observation que les femmes ont reçu comme une qualité distinctive? C'est le côté des mœurs, des usages, de ces mille nuances qui composent la physionomie de chaque société; c'est le côté intime, domestique de la vie nationale dans les divers pays. Les femmes voient souvent ce que nous n'apercevons pas; elles excellent à saisir ce qui est presque insaisissable pour le regard de l'homme, elles pénètrent sous tous les voiles avec une hardiesse familière, elles s'informent avec curiosité, jugent d'un coup d'œil prompt, sentent vivement et reproduisent leurs sensations avec une spontanéité qui ne peut parvenir à se contraindre. Ces dons heureux, peu de femmes françaises, il est vrai, ont eu jusqu'ici à les appliquer à des relations de voyage. Il n'est point impossible pourtant que, sous la pression des circonstances sociales, quelques-unes n'arrivent à contracter l'habitude des excursions plus lointaines, et ne cèdent plus souvent au désir de raconter ce qu'elles auront vu. C'est une tendance qui se fait jour encore timidement, et dont M[me] de Gasparin est un récent exemple. Pour réussir d'ailleurs dans le nouveau domaine offert à leur activité, qu'ont à faire les femmes de notre pays, si ce n'est à rester ce qu'elles ont été dans plus d'un genre où elles ont

brillé, à demeurer fidèles à elles-mêmes, à leurs traditions, à cette délicatesse ingénieuse, à cette sûreté de goût, à cette humeur charmante dont elles ont laissé la trace lumineuse dans la civilisation française, et, ajouterai-je, à se faire le moins possible les missionnaires d'une religion quelconque, fût-ce même en n'admettant que le meilleur des livres, — la Bible, parmi leurs provisions de voyage? Entre Mme d'Aulnoy, cette spirituelle touriste du Versailles de Louis XIV, et l'auteur du *Journal d'un Voyage au Levant*, près de deux siècles se sont écoulés; bien des causes sociales qui, au XVIIe siècle, tendaient à faire du voyage d'une femme du monde et d'une femme d'esprit une chose exceptionnelle ont disparu, la face même des pays a changé. Ce qui devrait bien n'avoir point disparu pour notre gloire et notre enchantement, ce qui n'a perdu ni de son à-propos ni de son intérêt, c'est cette grace facile de verve et d'observation digne d'être rappelée de nos jours, et auprès de laquelle pâliraient assurément les déclamations, les prétentions à la science, les prédications de tout genre, les élans lyriques, les enthousiasmes factices, qui sont trop souvent le piége de nos contemporaines abusées. CH. DE MAZADE.

LE ROMAN DE LA CHARRETTE, d'après Gauthier Map et Chrestien de Troies (1). — La poésie du moyen-âge, qui a si vivement préoccupé l'érudition du XIXe siècle, continue à être l'objet de laborieuses et persévérantes recherches. On sait combien d'études spéciales ont été publiées sur ce point, combien de monographies ont été entreprises, combien de manuscrits précieux arrachés à la poussière des bibliothèques. Il s'en faut bien que ces travaux soient toujours ce qu'ils devraient être; les défauts de la littérature courante, la légèreté, la précipitation et même un certain charlatanisme ont trop souvent envahi ces calmes domaines de la science. Heureusement pour le succès définitif de ces tentatives diverses, une illustre et savante compagnie est occupée en ce moment même à y porter la lumière d'une critique sérieuse. L'Académie des inscriptions et belles-lettres, chargée de continuer le vaste monument dont les bénédictins du dernier siècle ont posé les assises, va mettre bientôt sous presse le vingt-deuxième volume de l'*Histoire littéraire de la France*. Une foule de questions importantes ont déjà été résolues dans cette publication que notre pays connaît si peu, et que toute l'Europe savante nous envie; le vingt-deuxième volume, qui achèvera le tableau du XIIIe siècle, reviendra avec de nouveaux et inappréciables documens sur les problèmes les plus compliqués de cette grande époque. Les ardens débats soulevés à l'occasion de la poésie provençale, la question de savoir si les romans en prose ont précédé les poèmes, la part qui revient à la France du midi et à la France du nord dans cette littérature inépuisable qui a alimenté l'Europe du XIIIe siècle, tout cela sera éclairé d'une vive lumière par les travaux inédits de M. Fauriel, par la science philologique de M. Littré, de M. Paulin Pâris, de M. Lajard, par la critique patiente et la sûre direction de M. Victor Leclerc. En attendant que nous puissions rendre à ce grand travail l'hommage qui lui est dû, nous voulons signaler rapidement un excellent mémoire qui a obtenu les encouragemens de l'Académie des inscriptions, et qui fournit des renseignemens intéressans pour l'histoire des lettres françaises au moyen-âge.

L'auteur de ce mémoire est un Hollandais, M. le docteur Jonckbloet, profes-

(1) Publié par le docteur W.-J.-A. Jonckbloet. La Haye, 1850, chez Belinfante.

seur à Deventer. La bibliothèque royale de La Haye possède une traduction manuscrite du roman de *Lancelot du Lac*, document précieux à double titre, qui intéresse vivement l'histoire spéciale de la littérature hollandaise et les problèmes plus généraux qui se rapportent à notre ancienne poésie. M. Jonckbloet a été chargé, par le gouvernement de son pays, de la publication de ce *Lancelot* hollandais. Le premier volume a paru en 1847; la seconde partie exigeait des recherches nombreuses sur plus d'un point et la solution préalable de maintes difficultés philologiques, car le texte hollandais présente çà et là de graves lacunes, et pour essayer de les combler, il fallait comparer entre elles les différentes formes connues de ce vieux poème si cher à nos ancêtres. Or, cette comparaison, dès qu'elle est faite avec intelligence, évoque immédiatement les problèmes les plus ardus de l'histoire littéraire du moyen-âge, ces problèmes qui ont tenu si long-temps en haleine l'érudition conquérante de Fauriel, et sur lesquels le scrupuleux écrivain a laissé en mourant des conclusions toutes différentes de celles que renferment ses publications antérieures. M. Jonckbloet n'a pas reculé devant les obstacles; il est venu à Paris, il a cherché dans les riches manuscrits de la Bibliothèque nationale tout ce qui pouvait éclairer son sujet, et il est arrivé à des résultats qui ne manquent pas d'importance. C'est l'introduction de ce second volume, publiée à part et rédigée en français sous ce titre : « *le Roman de la Charrette*, d'après Gauthier Map et Chrestien de Troies, » que nous recommandons à l'attention des esprits studieux.

Le roman ou conte *de la charrette* est un épisode de ce roman de *Lancelot*, qui, sous tant de formes différentes, en prose, en vers, en latin, en langue romane, en provençal, dans presque tous les idiomes de l'Europe, en grec même, a ravi l'imagination des vieux âges. On connaît les vers du poète florentin :

Noi leggiavamo un giorno, per diletto,
Di Lancilotto, come amor lo strinse :
Soli eravamo, e senza alcun sospetto.

Il y aurait de bien charmans détails littéraires à donner sur le poème qui attendrissait ainsi la voix austère de Dante. Les investigations érudites en un tel sujet ont aussi leur avantage et leur prix. M. Jonckbloet s'est attaché, dans son travail, à deux questions principales. On avait déjà longuement discuté, en Angleterre et en France, sur l'auteur de ce roman et sur l'origine des poétiques traditions d'où il est sorti. M. Paulin Pâris, qui a eu le mérite de pénétrer un des premiers ces mystérieux arcanes, ne pensait pas, il y a quelques années, que le *Lancelot* appartînt aux traditions bretonnes; lady Guest dans son édition du *Mabinogion*, et M. de la Villemarqué dans ses *Contes populaires des anciens Bretons*, ont soutenu avec succès l'opinion contraire. Quant au nom de l'auteur, les recherches de M. Paulin Pâris (*les Manuscrits français*) et de M. Thomas Wright (*Biographia britannica literaria*) ne permettent pas de douter que ce ne soit Gauthier Map ou Walther Map, savant prêtre gallois, auteur du curieux livre *de Nugis curialium*, qui joua dans les lettres et dans la politique un rôle assez considérable sous le roi d'Angleterre Henri II. Ces points élucidés, restaient encore plusieurs problèmes, dont la solution intéressait spécialement l'éditeur du *Lancelot* hollandais. Gauthier Map a-t-il écrit son roman en latin ou en français? la rédaction de *Lancelot* en prose française est-elle antérieure ou postérieure au *Lancelot* en vers de Chrestien de Troies?

Sur le premier point, M. Jonckbloet, malgré l'opinion contraire de plusieurs érudits célèbres, cite et commente des textes irrécusables. Gauthier Map lui-même raconte que c'est par l'ordre du roi Henri II qu'il a écrit ce roman en français, et le traducteur hollandais parle de l'œuvre française de Gauthier Map. C'est donc en français, c'est dans *cette parlure plus délitable que nulle autre*, comme dit Brunetto Latini, que le roman de *Lancelot* a été rédigé par un prêtre du pays de Galles : nouveau et précieux témoignage de l'influence exercée déjà par notre idiome, même en ces âges lointains! La seconde question, plus compliquée et aussi importante peut-être à cause de tout ce qui s'y rattache, n'est pas moins heureusement débrouillée. M. Jonckbloet a confronté pour la première fois les pièces du procès; il publie un extrait du roman en prose de *Lancelot du Lac* intitulé *li Contes de la Charete*, et il met en regard le même conte versifié à la fin du XIIe siècle par Chrestien de Troies et son continuateur Godefroy de Leigny. L'exacte analyse que M. Jonckbloet donne de ce double travail et les judicieuses remarques que lui suggère cette comparaison ne laissent aucun doute sur la question de priorité. Le récit en prose, plus simple, plus clair, parfaitement lié aux autres parties du roman, est manifestement le fond primitif sur lequel s'est exercée la versification élégante et légère de Chrestien de Troies. Chrestien de Troies a choisi un épisode pour en faire une œuvre à part; il supprime tout ce qui unit l'épisode au roman, ou bien même, n'étant point gêné par la logique unité de l'ensemble, il ne s'inquiète pas de contredire çà et là les événemens et les situations antérieures. Il est évident, en un mot, que ce *Conte de la Charrette* est un fragment du *Lancelot* en prose que le brillant trouvère a essayé de s'approprier par droit de poésie. Cette preuve habilement présentée, l'auteur en déduit toutes les conséquences; on a remarqué, par exemple, certaines relations entre un autre roman de Chrestien de Troies, *Perceval*, et le *Lancelot* de Gauthier Map; or, le *Perceval* du trouvère étant postérieur à son *Conte de la Charrette*, c'est toujours au *Lancelot* en prose qu'il faut revenir, comme à la source originale des poèmes de Chrestien de Troies. Je crois que cette thèse est démontrée d'une façon péremptoire dans le travail de M. Jonckbloet; il me paraît incontestable que les rédactions en prose du *Merlin*, du *Saint-Graal*, du *Lancelot*, ont précédé les poèmes de Chrestien de Troies sur le même sujet. Est-ce à dire cependant que M. Jonckbloet ait résolu la question tout entière, la question de savoir si les romans du moyen-âge ont été rédigés en prose avant d'être mis en rimes? Dans ce débat particulier, élevé par les érudits entre Chrestien de Troies et Gauthier Map, l'hésitation n'est plus possible; mais il y a un autre problème, un problème plus étendu que celui-là, et M. Jonckbloet ne paraît pas avoir assez nettement distingué ces deux aspects de la discussion. Parce qu'il a bien établi que le roman en prose de Map a précédé le conte versifié de Chrestien de Troies, a-t-on le droit de conclure du particulier au général? est-on autorisé à affirmer que partout, au moyen-âge, les poèmes chevaleresques ne sont que des remaniemens d'ouvrages en prose? Quelques lignes de son mémoire sembleraient indiquer cette prétention, non justifiée encore, et qu'une critique sévère ne saurait admettre. Que le patient investigateur puisse arriver un jour à ce résultat, nous ne voulons pas le nier absolument; il est difficile d'avoir une opinion arrêtée sur ce point, et la circonspection est le premier des devoirs dans l'étude si compliquée de la poésie du moyen-âge; toujours est-il que cette question exigeait un examen

spécial et tout un ensemble de preuves que ne donne pas le savant mémoire dont nous parlons. Nous inclinerions même, s'il faut le dire, vers la solution opposée. M. Paulin Pâris a très bien montré qu'il s'est accompli, vers la fin du XIIe siècle, une complète révolution dans la poésie. Nombre de vieux poèmes, dont la rudesse ne convenait plus à la culture nouvelle des esprits, ont été refondus par les trouvères du temps de Philippe-Auguste, et présentés à une société plus délicate sous une forme neuve et brillante. C'est là une curieuse découverte, désormais acquise à l'histoire littéraire. Le poème de la *Chanson d'Antioche*, refait et rajeuni au temps de saint Louis par le trouvère Graindor, est un des plus intéressans exemples de ces révolutions de la poésie et du langage au sein d'une époque dont nous ne sommes guère habitués à distinguer les phases diverses. Pourquoi les poèmes chevaleresques de la Table-Ronde ne seraient-ils pas aussi une confirmation de cette règle? Pourquoi ces rédactions en prose, qui ont précédé les œuvres de Chrestien de Troies, ne seraient-elles pas elles-mêmes une transformation de poèmes plus anciens? Nous soumettons ces simples demandes à M. Jonckbloet. Les savantes recherches dont son mémoire est rempli prouvent qu'il comprend tous les problèmes de cette vieille littérature, et, après les résultats qu'il a obtenus, il est permis de lui signaler des difficultés nouvelles.

Ce n'est pas seulement l'introduction de M. Jonckbloet que nous avons voulu recommander au public français; le texte hollandais du *Lancelot* qu'il a publié contient des choses très précieuses pour nous. Ce sont, par exemple, des fragmens du cycle d'Arthur, qui ont disparu de nos bibliothèques, ou qui du moins ont échappé jusqu'ici à toutes les investigations. Le traducteur hollandais, d'après l'usage du temps, a inséré dans son texte maints épisodes de cette épopée amoureuse et chevaleresque, de ces brillantes *Mille et une Nuits* du moyen-âge. Il nous a révélé ainsi des richesses que nous pensions perdues; elles n'étaient que dérobées aux regards sous les voiles de la vieille langue hollandaise. M. Jonckbloet, qui aime la France et qui se sert assez facilement de notre idiome, nous doit la traduction de ces documens. Si nos paroles le décidaient à entreprendre ce travail, nous serions heureux d'avoir attaché à notre pays, par un lien de plus, un esprit laborieux et modeste qui peut apporter un utile concours au débrouillement de nos origines littéraires.

S.-R. TAILLANDIER.

AVENIR DES ARMÉES EUROPÉENNES, par M. le général Roguet (1). — La guerre des rues avait, et depuis trop long-temps, ses annales : elle devait avoir aussi sa théorie répressive. M. le général Roguet vient d'écrire sur cette triste matière un livre utile et pratique. En traitant un sujet qui réveille dans tous les cœurs des souvenirs douloureux, l'auteur a voulu oublier que ses préceptes militaires pussent jamais devenir applicables en France : c'est aux armées européennes qu'il s'est adressé, et les leçons qu'il donne sont de celles qu'on a intérêt à méditer en tout pays. Aux hommes d'ordre, ce livre doit inspirer une sécurité nouvelle, en leur apprenant jusqu'où peuvent aller les ressources de la répression; — aux révolutionnaires incorrigibles, il démontre, avec la précision de la science, que les émeutes, les *tours de main*, n'ont plus de chances de succès au milieu de sociétés trop cruellement averties. Dans un rapide histo-

(1) Un fort vol. in-32, chez J. Dumaine, rue et passage Dauphine, 36.

rique, l'auteur retrace, du point de vue spécial où il s'est placé, les plus mémorables épisodes des guerres civiles qui ont ensanglanté l'Europe depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours. Cette étude lui fournit les bases principales du système qu'il applique à la guerre des rues. Il recherche d'abord quel parti il convient de prendre pour réprimer la révolte. Faut-il occuper et défendre toute la ville, se concentrer dans un grand quartier militaire ou dans une position contiguë, prendre une position extérieure de ralliement ou enfin s'éloigner tout-à-fait de la capitale? Il y a là cinq solutions techniques entre lesquelles la science militaire doit se prononcer : c'est à la première de ces cinq solutions, c'est-à-dire à la défense et à l'occupation de la ville entière, que sont consacrés les principaux développemens du livre. L'auteur traite le système de l'occupation de manière à ce qu'à un moment quelconque de la crise, et suivant les circonstances, on puisse nécessairement adopter un ou plusieurs des autres plans. Il donne une statistique neuve et complète des forces de l'émeute comme des moyens de la répression, ainsi qu'une série de principes fondamentaux dans ce genre de guerre. Il étudie ensuite les mesures générales de défense dans toute la ville supposée occupée, l'emploi de la troupe de ligne et de la garde nationale, les dispositions à observer pour l'emplacement de *mairies-casernes-magasins* dans chaque arrondissement : ces établissemens, toujours groupés de la manière la plus convenable, forment, sous les ordres des généraux de brigade revêtus des pouvoirs de l'état de siége, autour des quartiers-généraux et des réserves divisionnaires, un réseau de positions secondaires, véritables citadelles actives, fortes de la réunion la plus complète de tous les moyens de défense et d'approvisionnement. Autour de chacune de ces positions principales, un cercle de positions *tertiaires* est occupé par des détachemens mixtes de troupes de ligne et de gardes nationales de l'arrondissement. Le réseau du quartier-général central, des positions *principales* ou *divisionnaires*, des positions *secondaires* ou *subdivisionnaires*, des positions *tertiaires*, est approvisionné en vivres et munitions de tous genres pour toutes les éventualités. Enfin des principes sont posés pour le fractionnement des troupes et du commandement, pour la division et la subdivision du théâtre de la lutte, tant entre les murs de la ville révoltée que hors de son enceinte.

Telles sont les dispositions générales préliminaires et invariables en cas d'émeute. Viennent ensuite les prescriptions de détail pour la marche et l'établissement des troupes, lorsque les circonstances ordonnent de les mettre en mouvement. M. le général Roguet indique la manière de diriger ces nouvelles opérations; il traite des cheminemens le long des rues, à travers les places, de maison en maison, de chambre en chambre, — de l'attaque des barricades et des positions diverses. Il ne perd jamais de vue, au milieu des complications de cette guerre des rues, que les deux camps appartiennent à la même nation; il éloigne toute pensée d'antagonisme politique : ce sont les devoirs du soldat citoyen qu'il trace, devoirs souvent rigoureux, mais que la passion ne domine jamais. Les intérêts à défendre sont trop importans pour qu'il soit nécessaire de faire appel à d'autres sentimens qu'à ceux du patriotisme.

Un dernier chapitre résume et complète les dispositions permanentes ou accidentelles indiquées dans le livre : nous avons remarqué tout un ensemble de mesures proposées pour qu'en cas de révolte, et au premier signe du télégraphe, de grandes circonscriptions administratives et militaires s'établissent dans le

pays, protégées par des forces imposantes, et formant, sous la direction du gouvernement central, autant de gouvernemens éventuels. Il y a là un essai de solution, au point de vue militaire, de cette question de la centralisation si souvent agitée depuis quelque temps. Quelques pages sur les causes générales de l'anarchie terminent cet intéressant traité, où les considérations politiques et morales viennent à chaque page éclairer et fortifier les considérations militaires. A lire de pareils écrits, empreints d'un sentiment élevé d'ordre et de discipline, on reprend confiance dans le temps et le pays où les devoirs militaires sont encore si noblement compris, et où le soldat est prêt à servir au besoin la civilisation de sa plume comme de son épée.

— Le Théâtre-Italien a fait son ouverture par *la Sonnanbula* de Bellini, chantée par Mlle Sontag et M. Calzolari. Mlle Sontag est toujours une charmante cantatrice, et M. Calzolari nous promet un ténor distingué; la cantatrice dans le rôle d'Amina et le ténor dans le rôle d'Elvino ont mérité et obtenu les applaudissemens de la salle. C'est ce que nous avons à dire de plus flatteur pour l'administration. En somme, le début de la nouvelle troupe n'a pas tenu les promesses des journaux : Morino ne fera pas oublier Morelli, qu'il eût été habile de retenir, et peut-être eût-on mieux fait de fortifier les chœurs que de rafraîchir la salle. Nous ne voyons pas non plus venir encore les talens nouveaux qu'on nous annonçait pour justifier la révolution opérée au Théâtre-Italien : depuis l'ouverture, et déjà nous sommes à la moitié de novembre, *la Sonnanbula* seule a paru sur l'affiche vraiment lilliputienne, — fort peu anglaise par bon goût sans doute, — du Théâtre-Italien, et nous craignons quelque peu de ne voir, en fait de nouveautés, que cette trop fameuse *Tempesta* pour défrayer l'hiver. Cependant on assure que l'on va répéter l'opéra de Ricci, *Crispin et la Mort*, qu'on applaudissait à Venise l'hiver dernier. Pour nous, qui nous intéressons à la prospérité de ce beau théâtre, nous le souhaitons vivement; nous souhaitons surtout que les artistes éloignés forcément ou volontairement reviennent apporter le secours de leur talent à la nouvelle direction : Mlle Alboni, Mlle Véra, Mario, Morelli, Ronconi même, qu'il serait beau à M. Lumley de rendre à la scène italienne, si déjà un autre théâtre ne l'a enlevé, comme le bruit en a couru. Il ne faut pas que cette manie de division et d'éparpillement qui a fait tant de ravages dans d'autres régions pénètre au Théâtre-Italien; il ne faut pas que la présence de M. Lumley soit une cause ou un prétexte d'éloignement pour aucune grande renommée. C'est en cela que la véritable habileté se montre effectivement, et sans doute on n'y fera pas défaut au Théâtre-Italien; c'est par là surtout qu'on peut nous rendre cette grande école de chant que la révolution de février est venue disperser. Telles sont les seules réflexions que nous inspire pour le moment le Théâtre-Italien, sur lequel nous aurons l'occasion de nous étendre davantage, lorsqu'il nous aura montré les richesses qu'il doit tenir en réserve, s'il ne veut pas tromper nos espérances.

V. DE MARS.